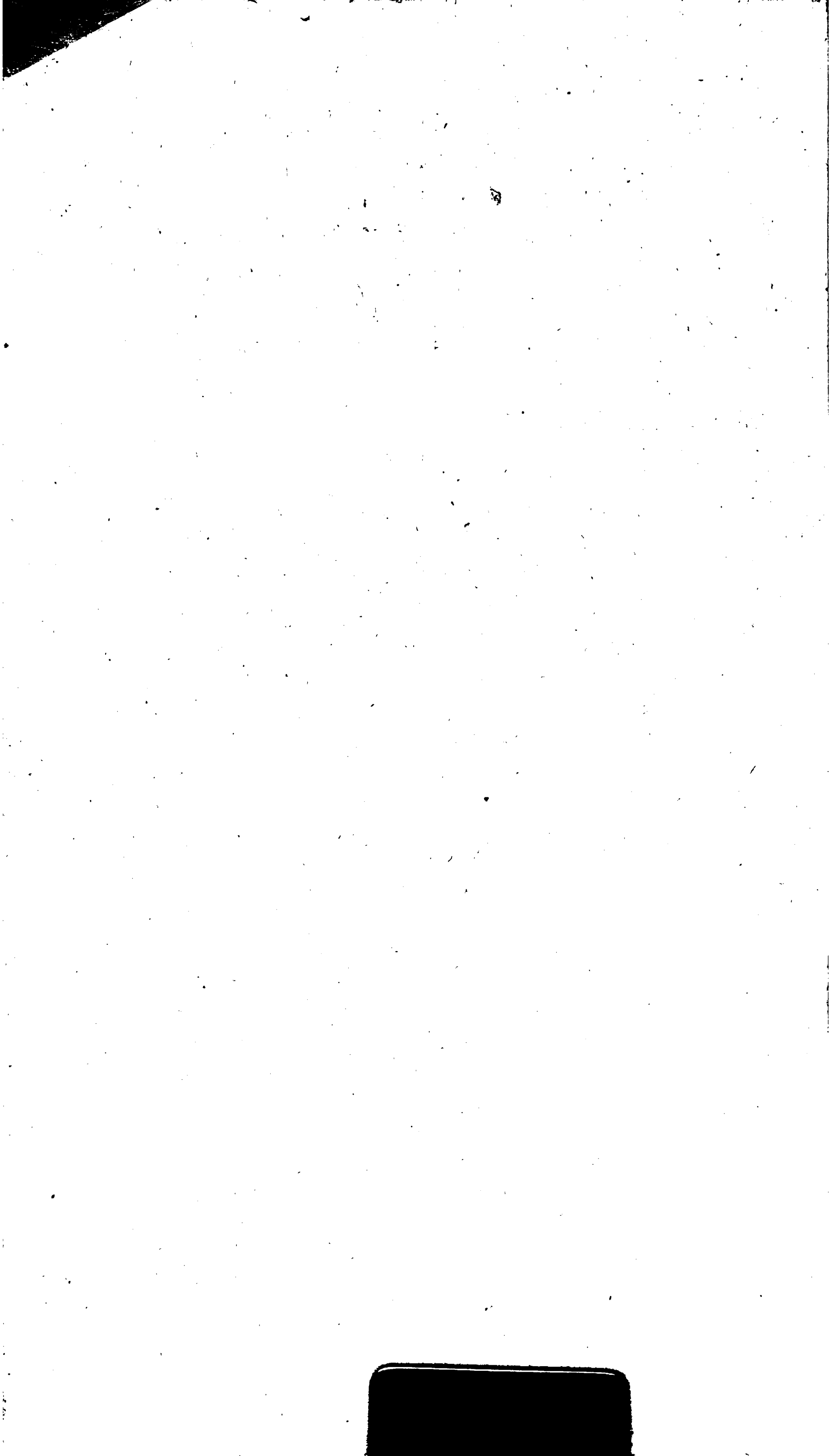


GÉOGRAPHIE

GÉNÉRALE COMPARÉE.

IMPRIMERIE DE MADAME POUSSIN, RUE MIGNON, 2.

GÉOGRAPHIE
GÉNÉRALE COMPARÉE,

OU

ÉTUDE DE LA TERRE

DANS SES RAPPORTS AVEC LA NATURE ET AVEC L'HISTOIRE DE L'HOMME,

POUR SERVIR DE BASE A L'ÉTUDE ET A L'ENSEIGNEMENT

DES SCIENCES PHYSIQUES ET HISTORIQUES,

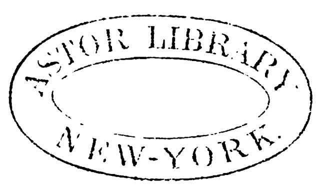
PAR

KARL RITTER.

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR E. BURET ET ÉDOUARD DESOR.

TOME III.



PARIS,

PAULIN, ÉDITEUR, RUE DE SEINE, 33.

MARS M DCCC XXXVI.

AFRIQUE, SYSTÈMES D'EAUX.

III.

COURS DU NIL.

(Suite.)

CHAPITRE CINQUIÈME.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS L'ÉGYPTE MOYENNE.

§ 27.

APERÇU GÉNÉRAL.

Après le grand détour que le Nil fait à l'ouest de Denderah jusqu'à Abydos, et dans lequel nous croyons reconnaître le prolongement de la vallée transversale de Kosseyr, à l'ouest, le fleuve reprend tout à coup, au nord d'Abydos, sa direction normale au nord, et il s'avance, sans plus dévier, entre les deux chaînes latérales des monts de l'Arabie et de la Libye, jusqu'à ce qu'il entre enfin dans la contrée plane de son Delta, où les chaînes de montagnes l'abandonnent entièrement. Nous regardons tout l'espace d'Abydos au Delta comme la partie *moyenne* du cours du Nil dans la Moyenne-Egypte, et nous prenons ce mot dans l'acception physique la plus étendue : l'ancienne division politique du pays répondait probablement autrefois à cette division naturelle ; mais, plus tard, on confondit ordinaire-

ment la partie supérieure de cette contrée avec la Haute-Egypte (la Thébaïde), et la partie inférieure depuis l'endroit où commence le canal de Joseph, appelée *l'Heptanomide* par les Grecs, fut seule adjointe à l'Egypte moyenne. Cette division politique a perdu aujourd'hui toute sa valeur, et elle ne doit pas nous arrêter dans nos considérations générales qui essaient d'embrasser l'ensemble des phénomènes et ne se bornent pas aux rapports qui n'existent que dans un moment de temps. Le nom d'Egypte moyenne est cependant resté jusqu'aujourd'hui à cette contrée comprise entre Syout et le Caire, car *El-Wostani*, appellation usitée chez les Arabes pour désigner ce pays, signifie *la contrée du milieu* (1).

Après être rentré dans sa direction normale, le Nil présente toujours la même configuration, avec la seule différence que les deux chaînes latérales sont à une plus grande distance du fleuve, et que, des deux côtés, se présentent plus souvent des ravins et des gorges, à travers lesquels les sables mouvans du désert poussent leurs masses sur la vallée du Nil ; le sol est ici plus menacé, et il faut livrer au désert de plus violens combats. A la hauteur de *Darout-el-Sheryf*, la vallée devient si large, que, sur la rive gauche, un second bras du Nil, parallèle au grand fleuve, peut encore trouver place à son cours, auprès de la chaîne libyque ; c'est le *Bahr-Yousef*, canal de Joseph, qui coule pendant 58 lieues au nord, et laisse, entre lui et le Nil, une bande de terre de deux lieues et demie de largeur ; séparée du désert par le canal, facilement arrosée, cette langue de terre est la plus fertile et la plus productive de toute l'Egypte moyenne (2).

Depuis l'endroit où commence ce canal, le Nil coule

---

(1) Jomard, Description des antiquités de l'Heptanomide, p. 3.

(2) Girard, Observations sur la vallée d'Egypte, Mémoires sur l'Egypte, p. 11.

presque toujours, sur sa rive droite, contre une berge abrupte ; à l'ouest, le canal sert de barrière au désert de Libye. A l'extrémité inférieure du canal, près de *Beny-Souef*, la chaîne libyque se dirige au nord-est, et rétrécit la vallée égyptienne. Une gorge, appelée El-Lahoun, s'ouvre dans l'intérieur de ce coude, et s'étend, au nord-ouest, au même niveau que le Nil ; une partie des eaux du canal coule dans cette vallée et fertilise un bassin secondaire, situé à l'ouest ; ce bassin est l'ancien nome *Arsinoïte*, qui porte aujourd'hui le nom d'El-Fayoum. Semblable à un ancien lac en partie desséché, ce bassin est enfermé au nord et au sud par les prolongemens de la chaîne libyque, qui s'avancent, au nord et au sud, en forme de demi-lune, de sorte que leur côté concave borne le bassin fertile d'*El-Fayoum* ; le sol cultivable s'étend du centre, à peu près dans toutes les directions, en rayons de 3 à 4 lieues (14 à 15 kilomètres). Le centre en est formé par une hauteur plane, dont la pente septentrionale s'abaisse presque insensiblement dans une longue vallée, occupée entièrement jusqu'à la chaîne libyque, par le lac *Keroun* (Birket-el-Qeroun, Mœris, Μοίριδος λίμνη dans Strabon). Les montagnes qui entourent Fayoumé dans un demi-cercle concave, présentent, au nord et à l'est, des flancs abruptes ; mais au sud et à l'ouest, elles s'élèvent insensiblement, par une pente douce, jusqu'à leur sommet, éloigné du sol cultivable de 30 à 34 lieues (15 à 16 myriamètres).

Au-delà de la gorge d'El-Lahoun, le canal de Joseph continue au nord, en suivant le pied de la chaîne libyque. Celle-ci se rapproche de plus en plus du Nil, devient toujours plus abrupte, et forme, sur son sommet, un large plateau horizontal, qui sépare la vallée profonde du Nil de celle de Fayoumé. En descendant du Saïd, on aperçoit les premières pyramides sur le bord de ce plateau ; on n'en voit d'abord que quelques-unes près de *Dashour*, mais bientôt leur nombre augmente, et enfin, près de

Saccarah, elles dominent l'antique Memphis de leurs groupes gigantesques. Viennent ensuite les trois dernières, les grandes pyramides *d'Abousir*, qui couronnent la pointe la plus septentrionale de la chaîne libyque. Le canal de Joseph suit toujours de près la chaîne libyque, mais l'espace qui s'étend entre lui et le Nil n'est plus que d'une lieue et demie; cependant le sol cultivable est toujours plus large ici que du côté de la chaîne arabique, où la vallée est très étroite.

La chaîne arabique est coupée ici par un grand nombre de gorges transversales qui vont jusqu'à la mer Rouge; mais elles n'ont pas été visitées encore, et, çà et là, on aperçoit un couvent de Cophtes à leur ouverture.

La Haute-Egypte et l'Egypte moyenne se ressemblent donc en ce que toutes deux sont d'étroites vallées, au milieu desquelles le fleuve s'est creusé son lit. Elles s'étendent depuis l'île de Philæ jusqu'aux grandes pyramides, entre les 24° et 30° de lat. nord, ou, en comptant 13 milles géographiques au degré, la distance entre ces deux points est de 6 degrés de latitude, c'est-à-dire 78 milles géog.; mais, en suivant les sinuosités du fleuve, on trouvera que son développement présente une longueur de 172 lieues (86 myr.) ou 103 milles géog.; de sorte que les détours du fleuve composent un quart de son cours. Au-delà de la pointe où sont situées les grandes pyramides, la chaîne libyque tourne au nord-ouest; le Mokattan se dirige à angle droit, vers l'est, immédiatement au-delà de la vallée de l'Egarement, la plus septentrionale des vallées transversales qui conduisent à la mer Rouge.

Les deux chaînes, considérées du point où elles se séparent, forment un angle obtus d'environ 140 degrés, qui enferme une grande baie, au milieu de laquelle s'étend, jusqu'à la Méditerranée, le Delta de l'Egypte. C'est au sommet de cet angle obtus que le Nil se sépare en deux bras principaux, 6 lieues (25 kilom.) au-dessous du Caire, à l'endroit où commence la Basse-Egypte.

Les calculs et les sondages des savans de l'expédition française ont beaucoup contribué à nous faire connaître les rapports physiques et la formation du sol de cette vallée, dont dépendent l'histoire entière de ce pays et l'état actuel de l'Egypte. Nous donnons ici les résultats de ces expériences comme des documens historiques de la dernière importance pour l'histoire du fleuve et du pays, son produit et son œuvre. Les Français levèrent quatre sections transversales en des endroits où le fleuve a une largeur différente, à *Monfalout, Syout, Kené* et *Esné* (Mars 1799). Ces expériences ont été faites avec un soin et une exactitude extraordinaires, et nous ne possédons, sur aucun fleuve du monde, des observations aussi précises.

1. *Section transversale du Nil à Monfalout* (1).

Le lit du fleuve est ici rectiligne; les talus de ses berges sont inclinés de deux fois leur hauteur, et la vitesse superficielle du courant est de 0,75 centimètres en une seconde; par conséquent la vitesse moyenne est de 0,60 centimètres. Ce talus incliné de deux pour un, depuis le niveau des basses eaux jusqu'à celui des plus hautes crues, répond parfaitement au régime du Nil. Sa largeur était, au mois de Mars, de 678 mètres, et sa section vive portait 1,129 mètres superficiels; la section vive, multipliée par la vitesse de 0,60 centimètres, donne une dépense de 678 mètres cubes par seconde, dans les plus basses eaux.

2. *Section transversale de la vallée du Nil à Syout* (2).

La largeur totale de la vallée du Nil, à Syout, est de 10,000 mètres; le lit du fleuve en occupe environ le

(1) Girard, Observations sur la vallée d'Egypte, Mémoires de l'Institut, tome II, sect. II, p. 207, tabl., fig. 2.

(2) Ibid., p. 208, pl., fig. 3.

douzième, c'est-à-dire 800 mètres, et il coule à 5,000 mètres de la chaîne libyque et à 6,000 de la chaîne arabique. Des deux côtés se trouvent des canaux, dont le plus grand est l'El-Saouaqueh, qui a 160 mètres de largeur, et suit le pied de la chaîne libyque, où se trouvent les catacombes de Syout. Sur la rive orientale, à 600 mètres du Nil, est situé un premier canal de 150 mètres de largeur, et plus loin, à une distance de 500 mètres, un second canal qui a 200 mètres de largeur. Un grand nombre de digues transversales coupent la plaine, et s'élèvent de 3 à 5 pieds (1 mètre, 1 mètre 1|2) au-dessus de sa surface horizontale. La plus importante de ces digues sur la rive gauche est destinée à soutenir les eaux du canal El-Saouaqueh ; elle s'élève à 1 mètre 20 centimètres au-dessus de l'horizon de la plaine, et elle reste à sec dans les inondations les plus hautes. Au port de Syout, le courant avait une vitesse moyenne de 1 mètre 21 centimètres, et le volume d'eau dépensé en une seconde s'élevait, le 28 Mars 1799, à 679 mètres cubes, correspondance remarquable avec le résultat trouvé à Monfalout au temps des basses eaux.

Il en est bien différent pendant le temps des hautes crues, où la vitesse est de 1 mètre 97 centimètres par seconde, et où le volume des eaux s'élève à 10,247 mètres cubes par seconde. Le volume du fleuve présente donc de l'équinoxe du printemps à l'équinoxe d'automne une différence de 1 à 15. Et encore le Nil a déjà fourni tant d'eau aux canaux de la Thébaïde, entre Syout et Syène, qu'on peut dire que le volume de ses eaux au maximum de sa crue est vingt fois plus grand que lorsqu'il commence à croître (1). L'Egypte se trouve ainsi, aux époques que nous venons d'indiquer, dans des rapports tout différens que les autres contrées du monde.

Les nivellemens de la plaine de Syout ont prouvé que

(1) Girard, Observ., p. 211.

son sol est presque entièrement horizontal, et qu'il s'élève de 27 pieds (9 mètres) au-dessus des plus basses eaux. Dans les canaux latéraux qui s'emplissent pendant le débordement, l'eau peut ainsi se conserver plus long-temps que dans le lit du fleuve, où elle s'écoule beaucoup plus rapidement. Dans le canal d'*El-Saouaqueh*, par exemple, l'horizon de l'eau est, au mois de Mai, 5 pieds plus bas que celui des terres cultivées voisines, tandis que l'horizon du Nil est 9 pieds plus bas. Afin de connaître la nature géologique et la formation du sol de la vallée, on pratiqua des puits et des sondages en treize endroits différens (1), dans toute la largeur de la vallée sur une étendue de 3,260 mètres. Ces expériences donnèrent le résultat suivant. Une couche épaisse de limon noir s'étend partout à la surface; elle est composée des matières les plus légères apportées par le Nil, et ce limon délayé par le fleuve donne à ses eaux une couleur rousse. Ce limon est superposé sur des couches de sable quartzeux gris, mêlé de parties de mica et de lamelles ferrugineuses attirables à l'aimant; ce banc de sable contient les matières les plus pesantes apportées par le Nil, disposées en bandes d'épaisseur différente dans l'ordre de leurs pesanteurs spécifiques.

L'eau n'a point surgi partout dans les puits à la même profondeur, preuve que ces eaux, plus élevées que celles du Nil, sont retenues dans la vallée plus long-temps qu'il n'en met à descendre. Les champs de la vallée peuvent donc être arrosés encore long-temps après que le Nil a baissé. Cette nappe d'eau souterraine (2) s'incline avec une certaine régularité à l'est, vers le milieu du lit du Nil, à partir du canal El-Saouaqueh au pied de la chaine libyque; mais les eaux du Nil s'infiltrent aussi dans les terres par l'effet de

---

(1) Girard, Observ., p. 211.
(2) Girard, sur l'agriculture et le commerce de la Haute-Egypte.

leur pression sur les bords, et dérangent ainsi la régularité de cette pente. (Voy. dans Girard, Observat. sur les puits, n[os] IX et XII) (1).

L'épaisseur du limon devient d'autant plus considérable que l'on se rapproche davantage des bords de la vallée; l'eau des puits jaillissait toujours du sable quartzeux qui, comme le fond même du lit du fleuve, n'est point un dépôt primitif, mais de formation plus récente. Les couches de ce sable quartzeux vont jusqu'à une profondeur de 33 pieds (11 mètres), et jusque-là on ne trouve point de pierre solide. Le produit du Nil diminue naturellement près de la chaîne libyque où les rochers calcaires des catacombes de Syout se trouvent à 6 mètres et demi de sondage. Les couches de cette chaîne calcaire se prolongent donc, en s'abaissant toujours, vers le Nil. Leur pente fut recouverte, dans un temps antérieur à l'ordre actuel, des matières les plus pesantes, que le rapide courant du fleuve ne pouvait entraîner plus loin.

3. *Section transversale du Nil à Kenneh.*

Les sondages et les calculs répétés en ce lieu donnèrent le même résultat qu'à Syout.

4. *Section transversale du fleuve à Esné.*

On trouve encore ici le même résultat, avec la seule différence que la plaine s'élève plus sensiblement vers les bords qui l'encaissent.

Il résulte de toutes ces expériences que le limon noir qui couvre le sol cultivable de l'Egypte est partout semblable, et qu'il repose sur la même couche formée par le dépôt des matières plus pesantes entraînées par le fleuve : ce dépôt est partout du sable de même nature, depuis la

(1) Girard, Observ., p. 211.

frontière méridionale de l'Egypte jusqu'à son embouchure près de Rosette et de Damiette. La couche du limon devient d'autant plus épaisse qu'elle se rapproche plus des chaînes de montagnes ou des bords de la vallée, de sorte qu'on arrive à la nappe d'eau souterraine, dans les puits les plus voisins du désert, avant d'être parvenu au banc de sable, tandis que, près du Nil, on ne trouve l'eau que lorsqu'on entre dans le sable. Cette nappe d'eau souterraine est entretenue chaque année par les canaux, pendant l'inondation, et par l'infiltration à travers les rives jusqu'à une certaine distance du fleuve. Son niveau oscille suivant les saisons et suivant la hauteur des eaux du fleuve. Au milieu de la vallée, le sol d'alluvion prend partout une hauteur de 30 à 36 pieds (10 à 12 mètres); mais à l'extrémité du terrain cultivé, les couches calcaires et solides reposent à 12 ou 13 pieds (4,12^{m}) sous la plaine, et elles sont immédiatement recouvertes de couches de gravier de marne et de cailloux roulés; ces couches appartiennent à un dépôt antérieur, et ne sont point un produit de l'alluvion actuelle du Nil, car elles n'ont aucune analogie avec le sable fin et le limon que le Nil roule aujourd'hui dans ses flots.

Nous verrons quelles conséquences résultent de ces expériences faites dans la Haute-Egypte, pour la formation de la Basse-Egypte et toute l'histoire du fleuve, quand nous aurons étudié plus exactement les principaux lieux.

1er ECLAIRCISSEMENT.

Partie méridionale de la Moyenne-Egypte.

1. AKHMYN (*Chmin*, *Chemmis*, *Panopolis*), LA VILLE DES TAILLEURS DE PIERRE ET DES TISSERANDS.

En descendant de Denderah vers le nord, on voit disparaître peu à peu ces monumens gigantesques de l'ar-

chitecture égyptienne ; cependant il s'en élevait aussi autrefois en ces lieux ; mais, détruits par le temps, ils n'ont laissé presque aucune trace de leur existence, et les fondations des temples indiquent seules aujourd'hui qu'ils ont été. Derrière les villes disparues, on découvre souvent des catacombes qui révèlent au voyageur que de populeuses cités s'élevèrent primitivement dans cette vallée féconde du Nil. C'est ainsi qu'on a découvert Abydos dans le voisinage de la moderne Girgéh ; et des grottes, des salles taillées dans le roc, indiquent seules l'emplacement de l'antique *Chemmis*, près de la ville actuelle d'Akhmyn (1). Cette dernière ville est située à un quart de lieue du Nil, sur une petite éminence formée par une terrasse factice, et un magnifique canal y conduit. Elle a 3 ou 4,000 habitans et de belles mosquées construites avec les débris de temples plus anciens et plus grands.

On aperçoit dans le voisinage les ruines de deux temples entièrement renversés.

Du nom cophte *Schmin*, *Chmin* (2), les Arabes ont formé *Akhmyn*, par l'opposition de leur *Alif* euphonique ; il est impossible de ne pas reconnaître dans ce mot l'antique Χέμμις de Strabon et de Diodore (3), dont la racine est probablement *khmon*, c'est-à-dire *penis, membrum virile*, dans la langue siwah. Chemmis était le nom égyptien de la ville de Pau que les Grecs ont appelée ensuite *Panopolis*. Chemmis était un des compagnons d'Osiris, et Hérodote prétend qu'on voyait dans cette ville une statue de Persée. Elle fut, sous Sésostris, le quartier d'un corps de guerriers appelés les *Hermotybiens* ; Strabon

---

(1) Saint-Genis, Notices sur les restes de Chemmis ou Persépolis, aujourd'hui Akhmyn, Description de l'Egypte, Antiq., II, suite du chap. XI.

(2) Champollion, I, p. 257.

(3) Diodor. Sic., p. 28. — Strabon, XVII, p. 586.

nous rapporte que le pays était parfaitement cultivé, la ville bien peuplée et habitée surtout par des tailleurs de pierre et des ouvriers en lin ; cette seule donnée suffirait pour nous prouver l'antiquité et la grande population de Chemmis. Au lieu de magnifiques tissus de lin, on n'y fait plus aujourd'hui que de grossières étoffes de coton ; mais l'agriculture et le commerce y fleurissent toujours. Il paraît que du temps d'Aboulfeda quelques parties du grand temple étaient encore debout, car ce prince de Hamat l'appelle un grand *Berabæ*. On y voit encore un cloître où vivent 2,000 catholiques cophtes sous la protection (1) des émirs qui épousent volontiers des esclaves catholiques et maintiennent en cette faveur l'exercice du culte chrétien. Ces étrangers Maures se sont toujours montrés ici tolérans envers les chrétiens, parce qu'ils avaient besoin d'un parti pour contrebalancer la puissance turque. Ils descendent des Mauritaniens qui, chassés par les Grecs, s'établirent dans la Haute-Egypte, et, renonçant à leur vie nomade, se firent cultivateurs et artisans. Ils habitent des villages et même des villes entières, et sont gouvernés par leurs propres émirs qui souvent arrivent à une très grande puissance. Les Cophtes sont aussi en grand nombre dans cette contrée. Un cloître dédié aux martyrs est situé près du canal ; aussi ancien que la ville, ce monument est un des plus beaux de l'antiquité, et la moderne Akhmin lui doit encore aujourd'hui son existence et sa prospérité. La chaîne arabique qui avoisine cette ville, est remplie de grottes antiques qui servirent d'asile aux chrétiens pendant la sanglante persécution de Dioclétien. Leur nombre augmente près du cloître cophte *Ma'doud*; on y voit une rangée d'excavations qui servirent autrefois de sépultures, puis d'ermitages et de cellules aux moines qui avaient fui le monde dans ces cavernes ;

(1) Saint-Genis, p. 28.

aujourd'hui encore on voit ces excavations planer, en escarpemens affreux, au-dessus des abîmes. Elles prouvent assez quelle fut autrefois l'étendue et la population de Chemmis.

2. KAOU (*Tkoou*, *Antæopolis*), COMBAT DU SOL FERTILE AVEC LE DÉSERT, D'HERCULE AVEC ANTÉE OU TYPHON.

Beaucoup plus bas sont situées les ruines du village Kaou (Qaou) (1) entre des groupes de palmiers; elles se composent d'un portique et de colonnes, dont le type palmiforme se distingue tout à coup dès qu'on les aperçoit du Nil. Ce sont les premières ruines importantes que l'on découvre en arrivant du Delta.

Le village s'appelle *Qaou, Gaw-el-Kabir* dans Legh (2); il porte aussi le nom *El-Kharab* et *El-Charqyeh, le lieu de l'est*, parce qu'il est situé sur la rive orientale. Le nom arabe actuel Kaou est assurément l'ancien nom cophte national *Tkoou* (3), car le T est l'article cophte. Selon Ptolémée, la ville n'était pas située autrefois près du Nil; mais elle est aujourd'hui baignée par ses eaux, car son lit s'est porté ici un peu à l'est, comme presque partout dans la vallée du Nil. Ainsi le Nil baignait autrefois les murs de *Meylaouy*, port d'où la Mecque tirait son blé, et maintenant le fleuve s'est retiré de près de 7,000 pieds, 2,300 mètres, à l'est, et plus bas encore le mouvement du fleuve, vers l'est, est devenu plus sensible. L'inclinaison de toute sa pente est généralement plus forte sur la rive orientale; les îles de la rive occidentale et celles qui se forment au milieu du fleuve viennent sans cesse se joindre au continent, tandis que la rive de l'est

(1) E. Jomard, Description des antiquités d'Antæopolis ou Qaou, Description de l'Egypte, II, Antiq., Descript., p. 1.

(2) Legh, Narrat., p. 40.

(3) Champollion, I, p. 271.

est toujours de plus en plus coupée, morcelée en îles; l'île Kaou-el-Koubaræ, par exemple, est évidemment un fragment arraché à la rive orientale et les ruines du temple, qui étaient autrefois plus éloignées du fleuve, sont maintenant exposées au danger d'être entraînées par ses eaux. Kaou n'est plus aujourd'hui qu'un village bâti en briques, et habité par d'oisifs Fellahs. La contrée est déserte et désolée.

Le quai qui borde aujourd'hui le fleuve semble avoir été bati avec les pierres d'anciens monnmens; des hypogées d'une immense étendue sont situés dans un ravin profond de la chaîne arabique. On y voit une carrière immense de 600 pieds de longueur et 400 de largeur; elle contient des inscriptions en hiéroglyphes et en caractères démotiques semblables à ceux des rouleaux de papyrus et dignes d'être étudiées. Les chambres souterraines sont pratiquées dans des roches calcaires très fermes et très belles, et superposées en plusieurs étages les unes sur les autres. Ce calcaire servit à construire le grand temple (1) dont on ne voit plus que des colonnes et des murs renversés, et presque impossibles à reconnaître. Les portiques (2) présentent la plus grande ressemblance avec ceux de Denderah, et ils doivent avoir été assez importans autrefois. On aperçoit derrière les débris de trois colonnades, chacune de six colonnes qui ont 8 pieds de diamètre et 62 pieds de hauteur. La partie la mieux conservée des ruines est un temple monolithe, semblable aux autres tabernacles de Philæ, de Kous, de Boutos, de Saïs, etc., mais présentant toutefois une forme particulière; c'est un rectangle aux faces inégales, et qui s'élève en pyramide quadrangulaire. Il a 15 pieds de hauteur et offre la forme d'un obélisque; Jomard le dit de roche calcaire très fine,

---

(1) Jomard, Descr., p. 3.
(2) Antiq., pl. 41 et 42.

et Th. Legh de granit. La construction du temple présente aussi un grand nombre de particularités; on y trouve des inscriptions grecques et latines. Au-dessus du portique est gravé le mot Ανταιω (1), d'où les Grecs ont fait *Antæopolis* : les Grecs donnèrent ainsi à Typhon, ennemi et meurtrier d'Osiris (2), le nom de ce géant, Antée, qui fut vaincu par Hercule. Diodore raconte qu'Isis, s'étant mise à la poursuite du meurtrier de son époux, vainquit, en ce lieu, Typhon avec tous ses partisans, et que le temple fut élevé en monument de la victoire. La symbolique des prêtres conservait probablement, dans cette tradition, l'histoire physique du sol de l'Egypte : en effet, Osiris, emblême du Nil, et Isis, emblême du sol fertile, sont en lutte continuelle avec Typhon, symbole du désert de l'Arabie et de la Libye, dont les sables mouvans et toujours incessans forçaient les habitans à entreprendre les plus grands et les plus pénibles travaux pour arrêter la marche du désert. Chaque année, les eaux du Nil recouvrent de leur limon fertile (Isis) (3) les sables que le vent d'ouest souffle continuellement sur la vallée. Pour faciliter cette action bienfaisante et prévenir le mal, on construisit un canal qui fixa une limite infranchissable aux sables du désert, et conduisit en même temps l'eau douce et potable, dont le crocodile est le symbole, jusqu'à un endroit déterminé, où on fonda ensuite la ville; les habitans continuèrent de livrer à Typhon d'éternels combats, et cultivèrent la contrée; pour conjurer le mauvais génie, ils élevèrent le petit Typhonium, et construisirent en même temps le grand temple, l'Osirium, qu'ils ornèrent et décorèrent avec magnificence, afin de se ménager ainsi la protection et la grâce de la divinité bienfaisante. La di-

---

(1) Jomard, Descr., p. 19.
(2) Diod. Sic., Bibl. hist., I, p. 24, éd. Woss.
(3) Vorhalle Europ. Völkergesch, p. 166.

vinité protectrice des Egyptiens, ou pour parler dans le style de l'Inde, *l'incarnation, l'avatar* d'Osiris (1), qui présidait à la construction des canaux comme rejeton d'Isis et d'Osiris, fut traduit par les Grecs en leur Héraclès, fameux aussi par ses travaux pour le bien des sociétés humaines; ils le mirent aussi en lutte avec le géant *Antée*, afin de se conformer au mythe égyptien raconté par Diodore.

Cette tradition nous expose, en effet, l'histoire même de la terre d'Egypte, parce que partout se reproduisirent les mêmes phénomènes. Kaou (2) était situé dans un long et profond ravin du Mokattam, d'où viennent les terribles ouragans et les tourbillons de sable, phénomènes très connus ici, aux deux côtés de la vallée du Nil : souvent ils pénètrent à travers de semblables gorges transversales, jusque dans la vallée même, qui, sans cela, est moins sujette à ces terribles phénomènes. Les lieux où débouchent des vallées sont donc le vrai champ de bataille entre Osiris, Isis et Horus, leur fils, contre Typhon et ses compagnons; c'est pourquoi les traditions parlent probablement en tant de lieux de la mort et du tombeau d'Osiris, comme à Memphis, Abydos, Philæ, etc., où la terre du Nil était même entièrement couverte par le désert, avant qu'Hercule, patron des architectes des canaux et des constructions hydrauliques, serviteur d'Isis et Horus, vengeât la mort du dieu et tuât son ennemi, comme ici à Antæopolis. L'amoncèlement des dunes de sable sur les bords de leurs terres cultivables, était l'ennemi le plus redoutable des Egyptiens, et ils étaient forcés de lutter avec énergie contre cet ennemi, comme contre un géant. Le grand canal de Joseph était une grande victoire remportée en ce lieu, contre Typhon et ses compagnons,

(1) Vorhalle Europ. Volkergesh, p. 48.
(2) Jomard, Descr., p. 21.

et c'est pourquoi on bâtit, près de lui, à l'entrée du Fayoum, *Heracleopolis-Magna*. Il en est de même du Nil occidental, du bras de Canope, appelé aussi *Héracléotique*, de la ville d'Héraclée, située à son embouchure, et de la branche latérale, le canal d'Héraclée (maintenant canal Bahyreh), creusé près de la province Maréotide, qu'il protégeait contre les sables de la Libye; de même, du côté de la Syrie, à l'embouchure de Péluse, le canal près d'*Heracleopolis-Parva* (Sethrum) protégeait la terre cultivable contre le Typhon des sables de l'Arabie. L'une des rives de ces canaux, aujourd'hui par exemple (1) la rive occidentale du canal de Joseph, est toute saupoudrée des sables jaunâtres et brûlans du désert; tandis que celle de l'est déroule, sous les yeux, la verdure de ses prés et l'or de ses épis. Les *Tiphonium* et les *Osirium* expliquent ainsi d'eux-mêmes le culte des antiques cités égyptiennes qui devaient toujours leur fondation à la victoire d'Hercule sur Antée, et devenaient, à cette occasion, le centre opulent de la civilisation. Nous regrettons seulement que l'antiquité ne nous ait pas transmis le nom égyptien national de l'Hercule, bienfaiteur de l'Egypte.

Quatre lieues au-dessous de Kaou, vis-à-vis Tahtah, le versant de la chaîne arabique est rempli, près du village *Nezlet-el-Harydy* (2), de catacombes et de souterrains. On voit sur la pente de la montagne les débris d'un colosse taillé en roche calcaire et représentant une figure assise, semblable à celles de Carnac. Plus bas, des monceaux de décombres, des buttes factices indiquent les ruines d'une ville antique dont le nom nous est inconnu; c'est peut-être *Pesla*. Au-dessus, sur la haute montagne *Gebel-*

---

(1) Jomard, Descr., p. 22.

(2) Jomard, Notice sur les antiquités de Cheykh-el-Harydy, Descr. de l'Egypte, Antiq., Descr., II, p. 33.

Cheykh-el-Harydy, se trouve le tombeau d'un saint arabe, grand faiseur de miracles ; il est très fréquemment visité par les pèlerins, et on y conserve, dit-on, un serpent sacré.

3. Assyouth (*Syout*, *Lycopolis*), la ville et la forteresse.

L'*Assyouth* des Arabes ou le *Syout* des Cophtes (1) est la capitale du gouvernement actuel de la Haute-Egypte. La Haute-Egypte compte 40,000 familles, ce qui fait, en comptant cinq individus par famille, une population de 200,000 âmes ; le nombre des hommes est plus grand que celui des femmes. Du temps de l'expédition française, les impôts se montaient annuellement à 370,000 fr. en argent et à environ un million de francs en blé. Les expériences et les calculs faits près de cette capitale nous ont appris, plus haut, à connaître la nature de la vallée en ce lieu. La ville de *Syout* est située, d'après Nouet, sous le 27° 10' 14" lat. nord et le 28° 55' 20" long. or. du méridien de Paris (2). C'est une des plus grandes villes de la Haute-Egypte, et elle est très pittoresquement située entre le fleuve et les montagnes ; l'eau n'arrive jusqu'à la ville que dans le temps de l'inondation ; dans les autres saisons, le village El-Hamrah doit être considéré comme le véritable port. La ville est bien bâtie, et elle possède un bazar construit avec les matériaux d'anciennes constructions. Elle est le marché principal (3) pour les caravanes de Dar-Four et de Sennaar, et elle fait un commerce important avec le Caire. Syout est en même temps la ré-

(1) Champollion, I, p. 280.

(2) Jollois, Description de Syout, etc., Descr., II, Antiq., ch. XIII, p. 2.

(3) Light, Trav., p. 43. — Legh, Narr., p. 53. — Belzoni, Voyage, I, p. 48.

sidence du gouverneur de la Haute-Egypte, qui a le privilége d'acheter le premier, à l'arrivée des caravanes, et de fixer les prix suivant son bon plaisir. Les Cophtes servent dans les bureaux de teneur de livres, mais ces pauvres commis tremblent continuellement devant le redoutable pouvoir d'un tefterdar.

Les principaux objets de commerce sont, outre les marchandises importées de Sennaar et de Dar-Four, le lin, le natron, l'opium, la poterie et l'huile. Les terres voisines produisent, en abondance, de l'orge, du froment, du dourrah, du lin, des haricots, de l'opium, des palmes, des citrons, des oranges, des figues et des grenades. La contrée est très bien arrosée. Hors de la ville, près des monts libyques, s'élève la butte de l'ancienne ville, probablement Lycopolis, dont les ruines sont peu importantes; mais le voyageur qui remonte le fleuve ne les voit pas avec indifférence, parce que ce sont les premières qui lui annoncent les merveilles dont l'Egypte méridionale est peuplée.

Dans le flanc de la chaîne libyque (1), derrière les décombres, s'élèvent les hypogées qui se composent de carrières, de catacombes ornées d'hiéroglyphes, de souterrains plus récens, asiles des ermites et des moines qui en couvrirent les murailles de croix et d'images de saints. Auprès de la chaîne passe un grand canal qui se joint au *Bahr-Yousef* (canal de Joseph) et communique au Nil par une branche latérale. Les hypogées ont beaucoup souffert de la fureur des Mamelouks; une longue suite de grottes remplies de sculptures semble avoir été autrefois un temple; tous les caveaux contiennent des niches destinées à recevoir des momies. Du plateau de la chaîne libyque on aperçoit, à l'ouest, les solitudes des sables, et, à l'est, la féconde vallée du Nil; des débris de murs

(1) Jollois, Descr., p. 5.

de briques, et des tas de décombres qu'on aperçoit sur le sommet, indiquent la place d'un ancien fort (1). Diodore rapporte qu'il y avait, près de Lycopolis (2), une position militaire, à l'entrée de la route des caravanes dans le désert et dans la Haute-Egypte. La ville était ainsi placée dans la vallée, et le fort sur les hauteurs qui la dominent. On trouve dans les catacombes, outre des restes de momies, un grand nombre de loups et de chakals embaumés; c'est peut-être de là qu'est venue l'appellation grecque, Lycopolis, *la ville des loups*.

Au-dessous de Syout, près de *Monfalout*, on trouve de grandes catacombes (3) pratiquées sur le versant de la montagne et plus bas, près de Tarout-el-Shérif, commence le canal Bahr-Yousef, canal de Joseph.

4. Achmouneyn (*Chmoun*, *Chemmis*, *Hermopolis-Magna*), ville consacrée à Thoth; Antinoé, ville romaine impériale.

La situation du village actuel Achmouneyn s'accorde parfaitement, d'après les calculs des anciens, avec la position d'*Hermopolis-Magna* (4); on aperçoit en ce lieu la butte factice d'une ancienne ville, couverte de constructions égyptiennes, grecques et romaines, au milieu desquelles s'élève, d'un enfoncement, un portique égyptien d'une grandeur colossale. Achmouneyn fut donc réellement construite sur les ruines d'Hermopolis : cette ville, autrefois d'une grande importance, n'est plus aujourd'hui qu'un village, et des cités plus jeunes l'ont remplacée comme capitale de la province.

(1) Jollois, Descr., p. 6.
(2) Diodore de Sicile, I, p. 99.
(3) Legh, Narrat., p. 110.
(4) Strabo, XVII, p. 586, ed. Tzsch., Ptolem.

Hermopolis-Magna (1) était en effet une des villes les plus anciennes de l'Egypte; elle conserva son importance jusqu'à l'empereur Trajan; et, pendant les premiers siècles de l'Eglise, elle fut la résidence d'un évêque, et un grand nombre de cloîtres s'élevèrent autour de son enceinte. Sa position favorable, au milieu de la féconde vallée, entre le Nil et le Bahr-Yousef, dans une des plus grandes plaines de l'Heptanomide et de la Thébaïde, y attira une population nombreuse et en fit la résidence principale du préfet d'Egypte. Mais l'eau, diminuant successivement dans le Bahr-Yousef, produisit nécessairement l'abaissement de la population d'*Hermopolis-Magna*; elle tomba ainsi successivement jusqu'à ce qu'elle ne fut plus que le village *Achmouneyn*, auparavant appelé *Medinat-Achmoun* (2) de *Chmoun*, *Chemmis* (Χέμμις chez les Grecs), la ville de Pan. La population se concentra alors, deux lieues plus au sud, dans la ville *Meylaouy* qui était, au moyen-âge, la résidence du préfet, et dont les murs étaient encore baignés par le Nil en 1720. Le fleuve s'est éloigné de cette ville depuis un siècle, et la résidence l'abandonna en même temps pour se transporter à Minieh; mais, quoique ce lieu eût disparu, l'ancien nom égyptien *Achmouneyn* resta toujours dans la province, nouvelle preuve de la puissance et de la vie des anciens noms, au milieu des révolutions de tant de siècles.

La plaine qui entoure Achmouneyn est très cultivée, traversée par des canaux qui, à l'aide des digues, conservent, toute l'année, l'eau des inondations. La population du village est nombreuse et riche : une grande digue longe le canal de Joseph.

(1) Jomard, Description des ruines d'Achmouneyn ou Hermopolis-Magna, Descr., II, ch. XIV, p. 3.

(2) Ibid., VI, p. 16.

La butte factice de l'ancienne ville (1) est très grande, de couleur très foncée, et même noire; tous les blocs sont couverts de sculptures grecques et romaines. On y trouve souvent des fragmens de tuiles, des amphores, des urnes, un grand nombre de monnaies romaines, des antiquités de toute sorte, des colonnes de granit, des murs, etc., et, outre les débris d'autres monumens, les ruines d'un petit et d'un grand temple.

L'étendue actuelle de la terrasse factice porte une superficie de 19,380 pieds (6,300 mètres) (2). La ruine la plus importante est le portique orné d'une double colonnade d'un effet imposant; elle se compose de douze colonnes massives, semblables à celles de Denderah, les plus grandes de l'Egypte, à l'exception des colonnes colossales de Thèbes. Tout l'édifice présente le caractère grandiose des ruines de Denderah, et la vue en semble plus imposante et plus majestueuse encore au voyageur qui arrive de la ville romaine *Antinoé*. Belzoni (3) croit ce temple plus ancien que les édifices de Thèbes. Jomard observe aussi que le portique présente beaucoup de particularités dans sa construction. L'intérieur etait peint autrefois, comme les monumens de la Haute-Egypte, en rouge, en bleu et en jaune. Le temple fut bâti avec les roches calcaires de la chaîne libyque, et c'est pourquoi aussi il est si délabré aujourd'hui. Il fut consacré autrefois, comme les temples d'un grand nombre de lieux, au Mercure égyptien, Chemmo ou Thoth, l'inventeur des sciences et des arts. On disait même que les quarante-deux sciences des prêtres étaient l'œuvre d'Hermès. Plutarque nous rapporte, dans son traité d'Isis et d'Osiris, que les uns faisaient Isis fille de Mercure, l'inventeur de la grammaire et de la musique,

(1) Jomard, Descr., p. 5.
(2) Ibid., p. 7.
(3) Belzoni, Voy., I, p. 45. — Legh, Narrat., p. 35.

et les autres filles de Prométhée, source de la sagesse et de l'industrie. C'est de là, dit encore Plutarque, qu'on appelle aussi la première des muses *Isis* et *Themis* à Hermopolis, et cette muse était la sagesse qui enseignait aux Hiérophores et aux Hiérastoles les sciences sacrées. Isis et Osiris étaient honorés par toute l'Egypte; mais Chemmo ou Hermès-Thoth avait son culte particulier à Hermopolis (1), et le cynocéphale et l'ibis lui étaient consacrés. L'ibis était lui-même le symbole d'Hermès, inventeur de l'astronomie, de l'arithmétique, des mathématiques, de la géométrie et du système métrique égyptien; l'ibis, comme Platon le fait dire à Socrate dans le Phædros, était regardé comme un symbole, parce que cet oiseau bienfaisant est lui-même un géomètre naturel; tous les ans, il traversait de ses pas cadencés comme ceux de la cigogne le sol de l'Egypte récemment couvert du limon du Nil, et le mesurait ainsi dans sa marche égale et régulière, franchissant toujours, dit Elien, un espace d'une coudée à chaque mouvement. Clément d'Alexandrie nous rapporte aussi que l'ibis donna aux Egyptiens l'idée de la mesure et du nombre, et que c'est pour cela qu'il était consacré à Thoth, inventeur des sciences. C'est pourquoi aussi Hermès était représenté avec une tête d'ibis (Ἑρμῆς ἰβίμορφος). Cet oiseau, qui a disparu entièrement de ces contrées, a dû s'y trouver en grand nombre autrefois. On voit souvent dans les hiéroglyphes le pas de l'ibis et l'empreinte de ses pieds; l'espace qu'ils enferment est toujours, suivant le calcul de Jomard, de 0,231m ou moitié de la distance indiquée par Elien. Le temple d'Hermopolis était donc autrefois consacré à Thoth, l'inventeur de l'arithmétique, de la géométrie, du système métrique, de l'astronomie, de la musique, de l'écriture et de la grammaire; et cette ville, cette partie de la vallée

---

(1) Jomard, Descr., p. 18.

du Nil, a eu assurément une grande influence sur la civilisation de l'humanité.

Près d'Achmouneyn, un peu au nord de Minyeh, est situé *Taha-el-Amoudeyn* (c'est-à-dire Taha des colonnes) sur l'emplacement de l'antique *Ibeum* ou ville d'Ibis (1).

Hermopolis fut une des villes les plus peuplées de la moyenne Egypte, jusqu'à ce que l'empereur Adrien bâtit, vis-à-vis, sur la rive droite du fleuve, la grande cité romaine Antinoé (2); alors l'antique Hermopolis tomba en décadence, et la neuve Antinoé hérita de sa splendeur. L'œil est tout étonné d'apercevoir ici, au milieu des monumens qui s'harmonisent si bien avec le génie national, des constructions romaines s'élever sous un ciel étranger, semblables à des plantes exotiques transplantées sur les bords du Nil. Ce ne sont plus des colosses, des portes gigantesques ornées de magnifiques sculptures, mais de longues rues romaines, des colonnades, des arcs de triomphe, des thermes, des amphithéâtres et d'autres monumens étrangers à l'Egypte. Cette Rome égyptienne, sur les bords du Nil, produit le même effet, et exprime le même caractère que, sous un ciel opposé, la Trèves romaine sur les bords de la Moselle. L'empereur Adrien avait voyagé en Egypte; il avait admiré Thèbes, s'était arrêté, plein d'étonnement, devant ses constructions colossales, et, de retour en Europe, il en avait fait bâtir de semblables dans ses provinces. Son favori Antinoüs s'étant noyé dans les eaux du Nil, il fit bâtir une ville romaine sur les bords du fleuve égyptien pour honorer sa mémoire, et la nouvelle ville s'appela, du nom du favori, *Antinoé*, *Antinoopolis*: le village Cheikh-Abahdé, situé près d'Ensené, s'élève aujourd'hui sur ses ruines. On avait alors

(1) Jomard, Descr., p. 11.

(2) Ibid., Descr. d'Antinoé, II, ch. xv, p. 2.

besoin d'un point central pour garder la province de l'Egypte, et la possession d'Alexandrie ne suffisait plus ; car cette ville ne satisfaisait qu'aux besoins de la marine. Abydos et Memphis étaient en ruines ; Hermopolis tombait en décadence, et n'était plus située sur les bords du Nil. Les rois grecs, les Ptolémées, avaient élevé dans la Thébaïde une ville toute grecque, Ptolémaïs, comme Alexandre en avait bâti une sur le bord de la mer. L'orgueil d'Adrien voulut voir s'élever aussi une ville romaine en Egypte ; il la fonda sur l'emplacement de *Besa*, antique cité égyptienne, et en fit le centre d'un nouveau nome. Le peuple avait travaillé, pendant des siècles, à élever les autres capitales de l'Egypte : l'empereur Adrien bâtit sa ville comme un particulier fait bâtir une maison, dans le style et le goût qui régnaient de son temps ; et, en quatre ans, la ville impériale fut achevée (132 de J.-C., la 15e année de son règne). Les ruines d'Antinoé attestent encore aujourd'hui son ancienne magnificence ; et ses trois temples, ses théâtres, ses arcs de triomphes, son cirque, ses deux hyppodromes, ses thermes, ses colonnades se montrent encore orgueilleux et debout au voyageur qui remonte le Nil. Des deux murs qui entouraient la ville, un existe encore. Antinoé fut la résidence et le centre du gouvernement sous les Romains, et elle le demeura encore sous les empereurs devenus chrétiens ; on en fit alors un évêché, et elle resta la métropole de la Thébaïde jusqu'à ce qu'elle fût détruite par les Arabes. Aboulfeda et Macrizi vantent encore au moyen-âge ses jardins ; mais Edrisi nous rapporte que le sultan Salah-el-Dyn fit enlever les portes d'Antinoé pour en orner la porte ou *Bab Zoueyleh* au Caire. Selon Macrizi, il démolit aussi les murs d'Antinoé pour en bâtir sa nouvelle capitale. Cependant les ruines d'Antinoé présentent encore de grandes beautés d'architecture.

A l'est de cette ville, on voit, dans les flancs de la

chaîne arabique, d'immenses carrières d'où on a tiré les pierres d'Antinoé; ces carrières sont très larges et très profondes. Des labyrinthes se prolongent dans l'étendue d'un quart de lieue, et ils sont remplis d'églises et de cellules.

2e Eclaircissement.

Partie septentrionale de la moyenne Egypte : Ouestany, Wostany ou l'Heptanomide (1). *Système d'irrigation de la haute et moyenne Egypte.*

La partie septentrionale de la Haute-Egypte, à laquelle les anciens donnaient le nom d'Heptanomide ou des sept nomes, à partir du grand canal, *Bahr-Yousef*, formait la moyenne Egypte. (D'autres auteurs, par exemple Strabon (2), disent qu'elle se composait de seize nomes : la Haute-Egypte en comptait dix, et la Basse-Egypte autant; ainsi suivant les temps, on divisait tantôt l'Egypte en vingt-sept nomes et tantôt en trente-six). La même division s'est maintenue jusqu'aujourd'hui depuis les Arabes et les sept nomes anciens : 1o l'Hermopolite, 2o le Cynopolite, 3o l'Oxyrhynchite, 4o l'Héracléopolite, 5o le Crocodilopolite, 6o l'Aphroditopolite, 7o le Memphite correspondent aujourd'hui aux provinces d'*Achmouneyn*, de *Behneseh*, de *Fayoum*, d'*Atfyh* et de *Giseh*. La seule différence c'est que les premier et second nomes furent compris dans l'Achmouneyn, et les troisième et quatrième nomes dans le Behnéseh. Les limites sont les mêmes aujourd'hui que dans l'antiquité.

Nous trouvons, dans cette contrée, beaucoup moins de monumens antiques que dans la Haute-Egypte, non qu'il

---

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanomide ant., Descr., II, chap. XVI, p. 1-77.

(2) Strabon, lib. XVII, éd. Tzsch., p. 478.

n'en ait pas existé autrefois, mais parce qu'ils ont été plus exposés à la rage des dévastateurs. Le pays est tout couvert de débris (1) tellement dispersés et si méconnaissables, que nous ne pouvons plus nous arrêter pour les observer; mais, en beaucoup d'endroits, les hypogées et les souterrains nous indiquent l'emplacement des cités disparues de l'Heptanomide. Ses hypogées et ses carrières sont partout des preuves incontestables que des villes s'élevèrent autrefois dans leur voisinage.

Nous ne citerons ici que les hypogées les plus curieux de toute l'Heptanomide, les hypogées de *Beni-Assan*, *Speos-Artemidos* chez les anciens, situés à 12,800 mètres au nord-ouest d'Antinoé, et appelés ainsi du nom d'un grand village, aujourd'hui abandonnné (2). Le village est bâti sur des buttes formées par les décombres de l'ancienne ville; les souterrains sont creusés dans la chaîne arabique, au-dessus du village, et ils ont été décrits en détail par Hamilton. On en voit trente très grands, parfaitement bien taillés, sculptés et peints; leur nombre augmente tout près du village, au nord, et les roches de la montagne sont remplies d'excavations. Les roches se composent de calcaire numilite, et leurs flancs s'élèvent à 2 ou 300 pieds de hauteur. Au pied sont amoncelées des buttes de sable apportées par le vent d'est; ces sables recouvrent maintenant le sol cultivable voisin à une épaisseur de 15 à 18 pieds, et ont changé ainsi la contrée en désert. Une douzaine de ces excavations sont couvertes de peintures (3) égyptiennes très importantes, bien conservées, fraîches encore et endommagées seulement çà et là à plaisir par les Mamelouks. La plus intéressante est celle

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 12-24.

(2) Ibid., p. 24. — Legh, Narrat., p. 34. — Hamilton's Ægyptioca.

(3) Ibid., p. 26, pl. 64.

qui est creusée plus au nord : les plafonds sont ornés de sphères célestes, comme à Thèbes et à Lycopolis ; les piliers qui supportent le ciel ressemblent à des tiges de roseaux ou à des troncs de palmiers liés en faisceau, espèce de colonnes qui porte le vrai caractère égyptien. On y trouve aussi des colonnes cannelées semblables aux colonnes grecques ; celles-ci trouveraient donc ici leurs formes élémentaires et analogues, de même que les chapiteaux doriens et corinthiens les trouvent dans les chapiteaux dactyliformes. La plupart des tableaux représentent des scènes de la vie domestique, comme on le voit ordinairement dans les hypogées, par exemple, dans ceux d'Elethyia. On trouve beaucoup d'ornemens exécutés dans le style étrusque ; et, ce qui est très remarquable, les dessins présentent des lignes sinueuses et des contours très gracieux. L'un des plus grands hypogées renferme une salle de 60 pieds de longueur et 40 de hauteur, à l'extrémité méridionale de laquelle sont pratiquées dix-sept petites chambres. Des dix colonnes qui soutenaient le ciel, quatre sont aujourd'hui renversées, etc.

BEHNÉSEH (1) est situé plus bas, sur la rive gauche du Nil, près du canal de Joseph, à l'emplacement de l'antique *Oxyrhynchus*. Ce lieu est tout couvert par les sables ; une seconde ville plus récente et les maisons mêmes du village moderne de Behnéseh sont aussi enfouies aujourd'hui. Les sables s'avancent toujours de plus en plus ; et, à mesure qu'ils envahissent ces contrées, elles sont de plus en plus exposées aux invasions des Bédouins ; car jusqu'où s'étendent les sables, s'étend aussi le domaine des Arabes nomades. Cette contrée de l'Heptanomide a beaucoup perdu de sa fertilité primitive par l'envahissement des sables du désert ; et, sans le canal de Joseph, le

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 55.

désert aurait apporté ses solitudes jusque sur les bords du Nil. On trouve beaucoup de fragmens de colonnes dans les buttes de décombres. La ville avait reçu son nom grec de l'*oxyrhynchos*, poisson à la tête alongée et pointue, qu'on voit souvent représenté sur les tableaux égyptiens et sur les rouleaux de papyrus. Il ne fut assurément introduit dans la symbolique que comme emblême de l'eau douce du Nil ; en effet, comme il ne pouvait arriver près de cette ville qu'avec l'eau du canal de Joseph, son image semblait rappeler la nécessité d'entretenir ce précieux ouvrage. Par un malentendu qui leur était si ordinaire, les Grecs bâtirent là-dessus une fable, et dirent que ce poisson recevait, en ce lieu, les honneurs divins. Le nom égyptien de cette ville était sans doute le nom cophte *Pemsje*, dont les Arabes ont fait *Behnese* ou *Bahnaea* (1). Ce lieu fut fameux, au commencement du cinquième siècle, par ses monastères et ses miracles. Selon Palladius (407) et Rufinus (410), tous les édifices résonnaient du chant des moines ; temples, palais, tout était plein de moines ; l'intérieur de la ville contenait douze églises, et autour s'élevaient un grand nombre de monastères ; la ville contenait 5,000 moines, et les couvens extérieurs à peu près autant. Les aumônes et les bienfaits de l'évêque de cette ville y attirèrent, dit-on, 10,000 moines et une fois autant de nonnes. C'était dans le temps où l'Egypte avait plus de moines que les armées des rois ne comptaient de soldats, alors que la Thébaïde était entourée de monastères et que les miracles s'y faisaient par milliers ; les miracles se répandirent de même en Europe avec le goût de la vie monastique, du troisième au quatrième siècle.

---

(1) Ægyptior. Monachor. Historia, sive Paradisus in Ecclesiæ Græciæ monumenta. Lutet., 1636, p. 175 ; et Cod. Theodos., V, p. 323. Lips., 1736.

Nous avons vu plus haut que les Nubiens vinrent à Behnéseh au secours des Grecs, lorsque les Arabes firent leurs premières invasions. Mais bientôt les Musulmans, vainqueurs, changèrent tout en ces lieux, et il ne resta plus qu'un pauvre village à la place de la cité populeuse d'*Oxyrynchos*.

Ahnas (1). L'antique *Heracleopolis-Magna* était située encore plus au nord, dans l'Heptanomide, à l'entrée du Fayoum : c'était autrefois une très grande ville dont on s'étonne de ne plus trouver les ruines. Située près du plus grand canal de l'Egypte, à l'endroit où il touche de plus près au désert libyque, c'est-à-dire à l'endroit où Typhon vaincu fut obligé de se retirer, cette ville était naturellement consacrée à l'Hermès égyptien, divinité qui présidait à la construction des canaux. La ville et la province devaient toute leur prospérité au grand canal. Or, les eaux de ce canal étaient entraînées, à travers la gorge de la vallée, dans l'ancien lac de Mœris, et ce fait a probablement donné lieu aux querelles violentes qui divisèrent autrefois le nome héracléotique et celui d'Arsinoé ; de là vint aussi l'inimitié des Héracléopolis pour les crocodiles, animaux sacrés (2) dans le lac Mœris, et c'est pourquoi ils honoraient l'ichneumon que les anciens regardaient comme l'ennemi des crocodiles.

Beny-Souef, qui a donné son nom à la province où elle est située, s'élève près du Nil, sur la même latitude qu'Ahnas, à un endroit où le Nil coule tout près (3) du pied de la chaîne arabique, comme dans presque toute la moyenne Egypte : le fleuve ne laisse ainsi qu'à l'ouest d'espace cultivable, et ce sont les plus fertiles et les plus

---

(1) Jomard, Descr. de l'Heptanom., p. 60.

(2) Strabo, XVII, p. 580, ed. Tzsch.

(3) P.-D. Martin, Description hydrographique des Provinces Beny-Soueyf et de Fayoum, Descr. de l'Egypte, H. N., p. 111.

larges champs (1) de toute l'Egypte. L'irrigation du pays, variée par un grand nombre de rapports locaux, devenant ici plus compliquée, nous jetterons un coup d'œil en ce lieu sur le système général de l'irrigation de l'Egypte.

Les canaux sont les monumens les plus anciens de l'Egypte; ils rendirent le sol propre à la culture; et, près d'eux, furent bâties des cités immenses et populeuses; sans eux, l'Egypte ne se serait jamais élevée à une population si extraordinaire. Ils sont du plus haut intérêt pour l'histoire du passé, et en même temps de la plus grande importance pour les besoins du présent.

Des deux côtés du Nil, court une bande de terre de 2 kilomètres de largeur, et qui est toujours plus élevée que les grandes eaux; elle est formée par le limon (2) que le Nil amoncèle toujours de plus en plus sur ses rives. Près de chaque village, cette bande de terre est arrosée par un canal particulier; on emploie aussi le secours des bras et des machines pour élever l'eau. Bien différente est la contrée qui s'étend à partir de cette bande de terre jusqu'au pied de la chaine libyque : elle est disposée par ses pentes sur deux plans, l'un à l'ouest, l'autre au nord, et suivant en tout la pente des eaux du fleuve. La pente à l'ouest est si importante, que le sol est de 2 mètres plus bas que les hautes eaux; aussi, dans l'inondation, le Nil remplit cette pente comme un lac ou une mer. La cause de cette pente est que la bande de terre qui court le long du Nil et le lit du fleuve lui-même se sont successivement élevés, tandis que cette partie de terrain, placée loin de l'action du fleuve, ne pouvait le faire dans la même proportion.

Cette disposition du pays sur deux pentes, l'une à

---

(1) Belzoni, Voyage, II, p. 142.

(2) Girard, Mémoire sur l'agriculture de la Haute-Egypte, Décade égyptienne.

[illegible], l'autre au nord, ont rendu nécessaires deux espèces de canaux (1) dans la Haute-Égypte; 1° les *grands canaux* qui conduisent l'eau du Nil à l'ouest jusqu'au pied de la chaîne libyque, de sorte que les terres les plus éloignées peuvent être aussi bien fertilisées, lorsque les canaux sont bien entretenus; 2° les *petits canaux* qui forment les rameaux des grands.

Cette double pente naturelle de la vallée du Nil fait que les eaux se répandent partout d'elles-mêmes, et qu'il ne reste plus à l'homme qu'à les y retenir le temps nécessaire à la fécondation du pays. Pour obtenir ce résultat on a barré les canaux d'irrigation, de distance en distance, par des digues transversales qui coupent obliquement les vallées, et vont s'appuyer au Nil. Les eaux, que le cours conduit contre la digue, refluent jusqu'au niveau du Nil, d'où elles sont venues, de sorte que, entre le Nil et la digue, se forme un lac qui présente une largeur plus ou moins grande (2). Lorsque cet espace est suffisamment arrosé, on ouvre la digue contre laquelle s'appuyaient les eaux; et alors elles se déversent dans la prolongation du canal, au-dessous de la digue; mais à une certaine distance, elles sont de nouveau arrêtées par une seconde digue semblable à la première. Le second espace et successivement toute la contrée se trouvent ainsi arrosés. Ces digues transversales, disposées de distance en distance en aval du fleuve, vont ainsi d'un village à l'autre, de sorte que, pendant l'inondation, tous les villages communiquent entre eux par les digues. A l'époque du débordement, toute la vallée de la Haute-Egypte présente l'aspect d'une suite d'étangs ou de petits lacs disposés par échelons l'un der-

(1) Martin, Descr. hydrographique.

(2) Girard, Observ. sur la vallée d'Egypte et sur l'exhaussement séculaire cal. sal., I.

rière l'autre, en amont du fleuve, dans un ordre opposé à ceux qui devraient produire un dessèchement.

Lorsque la vallée du Nil devient plus large, comme sur la rive gauche de la moyenne Egypte, depuis Syout jusqu'à l'entrée du Fayoum, le système de canalisation est sensiblement modifié. On trouve ici un grand nombre de grands canaux tracés parallèlement au cours du fleuve, et destinés à arroser immédiatement, même dans les faibles inondations, l'espace compris entre eux et le Nil, sans le secours de grandes digues transversales. Ces canaux ressemblent à des bras du Nil qui versent leurs eaux entre de petites digues secondaires.

Les plus grands de ces canaux parallèles sont connus sous le nom *Bahr-Yousef* et *Bahr-Bathen* (1); ils s'étendent du sud au nord, et Gibert, d'Anville et les autres géographes antérieurs qui ne connaissaient pas bien le Fayoum, ont pris leur extrémité septentrionale pour le lac Mœris. Le Bahr-Yousef est représenté sur les cartes modernes comme un canal creusé en ligne droite, dans une étendue de 36 lieues, depuis Meylaouy jusqu'à l'entrée du Fayoum; mais ce prétendu canal n'est pas autre chose qu'une ancienne branche du Nil aussi sinueuse que lui, et présentant une largeur moyenne de 100 mètres. De même que le Nil actuel baigne le pied de la chaîne arabique, de même ce canal, qui est l'ancien lit du Nil avant qu'il ne se fût déplacé à l'est, cotoie le pied de la chaîne libyque, et va se jeter au nord-ouest dans le Fayoum. Son lit est partout plus bas que la plaine, dont l'horizon est moins élevé que le niveau des grandes eaux. A l'époque du débordement, ce canal de Joseph communique avec les autres canaux parallèles, et couvre, avec eux, les terres situées entre le désert libyque et le Nil.

(1) Martin, Descr. hydrographique, etc.

Le *Bahr-Bathen* porte improprement ce nom ; tous les canaux parallèles au Nil sont appelés en arabe *Bathen*, *le milieu*, *le ventre*, parce qu'ils sont situés entre les fleuves et la chaîne libyque. On l'appelle proprement *Fyad* pour le distinguer des Bathen plus petits (1) qui n'ont tous que quelques lieues de longueur, et se trouvent en très grand nombre dans la province de Beny-Souef. La contrée qui les sépare est coupée, suivant leur grandeur et leur éloignement, par plusieurs digues, grandes, moyennes ou petites ; onze grandes digues, par exemple, traversent la vallée, seulement dans la province de Beny-Souef; ces grandes divisions sont en outre séparées en petits territoires par une infinité de digues plus petites, qui s'étendent du Nil jusqu'aux monticules sur lesquels sont situés tous les villages.

Ces canaux et les champs intermédiaires qui s'emplissent pendant l'inondation, doivent ensuite écouler leurs eaux pour livrer les terres à l'agriculture. Ce dessèchement (2) s'opère en coupant, à l'automne, les digues qui ont servi, au printemps, à élever les eaux : l'eau se retire ainsi vers le Delta, d'où elle s'écoule ensuite vers les marais et les Maremmes de la côte. De cette manière, toute la haute et moyenne Egypte peut toujours être inondée et fécondée, que l'inondation soit abondante ou médiocre ; mais pour cela il est nécessaire d'entretenir avec le plus grand soin ce système de canaux ; ainsi, par exemple, l'ensablement des premiers canaux met à sec les vastes terres situées derrière ; d'un autre côté, l'engorgement des canaux fait que le fond se crevasse et produit des chutes d'eaux et des cataractes qui augmentent leurs ravages dans une rapide progression. Le gouvernement de l'Egypte a presque entièrement abandonné jusqu'ici ce système

(1) Voyez leur description, dans Martin.
(2) Girard, Observ., etc.

d'irrigation ; ainsi il n'est pas étonnant que la haute et moyenne Egypte, malgré sa fertilité accidentelle, nous apparaisse aujourd'hui désolée, pauvre et dépeuplée, si nous la comparons à l'époque de son antique prospérité.

3e Eclaircissement.

El-Fayoum, le Bahr-Yousef et le Birket-el-Keroun ; l'ancien nome Arsinoïte, le Labyrinthe et le lac Mœris.

Le Fayoum forme un bassin semblable à une île, large, presque rond et séparé du reste de la vallée du Nil ; c'était le nome Arsinoïte si fameux dans l'antiquité, presque entièrement oublié dans le moyen-âge et dans les temps modernes, et découvert comme une seconde fois au commencement de ce siècle par les savans de l'expédition française. Entouré de tous côtés de la chaîne libyque et des déserts de Libye, accessible seulement du côté de la vallée du Nil, par une étroite entrée, ce nome forme un tout naturel et un tout politique séparé des autres par la nature. Après la conquête, les Arabes étaient déjà maîtres depuis un an de la vallée du Nil, qu'ils n'avaient pu encore découvrir le Fayoum (1). L'expédition française s'empara aussitôt de cette contrée, parce qu'elle connaissait la fertilité de ce sol, et toute l'importance de cette position pour s'assurer la haute ou moyenne Egypte. Les hommes qui firent alors le plus pour la science sont : Girard qui étudia l'agriculture du Fayoum (2), Jomard (3) qui s'occupa de la géographie et des antiquités, et eut le bonheur de déterminer la position du lac Mœris des an-

---

(1) Herbelot, Bibl. orient., p. 350.

(2) Girard, Mém. sur l'agric. du Fayoum.

(3) Jomard, Descr. des ant. du nome Arsinoïte, etc., Antiq., Desc., II, ch. XVII, p. 1-50.

ciens (1), celle de l'antique Arsinoé, et de retrouver les ruines du fameux Labyrinthe (1799). Il était secondé dans ses recherches difficiles par Bertre et Caristie. Après la victoire du général Kléber à Héliopolis sur les Osmanlis, et surtout après la reprise du Caire, en Avril 1800, la sécurité régna de nouveau en Egypte, et l'institut, établi au Caire, s'occupa enfin systématiquement de la chorographie et des antiquités de l'Egypte; les hydrographes furent alors chargés d'étudier le régime du Nil, et l'ingénieur Martin parcourut, dans ce but, la province Beny-Souef et le Fayoum. Il fit le tour du lac Mœris et contribua à la rectification de la carte de cette province (2); mais le peu de temps dont il pouvait disposer ne lui permit pas de faire toutes les observations qu'il aurait souhaité. D'autres voyageurs parcoururent depuis cette terre jusque-là inconnue, et Belzoni nous apporte encore ici le tribut de ses observations (3). Nous sommes donc en état d'étendre sur ce sujet, comme sur presque toutes les parties de l'Egypte, le champ de la géographie scientifique.

Quoique le Fayoum ait aussi beaucoup perdu, comme toute l'Egypte, par l'avancement des sables, il est encore cependant l'une des contrées les plus fertiles du monde (4). Il produit en abondance de l'orge, du riz et des légumes de toute espèce. Il est ombragé par des bois de dattiers, d'oliviers, des bosquets de rosiers qui fournissent d'essence de roses les contrées les plus lointaines de l'Orient. On y cultive encore le lin, l'indigo, le chanvre, le safran, le coton, le tabac et la canne à sucre; on y trouve même des vignes qu'on ne rencontre dans aucune partie de

(1) Jomard, Mém. sur le lac Mœris, Ant., Descr., II, p. 79.

(2) Martin, Description hydrographique des provinces du Beny-Souef et de Fayoum, état moderne, II, planches, Atlas topograph., 18, 19, 20, 21.

(3) Belzoni, Voy., II, p. 142-162.

(4) Jomard, Descr., p. 2.

l'Egypte ; la figue, le cactus, la pêche, l'abricot, la prune et toutes les autres espèces de fruits y viennent en abondance. Cependant le Fayoum est souvent dans la disette et la pauvreté la plus affreuse, parce qu'il est plus exposé que les autres provinces de l'Egypte aux invasions des Bédouins des déserts de la Libye. Lorsque l'inondation qui féconde le pays est très forte, toute communication est interrompue pendant deux ou trois mois avec le reste de l'Egypte. Cet isolement complet est pour les tribus de Bédouins le signal du pillage (1). Le seul moyen de remédier à ce danger serait de construire une route toujours au-dessus du niveau des plus grandes eaux, et qui irait du Nil, près de Beny-Souef, jusqu'aux villages *Haouarah* et *El-Lahoun* à l'entrée de Fayoum : Martin en avait donné le plan ; par ce moyen on aurait toujours des forces à opposer à ces invasions désastreuses.

Une seule gorge forme l'entrée par laquelle on pénètre de la vallée du Nil dans le bassin d'El-Fayoum, et c'est par cette gorge que le canal de Joseph y arrive ; à son ouverture dans l'intérieur même du ravin, est situé, sur la rive sud-ouest du canal, le gros bourg *Haouarah-el-Kebyr*, et, sur la rive nord-est, le village *El-Lahoun* ; ces deux villages communiquent entre eux par un pont à trois arches près duquel se trouvent plusieurs réservoirs pour régulariser les masses d'eau qui pénètrent dans le Fayoum. Nous appellerons ce lieu *la gorge d'El-Lahoun* (2) ; elle est située à 4 lieues 1|2 à l'ouest-sud-ouest de Beny-Souef, sur la frontière de la province isolée El-Fayoum. En s'avançant à l'ouest, à travers cette gorge transversale de la chaîne libyque, entre les deux villages que nous venons de nommer, on aperçoit une très grande plaine qui forme la province de Fayoum. La configura-

(1) Martin, Descr. hydrograph.
(2) Jomard, Descr. du nome Arsinoïte.

tion de cette plaine a cela de particulier que sa pente la plus profonde n'est pas au milieu ; mais qu'elle présente, au contraire, en ce lieu, une croupe un peu élevée formant un plateau peu convexe qui s'étend à l'ouest. Cette éminence plane présente deux dégradations doucement inclinées, l'une au nord et remplie en grande partie par le *Birket-el-Keroun* ou lac de Keroun (Mœris) ; l'autre s'abaisse au sud. Sur cette ligne culminante (1) qui s'étend à l'ouest et domine la dégradation du nord et celle du sud, est construit un canal qui conduit depuis le pont jeté à l'entrée de la gorge d'El-Lahoun jusqu'au centre de la province, à la capitale *Medynat-el-Fayoum* (et par abréviation Médina, *la ville*). Ce canal conserve jusque-là le nom de Bahr-Yousef, traverse la ville, et se sépare à son extrémité occidentale en un grand nombre de petits canaux qui partent comme des rayons dans toutes les directions, et répartissent les eaux sur les terres des différens villages ; la plaine en est ainsi également couverte aussi bien que la dégradation du sud et celle du nord. Ce grand canal est ainsi plus élevé que le sol de la province du Fayoum. Il est creusé dans un lit de roches, et l'on voit avec étonnement, pendant les basses eaux, qu'il a été ainsi pratiqué de main d'homme. L'eau du Nil doit donc avoir une pente jusqu'à cette croupe du Fayoum. Il aurait été impossible de creuser ce canal sans avoir auparavant levé le nivellement du pays (2). Les anciens Egyptiens connaissaient cet art, car ce canal est incontestablement l'œuvre d'une haute antiquité ; les ruines des monumens que l'on voit encore sur ces deux rives en sont une preuve.

Près du village El-Lahoun s'élève, à l'entrée de la gorge,

---

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 205.—Jomard, Descr., p. 1. —Girard, Observ., p. 203.

(2) Jomard, Descr., p. 2.

une pyramide (1) bâtie en roche calcaire et recouverte de briques. Sa base, placée sur une butte factice, a 60 pieds de longueur de chaque côté. Elle a encore 60 pieds de hauteur (2), mais elle est très délabrée. Les briques dont elle est construite ont chacune 12 à 16 pouces de longueur (40 centimètres, selon Jomard), et 5 à 6 pouces d'épaisseur (21 centimètres). On peut lui appliquer assez justement l'inscription de la pyramide du roi Asychis, rapportée par Hérodote : « J'ai été construite en briques faites avec le limon du fond du lac. » Au nord-est de cette pyramide, le versant de la chaîne libyque s'élève en un large plateau qui sépare le bassin occidental de Fayoum du bassin oriental de la vallée du Nil. Le village El-Lahoun a une situation très importante, près d'une grande digue qui fait refluer l'eau du Nil. Il nous paraît occuper l'emplacement de l'ancien *Ptolemaïs-Portus* ou de *Ptolemaïdon-Arsinoïtum*, cité sur la carte de Théodose (3), et autrefois situé à la distance de 6 milliaires d'Héracléopolis, aujourd'hui Ahnas. Jomard rapporte à la construction de cette digue l'inscription grecque du rouleau de papyrus trouvé à Gyseh, en 1776. Cette inscription est conservée dans le musée Borgia, et elle contient la liste et les noms d'un grand nombre d'ouvriers qui travaillaient à une digue et à deux canaux (*fossa Phogemeos* et *Argalidias*). C'est probablement en ce lieu qu'on doit chercher ces travaux. Vis-à-vis El-Lahoun, sur le côté occidental du prolongement du Bahr-Yousef, est situé le village Haouarah-el-Kebyr, avec le pont que nous avons déjà cité. A 8,000 mètres au nord-ouest, se trouve, sur la même rive du fleuve, le village *Haouarah-el-Soghayr*.

(1) Jomard, Descr., p. 41.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 143.
(3) Jomard, Descr., p. 11 et 23.

Près de ce village se trouve un pont de dix arches (1), parallèle au Nil, et qui, dans les basses eaux, tient lieu d'une digue; car ses fondations sont alors au-dessus du niveau des eaux du Bahr-Yousef. Dans les grandes eaux, les flots se précipitent à travers les arches et tombent, de l'autre côté, d'une hauteur de 7 mètres. Ce point, le plus élevé de toute la province, est un peu plus bas qu'El-Lahoun; à l'est, à l'endroit où le Bahr-Yousef pénètre dans la gorge. C'est là probablement qu'il faut chercher les portes (écluses?) qui, selon les anciens auteurs, réglaient l'entrée et la sortie des eaux du Nil dans le lac Mœris.

Dans le voisinage de ce lieu, si important dans l'ancien système de canalisation de cette contrée, on voit une seconde pyramide (2) au nord du village Haouarah-el-Soghayr, et, tout autour, gisent d'immenses débris qu'on a reconnus pour les ruines de l'ancien Labyrinthe. Cette pyramide est beaucoup mieux conservée que la première; l'aiguille seule en est un peu endommagée. Les Français l'ont appelée, pour la distinguer des autres, la pyramide du Labyrinthe, et nous lui conserverons ce nom. Elle s'élève à 8,116 mètres de la première (3); elle est quadrangulaire; chaque côté porte 110 mètres de longueur à la base, et la pyramide a 60 mètres de hauteur perpendiculaire. Les arêtes sont en pierre, le reste en briques cuites au soleil, et dont la forme indique le talus de la pyramide. Ces briques sont formées d'argile mêlée de paille hachée et saturée d'un mortier de chaux. Malus pénétra, par une galerie souterraine, dans l'intérieur de la pyramide, où il trouva une source salée et un sarcophage. Elle s'élève, à l'extrémité occidentale de la gorge,

(1) Jomard, Descr., p. 10.
(2) Ibid., p. 11.
(3) Martin, Descr. hydrograph., p. 25.

sur la saillie du plateau de roches calcaires de la chaîne libyque, et cependant, selon Belzoni, elle n'est qu'à 30 pieds au-dessus du niveau du canal (1). La route de Beny-Souef à Médina, capitale du Fayoum, passe au pied de cette pyramide, au sud. De cette position s'ouvre une vue magnifique sur tout le bassin du Fayoum, coupé par une foule de canaux, parsemé de bourgs et de villages, situés çà et là, entre des champs de verdure, des bosquets d'arbres fruitiers et de palmiers. Cette campagne délicieuse forme un contraste frappant avec l'aride Libye qui l'entoure, et le spectateur est saisi d'une émotion solennelle quand il songe que la main de l'homme, en creusant des canaux, fit sortir ce jardin enchanté du sein du désert. Au nord et à l'ouest de cette pyramide, Bertre et Jomard découvrirent, en 1799, les grandes masses de débris qu'on a reconnus (2) depuis pour les ruines du Labyrinthe des anciens, situé à 100 stades d'Arsinoé, selon Strabon (3). Elles occupent un espace de 300 mètres de longueur sur moitié de largeur ; c'est un grand parallélogramme entouré d'une enceinte au nord et tout ouvert au sud. La plus grande partie est enfouie sous le sable et les décombres ; mais partout s'élèvent des débris de fûts de colonnes, des fragmens de granit, de syénit et d'autres matériaux précieux qui nous indiquent aujourd'hui l'emplacement de ce merveilleux édifice. Il a été impossible, jusqu'à présent, de donner le plan de ce monument, d'après les débris informes qui en restent. Nous renvoyons ici aux preuves apportées par Jomard, pour démontrer l'identité de la situation de ces ruines avec celle de l'ancien Labyrinthe, telle qu'elle nous est donnée par Hérodote, Diodore, Strabon et les auteurs postérieurs; on peut aussi

(1) Belzoni, Voy., II, p. 144.

(2) Jomard, Description des ruines, avec la description du Labyrinthe. — Martin, Descr. hydrograph.

(3) Strabo, XVII, p. 580, ed. Tzsch.

consulter le premier essai de Letronne ; où cet auteur a cherché de retrouver le plan et la disposition générale du Labyrinthe, d'après les passages classiques des témoins oculaires (1).

La position de l'ancien Labyrinthe et de la pyramide n'est pas seulement importante sous le rapport archéologique, elle l'est encore sous le rapport physique, géographique et historique. En effet, c'est dans leur voisinage que se trouvent les restes du canal le plus merveilleux de l'antiquité. La surabondance des eaux du Nil se déverse par le pont à dix arches, comme nous l'avons observé plus haut, du canal actuel de Joseph, dans un canal ordinairement desséché aujourd'hui, creusé de main d'homme dans le rocher, et le plus colossal de tous les travaux de l'ancienne Egypte. On l'appelle aujourd'hui le *Bahr-Belama*, c'est-à-dire *le fleuve sans eau*. Quelque large que son lit apparaisse encore aujourd'hui, on voit qu'il est rempli de limon à une hauteur de 7 mètres. Il était donc autrefois très profond, et il a encore en ligne droite 35,000 mètres de longueur. Pendant l'inondation, la surabondance des eaux coule dans son lit, au nord, jusqu'au village Tamyeh ; et, de là, elles vont se verser, deux lieues plus loin, dans le lac. Ce Bahr-Belama forme donc encore aujourd'hui la communication septentrionale entre le canal de Joseph et le grand lac *Birket-el-Keroun* (2). Tamyeh, situé à deux lieues de l'extrémité orientale de ce lac, est le point le plus septentrional du Fayoum ; il est à quinze lieues et demie du Caire, et c'est le premier village que l'on rencontre en allant de cette capitale à travers le désert, dans le Fayoum. A l'ouest du village, on aperçoit

(1) Letronne, Essai sur le plan et la disposition générale du Labyrinthe d'Egypte, d'après Hérodote, Diodore de Sicile et Strabon, dans Malte-Brun, Nouvelles Annales des Voyages, VI, p. 133-154.

(2) Jomard, Descr., p. 10. — Martin, p. 205.

les traces d'un ancien lac, et le sol prouve que le lac Mœris s'étendait autrefois jusque-là et qu'il touchait immédiatement au Bahr-Belama. Ce canal appartenait ainsi évidemment au système du lac Mœris (1), et on pouvait le considérer comme le bras oriental. Cette supposition confirmerait ce qu'Hérodote (2) nous rappelle de ce lac, lorsqu'il nous dit qu'il s'étendait du sud au nord et non pas de l'est à l'ouest, comme le bras occidental actuel du lac Mœris, devenu beaucoup plus petit aujourd'hui et appelé, par les Arabes, *Birket-el-Keroun*.

Lorsqu'Hérodote nous affirme que le lac Mœris a été creusé de main d'homme, il ne faut entendre que *sa communication orientale avec les eaux du Nil*, c'est-à-dire le *Bahr-Belama*, et un seul coup d'œil suffit alors pour justifier l'assertion de l'historien grec; mais il serait impossible d'ajouter foi à ce témoignage si on le rapportait, comme autrefois, à tout le bassin du lac. En effet, où aurait-on transporté les 320 milliards de mètres cubes des terres produites par cette excavation (3)?

Des calculs plus exacts, des considérations géologiques et physiques confirment ainsi les anciennes données, et souvent il ne faut que se placer à un point de vue juste pour reconnaître la vérité des assertions d'Hérodote, trop souvent accusé d'invraisemblance, et qui, bien souvent, n'est faux que lorsqu'il n'est pas compris. Mais revenons maintenant au village *Haouarah-el-Soghayr*, qui est comme la clef du système de canalisation du Fayoum.

Non loin de ce village et de l'entrée du Bahr-Belama est situé le village El-Hasbeh, près duquel commence un second canal (4) creusé aussi de main d'homme, sur des

(1) Jomard, Descr., p. 27. — Martin, p. 233.
(2) Hérodote, p. 149.
(3) Jomard, Mémoire, l. c., p. 98.
(4) Ibid., Descr., p. 9.

dimensions encore plus grandes, et qui, comme le précédent, s'étend à l'ouest. Au nord de ce canal se trouve, dans la direction des villages *Defennoud* et *Sedmoueh*, une digue colossale, construite en pierres et de 7,000 mètres de longueur (8,500, selon Martin), très forte et très élevée; elle a été bâtie, avec le plus grand soin, en pierres et en briques, souvent restaurée, probablement par les sultans Fatimites, pour la dernière fois : mais son origine remonte assurément à la plus haute antiquité. Pendant l'inondation elle refoule l'eau du Bahr-Yousef et jette la surabondance de ses eaux dans ce grand canal appelé *Bahr-el-Wady*, et qui pourrait bien être appelé *canal de l'Ouest*, par opposition au *canal du Nord*, qui s'avance vers Tamyeh, au nord, et s'éloigne du premier à angle droit. Le *Bahr-el-Wady* a 60,000 mètres de longueur, 10 à 17 mètres de profondeur, près d'El-Aryn, et 200 de largeur (1); son lit est encombré de limon à une profondeur de 6 mètres, ce qui est une preuve incontestable de sa haute antiquité. Il se dirige toujours à l'ouest, pendant six lieues, jusqu'au village *Abou-Gondir* (Abou-Kandyl); puis il tourne subitement au nord et près du village Nazleh, il a 400 mètres de largeur et 10 à 14 mètres de profondeur. De là, ses eaux s'écoulent à la rive méridionale du grand lac ou du *Birket-el-Keroun*. Ces deux grands bras, dirigés au nord et à l'ouest, creusés par les anciens, dans un sol de roche calcaire, conduisaient ainsi, il y a des milliers d'années, la surabondance des eaux du fleuve dans le lac Mœris.

L'ensablement du Nil et des canaux, la diminution de leurs eaux changèrent ces grands travaux avec le temps. Le cours occidental du fleuve perdit peu à peu de son importance, et plus tard il conduisit les eaux du Nil dans le bassin de la Libye; mais, entre ces deux bras dirigés au

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 217.

nord et à l'ouest, on pratiqua depuis un canal beaucoup plus petit, qui part d'*El-Hasbeh* en ligne diagonale, traverse, comme nous l'avons vu, la ville de Médina, puis se sépare en un grand nombre de petits canaux dont nous avons parlé plus haut. Un bassin de briques, construit du temps des Arabes, situé à 14,000 mètres au nord-ouest de la capitale, près du village *Abou-Kesch* (1), réunit le surplus des eaux et sert de réservoir pour la saison de la sécheresse; il est ainsi, pour la contrée, en petit, ce que le lac Mœris était, en grand, dans l'antiquité.

Cet aperçu général de cette curieuse contrée nous explique encore la nature du sol et toute la culture; au milieu est la nouvelle capitale.

MEDINAT-EL-FAYOUM, c'est-à-dire la ville du Fayoum; *Crocodilopolis*, *Arsinoé*. Elle est située sous le 28° 41' 9" long. orient. du méridien de Paris et le 29° 28' 48" lat. nord, selon les observations de Martin (2), au milieu de cette contrée fertile que le système de canalisation met dans une entière dépendance de la capitale; à l'ouest de la ville, les canaux principaux se séparent en rayons pour fertiliser le pays; mais ils sont pourvus, au point de départ, de portes et d'écluses, et c'est l'autorité de la ville qui fait la répartition de l'eau. Jomard assure que ce partage a toujours lieu avec égalité et justice. Médina (3) compte aujourd'hui 5,000 habitans, parmi lesquels il n'y a que très peu de Chrétiens; elle s'élève au milieu de jardins et de bosquets délicieux, et un grand nombre de mosquées et d'écoles embellissent cette ville riche et florissante; on y voit cinq ponts. Les Chrétiens habitent plus au nord-ouest, dans le voisinage de Fydymyn où ils cultivent beaucoup la vigne, sans cependant faire beaucoup

(1) Jomard, Descr., p. 9.
(2) Martin, Descr. hydrograph., p. 206.
(3) Jomard, Descr., p. 8.

de vin. Belzoni a visité aussi ce village, et il prétend (1) qu'il occupe l'emplacement de l'ancien Labyrinthe, parce qu'il a trouvé beaucoup de débris et de ruines. Il appelle ce lieu Fedmin-el-Kounois, c'est-à-dire le lieu des églises. Un petit canal qui s'embranche dans le Bahr-Yousef, le sépare en deux parties, dont l'une est habitée par des Musulmans, l'autre par des Chrétiens cophtes, qui vivent entre eux dans la plus grande amitié. Ces Chrétiens sont très pauvres; ils possèdent un manuscrit d'une partie de la Bible, et ils le conservent comme une relique. Une tradition rapporte que trois cents églises s'élevaient autrefois dans cette contrée, et que les Musulmans les démolirent pour en bâtir leurs habitations. Ce fait conduisit encore Belzoni à la supposition, non confirmée encore, que les ruines de ce lieu étaient les débris de l'ancien Labyrinthe.

Les produits du pays donnent à la capitale beaucoup d'aisance. L'eau de rose seule qu'on y distille (2) y amène des sommes immenses; le commerce la transporte dans toute l'Egypte; on en parfume tous les divans, et à chaque visite distinguée on en répand en l'honneur de son hôte. Cette ville est en outre la résidence d'un gouverneur.

La ville actuelle fut bâtie, en grande partie, sur les ruines de l'ancienne Crocodilopolis, à laquelle Ptolémée-Philadelphe donna le nom d'Arsinoé, en l'honneur de sa sœur (3). Hérodote et les autres historiens ne nous disent que très peu de chose de l'ancienne Crocodilopolis elle-même; Diodore ne la nomme pas. Les Cophtes lui ont conservé le nom d'Arsinoé; mais depuis la conquête des Arabes ce lieu fut toujours appelé *Medinat-el-Fayoum* (4).

---

(1) Belzoni, Voy., II, p. 160.
(2) Ibid., p. 145.
(3) Pline, Hist. nat., XXVI, c. 9; XXVII, c. 8.
(4) Jomard, Descr. p. 6.

Ce nom rappelle assurément l'appellation antique : *Piom* (1) (*Fiom* dans Marcet, *Phiom* dans Quatremère) a en cophte le même sens que *Bahar* en arabe. Ce mot exprime ainsi tout grand amas d'eaux, comme *mer*, *lac*, *grand fleuve*, et il désignait ici le caractère général de la province. Les environs de la ville sont couverts de décombres ; mais c'est au nord que se trouvent les ruines les plus importantes d'Arsinoé (2).

Le sol est parsemé de fragmens de briques, de débris de colonnes, de statues mutilées, de blocs de granit, et les seules colonnes de granit de toute la Basse-Egypte se trouvent ici et dans les ruines du Labyrinthe. Belzoni trouva souvent du verre fondu dans les décombres ; il pense que l'ancienne ville avait été détruite par le fer et le feu, et qu'elle fut autrefois l'une des cités les plus importantes de l'Egypte. On reconnaît encore dans plusieurs mosquées des pierres qui ont servi à des constructions antérieures. Les décombres occupent, du sud au nord, une longueur de 3 à 4,000 mètres ; de l'ouest à l'est une étendue de 2 à 3,000 mètres. Elle s'étendait probablement jusqu'aux ruines de *Bayhamou* (3), où l'on voit encore aujourd'hui deux piédestaux gigantesques (8 mèt. de long. et 10 de haut.) qui portaient assurément des colosses semblables à ceux de Thèbes. Ils sont placés à 100 mètres de distance l'un de l'autre. Hérodote, Diodore et Pline nous rapportent que l'on voit sur les bords du lac Mœris les statues d'un grand nombre de rois égyptiens. Les habitans actuels appellent aujourd'hui ces deux blocs *Rigl-Faraoun*, *les pieds de Pharaon*. L'obélisque de *Begyg* (4), qui gît renversé à un quart de lieue au

(1) Champollion, I, p. 325. — Quatremère, I, p. 391-416.
(2) Jomard, Descr., p. 7.
(3) Ibid., p. 8.
(4) Ibid., p. 8 et 43.

sud de Médine, faisait assurément partie des monumens qui embellissaient Arsinoé. Il est brisé en deux fragmens, de magnifique granit rouge, taillé avec beaucoup d'habileté, et se distingue des autres en ce qu'il a deux faces très étroites et les deux autres doubles des premières. Les faces étroites n'offrent point de sculptures, tandis que les deux autres côtés sont couverts d'hiéroglyphes. Il ne se termine pas, comme les autres obélisques, en une petite pyramide, mais il présente à son sommet un cylindre dont les bases reposent sur une courbe parabolique. C'est le seul monument passablement conservé qui nous reste aujourd'hui de l'antique Arsinoé.

Birket-el-Keroun, lac Moeris. — Il ne nous reste plus qu'à observer le grand lac qui remplit la dégradation septentrionale de la plaine du Fayoum, car la contrée formée par la dégradation du sud est restée pour nous inconnue. Martin nous apprend seulement (1) qu'à deux journées de Médinat-el-Fayoum, est situé le petit lac *Gharaq*, dans un angle de la chaîne libyque; une coupure qui traverse cette chaîne entre les deux monts *Rayan*, sert de route pour aller à la petite oasis. Non loin de ce lac, près du village *Medynet-Wady*, on trouve les ruines d'une ville qui n'ont pas encore été beaucoup observées. Le village *Gharaq* est situé à deux lieues au nord du lac appelé *Garah-bta-el-Gharaq*. La contrée est presque inhabitée, et cependant elle est susceptible de culture, mais les sables recouvrent aujourd'hui la plus grande partie du sol. Une source salante, située près du lac, est le seul produit qu'offre le pays aux habitans de *Nazleh*; ils puisent l'eau de cette source, la font évaporer au soleil et obtiennent ainsi du sel (2).

---

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 219.
(2) Ibid., p. 216.

Si, au contraire, on avance au nord de Medinat-el-Fayoum, on aperçoit un lac immense, dont la présence est une merveille au milieu du désert aride de la Libye.

Une tradition du pays (1) raconte, qu'avant Joseph, fils de Jacob, la province était une grande mer intérieure qui recevait ses eaux du Nil; mais Joseph fit construire une digue dans la vallée du Nil, pour empêcher le fleuve de décharger ses eaux dans cette province. Depuis ce temps, l'eau du Fayoum (Phiom) se déversa dans la mer, et bientôt le grand bassin de cette province fut mis à sec et changé en un jardin fertile. Les eaux qui restèrent se rassemblèrent, au nord, dans le Birket-el-Keroun actuel, et, au sud, dans le Birket-Garah : ces deux lacs diminuent progressivement et deviennent toujours de plus en plus petits, à mesure que le soleil vaporise leurs eaux. Martin ne regarde pas comme une invention moderne cette tradition remarquable, qu'il recueillit sur les bords du lac Mœris. Elle lui paraît contenir beaucoup de vérité, car elle s'accorde généralement avec ses propres observations sur le lac; elle explique aussi l'étendue plus grande que ce lac avait autrefois et sa destination comme réceptacle et réservoir des eaux, telle que les anciens nous l'ont indiquée.

Le lac Keroun occupe actuellement le nord du bassin du Fayoum, dans la direction de l'ouest-sud-ouest, sur une longueur de 11 lieues. Tout près de son extrémité orientale est situé le village *Tamyeh*, près duquel se trouve le Bahr-Belama, et sur la rive méridionale est *Kassr-Keroun*, antique ruine égyptienne. Ces deux endroits sont placés aux deux cornes que le lac fait à ses extrémités. Sa rive méridionale s'étend presque parallèlement aujourd'hui avec sa rive septentrionale, car il n'a nulle part une très grande largeur. Il compte aujourd'hui 25

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 205.

lieues de tour (1). On voit à la nature de ses rivages qu'il a beaucoup diminué depuis que le canal de Joseph ne lui envoie plus que très peu d'eau. Il s'étendait autrefois deux lieues plus au sud, et, en 1673, ses eaux s'avançaient encore jusqu'auprès du village *Sennoures*, car Wansleben s'y embarqua cette année-là. Le sol de ce village, ainsi que les lieux *Terseh*, *Abou-Kesch*, *Abthouay-el-Roumman*, situés le long de la rive méridionale, sur une haute crête tranchante, dans une ligne droite de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest, indiquent aujourd'hui la limite de l'ancien lac desséché. Il s'abaisse, à partir des lieux que nous venons de nommer, jusqu'au lac actuel, et le sol est couvert en grande partie de sable, coupé par des lagunes et des croûtes de sel, sans habitations, inculte et parsemé çà et là de quelques buissons desséchés et de tamarins.

La rive septentrionale du lac appuyée contre les montagnes abruptes s'est beaucoup moins retirée que la rive méridionale; la nature du rivage à l'ouest nous indique qu'il n'a pas dû s'étendre plus loin de ce côté où est située la ruine Kassr-Keroun, à une demi-lieue du lac; mais il est probable qu'à l'est il s'avançait dans la plaine jusqu'au village Tamieh. Il résulte de ces documens sur les changemens successifs de l'ancienne étendue du lac, que sa plus grande largeur fut autrefois de 4 lieues, sa longueur de 17 et son pourtour de 40 lieues, comme il est facile d'en juger d'après la carte levée par les Français (2). Telle était, à peu près, la grande étendue de ce lac, que Strabon décrit avec étonnement, et qu'on peut comparer à la surface majestueuse du lac de Genève. Un certain équilibre s'étant établi, avec le temps, entre l'évaporation et la faible contribution du Bahr-Yousef, le lac

---

(1) Jomard, Descr., p. 5.

(2) Grande Carte topographique de l'Egypte, état moderne, vol. I, pl. 6.

Mœris semble être arrivé aujourd'hui à son minimum d'étendue.

Martin (1) consacra une attention toute particulière à la partie occidentale du lac. La chaîne libyque, dont il baigne immédiatement le pied, est ici sa limite naturelle. Le voyageur n'aperçut de ce côté aucune coupure, aucune trace d'une prolongation d'un prétendu Bahr-Belama, tel que d'Anville et d'autres après lui l'ont dessiné sous le nom de *Lycus fluvius*. La chaîne de montagnes, au lieu de présenter une ouverture, se continuait toujours, à perte de vue, dans la direction du sud-ouest, et tous les Arabes s'accordaient à dire qu'il n'y avait nulle part de lit de fleuve desséché ou de vallée ouverte à travers laquelle l'ancien lac aurait pu se décharger dans le désert de Libye. L'extrémité occidentale du lac confine de si près au versant des montagnes, que le chemin étroit qui s'etend sur ses bords est tout parsemé de débris de rochers, et le rivage couvert d'une croûte de sel, ce qui rend le passage très pénible.

Il en est tout autrement de l'extrémité orientale du lac près de Tamyeh, localité que nous avons déjà étudiée plus haut. La vallée n'est nullement fermée ici, et le plateau calcaire qui sépare l'El-Fayoum de la Basse-Egypte est coupé au contraire par une grande vallée profonde, découverte pour la première fois par Martin (2). Selon l'affirmation de cheikh Aly, la route qui conduit d'ici à Gyseh, sur le Nil, et jusqu'à Alexandrie, passe par cette vallée à travers laquelle le Bahr-Belama doit avoir sa prolongation; le mémoire d'Andréossy (3) qui confirme en tout point ces indications, nous assure que le Bahr-Belama apparaît de nouveau près des lacs de Natroum. Nous ne

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 215.

(2) Martin, Descr., p. 212.

(3) Mém. d'Andréossy sur la vallée des lacs de Natroum et celle du fleuve sans eau, Déc. ég., E. M., I, p. 286.

pouvons pas encore assurer si cette route est bien la même que cite Jomard (1) et qui, venant de Gyseh, passe par Atamyeh, longe le pied des pyramides de Metamyeh, et s'avance, au sud-ouest, à Tamyeh. Aucun voyageur n'a encore pris cette route qui nous donnerait des révélations importantes sur l'ancienne histoire du lac Mœris; cette vallée demeura même inconnue à Jomard qui fit ses recherches une année avant Martin.

On ne trouve donc aucune trace d'ouverture sur la rive occidentale du lac, à l'endroit où d'Anville a placé son *Lycus fluvius*; le sol, au contraire, s'élève toujours de plus en plus; c'est ici, à l'est, selon les découvertes de Martin, que les eaux du grand lac Mœris se déchargeaient dans la Basse-Egypte. L'eau du Nil entrait assurément dans le lac Mœris par la gorge d'*El-Lahoun*, où est le lit du Bahr-Yousef qui, à en juger par sa faible prolongation à l'ouest, est d'une date plus récente. La même gorge d'El-Lahoun ne pouvait pas servir en même temps de décharge, car Strabon donne explicitement deux bouches au lac Mœris (κατὰ θάτερον τῶν στομάτων) (2). La conformation actuelle des lieux rend encore impossible cette supposition, car l'eau du Nil se précipite d'une hauteur assez considérable sous les arches du pont d'*Haouarah-el-Kebyr*; le lit du canal qui la reçoit est creusé dans la roche nue, et ne peut pas par conséquent avoir changé son élévation. Malgré la grande étendue qu'avait le lac Mœris, du temps de Strabon, et quoiqu'on ne puisse comparer son périmètre d'alors avec sa surface actuelle, le niveau du lac était cependant au-dessous de la crête tranchante de Medinat-el-Fayoum. Le canal de Joseph domine actuellement toute la contrée et occupe la ligne culminante du plateau; il était donc impossible que les eaux du lac re-

(1) Jomard, Descr., p. 5.
(2) Strabo, XVII, p. 577, éd. Tzsch.

fluassent par ce canal ou par un de ses bras dans la vallée du Nil. L'eau n'a pu avoir un libre jeu qu'à l'époque où tout le Fayoum ressemblait à un golfe formé par les eaux du Nil, selon la tradition que nous avons citée plus haut, et qui remonte avant l'époque de Joseph.

Les eaux de la haute et de la moyenne Egypte entrant par l'étroite gorge d'El-Laboun, devaient nécessairement se déverser par une autre ouverture, quand l'inondation avait baissé; cette décharge ne pouvait avoir lieu que par la prolongation du Bahr-Belama dans la vallée de Tamyeh (1), et vers l'Egypte inférieure, plus basse que la moyenne Egypte et que le Fayoum. Ainsi l'art de construire des canaux avait fait du nome Arsinoïte un grand bassin dans lequel la Haute-Egypte envoyait la surabondance de ses eaux, qui auraient pu devenir désastreuses pour la Basse-Egypte. Retenues pendant quelque temps, probablement par des digues élevées à l'est de Tamyeh, devant la vallée, suivant l'ancien système d'irrigation, les eaux étaient ensuite distribuées au Delta, desséché à l'époque de la baisse des eaux, de sorte que la contrée de Memphis, située immédiatement au débouché de la vallée de la Tamyeh, se trouvait arrosée et fécondée une seconde fois. De cette manière, la géographie seule nous explique l'énigme de l'ancienne Egypte sur laquelle les passages des auteurs classiques étaient à peu près inintelligibles.

Il ne nous reste plus qu'à examiner les ruines éparses sur les rives du *Birket-el-Keroun*. A l'extrémité méridionale du lac, au nord de Médine, près du village *Sennoures* (2), s'élève la plus grande construction, au milieu d'un groupe de palmiers. De ce lieu au nord, règnent partout, sur les bords du lac, le silence de la mort et du désert; on ne voit çà et là que quelques pauvres huttes

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 225.
(2) Ibid., p. 210. — Belzoni, Voy., II, p. 146.

de pêcheurs. Belzoni s'embarqua en ce lieu sur une barque très grossièrement construite, et cotoya le rivage. Le Nil avait envoyé, cette année, une si grande quantité d'eau douce dans le lac, que les pêcheurs ne se rappelaient pas avoir vu un semblable phénomène. Le fleuve y entraîne aussi annuellement une grande quantité de limon qui en change plus ou moins le niveau et le sol. Martin pense, d'après l'observation des couches du terrain, que le village actuel de *Sennoures* est construit sur une ancienne île du lac Mœris, et que les petites éminences voisines pourraient bien être les îles du lac, chargées, selon Hérodote, de pyramides colossales; on voit de semblables éminences sur la rive septentrionale du lac. Belzoni (1) remarqua, dans le lac même, une île appelée *El-Hear*, et complétement déserte aujourd'hui; on prétend avoir remarqué des piliers écroulés, à l'est de cette île. Les eaux du lac (2) sont transparentes et claires, mais saumâtres, moins salées cependant que celle de la mer; elles nourrissent d'excellens poissons et un grand nombre d'oiseaux aquatiques. Les pêcheurs ne viennent y jeter leurs filets qu'à l'époque de l'inondation.

La rive orientale ne nous offre rien de remarquable, excepté la contrée de Tamyeh; la rive septentrionale s'élève presque partout comme un plateau calcaire, à la pente abrupte. En venant de l'est on aperçoit ici, sur le rivage, des ruines à demi enfouies sous le sable, et se prolongeant dans une étendue de 1,000 mètres, à un endroit où la chaîne libyque est encore à deux lieues de distance au nord (3); le sol est parsemé d'une craie rouge que les Arabes ramassent, et dont ils se servent pour la teinture. Ces ruines semblèrent à Belzoni celles de bains an-

(1) Belzoni, Voy., II, p. 156.
(2) Ibid, p. 213.
(3) Ibid., p. 156, 212.

tiques, et il leur donna le nom d'*El-Haman*. Ce voyageur trouva le sol qui s'élève aujourd'hui à 40 pieds au-dessus du niveau actuel du lac, tout couvert de coquillages, preuve que les eaux séjournèrent autrefois à cette hauteur.

Plus à l'ouest, à l'endroit où les montagnes escarpées s'avancent jusqu'au bord du lac, Martin découvrit sur la hauteur du plateau les ruines d'une ancienne ville (1), parmi lesquelles il crut reconnaître celles d'un palais. Les Arabes leur ont donné le nom de *Kasr-Tafcharah*, palais de *Tafcharah*, ou bien *Medinat-Nimroud*, la ville de Nimrod. Jomard pense que c'est la ville Bacchis de Ptolémée (2). Les décombres s'avançaient jusqu'au bord du lac; ils avaient 200 mètres de longueur et 600 de largeur du nord au sud; ce sont pour la plupart des murs énormes, élevés et épais, bâtis en briques composées de craie blanche, de paille hachée et d'argile, et cuites au soleil; chacune a 20 centimètres de longueur, moitié de largeur et 7 d'épaisseur, ce qui fait juste la moitié de la dimension des briques de la pyramide d'El-Lahoun. On y trouve aussi des urnes de momies. L'emplacement de cette ville déserte est indiqué sur la carte française.

Belzoni découvrit sur le plateau de la rive septentrionale une seconde ville déserte, différente de la première et située plus à l'ouest dans une localité exactement semblable. Les Arabes l'appelaient *Denay* (3). Il la prit pour la Dionysias de Ptolémée. Cette ville est peut-être le Bacchis de Ptolémée, située sous une latitude différente, mais sous le même méridien que Dionysias. Belzoni vit un grand nombre de maisons écroulées, entourées de hautes murailles en briques, qui servaient d'enceinte à la ville. Les maisons étaient placées à 3 ou 4 pieds l'une de

(1) Martin, p. 213.
(2) Jomard, Descr., p. 12. — Ptolem., IV, c. 5, tab. 111.
(3) Belzoni, Voy., II, p. 254, av. la table.

l'autre et non alignées en rues ; mais un grand chemin, pavé en pierres, conduisait aux ruines d'un temple, dont la façade est tournée vers le sud. Le voyageur remarqua avec étonnement la disposition intérieure des maisons qui, sous un pavé composé de briques, de poutres, d'argile et de roseaux, avaient aussi des chambres souterraines qui offraient des traces évidentes d'une ancienne habitation, et dans lesquelles se trouvaient maintenant des troupeaux. Les maisons avaient 10 à 14 pieds carrés avec des entrées de trois pieds de largeur ; elles ressemblaient en quelque façon à des édifices en forme de tour, mais tout est trop détruit pour en juger. Il en est de même du temple bâti en pierres colossales, qui était d'une immense étendue ; on trouva dans les décombres les débris d'une statue d'Apollon, en marbre de la Grèce, et deux lions dont la matière était inconnue à Belzoni. Le temple a 150 pieds de longueur, les murailles 8 pieds d'épaisseur, et elles s'élèvent encore à une hauteur de 30 pieds. Le nombre des maisons éboulées se monte environ à 500. Au nord de la ville est une vallée autrefois cultivée, mais aujourd'hui couverte de sable. On voit, à l'ouest de la ville, sur les bords du lac, des forêts de roseaux, remplies d'oiseaux aquatiques, parmi lesquels on remarque des bécasses, des canards, des pélicans et d'autres oiseaux semblables à ceux qui peuplent les bords du Nil. Plus loin à l'ouest, vis-à-vis Kassr-Keroun, on remarque sur le rivage un grand nombre de troncs d'arbres morts (1) de la grosseur d'un bras ou d'une cuisse, et à l'extrémité occidentale du lac, avant d'arriver au bord étroit encombré de blocs de rochers, croissent des buissons et du bois qui embarrassent le passage et indiquent la présence d'un sol fertile et cultivable.

---

(1) Martin, Descr. hydrograph., p. 215.

Le point le plus remarquable sur la rive méridionale du Birket-el-Keroun est KASSR-KEROUN (Qasr-Qéroun) (1), situé à une lieue, à l'est, de l'extrémité occidentale du lac. Belzoni appelle Kassar-el-Haron les merveilleuses ruines du temple. Elles sont situées à 6 lieues à l'ouest-nord-ouest du village Nazleh, au milieu d'une ancienne ville renversée dont l'enceinte, d'une demi-lieue de tour, est toute couverte de temples, de fragmens de colonnes et de blocs de pierre. La plus grande partie de cette ville est recouverte par les sables. On voit encore, à l'est, à l'endroit où les Arabes appellent la contrée *Beled-Keroun*, une porte octogone, et près de là une terrasse sur laquelle s'élève un petit temple semblable au temple quadrangulaire de l'île de Philæ. Belzoni le prit pour un édifice grec. Jomard pensa aussi qu'un grand nombre de ces édifices aujourd'hui détruits sont de construction plus récente que les autres monumens égyptiens, ou du moins qu'ils ont été postérieurement restaurés. Belzoni y remarqua des fragmens de marbre et une espèce de granit blanc étranger à l'Egypte. Martin prit ces ruines, ainsi que celles situées à l'est, le long du lac, et appelées par les Arabes *Kassr-Benat* (Kassr-Kophou et Kobal dans Pococke); pour des édifices postérieurs, par la raison qu'ils ne sont point recouverts d'une couche de terre comme les monumens de la haute antiquité.

KASSR-KEROUN, la ruine principale, est située sur une petite éminence qui porte des traces de l'ancien niveau des eaux; de sorte que le lac baignait probablement autrefois le pied des ruines. L'édifice n'a pas été renversé par le temps, mais bien par la main de l'homme, et cependant la destruction n'empêche pas de reconnaître le

(1) Jomard, Description du temple égyptien connu sous le nom de Qasr Qéroun, p. 13-22.—Martin, p. 216.—Belzoni, Voyage, II, p. 149.

caractère du monument. Sa façade (1) regarde le sud-est; on y voit aussi les restes du portique qui avait 22 pieds de profondeur et deux gros piliers de 5 pieds de largeur, probablement ajoutés depuis. On n'en voit de semblables dans aucun monument égyptien, et ils portent une inscription grecque avec le nom de Thermuthis, le serpent sacré. Le temple qui succède au portique a 88 pieds de longueur, 58 de largeur et 29 de hauteur; de sorte que le rapport des trois dimensions, hauteur, largeur et profondeur, peut se représenter par 1, 2, 3, combinaison la plus simple qu'on puisse imaginer.

Les murs ont quarante-deux assises, et toutes se composent de pierres de dimension égale, excepté une seule pierre placée dans la muraille du sanctuaire, et qui est beaucoup plus grosse que les autres; les Arabes croient qu'on y a caché de l'or. Toutes les murailles s'élèvent en pyramides, et présentent un talus dans le vrai style égyptien; toutes les parties de l'intérieur et de l'extérieur attestent la plus grande symétrie : au-dessus de l'entrée plane le globe ailé du monde; mais, à l'exception de ce signe, l'extérieur du monument est sans ornement et sans hiéroglyphes.

L'intérieur est tout ruiné, cependant on reconnaît encore cinq salles dont la dernière était le sanctuaire. Cette dernière salle contient des sculptures habilement exécutées; on y voit deux globes portés par des serpens, et la frise se compose des fruits du lotus (*ubaous*). Au-dessous, on remarque le bœuf Apis. Derrière cette salle se trouve une pièce secrète, haute, obscure, et très sonore; on y pénètre par une entrée très étroite, pratiquée pour un seul homme, et qui peut être fermée par une pierre : Jomard l'a prise pour un oracle d'où la voix prophétique

(1) Description de l'Egypte antique, planches, vol. IV, pl. 69, 70.

du prêtre, grossie par l'écho, se répandait dans toute l'enceinte du temple.

Dans les parties que la destruction a épargnées, les sculptures se sont conservées dans toute leur perfection et leur fraîcheur; les pierres les plus pesantes qui forment le plafond des salles et ont 24 pieds de longueur, n'ont pas dévié de leur liaison. On trouve encore dans cet édifice remarquable, à côté des salles principales, cinq autres chambres étroites dont les unes n'ont pas d'ornemens; elles sont aujourd'hui remplies de décombres que les Arabes ont souvent fouillés pour y chercher de l'or. Jomard suppose que ces chambres servaient autrefois à garder des crocodiles; cet animal était si honoré dans le nome Crocodilopolis que les prêtres l'apprivoisaient, comme Strabon l'a observé lui-même.

Des escaliers conduisent dans l'intérieur de l'édifice à un second étage rempli de chambres où l'on remarque les seules figures humaines qui se trouvent dans tout le temple; on voit un Osiris aux cornes de bélier auquel un prêtre offre un sacrifice, mais le tout est très endommagé.

Le temple est construit avec les roches calcaires qui composent le sol depuis Nazleh jusqu'au lac, et cette pierre est susceptible d'une espèce de poli. Le monument est de construction égyptienne, et ressemble à ceux de la Haute-Egypte, de Philæ et de Thèbes; mais on n'y remarque pas les magnifiques sculptures et les hiéroglyphes qui décorent ces anciens édifices, et c'est pourquoi on l'a regardé comme un ouvrage postérieur. Cependant on voit aussi à Thèbes des ruines de temples dont les hiéroglyphes ne sont pas achevés. Il est très difficile, dit Jomard, de déterminer l'époque de sa construction. La lumière ne pénètre dans le temple que par la porte d'entrée, et l'obscurité mystique s'épaissit de plus en plus à mesure qu'on avance vers le

sanctuaire. La chambre sonore pratiquée derrière le sanctuaire, l'Osiris-Ammon et la situation de Kassr-Keroun à l'entrée de la route qui conduit à l'oasis de Jupiter-Ammon, permettent de supposer avec raison qu'ici était autrefois un oracle fameux. Il serait possible, pense Jomard, que le nom de Kassr-Keroun (*palais cornu*) ait été donné au temple à cause des quatre cornes ou saillies de la corniche qui ressemblent à des cornes d'Ammon, et s'avance en forme d'arc aux quatre coins du temple. Les Arabes donnent ordinairement ce nom aux volutes des chapiteaux corinthiens. (*Abou'l-Queroun*) (1). Le lac aurait aussi reçu le nom de *Birket-el-Keroun*, du temple principal qui s'élevait sur ses bords. Ce nom nouveau (l'ancien nom nous est demeuré inconnu) a donné l'occasion aux étymologistes modernes de voir ici un palais et un lac de Caron. Ils ont donné ainsi au nocher égyptien qui passait les momies sur le fleuve, le nom de la fable grecque, et ont cru trouver dans le Birket-el-Keroun et le lac Mœris un lac mystérieux de l'Hadès égyptien. Les îles des pyramides et les tombeaux des douze mausolées du Labyrinthe sembleraient confirmer cette interprétation. De nouveaux voyages dans cette province latérale de l'Egypte, nous promettraient assurément d'importantes découvertes sur la nature, l'histoire et les antiquités de ce pays de canaux. Mais malheureusement les dangers que cette contrée présente aux voyageurs opposent les plus grands obstacles à l'étude et à l'observation du pays. La capitale et les environs sont habités par des cultivateurs paisibles et laborieux. Des Arabes de la horde des *Sammalou* (2), la seule qui possède des habitations fixes, se sont établis dans la plupart des villages.

(1) Jomard, Descr., p. 22.
(2) Martin, Descr. hydrograph., p. 210.

Girard (1) les divise en deux branches qu'il appelle les *Forghan* et les *Semelnhous*. Ces Arabes sont arrivés ici, en des temps différens, des états occidentaux de la Barbarie. Les Forghan ont continué de vivre sous des tentes, selon la coutume des hordes nomades, tandis que les autres se sont répandus dans les villages, et ont pris le genre de vie des Fellahs et des paysans égyptiens. Ces hordes se composent de huit tribus qui habitent dans dix-sept villages; ils ont 506 hommes de cavalerie, 910 hommes d'infanterie, et possèdent 1,085 chameaux et 7,050 moutons, du moins telle était leur richesse quand Martin (2) parcourut leur pays. Cinq autres tribus nomades habitent encore la même province; elles ont 1,500 hommes de cavalerie, 1,055 hommes d'infanterie; elles possédaient, à cette époque, 3,300 chameaux et 13,600 brebis.

Dans le voisinage du Fayoum habitent un grand nombre de tribus arabes qui, selon leur coutume, sont continuellement en guerre entre elles; elles se seraient déjà détruites depuis long-temps, si les récoltes et les troupeaux des riches habitans du Fayoum ne leur offraient pas annuellement un butin plus abondant et plus sûr que leurs propres possessions. Ces hordes arabes fondant tous les ans sur le Fayoum de l'est et de l'ouest, sont un vrai fléau pour les habitans de cette province.

Les tribus les plus redoutables sont les *Arabes-Dafé* de Beny-Souef qui, dès que les eaux du Nil atteignent leurs habitations près des villages *Menfast* et *Ouboueyt*, quittent aussitôt leur séjour en bandes nombreuses, et tombent tout à coup par *Tamyeh* dans le Fayoum pour piller le

(1) Girard, sur les habitans de Fayoum, Mém. sur l'Egypte, III, p. 350.

(2) Martin, Tableau des Arabes de la province de Fayoum. Descr. hydrograph., etc., p. 226.

pays. Les *Arabes-Forghan* qui habitent les déserts d'Alexandrie et de Bahyreh, s'élancent de l'ouest, près de Kassr-Keroun dans la vallée féconde, et pillent les villages des Sammalou (Semelnhous). Tel est l'état actuel du nome Arsinoïte, si fameux et si vanté dans l'antiquité.

CHAPITRE SIXIÈME.

COURS INFÉRIEUR DU NIL DANS LA BASSE-ÉGYPTE, DELTA.

§ 28.

APERÇU.

Près de la saillie de la chaîne libyque couronnée par les pyramides, le Nil entre de la moyenne Egypte dans la Basse-Egypte, où il arrose (1) des plaines sans fin, couvertes de sable et de limon, sans montagnes, sans collines, sans pierres. La chaîne libyque quitte tout à coup sa direction normale vers le nord, et s'avance au nord-ouest; la chaîne arabique, appelée le Mokattam, c'est-à-dire la montagne escarpée, tourne subitement à l'est, au-delà de la vallée de l'Egarement, la plus septentrionale des vallées transversales qui conduisent à la mer Rouge. La surface plane s'étend ainsi au nord, à partir de l'angle obtus de 140°, dans une largeur toujours croissante, sous la forme d'un *delta*.

Le sol cultivable de cette surface ne se prolonge pas jusqu'à la mer, de même qu'il ne confine pas immédiatement au pied des montagnes qui étaient autrefois le rivage pri-

---

(1) Girard, Observations sur la Vallée, Mém. de l'Académie des sciences. Paris, 1819, II, p. 192.

mitif de cette grande baie. Il est séparé des montagnes, au sud-ouest, par une bande étroite de déserts de sables mouvans apportés du désert de Libye, et au sud-est par une zone semblable qui s'est avancée jusque-là, de l'isthme sablonneux de Suez.

Au sommet méridional de ce Delta, le Nil se sépare à 25 kilomètres du Caire (5 lieues), près de l'antique *Kerkesouru*, à l'endroit appelé *Batn-el-Bakarah*, c'est-à-dire *le Ventre-de-la-Vache*, en deux bras principaux, dont l'un se dirige au nord, et va se jeter dans la mer au-dessous de ROSETTE (Raschid). L'autre, qui est plus long et plus fort, sépare la Basse-Egypte en deux moitiés à peu près égales, et se jette dans la mer au-dessous de DAMIETTE (Damiat). Les deux bras portent aujourd'hui le nom des villes situées à leur embouchure; mais autrefois celui de Rosette s'appelait le *Bolbitinique* et celui de Damiette le *Bucolique* (Phatmétique dans Strabon). A l'ouest du Nil se trouve la plaine de BAHIÉ où est située Alexandrie aux portes de laquelle commence le désert de Libye, et à l'est se trouve la plaine de SHARKIÉ un peu plus fertile que la première et où commence à l'est de *Belbeys* le désert de sable de Suez.

Hérodote donne au Nil cinq embouchures naturelles et deux factices (1) (la Bolbinitique et la Bucolique); il se contente d'en citer les noms sans suivre l'ordre géographique, ce qui a laissé quelque incertitude à son récit. Toute l'antiquité nous cite *septem ostia Nili*; entre l'embouchure de Canope, à l'ouest, près d'Aboukir, et celle de Péluse, à l'est, près du lac de *Menzaleh* (2), s'étend la plaine

---

(1) Hérodote, II, c. 17.

(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage dans l'intérieur du Delta, contenant des recherches géographiques sur quelques villes anciennes, sect. 1, Descr. de l'Egypte, E. M., livrais. III, p. 91, avec la carte hydraulique du Delta.

unie du Delta ; elle ne présente pas la moindre élévation, seulement elle est coupée çà et là par des terrasses factices, des dunes, des marais dans le voisinage de la mer, et par des canaux dans l'intérieur des terres. D'après les calculs les plus exacts des astronomes et des ingénieurs français, le Delta a 32 lieues (16 myriamètres) en droite ligne, depuis la pointe méridionale jusqu'aux embouchures de Rosette et de Damiette ; les deux bras ont, en comptant toutes les sinuosités, un développement de 48 lieues (23 à 24 myriamètres) ; la base du Delta porte avec tous les détours de la côte, environ 29 lieues ou 14 myriamètres 1|2. L'embouchure du bras de Rosette et celle du bras de Damiette sont à 13,700 mètres l'une de l'autre en ligne droite.

Nous considérons d'abord le cours des eaux, parce que c'est le seul moyen de s'orienter dans le Delta, aussi bien celui de l'antiquité que celui des temps modernes.

1er Eclaircissement.

Les deux bras de Rosette et de Damiette avec leur littoral. Aperçu hydrographique et topographique de la Basse-Egypte d'après les bras et canaux anciens et nouveaux.

Bras de Rosette avec sa rive gauche (1). — Ce bras coule d'abord parallèlement à la limite du désert de Libye, dans une étendue de 8 lieues (4 myriamètres) jusqu'à *Terraneh*. C'est près de ce lieu que se termine le canal de Joseph appelé *El-A'sarah* ou *le canal des pyramides*. De Terraneh jusqu'au commencement du canal de la province *Bahyreh*, 6 lieues (3 myr.) en aval, le Nil oppose lui-même une barrière aux masses de sable, qui sont arrêtées par les forêts de roseaux de la rive gauche,

(1) Girard, Observ., p. 193.

et s'amoncèlent en dunes escarpées, près du fleuve. Le canal de Bahyreh, qui se dirige au nord-ouest jusqu'au lac *Maryout* (Mareotis), semble n'avoir d'autre destination que de protéger l'Egypte contre les sables du désert, pendant que le bras de Rosette coule au nord, à travers la plaine qu'il fertilise par un nombre infini de petits canaux. Les plus importans sont : 1° le canal de *Damanhour*, 2° le canal de *Rahmanyeh*, 3° celui de *Deyrout*. Le premier a 8 lieues (4 myriam.) de longueur et il aboutit à la ville dont il porte le nom. Au-dessous de ce canal, le bras de Rosette baigne, sur sa rive droite, les ruines de Saïs, et d'immenses buttes de décombres attestent encore aujourd'hui son antique grandeur (1). Les Cophtes l'appellent *Saï* et les Arabes *Sa-el-Hagar*. Le second canal arrose la partie la plus fertile du Delta; et il sert encore à approvisionner d'eau du Nil les citernes d'Alexandrie. Au-dessus de Rahmanyeh (2) le bras de Rosette se divise encore en deux bras principaux et forme une rangée d'îles de 15,000 à 18,000 mètres de longueur. Le bras oriental est le plus fort, et il reste toujours navigable; le bras occidental, qui était aussi navigable en tout temps, s'est presque entièrement comblé, et il est desséché aujourd'hui les trois quarts de l'année. *Ramanyeh* est situé sur la rive de ce bras, et 1,200 mètres au-dessous de ce lieu commence le canal d'Alexandrie, que nous étudierons plus bas. Le troisième canal, appelé *Deyrout*, se jette dans le lac *Ed-Kou*.

L'Egypte ne s'avance pas immédiatement jusqu'à la mer, entre le désert de Libye et le bras de Rosette; elle en est séparée par trois lacs littoraux ou lagunes qui se trouvent de l'ouest à l'est, dans l'ordre suivant : 1° le lac *Mareotis*, 2° le lac *Madyeh* ou d'*Aboukir*, 3° le lac d'*Ed-*

(1) Duboys-Aymé et Jollois, p. 116, et Antiq., Descr., ch. XXV.

(2) Lancret et Chabrol, Mém. sur le canal d'Alexandrie, Descr. de l'Egypte, E. M., livrais. III, p. 185.

Kou. Le premier et le second sont séparés l'un de l'autre par une étroite langue de terre sur laquelle est pratiqué le cours inférieur du canal de Rhamanyeh ou d'Alexandrie. Ces deux lacs sont séparés de la mer par une bande de rochers calcaires, qui sont le prolongement de la chaîne littorale du sud-ouest ou nord-est. Le chaînon le plus septentrional forme le port d'Alexandrie, les rochers de l'ancienne Pharos et se prolonge 2 myriam. au-delà, jusqu'au fort d'Aboukir, où se trouve le dernier écueil formé par cette chaîne. Le rivage égyptien, à partir d'Aboukir (1), n'a plus de résistance à opposer à la pression des vagues : ce n'est plus qu'un bord de sable élevé à peine au-dessus de l'horizon de la mer et derrière lequel le sol, plus bas encore, est recouvert d'eaux pendant les grandes inondations, depuis Rahmanyeh jusqu'à Rosette. Cette lagune forme maintenant le lac d'*Ed-Kou*.

2. Bras de Damiette avec le littoral qui le sépare de celui de Rosette (2). — Le Delta proprement dit, ou le pays compris entre la bifluence des bras du Nil, est entrecoupé par plusieurs canaux qui tirent la plus grande partie de leurs eaux du fleuve de Damiette. Le plus méridional est le canal de Menouf, qui commence à 1 myriam. au-dessous de la bifurcation du Nil, près du *Ventre-de-la-Vache* (Batn-el-Bakarah), et se jette au-dessous de Terraneh, dans le bras de Rosette. Il coupe obliquement la pointe du Delta; son cours est de 10 lieues (5 myriam.), tandis que le bras de Rosette met 12 lieues pour atteindre le canal de Terraneh, près du village de *Nadir*, qui est à la même distance. Ce cours moins long et la pente plus considérable du terrain font que les eaux sont attirées, petit à petit, dans le canal de Menouf, et bientôt il deviendrait le seul lit qu'elles suivraient, si on n'entrete-

(1) Girard, Observ., p. 196.
(2) Ibid.

nait pas avec soin la digue de *Faraounyeh*, construite à l'origine de ce canal, pour maintenir l'équilibre des eaux. La pente totale de ce canal est, d'après le nivellement le plus exact, de 3,9m (1), sur un développement de 37,250m. Tous les nivellemens prouvent ainsi un affaiblissement du bras de Damiette et une tendance des eaux de se porter à l'ouest, dans le bras de Rosette, de sorte que la surface entière du Delta offre probablement aujourd'hui une inclinaison de l'est à l'ouest. Autrefois les eaux se portèrent avec beaucoup plus d'impétuosité encore dans le canal de Menouf, et le gouverneur du Caire fit fermer ce canal, qui demeura bouché ainsi jusqu'à ce que la grande inondation de 1800 vint l'ouvrir de nouveau. Depuis ce temps il est navigable, en tout temps, comme un grand bras du Nil, tandis qu'auparavant il n'était praticable qu'à de petites barques et encore seulement pendant quelques mois de l'année. Les deux bords du canal sont entourés de plaines cultivables et couvertes d'un grand nombre de villages. L'eau du Nil ne reste stagnante, au sommet du Delta, que pendant fort peu de temps; aussi l'air est beaucoup plus salubre et la peste beaucoup moins dangereuse que vers la base du Delta (2).

Sur les bords du canal s'étendent de riches champs où croissent le froment, l'orge, le riz, le dourrah, l'indigo, le chanvre, le colza, le trèfle, le bamyeh (*hibiscus esculentus*) le meloukhieh (*carchorus olitorius*), l'*aron colocasia*, des légumes, des concombres, des melons, du chanvre que l'on fume ici comme le tabac et dont on se sert en guise d'opium pour s'enivrer. Cette énumération peut nous donner une idée de la fertilité du sol du Delta dans les endroits où l'homme sait en tirer parti par la culture. La ville de MENOUF (3), chef-lieu de la province,

(1) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 95.
(2) Ibid., p. 96.
(3) Ibid., p. 99.

placée dans une situation très salubre à cause du rapide écoulement des eaux, n'est qu'un triste séjour bâti en briques et comptant environ 4,000 habitans presque tous tisserands. Dubois-Aymé croit qu'elle occupe l'emplacement de l'ancienne *Nicii* dans le *nome Prosopite* de l'Itinéraire d'Antonin.

En aval du bras de Damiette, 6 kilomètres au-dessous du canal de Menouf, une seconde branche s'étend au nord-ouest dans l'intérieur du Delta jusqu'à la ville *Chybyn-el-Koum* (1) qui lui a donné son nom : on l'appelait aussi autrefois *canal de Karyneyn*, du village du même nom. Il a aujourd'hui l'apparence d'un canal, mais c'était autrefois, comme l'indique encore le nom de la ville de *Chybyn*, le bras *Sébennitique* de Strabon; il a toujours une grande abondance d'eau et un cours rapide; sa largeur est de 600 pieds (150 à 200 mètres), il forme un grand nombre d'îles et arrose le Delta à droite et à gauche, par plusieurs canaux secondaires. Dans le voisinage de la ville Chybyn-el-Koum gisent des monceaux de décombres qui sont assurément les ruines de l'ancienne Atarbechis (2) (Αταρβῆχις dans Hérodote, Αταρβίχις dans Etienne de Bysance; *Atarbaki*, *baki* en cophte signifie ville) (3). Au nord de ce lieu le canal envoie une branche au nord-ouest qui va se jeter dans le bras de Rosette après un cours de 9 myriamètres; une autre branche, appelée *canal Melyg*, quitte la première près des ruines de l'ancienne Biblos (4) et coule directement au nord à Mehallet-el-Kebyr (Cynopolis), la plus importante ville manufacturière du Delta actuel; cette seconde branche va se réunir, 25 kilomètres plus loin, au grand canal El-Tabanyeh. Mehallet-el-Kebyr, c'est-à-dire la grande ville, est

---

(1) Girard, Observ., p. 195. — Dubois-Aymé et Jollois, p. 100.

(2) Hérodote, II, p. 41.

(3) Champollion, II, p. 171.

(4) Dubois-Aymé et Jollois, p. 101.

la capitale du Gharbyèh ; elle est très grande et plusieurs de ses quartiers sont déserts. Son commerce est très important et ses manufactures de soieries (1) sont les seules que l'on trouve dans toute l'Egypte : dans les environs gisent des monceaux de décombres.

Le canal El-Tabanyeh (2) est la troisième branche occidentale du fleuve de Damiette. Dans l'espace qui sépare le second canal du troisième, le bras de Damiette arrose une contrée fertile, très peuplée et bien cultivée; on n'y voit que très peu d'arbres, mais les champs se succèdent sans interruption. Ce bras coule devant *Athrib* et *Bousyr* où se trouve la butte factice de Bousyr (3), et traverse ensuite la ville de Semennoud (le *Sjemnouti* des Cophtes, le *Sebennytus* des anciens, dérivant son nom de *Sjom*, qui, en cophte, signifie *Deus Omnipotens*) (4). Cette ville est la plus importante que l'on rencontre sur les bords du Nil entre Damiette et le Caire ; cependant elle ne compte pas plus de 4 à 5,000 habitans (5); située dans une contrée très fertile, entourée d'un grand nombre de canaux qui facilitent extraordinairement le transport des marchandises, c'est le lieu où se tiennent les marchés les plus fréquentés.

A gauche de la ville, est située l'île *Chois* de Strabon, et au-dessous, près du village *Bahbeyt*, à une distance d'une portée de fusil, gisent les décombres de l'ancien *Isidis Oppidum* (probablement le *Naïsi* des Cophtes) (6); Dubois-Aymé découvrit dans cet emplacement les restes de la ville antique (7). On y voit une grande enceinte qua-

(1) Girard, Observ., ibid.
(2) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 108.
(3) Hérodote, II, p. 59.
(4) Champollion, II, p. 191.
(5) Dubois-Aymé et Jollois, p. 105.
(6) Champollion, II, p. 193.
(7) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 107.

drangulaire de 362 mètres de longueur et de 241 de largeur, dont les murs ont jusqu'à 10 mètres d'épaisseur et s'élèvent encore, en plusieurs endroits, à 20 mètres de hauteur. Au centre étaient amoncelés des tas de cubes granitiques, de fragmens de granit, de bas-reliefs, de chapiteaux à têtes d'Isis, etc., et toutes ces ruines étaient en granit des carrières de Syène. Il est à remarquer que les ruines de l'Egypte se composaient jusqu'ici de grès et de calcaire, tandis que dans le Delta on voyait des temples entiers bâtis en granit tiré des carrières de la Haute-Egypte. On construisit probablement les édifices en granit, dans le Delta, par magnificence et pour opposer à l'air âcre de la mer une matière moins sujette à s'effleurir. On découvrit, dans le voisinage de ces ruines, plusieurs blocs de granit rouge couverts d'inscriptions et un torse en basalte que les soins du général Vial firent parvenir en France. cette statue appartient aux meilleurs morceaux de la sculpture égyptienne.

La ville de Semennoud n'est éloignée que de 2 lieues et demie de Mehallet-el-Kebyr; un jour de marche au sud-ouest, au centre de ce merveilleux système d'irrigation, est située, à une égale distance du Caire, de Damiette et de Rosette, la nouvelle ville de Tanta qui occupe ainsi le centre du Delta; elle est bâtie sur les ruines d'une ancienne ville appelée *Tantatho* chez les Cophtes, et dont l'ancien nom égyptien nous est resté inconnu.

Tanta, entourée de buttes factices pour la protéger contre le débordement, est aujourd'hui la ville la plus peuplée de la Basse-Egypte, et cependant elle n'a pas plus de 10,000 habitans. Elle renferme le tombeau d'Achmet-el-Bedawy, né à Fez, et mort en ce lieu en 1199 (596 de l'hég.). Ce tombeau est en très grande vénération. A l'équinoxe du printemps et au solstice d'été, absolument selon l'ancien calendrier égyptien, les pélerins y accourent de la Barbarie, du Dar-Four et de l'Abyssinie : ce

concours de peuple fait de cette ville un marché d'une très grande importance. Le nombre des pélerins qui se rendent ainsi à la mosquée du Marabout se monte environ à 150,000 étrangers, et le commerce qui résulte de cette affluence procure au pays un gain d'à peu près 100,000 *pataks*. La contrée est extraordinairement fertile, remplie de canaux et de digues où s'élèvent partout des villages. L'agriculture a conservé ici l'antique simplicité égyptienne, et tout le travail consiste à répandre la semence dans le limon du Nil. On y cultive le sycomore, le dattier, le bananier, le tamarin, le napeca, le henneh, le mimosa, l'oranger, le citronnier, le grenadier et le cotonnier. Il est très remarquable que les végétaux de l'Europe ne viennent dans ce sol que la première année et qu'ils ne produisent pas de semence féconde. Sans les inondations ces terres ne seraient qu'un affreux désert, le sol n'y produit de lui-même aucune plante; il n'y vient que ce que la main de l'homme a semé, de sorte que les végétaux cultivés ont complétement étouffé la végétation naturelle. C'est pourquoi le conquérant Amrou décrivait ainsi sa nouvelle province au calife Omar : « L'Egypte est d'abord « un affreux champ de poussière, puis une mer aux « douces eaux, puis un lit de fleurs. » Il est très difficile de voyager à travers ces contrées dans la saison de la sécheresse à cause des grandes crevasses qui couvrent la surface de la terre; d'un autre côté, les routes et les chemins se trouvent entièrement fermés pendant l'inondation et l'humidité du terrain rend tout voyage impossible, de sorte qu'en tout temps, l'Egypte présente de grandes difficultés au voyageur. Les habitans ne boivent d'eau douce que pendant l'inondation, dans les autres saisons l'eau des puits et fontaines, quoique toujours assez abondante, est toujours saumâtre.

La troisième branche occidentale du bras de Damiette est le canal de Tabanych qui, comme nous l'avons vu plus

haut, commence entre les villes *Semennoud* et *Mansourah*, et se perd, à 12 lieues (6 myriam.) de son origine, dans le lac *Bourlos*.

Ce lac Bourlos (le *Butos* des anciens) (1) occupe, de l'ouest à l'est, plus de la moitié de la base du Delta, et il est plus rapproché du bras occidental de Rosette que du bras oriental. Une étroite bande de terre le sépare de la mer avec laquelle il ne communique que par une seule ouverture qui est l'embouchure Sébennitique des anciens. Ses bords sont couverts tout autour de monceaux de décombres. Outre l'eau du canal que nous venons d'indiquer, il reçoit encore toutes les eaux qui se trouvent dans l'intérieur du Delta et qui, venant immédiatement du Nil lui-même ou des quatre grands canaux, de Menouf, de Chybyn-el Koum, de Melyg et d'El-Tabanyeh, ne sont pas absorbées par les terres, ne s'évaporent pas ou ne trouvent pas leur écoulement. La plus grande longueur de ce lac *Bourlos*, depuis le village Berembat, près de Rosette, jusqu'au village *Beltym* à la pointe la plus septentrionale de l'Egypte, est de 12 lieues (6 myriamètres); sa plus grande largeur est de 6 lieues; sa surface est parsemée d'un grand nombre d'îles, asile des pêcheurs. La langue de terre qui sépare le lac de la mer est une côte basse et sablonneuse qui se rétrécit toujours de plus en plus à mesure qu'elle avance du sud-ouest au nord-est, depuis l'embouchure de Rosette jusqu'à celle de ce lac, la seule par laquelle les eaux rassemblées dans l'intérieur du Delta se jettent dans la mer. A l'est de cette embouchure, la côte basse et sablonneuse se continue toujours, mais elle devient plus large, et les dunes s'élèvent toujours davantage, parce qu'elles sont fixées par les plantations de palmiers et les vignes du village Beltym. Entre ce village et le cap

(1) Dubois-Aymé et Jollois, Voyage, p. 119. — Girard, Observat., p. 196.

Bourlos, la pointe la plus septentrionale de toute l'Egypte, se trouve un groupe de 12 à 15 petits villages indépendans de celui de Beltym. Au sud-est, cette côte sablonneuse s'élargit enfin en une grande plaine de sable de deux lieues de largeur, bornée au sud-ouest par le canal Tabanyeh et s'étendant encore 16 lieues à l'est jusqu'au bras de Damiette.

Quand, du temps d'Hérodote (1), on entrait en Egypte par l'embouchure Sébennitique, on voyait ici la fameuse Buto, ville de Latone et oracle célèbre; elle tenait son nom de la nourrice d'Horus (Léto dans Hérodote et Buto dans Plutarque). Isis avait caché son fils dans ces marais remplis de roseaux, dans l'île flottante de *Chemmis*, pour le dérober aux persécutions de Typhon. Hérodote vit en ce lieu le grand temple monolithe qu'il compte au nombre des merveilles de l'Egypte. Les ruines de Buto se trouvent aujourd'hui sur la rive méridionale du lac au milieu de marais dans lesquels Psammétique passa les jours de son exil (2).

3. BRAS DE DAMIETTE AVEC SA RIVE DROITE. — Les deux premiers canaux commencent au-dessus du Ventre-de-la-Vache, au-dessus de la bifluence actuelle du Nil.

A. Le premier canal appelé canal d'Héliopolis, à droite du Caire, traverse (3) la plaine d'Héliopolis qu'il arrose, et va jusqu'au *Birket-el-Hadji* ou *lac des pélerins*, ainsi appelé, parce qu'il est la première station des caravanes de la Mecque, qui vont du Caire à l'est, au port de Suez. Sur les bords de ce canal sont situées, à 6 lieues au nord de l'ancienne Memphis, les ruines d'Héliopolis qui lui a donné son nom. Quoique si voisine de Memphis, cette ville du soleil, qui porte dans l'Ancien-Testament (4), aussi bien

(1) Hérodote, II, p. 155.
(2) Ibid., p. 151.
(3) Girard, Observ., p. 197.
(4) Premier livre de Moïse, 41, v. 45. — Ezéchiel, 30, v. 17.

en hébreu qu'en cophte, le nom de *On* (soleil, lumière, dans la langue cophte et dans l'ancien égyptien) (1), était cependant une grande capitale du Delta alors couvert d'une population immense. Elle était fameuse par ses temples magnifiques et ses colléges de prêtres où l'on enseignait les hautes sciences; du temps de Strabon, lorsque les prêtres avaient déjà disparu, et que la ville était depuis long-temps en ruines, on montrait encore les salles où Eudoxus et Platon avaient autrefois étudié (2). Strabon décrit avec beaucoup de détails le temple antique, l'allée des sphinx, les obélisques, et compare les sculptures aux anciens ouvrages étrusques et grecs. On trouve encore aujourd'hui les décombres de l'ancienne Héliopolis près de *Mathariah*, appelé aussi *Ain-el-Shams*, c'est-à-dire *fontaine du soleil*, d'une source qui a été probablement l'occasion à laquelle la ville dut sa naissance. Selon la légende cophte, la sainte famille s'est reposée ici sous un sycomore pendant la fuite en Egypte. Depuis Shaw (3) et Pococke, cette contrée a été décrite par un grand nombre de voyageurs, et on y a retrouvé depuis long-temps les ruines du temple du soleil. Abd-Allatif y trouva encore, en 1200 (4), un grand nombre de sphinx gigantesques, les uns debout, les autres renversés; il vit encore la porte du temple couverte d'inscriptions, et il décrit deux obélisques dont la pointe était garnie d'énormes boules de cuivre pesant 200 quintaux selon Macrizi; autour se trouvaient d'autres obélisques plus petits (un tiers environ des deux premiers), et en si grand nombre qu'il était difficile de les compter; la plupart étaient déjà renversés. L'un des deux obélisques était déjà gisant à terre du temps de

(1) Champollion, II, p. 36.
(2) Strabo, XVII, ed. Tzsch., p. 553, 557.
(3) Th. Shaws Reisen. Leipz., 1765, p. 265.
(4) Abd-Allatif, Relation de l'Egypte, par Silvestre de Sacy. Paris, 1810, IV, p. 180.

Malus découvrit les ruines de l'ancienne Bubastes (1), habitée aujourd'hui par des Arabes. On y voit amoncelées, dans une confusion étrange, d'énormes masses de granit plus ou moins brisées ; à leur vue, il est impossible de comprendre comment elles ont pu être ainsi bouleversées. Un grand nombre semblent avoir été taillées pour construire de nouveaux édifices ; mais la difficulté du transport les a fait abandonner à l'endroit où elles ont été travaillées. Cette ville, comme presque toutes celles de la Basse-Egypte, était élevée sur une base de briques. Ces briques ont un pied de longueur, et c'est à les pétrir qu'on employait les Juifs dans leur captivité. L'enceinte de cette terrasse de Bubaste est de 1,200 à 1,400 mètres sur chaque face. Au centre se trouvent, dans un très grand bassin, les monumens de la ville qui, selon Hérodote (2), était consacrée à Diane. Malus remarqua une grande pierre toute couverte de constellations et d'étoiles semblables à celles que l'on voit sur les plafonds des autres temples. Au-dessous de ces ruines, entre deux bras du même canal, est située l'île Mycéphoris, habitée autrefois par les Calasiriens ou une partie de la caste guerrière. C'est aujourd'hui une plaine bien cultivée, couverte de grands bois de palmiers et de riches villages, parmi lesquels on remarque le village *Quenyet* qui a donné son nom au bras occidental du canal. La contrée n'est nulle part stérile et déserte ; l'eau du canal répand partout la fertilité et l'abondance. Trois lieues au-dessous de Tell-Bustah, est située la ville moderne *Hehyeh*, entourée d'épaisses forêts de palmiers ; elle demeura long-temps inconnue aux géographes modernes ; et cependant, dans les environs, l'agriculture apparaît dans une merveilleuse richesse, de sorte que la contrée

---

(1) Extrait d'un Mémoire sur l'état ancien et moderne des provinces orientales de la Basse-Egypte, par feu M. Malus, Descr. Eg., E. M., liv. III, p. 307.

(2) Hérodote, II, p. 59, 137, 156.

ressemble à un jardin de l'Europe. La ville est entourée de bonnes murailles, et Malus trouva les habitans très hospitaliers et plus civilisés que leurs voisins. Pour se défendre contre les invasions, ils ont élevé, sur les deux bords de ce canal, un grand nombre de tours sans portes ni fenêtres à l'extérieur, mais garnies en haut de meurtrières et de créneaux.

Beaucoup plus bas, près de la mer, le pays où le canal se décharge dans les environs de l'ancienne Péluse, est une contrée sablonneuse et marécageuse. Le bras du Nil était encore navigable du temps d'Alexandre-le-Grand, car sa flotte le remonta depuis Ghaza : il est aujourd'hui comblé, et la côte de la mer, située devant lui, est remplie de limon. Cet ensablement est produit en grande partie par les courans du rivage qui s'étendent, de l'est à l'ouest, sur la côte égyptienne, et qui, rendus plus violens par les vents d'ouest, amoncèlent le limon de la mer à l'embouchure de Péluse, de sorte que la côte va toujours s'élargissant de plus en plus. On peut appeler aujourd'hui l'extrémité de l'ancien bras de Péluse un *canal limoneux* (1), qui roule lentement ses eaux à la mer, à travers les solitudes de ces lieux. Sur le rivage s'élève le fort *Tyneh* bâti probablement sous le règne du sultan Sélim, et dont le nom a en arabe le même sens que πηλός en grec, *boue*, *limon*, d'où vient le nom de *Péluse*. Le nom égyptien était assurément le nom cophte *Peremoun* (du mot cophte *feromi*, boue) (2), et c'est de là qu'à l'époque de la conquête, les Arabes appelaient cette clef de l'Egypte *Faramah* ou *Al-Faramah*. Thinéh ou Thyneh a le même sens en arabe, et c'est pourquoi Ezéchiel (chap. 30, v. 15) appelle *Sin* cette forteresse de l'Egypte.

Au-delà de cette barre de sable et de limon, à l'ouver-

---

(1) Andréossy, sur le lac Menzaleh, dans les Descr. Eg., Et. M., I, p. 276. — Malus, Extr., p. 306.

(2) Champollion, II, p. 82.

ture de l'embouchure de Péluse, l'eau devient assez profonde pour servir de station aux petits navires de commerce qui font la contrebande avec la Syrie. Les dunes s'élargissent toujours davantage à l'est de Péluse. Si l'on pénètre dans les terres, à partir de la côte de Péluse, les débris de coquilles deviennent toujours plus rares dans le sable; mais la surface est couverte d'une croûte de sel, ce qui indique que l'eau de la mer y séjourne une partie de l'année; c'est-à-dire au solstice d'été. Le général Andréossy a remarqué très souvent dans cette contrée plane le phénomène du mirage qui se montrait surtout une demi-heure après le coucher du soleil. Selon Strabon, l'ancienne Péluse avait 20 stades de pourtour, et elle était située à une égale distance de la mer : l'enceinte de la ville a en effet, disent Andréossy et Malus, la grandeur que lui donne Strabon, c'est-à-dire 6,120 pieds (1,020 toises); mais elle est aujourd'hui à 4,000 toises de la mer, distance quatre fois plus grande que du temps de Strabon. On n'aperçoit plus aucune trace de végétation dans toute la plaine de Péluse. Un petit monticule isolé porte seul quelques broussailles, et on a trouvé en ce lieu quelques chapiteaux enfouis dans le sable.

C. *Canal de Moueys* ou *bras de Tanis*. — Ce canal de Moueys (Mo-èz dans Andréossy) est la troisième branche orientale du Nil; mais c'est la première qui se détache immédiatement du bras de Damiette, au-dessous de la bifluence du fleuve au Ventre-de-la-Vache. Il commence immédiatement au-dessous des ruines d'*Atrib*, coule au nord-est, sépare les provinces Sharkyeh et Mantourah, passe devant les ruines de Tanis (15 kilom. au-dessus de l'embouchure) et se jette, après un cours de 24 lieues, dans le lac *Menzaleh*. Malus et Andréossy regardèrent ce canal comme les restes de l'ancien bras de Tanis dont on peut reconnaître l'embouchure dans la décharge actuelle du lac Menzaleh, près d'*Omm-Fareg*.

La position de cet ancien bras du Nil était restée inconnue aux géographes modernes : les savans de l'expédition française, qui commençaient partout des nivellemens pour reconstruire l'ancien système de canaux et favoriser la navigation et l'irrigation du Delta, qui traçaient des routes militaires dans toutes les directions et établissaient des lignes télégraphiques du Caire aux stations des côtes, découvrirent enfin ce bras du Nil si souvent cité par les auteurs de l'antiquité. C'est à Malus que nous devons surtout cette importante découverte, par laquelle on rectifia toutes les cartes antérieures du Delta, même celle de d'Anville qui manque ici d'exactitude aussi bien pour la géographie ancienne que pour la géographie moderne.

Le village Atrib, où commence ce canal, à l'extrémité de la province de Kelyoub, est l'ancienne *Athribis*, autrefois l'une des capitales de la Basse-Egypte, et qui donnait son nom à un nome (1). Les Cophtes l'appellent *Athrebi* ou *Atrépe* (2); Zoëga, *Athorbaki*, la ville d'Athor. D'après les observations de Nouet, les ruines sont situées par les 28° 55' long. orient. de Paris et les 30° 28' 30" lat. nord; elles ont 4,800 pieds (800 toises) d'étendue sur une face et 4,500 pieds (750 toises) sur l'autre (3); mais on n'y reconnaît plus que des buttes factices dont les pierres ont été brûlées pour en faire de la chaux, comme l'indiquent les fours nombreux qui se trouvent en ces lieux. Une lieue au-dessous de ces ruines, est situé le village de *Moueys*, où commence le canal auquel il a donné son nom. Lorsque Malus visita ces lieux, vers la moitié de Décembre, trois mois après l'inondation, le bras de Damiette avait 300 mètres de largeur, et le canal de Moueys 150 mètres. Une partie des eaux du Nil se jetait avec tant de violence dans ce canal, et coulait avec une si grande rapidité, que Malus

(1) Hérodote, II, 166.
(2) Champollion, II, p. 48.
(3) Malus, Extrait, p. 306.

dut reconnaître que ce n'était point un canal factice, mais bien l'*ancien bras de Tanis*, aux bords planes et tout-à-fait sur le même niveau que la plaine. Les habitans disaient qu'il se perd, à peu de distance, sous la terre; mais, six lieues plus bas, on voyait partout des rivages fertiles, un pays coupé par des canaux qui produit de magnifiques cannes à sucre, du blé, du maïs, du coton, etc. Près du village *Denyeh*, le bras principal se divise en plusieurs branches latérales qui communiquent avec le bras de Péluse. Plus bas, s'élèvent, dans une région marécageuse, sur les bords de cet ancien bras, la butte factice d'une ville antique appelée *Qourb* ou *Orb* par les Arabes qui ont donné le nom d'*Horbeyt* au village voisin qu'ils habitent. Ces ruines n'ont que le quart de l'enceinte de Bubaste, et on y trouve en grand nombre des chapiteaux de colonnes de granit et des fragmens de colosses. On reconnut bientôt dans ces décombres l'emplacement jusqu'alors inconnu de l'ancienne *Pharbætus*, *Pharbait* (1) chez les Cophtes, dont les Arabes ont conservé le nom en retranchant l'aspiration. Une lieue au-dessous de ces ruines, est situé un village très riche, appelé *Kafr-Fournygeh* (2). Ce village est la véritable frontière du Delta cultivé. Les barques du Delta supérieur n'osent jamais naviguer plus bas, et celles de ce lieu ne remontent jamais plus haut. Cette frontière naturelle est si bien déterminée que le canal de Moueys perd même ici son nom pour prendre celui de *canal de San*. Les villages que l'on rencontre au-delà de cette limite sont moins riches, le pays moins cultivé et tout hérissé de tours, les habitations mêmes sont entourées de murailles comme des frontières. Chaque village n'a qu'une seule porte, et les habitans sont toujours armés, même au travail des champs: on se croirait encore dans le pays des anciens Calasiriens, chargés de garder les portes de l'Egypte contre les invasions

(1) Champollion, II, p. 93.
(2) Malus, Extr., p. 308.

de l'Asie. A partir du village Fournygeh, le canal devient plus étroit, et bientôt il n'a plus que 180 pieds (60 mètres) de largeur. Sa profondeur est toujours la même jusqu'au lac Menzaleh; mais, dans l'endroit où il se décharge, il a environ 4 mètres. Depuis l'ancienne Pharbæthus jusqu'au village Horbeyt, le pays est coupé des deux côtés par une foule de canaux, d'étangs et de marais qui rendent ici toute communication difficile. Les eaux séjournent six à huit mois dans ces lagunes. Sur la rive gauche du canal s'étend, depuis le village *El-Labaydy*, un très grand lac qui reçoit, pendant huit mois, les eaux de plusieurs bras du canal; il est navigable pendant tout ce temps. Séparé du lac Menzaleh par une étroite langue de terre, il ne communique pas avec lui, et s'étend jusqu'à Abou-Daoud. Deux lieues avant de se verser dans le lac de Menzaleh, le canal de San passe encore devant les ruines de San, l'ancienne Tanis (1) qui lui a donné son nom.

La San des Arabes est la *Tanis* des Grecs, la *Tsohan* des Hébreux, dont Moïse (2) place la fondation sept ans plus tard que celle d'Hébron : on croit que cette ville fut la résidence d'une dynastie des Pharaons; la tradition prétend aussi que c'est sur le bras de Tanis que Moïse, enfant, fut exposé aux flots (3). Ce lieu est fameux dans l'antiquité par sa grandeur, par les monumens des rois et par les prodiges que Moïse fit en présence du roi Pharaon; les prophètes avaient prédit sa ruine. On voit encore (4), au milieu de ses ruines, sept obélisques de granit renversés et brisés, des fragmens de colonnes, des monolithes funèbres brisés, des vases magnifiques, des briques de

---

(1) Malus, Extr., p. 309. — Cordier, Descr. de San, Antiq., Descr., ch. XXIII.

(2) Troisième livre de Moïse, ch. 13, v. 23. — Ezéchiel, ch. 30, v. 14.

(3) Champollion, II, p. 101.

(4) Malus, Extr., p. 309. — Andréossy, Mém., p. 276.

différentes sortes, des morceaux de verre et de cristal. La plupart de ces ruines se trouvent dans l'intérieur du forum de la ville qui avait deux entrées, l'une à l'est, l'autre à l'ouest. Ces lieux ne sont plus habités maintenant que par quelques hommes qui échangent leurs poissons salés contre les dattes de Salehyeh.

Beaucoup plus bas, au-dessous de San, se trouve encore un petit canal qui conduit à *Salehyeh* et n'est navigable que pendant un seul mois de l'année. La plaine (1), qui s'étend au nord de San jusqu'au lac Menzaleh et près de Mendès, appelée *plaine de Dagahlyeh* par Girard, est coupée par un grand nombre de canaux qui la croisent dans tous les sens et l'inondent huit mois de l'année. Le canal entre dans le lac à l'extrémité de cette plaine, et se continue pendant douze lieues à travers ce lac, en conservant toujours son courant et sans mêler ses eaux à celles du lac qui n'a que 3 pieds (1 mètre) de profondeur. On distingue facilement partout le lit du canal qui est navigable dans toute son étendue; les petites barques peuvent le parcourir toute l'année, mais il ne porte de grandes embarcations (*Germès*) que huit mois. Pendant neuf mois, l'eau du Nil descend librement au lac Menzaleh, par ce canal; mais, les trois autres mois, l'eau salée du lac pénètre dans l'intérieur des terres. Pour l'arrêter, on construit, chaque année, près du village Kafr-Moueys, une digue qui ne doit durer que trois mois. Cependant l'eau salée coule encore sept à huit lieues dans les terres; l'eau du canal est alors salée jusqu'à la hauteur du village *El-Labady*, à l'époque qui est opposée aux grandes crues du Nil.

L'ancien bras de Tanis a été assurément retrouvé dans ce système de canaux, et il s'est ainsi conservé jusqu'aujourd'hui. Malus (2) avait proposé de le rendre navigable

(1) Malus, Extr., p. 309.
(2) Ibid., p. 310.

pour ouvrir une communication plus commode entre le Caire et la mer ; il pensait que ce travail, peu coûteux, deviendrait d'un immense avantage pour l'intérieur du Delta. Les brigandages et les combats continuels des habitans de ces lieux ont enlevé depuis long-temps à la culture un sol très fertile, d'une étendue de 50 lieues, et l'ont rendu presque inaccessible aux étrangers. Il est encore à remarquer que ce canal de Moueys arrose la plus grande partie des terres situées sur la rive gauche, à cause de la pente générale du Delta de l'est à l'ouest, et que le bras de Damiette n'a plus de canal à partir du village de Moueys jusqu'à la ville de *Mansourah*, située à une distance de 20 lieues.

D. *Canal Achmoun.* — Près de cette ville de Mansourah, le *canal d'Achmoun* (1) se sépare, à l'est, du bras de Damiette ; il traverse une contrée étroite et fertile, qui est fermée au sud par les marais de *Dagahlyeh*, et au nord par le lac Menzaleh, dans lequel il se jette après un cours de 12 lieues, près de la ville de *Menzaleh* à demi en ruines. Cette ville n'a que 2,000 habitans, et elle est située à 6 lieues de Damiette. Le général Andréossy (2) reconnut la prolongation du canal à travers ce lac par de fréquens sondages, et il découvrit, dans ce lit de fleuve profond et sous-marin, l'ancien *bras de Mendès*, qui s'embouche dans la mer, près de Dybeh. Le bras de Damiette coule encore 14 lieues (7 myriam.), depuis Mansourah jusqu'à son embouchure, située à 3 lieues (15 kilom.) au-dessous de la ville de Damiette. Le Delta est occupé, entre ce bras du Nil et l'embouchure de Péluse, par le grand lac auquel la ville de Menzaleh a donné son nom. Ce lac est couvert d'îles ; le groupe le plus nombreux et

(1) Girard, Observ., p. 198.

(2) Andréossy, Mémoire sur le lac de Menzaleh, Description de l'Egypte, II, liv. III, p. 261.

le seul cultivé est celui des îles *Mataryeh*, voisines de la ville de Menzaleh, et habitées par 1,100 hommes qui possèdent 500 à 600 barques et vivent de la pêche et de la chasse aux oiseaux. La plus grande étendue du lac, du nord-ouest au sud-est, de Damiette à Péluse, est de 11 lieues; mais sa largeur est beaucoup moins considérable. Suivant les calculs d'Andréossy, il a 43,000 toises de longueur, du nord-ouest au sud-est; et sa moindre dimension, du sud au nord, est de 8,722 toises. Ses eaux se déchargent par deux ouvertures, à travers la digue de dunes qui le sépare de la mer. La première est celle d'*Omm-Fareg* ou l'ancienne *embouchure de Tanis*; la seconde est près de *Dybeh*, et elle correspond au canal d'Achmoun et à l'ancien bras de Mendès. On reconnaît facilement la continuation du cours des canaux à travers le lac, à l'eau douce qu'ils contiennent, tandis que le reste des eaux du lac est beaucoup plus salé. Cependant ce lac ne renferme pas d'eaux marines, comme les lagunes du Languedoc et du Roussillon; le fond se compose du limon du Nil, et il n'a été formé que par la destruction de l'équilibre des eaux de la mer et de celles du bras de Tanis et de celui de Mendès. Au milieu du lac s'élèvent encore quelques îles autrefois habitées et appelées montagnes, à cause des monticules qu'elles présentent : ce sont, par exemple le *Gibbel-Tennys*, *Tounaoh*, *Samnah*; c'étaient autrefois des villes élevées sur leurs terrasses factices (1) et appartenant au continent aujourd'hui abaissé. Les îles basses du lac sont couvertes de plantes marines.

Les eaux du lac ne sont pas si amères que celles de la mer, et on peut les boire pendant les débordemens du Nil; cependant elles sont toujours saumâtres et phosphorescentes. L'air est très sain, et, à l'époque de l'expédition française, les insulaires de Mataryeh n'avaient

(1) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 265.

pas eu la peste depuis plus de trente ans. Le lac est très uni, et il n'a ordinairement que 3 pieds de profondeur; mais, dans les lits des canaux qu'ils traversent, le fond se trouve de 6 à 15 pieds (2 à 5 mètres). Le fond du lac se compose d'argile et de sable, aux embouchures, et de boue noire près des canaux de Dybeh et d'Omm-Fareg; il est recouvert ailleurs de limon coquillier, et, en plusieurs endroits, de plantes marines. Le lac est très poissonneux, et ses embouchures sont fréquentées par les cochons de mer (*delphinus phocæna*). Les deux embouchures de Dybeh (*Mendesius*) et d'Omm-Fareg (*Taniticus*) sont en tout temps navigables. Entre ces deux ouvertures s'en trouvent encore deux autres, fermées à la navigation par des pieux et des digues, et dans lesquelles on reconnaît les *fausses embouchures* des anciens (ψευδόστοματα dans Strabon). La langue de terre, ou la côte basse qui sépare le lac de la mer, présente ainsi quatre coupures sur une longueur de 92,000 mètres. Entre Damiette et Dybeh, elle est assez large; mais entre Omm-Fareg et Péluse, elle est très étroite, très basse, inculte et couverte seulement de quelques plantes marines. La côte n'est nulle part fortement dessinée, et on n'y voit pas de cailloux roulés, pas de pierres; elle ne présente que le limon de la mer, et elle n'a même que très peu de coquillages. Andréossy n'y a remarqué que des coquilles bivalves et des *buccinum*. Pendant le solstice d'été, quand les vents du nord-ouest dominent (1), la mer reflue longtemps sur ces côtes de l'Egypte; et les eaux du lac Menzaleh, se trouvant ainsi refoulées, inondent leurs îles et leurs bords; car, à la même époque, le lac se trouve gonflé par les eaux du Nil que lui amènent les canaux. Les eaux baissent quand les vents du nord-ouest s'apaissent; alors, comme l'inondation diminue en même temps, le rivage

---

(1) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 267.

est mis à sec dans un circuit de 200 mètres; aux deux embouchures de *Dybeh* et d'*Omm-Fareg* se forment des courans qui atteignent une rapidité de 3,000 mètres à l'heure, et font que l'eau de la mer se retire encore plus promptement. Le Delta se trouve ainsi *en deux états opposés* quand les eaux couvrent sa surface et quand elles sont complétement retirées; à l'époque où cette différence de niveau se change et se contre-balance ainsi, Andréossy trouva le niveau du bras de Damiette 35 centim. plus élevé que celui du lac Menzaleh (1) : cela explique le système tout particulier d'irrigation des environs de Damiette, où deux espèces de canaux sont ainsi nécessaires.

Le bras de Damiette (le bras Bucolique ou Phanitique) ayant été creusé de main d'homme, comme l'atteste Hérodote, ne devait pas être au commencement aussi important qu'aujourd'hui; son volume s'est probablement grossi aux dépens des bras de Péluse, de Tanis et de Mendès qui s'affaiblirent prodigieusement alors et ne furent plus capables de soutenir l'équilibre avec les bras de la mer. L'équilibre une fois rompu, l'eau de la mer pénétra dans les terres, et alors se forma le lac Menzaleh (2), aux dépens du sol fertile du Delta. La mer, poussée en masses énormes sur la côte par les tempêtes continuelles du nord-ouest, rendit cette formation facile, et c'est avec les mêmes causes que le lac Bourlos naquit à l'ouest de Damiette. Andréossy a rappelé, à propos de ce phénomène, des formations semblables qui eurent lieu, en 1421, dans les Pays-Bas. Le défaut d'entretien des canaux, aux bras de Tanis, de Mendès et de Péluse, y ont beaucoup contribué, ainsi que l'inclinaison générale de la pente du Delta, de l'est à l'ouest. Cependant, dit Andréossy, l'eau du Nil

---

(1) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 268.
(2) Ibid., p. 270.

a conservé la tendance de se verser dans son bras primitif oriental, de sorte qu'il ne serait pas impossible aujourd'hui d'en rétablir le cours; si on y parvenait, on pourrait ensuite dessécher le lac Menzaleh et le convertir en champs fertiles.

Une des causes qui ont changé cette partie de la Basse-Egypte en marais, ce sont assurément les invasions continuelles des ennemis de l'est, dont les pas furent toujours marqués par la dévastation et les ravages. Les pays qu'ils parcourent sans cesse se dépeuplent, et l'encombrement des canaux et des bras du fleuve est alors une conséquence nécessaire. Les ruines fréquentes des villes que l'on rencontre dans cette contrée attestent encore aujourd'hui qu'une population nombreuse couvrait autrefois ces lieux désolés. Le lac même de Menzaleh renferme les ruines de deux villes appelées *Thennys* et *Tounah*; toutes deux s'élèvent du milieu des eaux sur des buttes factices; le sol peu étendu qui les entoure ne porte aucune trace de végétation, il est recouvert d'une croûte de sel qui crie sous les pieds comme de la neige.

Thennys, la *Thennesus* des anciens, peut-être *Thanisi*, selon Champollion (1), ville d'Isis, nous montre aujourd'hui des ruines de bains (2), de grands murs de briques, des vases brisés, du verre, des fragmens de porcelaine, etc. Un grand nombre de mosquées et d'édifices voisins sont ornés de ces ruines; le seuil de la caserne de Damiette, par exemple, est formé du fragment d'un obélisque qui s'élevait autrefois dans cette ville. *Thounah*, probablement la *Thôni* des Cophtes, s'élève sur une île voisine; elle est moins grande que la première : cependant Andréossy y a trouvé de curieuses antiquités. Andréossy fait monter à 32,000 ou 33,000 âmes le nombre des habitans

---

(1) Champollion, II, p. 142.
(2) Andréossy, Mém. sur le lac Menzaleh, p. 275.

répartis, autour du lac, en dix-sept villages (1) situés sur ses bords.

L'embouchure de Damiette a cela de particulier avec celle de Rosette, qu'elle se trouve sur une grande langue de terre avancée, au nord, dans la mer, et à l'extrémité de laquelle ses eaux se mêlent pour la première fois aux flots de la Méditerranée.

D'après cet aperçu hydrographico-topographique, la Basse-Egypte nous apparaît comme une grande surface triangulaire, arrosée par le Nil; le sommet du triangle est formé par la bifurcation du fleuve. Cette surface est coupée, dans toutes ses directions, par une foule de canaux qui tous partent du Nil. Avant de se décharger dans la mer, leurs eaux forment, sur la côte, derrière la digue des dunes de sable, une longue suite de marais ou de lacs.

Cette côte de la mer s'étend, en formant une grande courbe, depuis Alexandrie jusqu'à Péluse, sur un développement de 60 lieues (30 myriam.) (2). Elle est convexe du côté du nord, et la pointe d'Aboukir, avec les deux cornes des embouchures du Nil, en forme les promontoires les plus avancés. Exactement entre les deux embouchures est situé le cap Bourlos, la pointe la plus méridionale de l'Egypte, sous le même méridien que les pyramides d'Egypte, 36 lieues plus loin, au nord. Le Delta est ainsi compris entre les 29° 59' et 31° 35' 30" lat. nord; et toute l'Egypte, depuis les cataractes de Syène jusqu'au cap Bourlos, occupe 7° 30' et présente une surface de 2,100,000 hect. de sol cultivable, qui doit toute sa fertilité à l'eau bienfaisante du Nil.

(1) Andréossy, Mém., p. 278.
(2) Girard, Observ., p. 200.

2e Eclaircissement.

Débordement du Nil, accroissement des couches de terrain dans la Haute, la Moyenne et la Basse-Egypte; époque de la fondation des villes d'après les données géologiques; eau du Nil.

L'Egypte, et le Delta en particulier, est seulement habitable, parce qu'elle sert de lit aux grandes eaux du Nil, dont les débordemens produisent la fécondité du pays.

Le débordement est causé, comme le savait déjà Hérodote, par les pluies des tropiques qui tombent dans les monts alpins de l'Abyssinie et dans le centre inconnu de l'Ethiopie. Elles inondent, en ces lieux, les vallées de l'immense plateau et descendent ensuite dans le bassin du Nil, leur dernier receptacle; le seul lit du Nil, chargé ainsi de toutes les eaux de l'immense contrée qui s'étend le long de la pente septentrionale de la Haute-Afrique orientale, sur un espace de 15° de longitude, c'est-à-dire 220 milles géog., en porte tout le tribut à la mer, à travers la terre d'Egypte. La grande chaleur qui règne en Egypte, en Nubie et en Ethiopie, pendant les derniers mois de printemps, époque où le soleil s'élève perpendiculaire au-dessus de ces contrées, dilate tellement l'atmosphère embrasée que les masses d'air et de nuages plus froides qui couvrent l'Europe, se précipitent à la place de cet air raréfié, pour rétablir l'équilibre détruit; telle est la cause physique du débordement qui, comme phénomène cosmique, est dans une entière dépendance, dans un rapport exact, avec le cours des astres du jour et de la nuit. De là la régularité de ce phénomène merveilleux et annuel, qui était le vrai régulateur de la vie des anciens Egyptiens. La lumière et la chaleur de l'équinoxe du printemps appelaient le Nil des contrées embrasées du sud; alors dispa-

raissaient de l'Egypte toutes les influences mauvaises de la saison de la sécheresse, la terre rajeunie, s'éveillait à l'approche du dieu qui venait la féconder et la bénir. Au commencement de l'inondation, Osiris sortait de son tombeau, et les fêtes et la joie se répandaient dans tout le pays; le Nil s'élevait ensuite dans une progression régulière, et c'est pour cela qu'on lui donna le nom de Νειλος, mot qui signifie en cophte *l'eau mesurée*; avec lui apparaissaient la tige et la fleur du lotus; la timide gazelle s'enfuyait de la vallée dans le désert; les serpens, les crocodiles, l'ibis arrivaient alors; le fleuve grossissait et baissait avec le solstice d'été (Horus) et l'équinoxe d'automne; il suivait si régulièrement le cours des astres, qu'on eût dit qu'il était leur satellite sur la terre, et la symbolique égyptienne lui donne le nom de *mime des cieux sur la terre* (1). Il atteignait sa plus haute crue en septembre, et le jour où l'on brisait les digues et où on brisait les écluses, les fêtes et la joie se répandaient, comme aujourd'hui encore, dans tout le pays. Tant que les canaux et les bras du fleuve étaient remplis d'eau, on célébrait sans cesse des fêtes panégyriques, on entreprenait des pélerinages aux saintes eaux (2), comme Hérodote nous le raconte avec des détails si circonstanciés. Il résulte des observations les plus récentes que la crue du Nil se remarque pour la première fois (3), au solstice d'été, au-dessous des cataractes de Syène.

Le Bahr-el-Abiad amène le plus grand volume d'eau, et les pluies des tropiques le font gonfler régulièrement, comme le Nil en Egypte (4); cependant il ne baisse jamais autant que le Bahr-el-Azrek (5). Le Tacazzé grossit dans

(1) Creuzer Symbolik, I, p. 255.
(2) Hérodote, II, c. 58.
(3) Girard, Observ., p. 201.
(4) Browne, Trav., p. 454.
(5) Bruce, Trav., p. 424.

la province de Siré jusqu'à une hauteur de 18 pieds. Nous ne savons pas encore jusqu'à quelle hauteur le Nil monte dans le Sennaar ; mais il n'inonde qu'un très petit espace dans ces contrées, et à Dongola et en Nubie on est obligé de se servir de roues à pot pour arroser le pays. Nous apercevons la première trace du débordement, dans la Haute-Egypte, à Sabhié, au-dessous d'Edfou. Strabon place le premier nilomètre dans l'île d'Eléphantine. Tous les cours d'eau commencent à gonfler en Avril, dans le plateau de l'Abyssinie ; mais ils ne remplissent leurs bords (1) qu'au mois de Juin. Pendant tout l'été, ils roulent leurs eaux comme des torrens impétueux. L'état des eaux du Nil donne aussi naissance à trois saisons en Egypte ; du mois de Décembre au mois de Mars, l'eau est à son niveau le plus bas ; du mois d'Avril au mois de Juin, elles grossissent et atteignent leur niveau moyen ; du mois d'Août au mois de Novembre est l'époque des grandes crues : immédiatement après elles décroissent.

On remarque la première crue des eaux, au Caire, dans les premiers jours de Juillet ; les hydrographes français (2) observèrent sa progression sur le nilomètre de cette ville, placé à l'extrémité méridionale de l'île de Roudah. Pendant les premiers huit jours, le Nil monte presque insensiblement, puis la progression devient de jour en jour plus rapide et plus forte. Il atteint ordinairement la moitié de sa hauteur le 15 du mois d'Août, et il grossit encore jusqu'au 20 ou 30 Séptembre, où il se trouve enfin à son niveau le plus élevé. Il reste environ 14 jours à cette hauteur dans une espèce d'équilibre. Il décroît ensuite successivement jusqu'au 20 Mai de l'année suivante. Le mouvement des eaux s'arrête alors jusqu'au solstice d'été. Lorsque le Nil entre en Egypte, dans le temps des grandes

(1) Bruce, Trav., V, p. 353.
(2) Girard, Observ., p. 200.

eaux, il est rempli de sable et de limon, et ses eaux ont une teinte rougeâtre. Il garde cette couleur pendant toute l'époque de l'inondation, et ses eaux ne s'éclaircissent que lorsqu'elles rentrent dans leur lit.

Girard a représenté par une courbe (1) les lois de la crue et de la décroissance du Nil, pendant les années 1799, 1800 et 1801. Ces calculs sont les plus exacts qui aient été faits jusqu'alors, et la courbe varie selon les différentes années. En 1799, l'inondation fut très faible; elle atteignit, le 25 Septembre, sa plus grande élévation qui était de 6 mètres 857 millim. au-dessus du niveau le plus bas. L'inondation fut très forte en 1800; elle s'élevait, le 4 Octobre, à 7 mètres 961 millim. La hauteur moyenne (2) des deux années 1799 et 1800 peut donc être évaluée à 7 mètres 419 millim., ce qui équivaut à 15 coudées 17 pouces sur l'échelle de la Meqyas (nilomètre du Caire), et à 14 coudées du nilomètre d'Eléphantine. La coudée égyptienne porte le nom de *dra*. Ce résultat des observations faites par les ingénieurs et les physiciens français a une grande importance, en ce qu'il nous donne la solution des erreurs et des contradictions des siècles précédens; ces contradictions et ces erreurs avaient toutes pour cause la politique des gouverneurs de l'Egypte qui, de tout temps, exagérèrent la crue du fleuve afin de tirer du peuple de plus forts impôts.

Depuis Hérodote (3) jusqu'à Leo Africanus, tous les auteurs s'accordent à dire que le Nil devait monter à 16 coudées (4) ou aune égyptienne, appelée *dra* aujourd'hui, pour donner une bonne récolte. On ne fixait les impôts dans toute l'Egypte que lorsque le Nil était parvenu à cette hauteur. Cet ancien mode d'établir l'impôt s'est maintenu jusqu'aujourd'hui. La ligne de la 16[e] coudée qui

---

(1) Girard, Observ., Table, fig. 1.
(2) Ibid., p. 202.
(3) Hérodote, II, p. 13.
(4) Girard, Observ., p. 256.

désigne le minimum d'élévation, s'appelle de là, dans le pays, «*l'eau du sultan* (1) »; On n'exige l'impôt que quand le fleuve atteint cette hauteur, car il n'inonde alors que la moitié des terres. Dès que le cheikh de la Meqyas a proclamé que le Nil a atteint la 16e coudée, on ouvre aussitôt la digue du canal; les fêtes commencent alors dans toute la terre d'Egypte; cependant la crue continue ordinairement encore et souvent elle monte jusqu'à 23 et 24 coudées. En 1801, la troisième année du séjour des Français en Egypte, on proclama au Caire que le fleuve était parvenu à 23 coudées 2 pouces, et cependant l'eau ne s'élevait réellement qu'à 18 coudées (2), à compter de la division la plus inférieure de la colonne du nilomètre. La plus haute crue n'a pas lieu, dans la Basse-Egypte, en prenant la moyenne proportionnelle de 30 ans (3), avant la première ou la seconde semaine de Septembre. Alors règne partout la joie, alors tout le monde s'aborde réciproquement avec des souhaits de bonheur; on perce solennellement le grand canal du Caire, et l'eau bienfaisante est aussitôt répartie dans tout le pays. Toutes les écluses s'ouvrent et la Basse-Egypte ressemble alors à un lac immense du sein duquel s'élèvent, comme des îles, les groupes des cités et des villages. Au commencement d'Octobre les eaux se retirent successivement du pays; la terre est fécondée; le laboureur y jette alors la semence et attend avec confiance la moisson qui va venir (4).

Il existe depuis long-temps une différence entre la longueur de la coudée de la Meqyas et celle de la mesure indiquée dans les proclamations publiques que l'on faisait annuellement à la population du Caire. Tous les voyageurs

(1) Abdallatif, Relation de l'Egypte, éd. de Sacy, IV, p. 330.
(2) Girard, Observ., p. 257.
(3) Capper, Observ., p. 75.
(4) Hérodote, II, c. 14.

européens antérieurs ne connaissant que les proclamations officielles ignorèrent complétement la véritable hauteur du nilomètre de la Meqyas. Ils n'avaient aucunes données positives, et tous leurs résultats doivent être inexacts, car ils partaient tous d'une idée fausse; tous calculaient d'après l'opinion que le Nil s'élevait autrefois à 16 coudées et qu'il monte aujourd'hui jusqu'à 23 et 24. La sagacité du célèbre voyageur Niebuhr découvrit, en 1762, que les proclamations journalières de la crue du fleuve ne s'accordaient pas, quant à la somme, au mouvement réel du fleuve. Après lui d'autres voyageurs, et entre autres Volney, firent la même observation; mais il leur fut impossible d'obtenir des données certaines. Nous sommes donc forcés de rejeter comme faux tous les calculs et toutes les hypothèses antérieurs sur l'accroissement de l'Egypte, parce qu'ils reposent sur des faits inexacts.

On proclame le matin et le soir, au Caire, le mouvement des eaux pendant la journée; la politique du gouvernement égyptien passe souvent quelques pouces sous silence, puis change et grossit tout à coup la somme, afin de proclamer à la fois un nombre plus fort et de répandre en certains momens l'espérance d'une riche moisson parmi la population de la capitale; cette supercherie produit toujours ses effets, et le peuple reçoit cette nouvelle avec les démonstrations de la joie la plus vive. L'Egyptien observe avec une attention inquiète le fleuve qui lui donne la vie; le Nil répand tour à tour l'anxiété ou la joie, car de ses eaux dépend le bien-être de toute une année : aussi le nilomètre de la Meqyas reste toujours sous l'influence de la police du Caire (1). Les mêmes raisons politiques confiaient autrefois aux prêtres la garde des nilomètres et en éloignaient le peuple avec soin. Aujourd'hui encore l'approche de la Meqyas est interdite au peuple

(1) Browne, Trav., p. 72.

égyptien. On cache, sous de fausses déclarations, le véritable niveau des eaux, parce que le fisc veut obtenir chaque année, quel que soit le niveau du fleuve, la levée complète de tous les impôts (1). Telle fut toujours la cause de cette supercherie, dont nous devons la découverte à l'occupation de l'Egypte par les armées françaises.

L'effet du débordement sur la formation du sol de l'Egypte est double ; il exhausse *premièrement le lit même du fleuve*, *secondement la vallée*; la vallée de l'Egypte est en même temps un produit de la nature et un produit de l'art, à cause des canaux et du barrage des eaux par les digues.

1. *Exhaussement du lit du Nil en Egypte.* — Le Nil n'a aucun affluent, ni dans son cours moyen, ni dans son cours inférieur, qui vienne modifier sa pente naturelle et la forme de son lit. Son lit est très grand, mais entièrement isolé, et ses formations et ses modifications sont plus faciles à étudier que celles d'autres fleuves, parce qu'elles présentent des phénomènes moins compliqués. Les riverains des autres fleuves n'en étudient pas l'histoire ; mais l'Egyptien qui voit dans le Nil la source de son bien-être, a bâti de bonne heure des observatoires sur ses bords, et, à l'aide de ces observatoires, il a tenu registre, jour par jour, de ses changemens et de son histoire. Quoique détruits depuis bien long-temps, leurs fondemens ont servi d'échelle pour mesurer l'exhaussement du Nil pendant chaque siècle. Si l'Egypte est un sol classique, le Nil aussi peut être appelé un *fleuve classique*, et il fut observé, étudié, pendant des milliers d'années ; ces observations ont fourni des résultats importans à la physique des fleuves en général, à l'étude de la formation de la surface de notre planète, à l'hydraulique et à l'hydrographie. Les nilomètres sont de véritables observatoires géographiques

(1) Girard, Observ., p. 258.

dont un seul a encore aujourd'hui sa destination première, et c'est le nilomètre de l'île de Roudah, au Caire. On en a découvert encore un second à Eléphantine, tel que Strabon nous l'a décrit. Il en existait encore d'autres, comme par exemple, du temps des Ptolémées, à *Hermonthis* et *Elethyia* (voy. plus haut); on en retrouve encore les restes, mais ils ne peuvent nous fournir de mesure précise; chaque temple possédait encore probablement des nilomètres mobiles, comme nous en voyons représentés si souvent dans les hiéroglyphes, avec l'image de Sérapis et avec le boisseau, sous la forme d'échelles, de degré, de siége, etc. (1). Deux monumens seuls nous offrent donc aujourd'hui des données certaines sur l'exhaussement du lit du fleuve lui-même.

Girard découvrit le nilomètre d'Éléphantine sur le mur du quai, absolument comme il est décrit par Strabon. (voy. vol. II, p. 416). La dernière coudée portait en chiffres grecs, le nombre 24, et désignait assurément la coudée égyptienne que les Ptolémées maintinrent en usage (2), parce qu'elle était l'ancienne mesure des Egyptiens. Les eaux du Nil ne dépassaient donc jamais ce terme au-dessous de la dernière cataracte du Nil, à l'époque de la construction de ce nilomètre; mais Girard ne découvrit ce nilomètre, le 23 juillet 1799, que parce que les eaux étaient encore très basses alors; un mois plus tard le nilomètre aurait été entièrement recouvert par les eaux et par conséquent invisible. Les débordemens actuels les plus forts s'élèvent plus de 7 pieds (2,413m) au-dessous de la 24e coudée de l'inscription grecque (3). Le lit du Nil s'est donc exhaussé de cette hauteur depuis

(1) Marcel, Mém. sur les nilomètres des anciens, dans la Descr. de l'Egypte, ch. II, p. 63.

(2) Girard, Mém. sur le nilomètre de l'île d'Eléphantine, Descr. de l'Egypte Ant., I, p. 10. — Girard, Observ., p. 261.

(3) Voy. la Table, dans Girard, fig. 8.

la construction de ce nilomètre jusqu'à nos jours. On n'a pas de raison pour supposer que l'ordre du monde soit changé depuis ce temps et que la quantité des pluies qui tombent en Abyssinie ait augmenté ou diminué depuis cette époque. Une inscription grecque du temps de l'empereur Septime-Sévère (193 à 211 de J.-C.), trouvée sur l'échelle du nilomètre, nous rapporte que, sous le règne de cet empereur, l'inondation dépassa de plusieurs palmes la 24e coudée. Elle s'élevait donc déjà alors au-dessus de l'ancienne limite. Ce fait était assurément un phénomène ordinaire au troisième siècle après Jésus-Christ, et l'ignorance seule de la garnison romaine de Syène pouvait le regarder comme extraordinaire. Les eaux dépassaient alors la 24e coudée de 0,31m. Depuis Septime-Sévère, c'est-à-dire depuis 1600 ans, le lit du Nil s'est donc exhaussé de 2 mèt. 11 centim. : ainsi l'exhaussement séculaire du lit du Nil dans la Haute-Egypte égale 0,132m.

Le second nilomètre qui peut nous offrir des données précises se trouve dans la Basse-Egypte, au Caire, à l'extrémité méridionale de l'île de *Roudah* (1). C'est une colonne de marbre blanc s'élevant au milieu d'un réservoir quadrangulaire qui communique au Nil par un petit canal. Cette colonne, appelée *Meqyas*, est divisée, depuis sa base jusqu'au-dessous du chapiteau, de 16 coudées, chacune de 24 pouces; chaque pouce, évalué d'après les mesures françaises, donne 0,541m. A l'époque de la construction de cette Meqyas, la 16e coudée désignait assurément l'état des eaux dans une année féconde; car il fut de tout temps important aux maîtres de l'Egypte de connaître le point où s'élevait le débordement, afin d'exiger du peuple les impôts les plus forts possibles. Aujourd'hui, quand le Nil ne dépasse pas les 16 coudées, l'année est mauvaise, comme, par exemple, celle de 1799, où

(1) Girard, Observ., p. 263, fig. 9.

le Nil ne s'éleva pas au-dessus de 16 coudées 2 pouces. Dans l'année fertile de 1800 il atteignit 18 coudées 5 pouces. Ainsi la différence de l'élévation du Nil dans les bonnes années, depuis l'époque de la construction de la Meqyas jusqu'à nos jours, est de 2 coudées 3 pouces, c'est-à-dire 1,149m. Le lit du Nil s'est donc exhaussé, au Caire, entre ces deux époques, de 1,149m, c'est-à-dire d'environ 3 pieds. La Meqyas fut reconstruite sous le calife Motawackel (1), en 847 (233 de l'hég.); par conséquent, au milieu du neuvième siècle. L'exhaussement séculaire du lit du Nil, qui est de 0,132m à Eléphantine, est donc ici 0,120m, différence presque insensible entre deux localités très éloignées, l'une dans la Haute, l'autre dans la Basse-Egypte (2). La cause de cette différence gît naturellement dans la pente du fleuve; le rapport des sections transversales, la rapidité du cours des eaux, phénomènes qui changent si souvent, agissent réciproquement l'un sur l'autre et égalisent leurs effets par les oscillations continuelles entre le maximum et le minimum de leur action. *L'exhaussement moyen* du lit du Nil dans toute la vallée est donc, en prenant la moitié des deux sommes, de 0,126m.

2. *Exhaussement de la vallée du Nil dans les plaines de Thèbes, Syout, Héliopolis, ou dans la Haute, Moyenne et Basse-Egypte.* — Dans certaines localités de l'Egypte l'exhaussement de la vallée présente un rapport différent à celui du lit du fleuve; cependant l'exhaussement moyen de l'une doit s'accorder généralement avec celui de l'autre : les surfaces du lit et de la vallée tendent continuellement, par leur action réciproque, à un parallélisme complet, de sorte que la nature les ramène toujours à un

(1) Marcel, Mém. sur la Meqyas, Descr. de l'Egypte, E. M., II, p. 29.

(2) Girard, Observ., p. 265.

équilibre harmonieux, quand même la main de l'homme l'aurait suspendu pour un temps. Voici maintenant les faits que nous offrent les localités isolées.

A. *Exhaussement du sol de Thèbes* (1). — La base des monumens de Thèbes est couverte en grande partie du limon du Nil, de sorte que la surface actuelle de cette grande cité antique n'est plus aujourd'hui la même qu'à l'époque de sa fondation. Suivant le rapport de tous les historiens, les anciens Egyptiens bâtissaient leurs cités et leurs monumens sur des terrasses qui les mettaient à l'abri de l'inondation; mais les eaux s'élèvent aujourd'hui si haut à Thèbes, que le colosse de Memnon apparaît, une partie de l'année, comme une île au milieu des eaux, et, après qu'elles se sont retirées, on le voit surgir au milieu des champs ensemencés. Ce sol est assurément le produit d'une alluvion postérieure, comme le prouvent une inscription du règne d'Antonin, c'est-à-dire du deuxième siècle, trouvée sur la face sud du piédestal, et la base du piédestal qui reposait sur un *forum* dallé ; ce pavé était encore à découvert cinquante ans après Jésus-Christ. On peut donc calculer exactement l'exhaussement du sol depuis 1600 ans, et nous trouvons qu'il est de 1,924^{m} ; l'exhaussement séculaire serait donc de 0,106^{m}. ou 0,100^{m}, dans les premiers siècles : l'exhaussement du sol dans la Basse-Egypte donne, en prenant la moyenne proportionnelle, 0,126^{m}, résultat qui s'accorde assez bien avec le précédent. Ce *forum* du Memnonium, comme toutes les villes et villages égyptiens, était assurément placé sur une terrasse factice, dont le sol se compose de matières hétérogènes et rapportées, qu'il est facile de distinguer du sol naturel de la vallée ; ce dernier se compose toujours de masses homogènes disposées en couches horizontales et formées par la boue noire du Nil.

(1) Girard, Observ., p. 268.

Les sphinx gigantesques de Carnac, enfouis (1) maintenant sous les terres cultivées, nous donnent un résultat analogue; ils nous montrent clairement que le pavé de l'ancienne Thèbes était au même niveau sur les deux rives du Nil, près des deux monumens. La terrasse factice de la partie ancienne de la ville où gisent les sphinx a été retrouvée à 18 pieds de profondeur (6 mètres); elle repose immédiatement sur le sol limoneux et horizontal qui s'étend à une profondeur que nous ne pouvons préciser. Les premières couches de ce sol sont assurément l'horizon primitif de la vallée, à l'époque où la ville de Thèbes n'était pas bâtie encore. La vallée s'est donc exhaussée de 6 mètres depuis la première fondation de Thèbes sur cette terrasse factice. Dans les ruines du palais de Luxor, on voit aux pierres du fondement, où le Nil les a baignées librement, que la différence du niveau actuel de la vallée de Thèbes avec l'ancien est d'environ 18 pieds (6 mètres) (2). Malheureusement l'histoire est muette sur l'époque où fleurit Thèbes et plus encore sur sa fondation et la construction des terrasses factices sur lesquelles elle repose. L'édification des digues qui soutiennent les eaux dut assurément précéder l'époque de la prospérité de cette contrée, et on doit regarder ces travaux comme les monumens les plus antiques de l'industrie de l'homme. Comme nous n'avons aucunes données chronologiques sur ces ouvrages, la différence de l'ancien niveau et du niveau actuel ne nous permet pas de calculer exactement l'exhaussement séculaire de la vallée du Nil; il nous est seulement permis de tirer quelques inductions par analogie. En effet, si la moyenne de l'exhaussement séculaire est de 0,126m, comme il résulte des calculs précédens, l'exhaussement de 6 mètres aurait dû s'opérer en 4760, et nous re-

(1) Girard, Observ., p. 275.
(2) Ibid., fig. 12.

monterions ainsi jusqu'à 2960 ans avant Jésus-Christ, c'est-à-dire 418 ans après le déluge. C'est alors que les hommes seraient venus s'établir dans la vallée et qu'ils auraient élevé des terrasses pour protéger leurs habitations contre les débordemens du fleuve.

Ce résultat a une haute importance pour l'histoire de l'homme et de la civilisation, et il est une conséquence toute directe d'observations géognostiques, hydrauliques et archéologiques. La position de l'obélisque de Luxor (1) s'accorde encore parfaitement avec lui; il est enfoui près de 4 mètres dans le sol du village dont la terrasse factice est élevée de près de 4,60m au-dessus de la plaine actuelle. Cette élévation de 4,60m est, dans toute la vallée du Nil, la hauteur normale de toutes les éminences factices sur lesquelles on bâtissait les villes antiques aussi bien que les villages modernes. Si les anciennes villes avaient la même hauteur au-dessus des campagnes, la plaine de Thèbes, à en juger par les couches du limon du Nil, se serait déjà exhaussée de 2 mètres depuis l'époque de la construction primitive de la terrasse factice jusqu'à l'époque de la fondation de Luxor. Il a fallu pour cela un laps de temps de seize siècles, et par conséquent Luxor aurait été bâti 1400 ans avant Jésus-Christ. Dans les décombres des murailles de Luxor on a retrouvé des fragmens avec des sculptures hiéroglyphes qui prouveraient que Luxor fut construit avec les débris de monumens plus anciens.

B. *Exhaussement du sol à Syout.* — Aucun changement important n'a eu lieu dans le système d'irrigation de l'Egypte depuis la construction des premières digues et des premiers canaux dans la Haute-Egypte : tout s'est maintenu dans la même disposition et le même ordre. Si l'éta

(1) Girard, Observ., fig. 13.

primitif des choses avait varié, il en serait résulté que les propriétaires des champs auraient dû, les uns perdre, les autres gagner, et ces changemens auraient produit des querelles, des guerres intérieures, des révolutions dont l'histoire de l'Egypte ne nous offre aucune trace. La digue qui, pendant l'inondation, sert de route dans la plaine de Syout est recouverte extérieurement du limon du Nil sur les deux côtés; mais, ayant pratiqué un puits de sondage à travers cette digue, on trouve le limon du Nil à 3,89m au-dessous de la plaine actuelle; le sol de la plaine se serait donc élevé de cette quantité depuis la construction de la digue de Syout, ce qui nous fait remonter à plus de 3,000 ans, c'est-à-dire 1,200 avant Jésus-Christ, si toutefois l'exhaussement séculaire suit la progression normale de 0,126m. Si la ville de Syout ou de Lycopolis fut bâtie à la même époque que la digue, cette ville ne remonterait pas plus haut que 1,200 ans avant Jésus-Christ, et, par conséquent, elle serait beaucoup plus jeune que Thèbes. C'était l'opinion de toute l'antiquité, et c'est aussi la nôtre que la Haute-Egypte a été peuplée et civilisée bien antérieurement à tout le reste du pays.

C. *Exhaussement du sol à Héliopolis.* — L'obélisque d'Héliopolis s'élève à 2 lieues du Caire; il est situé dans un sol cultivable, et, comme nous l'avons vu plus haut, il est exposé aux inondations. Il repose sur une pierre de grès placée aujourd'hui 1,88m plus bas que le niveau actuel de la plaine. La pierre de grès ou la base de l'obélisque est à peu près au même niveau que l'ancien pavé de la ville. Le dépôt du limon du Nil est de 1,732m. Les inondations ont exhaussé le sol de la plaine d'Héliopolis de 1,88m (l'exhaussement de celle de Thèbes est de 1,924m). Strabon nous rapporte qu'Héliopolis était encore habitée, lorsque Thèbes était déjà en ruines; l'exhaussement de la plaine devrait ainsi être moindre à Héliopolis

qu'à Thèbes; mais la masse réunie des eaux s'élève à Héliopolis, dans la vallée inférieure, beaucoup plus haut qu'à Thèbes, comme l'indique partout la trace des eaux; or l'épaisseur du dépôt du fleuve correspond toujours à la hauteur de l'inondation. En effet les couches du dépôt ou les exhaussemens séculaires du sol, à Thèbes, sont à celles d'Héliopolis comme 1^m à $1,50^m$; l'exhaussement séculaire près de la statue de Memnon, à Thèbes, égalerait ainsi $0,10^m$, et, près de l'obélisque d'Héliopolis, $0,15^m$. Il a fallu 1,200 ans pour accumuler une couche de 1,752 d'épaisseur à la base de l'obélisque; le barrage (1) des eaux étant ici beaucoup plus fort et leur séjour beaucoup plus long, il doit en résulter naturellement, dans le Delta, un exhaussement beaucoup plus grand = 0,126; ce qui confirme l'hypothèse d'Hérodote sur la formation postérieure du Delta.

Les recherches comparées que nous venons de faire sur le gonflement du Nil et l'exhaussement des couches de terrain ne partent pas, comme on l'a vu, d'opinions purement hypothétiques, mais de faits réels, mathématiquement mesurés, constatés par la critique, et qui nous permettent d'en déduire, d'après Girard, les dates probables de la fondation des villes et de la culture de la vallée. Nous allons considérer maintenant les autres forces naturelles qui ont contribué au développement géographique de la vallée du Nil et du Delta : l'histoire archéologique de ce grand fleuve classique pourra ensuite nous servir de modèle et de point de comparaison pour toutes les autres localités analogues de la terre.

Le dépôt du limon et les eaux n'ont pas seuls changé la surface de l'Egypte; les vents ont aussi contribué à la modifier en y roulant continuellement des masses de sable.

---

(1) Girard, Observ., p. 285.

Les déserts arides et brûlans de la Libye où le sable s'échauffe jusqu'à 56° de Réaumur, le manque de pluie dans toute cette grande contrée qui s'étend entre l'Atlas, le Niger et le Nil, échauffent et raréfient tellement l'atmosphère que, pour rétablir l'équilibre, un vent du nord souffle constamment sur la côte septentrionale de l'Afrique. La position de l'Atlas et d'autres circonstances font que ce vent souffle en Egypte de l'ouest et du nord-ouest. Au solstice d'été, il vient directement du nord, parce qu'alors l'air plus froid se précipite avec plus de force dans l'atmosphère embrasée de l'Ethiopie.

Le vent de l'ouest et du nord-ouest chasse continuellement devant lui les sables mouvans du désert de Libye, et ils auraient recouvert depuis long-temps la terre d'Egypte sans les rangées de dunes qui se forment partout où des buissons et des broussailles offrent aux sables les plus faibles obstacles. Ces broussailles croissent près du bord du fleuve et des canaux, et offrent déjà au désert des barrières naturelles. Le canal de Joseph dans la moyenne Egypte et le canal de Babyré dans la Basse-Egypte furent creusés, comme nous l'avons vu plus haut, pour servir de digues artificielles contre l'empiétement progressif du désert. Dans les lieux qui manquent de canaux, le désert a envahi la terre cultivable et changé ainsi la forme de la vallée; peut-être même a-t-il refoulé le lit du fleuve à l'est vers la chaîne arabique par l'amoncèlement continuel des masses de sable à l'ouest de la vallée.

Outre le sable du désert, celui que le Nil entraîne avec lui de la Haute-Egypte a encore contribué à modifier la vallée; car, à chaque sondage, on remarqua que le limon du Nil reposait sur une couche de sable quartzeux. Ce sable quartzeux, différent du sable mouvant de la Libye, est mêlé de parcelles de mica et de fer magnétique que le Nil a sûrement enlevées à ses rivages en Nubie et à la région de grès de la Haute-Egypte.

Le limon argileux (1), que le Nil entraîne dans son cours, vient encore de plus haut, car on ne trouve pas de sol argileux immédiatement au-dessous des cataractes de Syène. Le sable ne peut être entraîné que par un courant rapide; et, dans les endroits où le fleuve devient plus paisible, il se dépose en bancs sur lesquels l'eau coule plus paisible encore; alors elle dépose du limon, et forme ainsi des terres cultivables. De cette manière, le Nil dépose, dans toute la largeur de la vallée, un sol que les eaux peuvent sillonner facilement : cependant le Nil a toujours été plus refoulé à l'est vers la chaîne arabique. Le Nil détruit ainsi ses rivages avec autant de facilité qu'il les forme. Les cailloux les plus pesans tombent les premiers, et forment des talus escarpés, tandis que les sables plus légers se superposent au premier dépôt en courbes plus inclinées, plus convexes. Comme le dépôt se forme en caps saillans vers le fleuve, le courant agit sur ses rives en ricochets successifs, et transporte continuellement les masses de distance en distance, jusqu'à ce qu'il les entraîne à la mer. Le fleuve modifie ainsi lui-même son ouvrage; et c'est ainsi qu'il a successivement sillonné toute la largeur de la vallée égyptienne.

Cela nous explique pourquoi, dans les sondages de toute la section transversale de la vallée, on trouva partout une couche de limon superposée à une couche de sable de même nature que celui du lit du fleuve. Mais c'est un fait remarquable que la couche de limon devient de plus en plus épaisse à mesure que la vallée approche du désert. Les eaux ont toujours laissé tomber les masses de sable les plus pesantes là où leur cours était plus rapide, c'est-à-dire près du courant, tandis qu'à la bordure de la vallée, près du désert, où elles restaient plus long-temps stagnantes, elles ne déposaient que les masses plus légères,

(1) Girard, Observ., p. 289.

c'est-à-dire le limon. Depuis que l'état présent des choses est devenu l'ordre nouveau de la vallée, le milieu de l'Egypte est seul traversé et remué par le fleuve; les parties plus éloignées, situées près des deux bordures de la vallée, restent pendant ce temps-là en repos; et c'est pourquoi aussi elles se composent de couches horizontales.

Dans le principe, le Nil exhaussait davantage ses rives, parce qu'il les couvrait plus tôt et plus long-temps; mais le temps a changé ce rapport : les campagnes les plus éloignées, situées près des bords de la vallée, étant plus basses (1) que les rives, l'eau qu'y conduisent les canaux y séjourne plus long-temps que dans les campagnes placées près du fleuve, et qui forment, au milieu de la vallée, un arc convexe sur le haut duquel coule le Nil. Comme cet arc convexe est formé par du sable, l'eau du Nil le pénètre facilement : la pression latérale la fait filtrer à travers les rives, et elle forme ainsi une nappe d'eau souterraine (2) que l'on trouve toujours à une certaine profondeur, même sous la surface la plus sèche. Cette nappe filtre des deux côtés dans les terres plus basses qui avoisinent les chaînes de montagnes. Il s'est formé ainsi, tout près du fleuve, un sol toujours à sec, ou du moins très peu exposé aux inondations, et qui est très propre à la culture de la canne à sucre, de l'indigo et du coton (3). Ces végétaux ne pourraient réussir dans le sol inondé; aussi leur culture n'est devenue possible que dans les temps modernes, et ils étaient entièrement inconnus aux anciens Egyptiens.

Le sol inondé est la bonne terre de labour qui a fait de tout temps la richesse de l'Egypte (4). Quand l'eau du Nil

---

(1) Reynier, Mémoire sur l'Egypte, IV, p. 12.
(2) Girard, Mém. sur l'Egypte, I, p. 16.
(3) Reynier, Mém. sur l'Egypte, IV, p. 12.
(4) Moïse, I, B, p. 41.

y a séjourné une moitié de l'année, le sol est saturé de principes nutritifs qui produisent, pendant l'autre moitié, les moissons les plus abondantes, sans qu'une goutte de rosée ou de pluie tombe du ciel, comme cela est dans la plus grande partie de l'Egypte.

La quantité de l'eau (1), pendant l'inondation, est, en prenant la moyenne, neuf fois plus grande que dans le lit du fleuve pendant la saison de la sécheresse : le fleuve décharge alors dans la mer 782 mètres cubes d'eau en une seconde, et pendant l'inondation, 6,824 mètres cubes. Mais les calculs faits à Syout ont prouvé que, dans les plus grandes eaux, le Nil dépense un volume d'eau vingt fois plus grand que dans les basses eaux.

Quand le courant n'entraîne pas de parties étrangères, le fleuve roule les eaux les plus limpides; elles servent de boisson dans toute l'Egypte, et on peut les employer pour faire cuire les mets et dans d'autres préparations, à la place de l'eau distillée ou de l'eau de pluie qu'il est presque impossible de se procurer en Egypte (2). Elle est alors parfaitement claire, et les anciens la célèbrent dans les termes les plus approbateurs : *Nulli fluminum dulcior gustus est*, dit Sénèque; et Gallien : *Mulierum partus insigniter adjuvat.* Aujourd'hui encore, elle est dans la poésie le symbole de la beauté, de la douceur, de la grâce, et les Kadankas du Fezzan (3) s'excusent, dans leurs chants, sur son influence quand elles cèdent aux instances de leurs amans.

Quand le Nil commence à gonfler, ses eaux sont encore claires comme celles d'un torrent de montagnes; elles prennent ensuite une teinte verdâtre, ce qu'il faut attribuer aux débris de végétaux qu'elles entraînent des

---

(1) Girard, Mém. sur l'Egypte, I, p. 16.
(2) Reynault, Analyse de l'eau du Nil, Mémoire sur l'Egypte, p. 41.
(3) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 131.

marais stagnans du pays des Shangalla ; enfin elles deviennent rougeâtres (1), couleur produite par les parties terreuses qu'elles entraînent de la terrasse de Sennaar. A cette époque l'eau du fleuve est encore potable.

C'est alors qu'elle féconde le pays ; le limon qu'elle contient en dissolution se répand en couches horizontales sur toutes les campagnes : il contient surtout de l'alumine, du carbonate de chaux et de magnésie qui ont la propriété d'un excellent engrais (2). Alpin nous dit que les terres sont si bien engraissées par ce dépôt des eaux qu'elles n'ont pas besoin d'être fumées. D'après l'analyse que Regnault a faite de l'eau du Nil, 100 parties de limon contiennent 11 parties d'eau, 9 de carbonne, 6 d'oxyde de fer, 4 de cailloux, 4 de magnésie, 18 de chaux et 48 d'argile.

C'est donc avec raison que les habitans actuels de la vallée appellent le Nil, *El-Fayd* et *El-Mobarek*, l'abondance, le fleuve saint (3) : ces appellations doivent paraître bien naturelles quand on pense que la nature, par une merveilleuse bienfaisance, donne en abondance les eaux vivifiantes et fécondes à un pays où il ne tombe pas une seule goutte de pluie, précisément dans la saison la plus brûlante et la plus sèche qui, sans cela, devrait tout dessécher et tout flétrir, lorsque le ciel est serein, pur et sans nuages. Ce phénomène a de tout temps causé l'étonnement et l'admiration des peuples qui ne pouvaient en comprendre clairement la cause, quoique Hérodote l'eût déjà indiquée.

Pendant la saison de la sécheresse, le Nil devient salé à Rosette, à 1 lieue 1|2 de la mer, parce qu'alors ses eaux ne sont pas assez fortes pour entretenir leur cours par

---

(1) Sotira, Mém. sur l'Egypte, IV, p. 185.
(2) Mém. sur l'Egypte, I, p. 351.
(3) Ibid., II, p. 72.

deux embouchures à la fois. L'eau du Nil n'est pas potable en ce lieu, dans cette saison, et les bas-fonds ne permettent pas, même aux barques les plus légères, de naviguer sur le bras de Radchid. L'eau de la mer pénètre alors dans le Delta.

Mais, à l'époque de l'inondation, c'est tout le contraire; ce bras a beaucoup d'eau, et alors les bateaux, favorisés par les vents du nord, remontent facilement le fleuve jusque dans la Haute-Egypte. Huit jours de navigation suffisent toujours alors pour aller du Caire à Syout (1).

1re Remarque. — *Opinions sur les divisions du Nil.*

Les eaux du Nil entraînent évidemment les masses de terre fertile ou de limon, dont elles font présent à l'Egypte, des montagnes de l'Abyssinie dans les basses-terres, comme le Rhin entraînait les terres de plusieurs départemens de l'empire français dans les Pays-Bas et la Hollande. C'est un fait politique remarquable, que, dès la plus haute antiquité, les empereurs d'Ethiopie fondèrent sur ce motif leurs prétentions à un tribut qu'ils exigeaient de l'Egypte, ainsi que l'assurèrent les ambassadeurs éthiopiens à la cour du grand-mogol Aureng-Zeb, résident à Delhi (2), et que, dans notre siècle, l'empereur des Français essaya de faire valoir, par les mêmes motifs, ses prétentions sur la Hollande. Lorsque les sectateurs de l'islamisme eurent conquis l'Egypte, et qu'ils persécutaient partout les Chrétiens, un empereur d'Abyssinie, que l'histoire nomme Lalibala (1200), avait conçu le plan de détourner le cours du Nil, et de mettre ainsi l'Egypte à sec.

On donne comme un fait historique qu'au douzième siècle, le débordement n'eut pas lieu une certaine année; le sultan Moustansir envoya alors un ambassadeur en Ethiopie, avec de grands présens, pour engager le roi à détruire la digue; aussi l'inondation reparut l'année suivante (3).

Quoique ne reposant que sur de pures traditions, ces idées sont dominantes dans le pays, dès l'antiquité (*antiqua et constans fama*

(1) Browne, Trav., p. 121 et 183.
(2) Fr. Bernier, Voy., II, p. 345.
(3) Elmazin, Histoire des Sarrasins.

est) (1). On croit surtout que le Nil ne dirige pas toutes ses eaux en Egypte, et que l'art pourrait l'en détourner. La supposition d'une communication du Nil avec le Niger, rapportée plus haut, repose sur une assertion ancienne, que le bras gauche du fleuve coule dans le pays des Noirs, et le bras droit en Egypte. Abba Grégorius affirme aussi qu'au-dessous de Dongolah, un bras du Nil se dirige dans le désert de Libye, à travers El-Wah ou les oasis; mais Browne a complétement réfuté cette opinion (2).

On trouve encore également dominante l'opinion qui admet la possibilité de détourner le Nil dans la mer Rouge (3). Browne ne trouva, entre le Nil et le port de Kosseyr, aucune trace d'un ancien canal ou d'un fleuve, dont on avait auparavant supposé l'existence. Il rencontra une plaine parfaitement unie jusqu'à la mer (4); mais cette plaine ne part pas immédiatement du niveau du Nil, situé plus bas que l'horizon de la route. Belzoni fit les mêmes remarques, dans son voyage à travers la vallée de Berénice.

L'auteur de l'Histoire du Canal du Midi (5) se crut autorisé, par ses propres observations, faites sur les lieux, à penser qu'un bras du Nil, sinon tout le fleuve, prit autrefois son cours à l'ouest, à travers le désert de Libye; il aurait suivi alors la vallée du Fayoum et le Bahar-Bela-Mâ ou Bahar-El-Farysh, c'est-à-dire le Fleuve vide, appelé ainsi, parce qu'il est toujours sans eau (6).

Il fut amené à cette opinion par la tradition égyptienne, rapportée par Hérodote, que, dans les temps anciens, le Nil prenait son cours à travers le désert de Libye; des faits géologiques confirmaient aussi cette hypothèse, et rendaient probable que le cours du Nil avait été détourné, à l'est, par les écluses élevées près du lac Mœris et par la construction du canal de Joseph. C'est depuis lors que se formèrent le Delta et les sept embouchures régulières du Nil; c'est depuis lors que fut créé le système des canaux artificiels, et que commença la culture de la Basse-Egypte.

On attribue au roi Menès la construction de ces digues puissantes, qui, seules, étaient capables de produire de tels résultats, et qui,

---

(1) Ludolf, Hist. Æth., liv. I, c. 8. — Bermudez, dans Purchas, Pilgr., II, fol. 1171.

(2) Langlès, dans Hornemann, Voy.

(3) Bruce, Trav., III, p. 710.

(4) Browne, Trav., p. 148.

(5) Andréossy, Mém. sur l'Egypte, I, p. 223.

(6) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 20, et Rennell, ibid., p. 197.

aujourd'hui encore, excitent l'étonnement des voyageurs (1); mais ce roi n'est sans doute ici que le représentant et le symbole de la force énergique des premiers temps.

Les tentatives faites pour établir une communication entre le Nil et le golfe arabique seront indiquées plus bas, lorsque nous parlerons de l'isthme de Suez, comme frontière entre l'Arabie et l'Egypte, et comme le chemin qui conduit de l'Asie en Afrique.

§ 29.

3e Eclaircissement.

Histoire de la formation du Delta.

Ces recherches dont les savans de l'expédition française ont enrichi la connaissance physique de l'Egypte, et en général celles de toute la terre, nous apprennent à mieux comprendre les expressions d'Hérodote qui appelle le sol de la vallée égyptienne un don de l'activité créatrice de fleuve (δῶρον του ποταμοῦ, ποταμὸς ἐργατικὸς) (2). Conduits et secondés par ces recherches, nous pouvons maintenant indiquer les traits principaux de l'histoire de la formation du Delta.

Il fut un temps où le Delta n'existait pas encore, et où sa place était occupée par un Delta négatif ou une vaste embouchure. (Voy. vol. I, *Système des eaux*, *Observations prél.*) Tous les naturalistes qui ont visité l'Egypte, n'ont pu se défendre de la pensée que la vallée du Nil était autrefois un golfe de la mer, comme aujourd'hui le golfe arabique, et que la contrée du Delta actuel entre Alexandrie et Péluse formait la vaste entrée de ce golfe (κόλπος θαλάσσης) (3) entre le Mokattam et les promontoires

(1) Girard, sur l'irrigation, l'agriculture et le commerce du Fayoum, Mém. sur l'Egypte, III, p. 329.

(2) Hérodote, II, c. 5 et 11.

(3) Ibid., c. 10.

de la chaîne libyque. Sur les parois escarpées et saillantes du Mokattam (1) on reconnaît encore, aux fissures horizontales et aux excavations, l'effet de ce séjour antérieur des flots, et ces traces sont beaucoup plus évidentes que les frottemens des eaux de Saussure (2) sur les hauteurs du mont Salève, près de Genève. Une foule d'autres circonstances parlent encore en faveur de cette hypothèse. Puisque les eaux baignèrent autrefois le pied du promontoire des pyramides, 70 à 80 pieds plus haut que leur niveau actuel, il faut que, depuis cette époque jusqu'à nous, il se soit écoulé un grand espace de temps pendant lequel le Delta ait pu se former (3). Mais cette époque remonte au-delà de toutes les données de l'histoire, et ceux qui en ont fait mention les premiers ne l'ont regardée que comme une hypothèse (4).

Dans les premiers temps, le Nil commença donc par combler la vallée depuis Eléphantine jusqu'au cap des Pyramides et même aussi le golfe du Delta. Dans la Haute-Egypte la violence du fleuve, augmentée par l'étroitesse de la vallée, devait entraîner des masses de débris avec elle; mais lorsque le lit du fleuve était devenu plus large (5), ces masses détachées devaient tomber au fond et se déposer peu à peu, parce que le fleuve ne pouvait pas les rouler plus loin. Ces débris se déposant surtout au milieu du fleuve, comme un banc de sable primaire et un sol de Delta, divisèrent bientôt les eaux en deux courans, l'un à droite, l'autre à gauche, et formèrent ainsi la bifurcation du Nil.

Au milieu de chacun de ces deux courans séparés, il

(1) Reynier, Mém. sur l'Egypte, I, IV, p. 4.

(2) Saussure, Voy. dans les Alpes, éd. de Neufchâtel, 1780-1788, I, ch. VII, p. 222.

(3) Herod. Geogr., dans Bredow, p. 592.

(4) Hérodote, II, p. 14.

(5) Girard, Observ., p. 293.

dut se former bientôt un nouveau banc secondaire qui gagna chaque jour en étendue, et finit par se réunir au premier. C'est ainsi que se forma, comme base du Delta, sa pointe méridionale devant laquelle il s'élargit toujours de plus en plus à cause de la divergence des bras. Outre ces deux principaux cours, il s'en forma en même temps d'intermédiaires qui durent d'abord se diriger d'après les premiers, et leur être toujours subordonnés; cependant ils présentent, dès le commencement, les variations les plus diverses, et ils deviennent successivement des bras, des lagunes ou des lacs. Ces variations continuelles avaient besoin tantôt d'être favorisées et tantôt combattues, c'est-à-dire que l'art de l'homme devenait toujours de plus en plus nécessaire, car il avait la puissance de les modifier : la formation des deux bras primitifs resta au contraire entièrement abandonnée à la nature, parce que l'art n'aurait jamais pu dompter la force plus grande de leurs flots. Ces deux principaux bras primitifs étaient assurément ceux de l'extrémité du Delta, le bras de Canope, à l'ouest, et le bras de Péluse, à l'est (1). Comme ils roulaient à la mer, presque tout le volume des eaux du Nil, tous les débris charriés par le fleuve durent se déposer à leur embouchure, et cela dut arriver presque exclusivement tout le temps qu'ils furent en fonction. Les rives s'étendaient ainsi entre deux bandes de sable qui étaient leur propre ouvrage, et leurs embouchures s'avançaient toujours de plus en plus en avant du golfe, et se prolongeaient dans la mer, au nord, plus loin que le reste de la côte. Le développement du cours de ces bras devenait ainsi toujours de plus en plus grand, mais leur pente diminuait dans la même proportion.

Cet état de choses doit être regardé comme la troisième période de la formation du Delta; c'est alors que les eaux

(1) Girard, Observ., p. 294.

durent se jeter dans les canaux intermédiaires où elles trouvaient un cours plus rapide que dans les deux premiers. Une partie du bras de Canope se déchargea à l'est par l'embouchure BOLBITINE (près de Rosette), et une partie du bras de Péluse, par l'embouchure SÉBENNITIQUE (près de Damiette). Cette révolution s'opéra successivement comme presque toutes les révolutions de la nature, et c'est pourquoi nous n'avons là-dessus aucune donnée historique. Mais ce rétrécissement de la largeur du Delta entre les nouveaux bras est plus récent que Pline ; car, d'après cet auteur, le bras de Canope et celui de Péluse sont encore les bras principaux ; or, ils sont entièrement arrêtés aujourd'hui, comme nous l'avons vu plus haut. Les deux principaux bras plus récens de l'intérieur du Delta, le bras de ROSETTE et celui de DAMIETTE, s'enrichirent successivement de ce que perdaient les deux autres situés à l'extrémité. Les nouveaux bras portèrent peu à peu leurs embouchures en avant, vers le nord, dans cette époque de leur action et de leur richesse ; aujourd'hui ils occupent dans le système hydrographique de l'Egypte, la même fonction et le même rôle qu'occupaient autrefois les bras de Canope et de Péluse à l'époque où leurs eaux cessèrent de couler, et où elles se portèrent dans l'intérieur du Delta. Autrefois, elles agrandissaient le Delta beaucoup plus rapidement qu'aujourd'hui. Les villes de Rosette et de Damiette situées au douzième siècle à l'embouchure de leurs bras respectifs en sont aujourd'hui à la distance de près de 2 lieues.

En comparant le développement de l'ancien bras de Péluse jusqu'au lac Menzaleh, situé presque au même niveau que la mer Méditerranée, avec celui du bras actuel de Damiette, on trouvera qu'ils sont l'un à l'autre, sous le rapport de la longueur, comme 17 à 18. Si les eaux du Nil étaient arrêtées aujourd'hui entre le Caire et la bifurcation du fleuve au Ventre-de-la-Vache, le canal de

Péluse reprendrait son ancienne fonction de bras principal.

Les eaux du bras de Damiette ont réellement une tendance à se jeter dans le CANAL DE MENOUF, parce que son développement est moins grand, entre la bifurcation et l'embouchure, que celui de Rosette entre ces deux points. La digue de Fara'ounyeh, élevée à l'origine du canal de Menouf, se rompit il y a quelques années, et les eaux se précipitèrent alors avec une violence épouvantable vers le Nil occidental. Le bras de Damiette perdit ainsi beaucoup d'eau; la mer y pénétra jusqu'à *Fareskour*, inonda et désola les campagnes. C'est ce qui arriverait aussi, si l'on négligeait d'entretenir les digues et les étangs des canaux de MOUEYS (*Tanitis*) et d'ACHMOUN (*Mendesius*) qui se jettent tous deux dans le lac Menzaleh. Les campagnes des environs de Damiette se changeraient alors en lagunes semblables aux lacs Menzaleh et Bourlos.

Les travaux des hommes s'y opposent encore aujourd'hui; mais la marche de la nature amènera infailliblement cette nouvelle période. Les bras de Rosette et de Damiette devenus trop longs, et leur pente diminuant de plus en plus à cause de l'encombrement du lit du Nil, perdront un jour leurs eaux, et se chercheront, sur une pente plus rapide, un chemin plus court pour arriver à la mer.

Les bras du Nil sillonnent ainsi le Delta successivement et dans des directions différentes; ils oscillent de côté et d'autre pour se frayer leur route à la mer, sur la ligne qui possède la plus forte pente, et cette tendance des eaux modifie nécessairement sans cesse l'étendue du Delta, sans cependant changer visiblement sa forme.

Tels sont les traits principaux de l'histoire de la formation du Delta. Pour compléter cette exposition hydrogéographico-historique, nous n'avons plus qu'à étudier la

limite du Delta du côté des flots de la mer et le jeu remarquable des dunes de sable.

La côte de l'Egypte, à l'ouest du désert de Libye, jusqu'à la décharge de l'ancien bras de Canope, près d'*Aboukir*, ou la côte d'Alexandrie, située en dehors du Delta, est éternellement fouetté par les vents violens du nord et du nord-ouest. Sans les écueils de roches calcaires qui forment un grand nombre de basses chaînes en avant de cette côte (1), et que la mer a partout rongés et déchirés, la Basse-Egypte aurait été depuis long-temps submergée, de ce côté, par les flots. Le Delta ne doit donc pas seulement son existence aux matières charriées par le Nil, mais encore au rempart dont le protégèrent les écueils avancés de la côte d'Alexandrie. Le fort d'*Aboughir* ou *Aboukir*, sur la dernière crête de cette chaîne, au nord-est, doit être regardé comme la limite des roches solides du continent africain. A l'est de cet écueil, les vagues et les vents portent continuellement le sable de la mer au sud-est dans les terres. C'est ainsi que se formèrent, à l'embouchure du bras de Rosette, des barres qui, de tout temps, l'ont bifurqué. Le bras de Rosette charrie aussi du sable qu'il laisse tomber, à son embouchure, en *bancs de sable* et en barres; il brise ensuite lui-même l'obstacle qu'il a créé, et produit, à son embouchure, des brisans dangereux, des courans et une agitation continuelle. Ce phénomène est connu sous le nom de *boghazze* du bras de Damiette et du bras de Rosette; ces boghazze jettent sans cesse le sable du fleuve sur la rive gauche où, se mêlant au sable de la mer, et roulé par les vents du nord-ouest, il recommence de nouveau son mouvement circulaire.

Il en est autrement sur la rive droite du Nil, où le sable forme d'étroites langues qui séparent les lagunes de

(1) Girard, Observ., p. 297.

Bourlos, de la mer. Les vents et les courans donnent à ces dernières leur direction et leur forme; souvent le sable mouvant est jeté dans l'intérieur par-dessus les basses lagunes de Bourlos, quelquefois jusqu'au canal *Tabanyeh*, à 4,000 pieds de distance. Le bras de Damiette ne charrie que le sable de la Haute-Egypte, mais il arrête le sable mouvant qui vient du lac de Bourlos. Ces masses de sable, entraînées à Damiette, y forment un grand nombre de barres et de boghazze, dont le mouvement est circulaire (1) comme sur le côté occidental. Une partie du sable des dunes est jeté dans le lac de Menzaleh qui en serait depuis long-temps comblé, si les bras de Mendès, de Tanis et de Péluse ne le ramenaient pas à la mer. Les vents de l'ouest et du nord-ouest le jettent ensuite jusqu'à Péluse; puis il va s'amonceler sur l'isthme sablonneux où se trouvant en communication avec les sables de Syrie, il forme les dunes de l'isthme de Suez.

Les déserts de l'isthme à l'est du Delta sont différens de ceux de l'ouest. Le désert libyque occidental ne présente que des sables légers et mouvans, apportés en ce lieu par les vents. Le désert oriental de Suez (2) est au contraire une surface unie, composée de galets et de cailloux trop lourds pour être roulés par les vents de l'ouest et du nord-ouest. Depuis plusieurs milliers d'années, cette surface est entièrement rase, et les vents en ont balayé depuis long-temps, à l'est, toute la poussière et tout le sable. Si l'on sonde même le terrain à une grande profondeur, on trouve que l'isthme de Suez ne se compose que de cailloux roulés, de gros galets et de sable plus fin qui furent irrégulièrement amoncelés en ce lieu, lorsque deux courans de la mer s'y rencontraient et travaillaient encore ce point de la terre. L'un y apportait les matières de la Méditerranée,

(1) Girard, Observ., p. 303.
(2) Ibid.

l'autre de la mer Rouge. Se rencontrant à la place qu'occupe l'isthme actuel, ils se tenaient l'un l'autre en équilibre et en repos ; ils laissaient alors nécessairement tomber les débris qu'ils avaient arrachés aux écueils des côtes, le long desquelles avaient passé leurs flots.

C'est dans ces faits qu'il faut chercher les causes de l'état actuel de la vallée du Nil et de son Delta ; celui-ci, successivement couvert d'eaux et de débris de nature différente, s'avance vers la mer, toujours en changeant de forme, comme un nouveau Protée : tantôt fertile et chargé de fruits comme le jardin d'Eden, tantôt marécageux et désert, il commence le combat antique et toujours renouvelé entre Osiris et Typhon, sans que la victoire ou le champ de bataille appartienne jamais exclusivement à l'un et à l'autre.

Selon Hérodote, le Delta fut long-temps, à l'exception de la contrée thébaïque, un grand marais (ἕλος) (1) d'où ne s'élevait aucune terre au-dessous du lac Mœris. Il se changea ensuite en terres marécageuses ; la main de l'homme y traça des canaux d'irrigation, éleva des digues, et l'histoire de la culture du Delta commença sous le règne de Sésostris ; bientôt on mesura si exactement les campagnes, que l'on comptait jusqu'aux *orgyes* ou brasses (2). La fertilité du Delta fit de ce pays un grenier d'abondance ; d'abord pour ses voisins, et plus tard pour Rome et Bysance. Le Delta exerça alors une grande influence sur l'histoire de ces monarchies qui embrassaient le monde. Lorsque l'on négligea l'entretien des canaux, une partie de cette fertile contrée se changea en marais ; et l'autre en solitudes de sable. C'est à cette période qu'en est maintenant le Delta, dont la bordure est entourée aujourd'hui des marais stagnans ou lagunes de Menzaleh, de Bourlos

(1) Hérodote, II, c. 4.
(2) Ibid., c. 6 et 102.

(Berelous), d'Edkou, de Maadieh et de Mariout. Cependant un grand nombre de canaux arrosent encore le pays. Tourtechot en compta quatre-vingt-dix dans le Delta. Autrefois il ressemblait à un jardin délicieux, tout couvert de villages où régnait l'abondance.

Avant l'expédition française et encore dans les premières années du dix-neuvième siècle, l'intérieur en était presque entièrement inconnu (1). Les habitans étaient en guerres continuelles entre eux. Divisés en deux partis, appelés *Sad* et *Hharam*, et se portant l'un à l'autre une haine mortelle, ils se livraient d'éternels combats sans connaître la cause de leur inimitié. Les villages et les habitations nouvelles s'élevèrent sur les débris des terrasses factices d'un grand nombre de villes antiques. A mesure que les déserts resserraient le Delta au-dehors et pénétraient même plus avant, les hordes des Bédouins, enfans du désert, y étendirent leur terrible puissance. La campagne est habitée par des Bédouins nomades ou par d'autres tribus qui se sont fixées en un lieu en devenant Fellahs; les anciens possesseurs du pays, les Cophtes, ont été refoulés dans les villes.

4e Eclaircissement.

La vallée de l'Egarement, la vallée des lacs de Natron et le côté occidental de la Basse-Egypte en dehors du Delta, ou la province Maréotide.

Pour compléter les faits géographiques les plus importans qui composent l'ensemble scientifique de la géographie de l'Egypte, il nous faut encore étudier les deux vallées transversales qui coupent, au-dessus de la bifur-

---

(1) Girard, sur le Delta, Mém. sur l'Egypte, III, p. 356.

cation du Nil, la chaîne arabique à l'est et la chaîne libyque à l'ouest, c'est-à-dire la *vallée de l'Egarement* qui va à la mer Rouge, et la *vallée des lacs de Natron* qui va dans le désert de Libye. Nous décrirons aussi, à l'ouest du Delta, la contrée de *Mariout*, où s'élève Alexandrie. Ce pays, connu des anciens sous le nom de *Maréotis*, forme la transition de la Basse-Egypte au désert de sable de Sahara.

1. *Vallée de l'Egarement* (Bal-Tieh). — Cette vallée, partant du Caire, conduit, à l'est, aux puits salés, situés au sud de Suez. Elle doit son nom à une tradition qui raconte que les Israélites la traversèrent lorsqu'ils s'enfuirent d'Egypte par la mer Rouge. Girard et Dubois-Aymé (1) la visitèrent les premiers dans l'intérêt de la géographie. Elle traverse de l'ouest à l'est la chaîne arabique du Mokattam, déchirée par tant de coupures, et qui est restée en ces lieux complétement inculte et déserte. Selon le récit d'Abdallah (2), le calife Omar défendit de cultiver cette montagne sainte depuis Kosseyr jusqu'au Gibel-Yahmoum, c'est-à-dire la montagne Rouge qui domine la ville du Caire au nord-est. C'est sur ce mont Yahmoum que les premiers Musulmans, établis dans le pays de Messr, offraient, sous la voûte du ciel, leurs sacrifices et leurs prières. D'après l'ordre du calife Omar, le Mokattam ne devait servir que de lieu de sépulture pour les Musulmans, et, depuis ce temps, il est resté jusqu'aujourd'hui entièrement inculte et désert.

Cette vallée de *Tieh* a son ouverture au-dessus du Caire, près du village *Bezetin* (Beçatyn), et elle est encore habi-

---

(1) Girard, Description topographique de la vallée de l'Egarement, Mém. sur l'Egypte, III, p. 360.

(2) Abdallatif, Description de l'Egypte, éd. de Sacy, IV, p. 10, note 11.

tée aujourd'hui par les *Arabes-Terabin*. Sa plus grande longueur jusqu'à la mer Rouge est de vingt-six lieues (1); elle s'étend, de l'ouest à l'est, sur un niveau assez égal, et sans présenter de pente sensible, comme presque toutes les vallées transversales; de sorte que, si le niveau de la mer Rouge était un peu plus élevé, un bras de mer s'avancerait par cette vallée jusqu'au Nil. Cette conformation naturelle fait que la vallée de l'Egarement offre, pendant toutes les saisons, une communication commode entre le Caire et Suez; mais le projet d'y faire passer un canal rencontrerait des difficultés insurmontables, car le milieu de la vallée présente un exhaussement assez considérable, quoiqu'il ne paraisse pas remarquable à l'œil.

A l'ouverture, près de *Bezetin*, le sol est couvert de petites éminences de gypse et de fragmens de coquillages; 800 toises plus à l'est, la vallée est resserrée par des rochers calcaires qui se rapprochent de plus en plus des deux côtés; le sol est parsemé de cailloux roulés et nulle part cultivé. Au-delà de ce rétrécissement ou défilé, qui ne laisse libre qu'un passage de 120 pieds de largeur, le sol s'élève un peu; le même accident se répète encore deux fois, ce qui fait en tout *trois défilés*, dont le troisième occupe la position la plus élevée de la vallée et forme le partage des eaux entre le Nil et la mer Rouge. Cependant il paraît toujours à l'œil comme une surface plane, et est tout couvert de coquillages, surtout de *coquilles bivalves non pétrifiées* : ce fait force nécessairement à admettre qu'un bras de la mer passa autrefois à travers cette vallée transversale. A partir de cette contrée, près de laquelle se trouvent les fontaines de *Gouendelhy*, on descend de nouveau, mais toujours insensiblement, jusqu'au niveau de la mer Rouge, à travers une large vallée, au milieu de laquelle s'élève un cône de grès, qui a 450 pieds

(1) Girard, Description, etc., p. 367.

(150 mètres) d'élévation et 1,200 pieds (400 mètres) de tour : les Arabes l'appellent Graïboun. Après avoir traversé cette large vallée qui était autrefois un lac au milieu duquel ce mont s'élevait comme une île, on sort enfin de la chaîne de ce Mokattam, proprement dit, par une gorge qui laisse un passage de 180 pieds entre des roches calcaires. A l'est de ce dernier défilé s'étend, jusqu'à la mer Rouge, une grande plaine horizontale, toute sillonnée de fragmens de gypse, de roche calcaire et d'autres matières apportées par les eaux. La route se dirige ensuite au nord, passe devant les puits salés d'*Elz-Touareg* et aboutit au port de Suez.

2. *Vallées des lacs de Natron et du Bahr-Belama.* — Des traditions antiques, rapportées par les historiens, et la tendance générale des eaux du Delta vers l'ouest (voyez page 66), rendent très probable que, dans les premiers temps, le Nil s'était frayé une issue à travers le désert de Libye, avant d'avoir comblé de débris et de limon son Delta actuel. Les géographes arabes nomment, dans cette direction, une vallée desséchée qu'ils appellent *Bahr-Belama*, le fleuve sans eau, et les Arabes indigènes *Bahr-el-Fârigh*, le fleuve vide. Cette vallée se dirige du sud-est au nord-ouest : c'est très probablement la prolongation de la vallée de *Tamieh* qui porte le même nom dans le Fayoum (voyez page 42). Cette vallée vide aboutit au nord au *Mariout* (Maréotis), 4 lieues au sud-ouest d'Alexandrie. A son extrémité se trouvent trois puits très abondans dans le voisinage desquelles habitent des Arabes. Le sol plan de la province Mariout confine immédiatement en cet endroit aux derniers chaînons septentrionaux de la chaîne libyque : il est dû à l'alluvion des eaux, comme le sol de l'intérieur du Delta. Les débordemens du Nil ont donc pénétré jusque-là, ou bien, ce qui est alors probable, cette contrée dut plutôt son sol au lit du Bahr-Belama qu'aux bras actuels du Nil. Les Bé-

douins de la Maréotide suivent ordinairement la direction du Bahr-Belama, lorsqu'ils font des incursions dans le Fayoum.

Une vallée parallèle court, à l'est, tout près du Bahr-Belama, dans la même direction; on l'appelle *la vallée des lacs de Natron*, à cause des lacs de sel qui se trouvent sur son sol. La géographie doit la découverte et la connaissance de cette vallée au général Andréossy et à ses compagnons Berthollet, Fourier, Redouté qui y entreprirent une excursion au mois de Janvier 1799.

La vallée *des lacs de Natron* est séparée de celle du Nil par un plateau de roche calcaire peu élevé, absolument comme la contrée du Fayoum; la largeur de ce plateau porte 14 lieues en ligne droite, depuis *Terraneh* sur le bras de Rosette, jusqu'aux lacs de Natron, dans la vallée. Son sommet présente partout une surface calcaire unie couverte de silex, d'agates, de cailloux roulés de différentes espèces; mais il n'offre nulle part de sable mouvant et léger, car les vents de l'ouest l'ont balayé, depuis long-temps, dans la vallée du Nil. Le haut est un désert aride et sans végétation; il ne peut nourrir d'animaux, et Andréossy n'y trouva qu'un très petit nombre de plantes (la *nitraria schoberi Linn.*, et *l'hyoscyamus datura, Forsk.*). Lorsque, après 14 lieues de route, on descend à l'ouest, dans l'enfoncement, on remarque six petits lacs qui s'étendent du sud-est au nord-ouest; entre les trois lacs situés au nord et les trois autres situés au sud, s'élève un vieux fort en ruines (Kassr); il est quadrangulaire, garni de tours rondes et bâti en fragmens de Natron. Vis-à-vis ce fort se trouvent, au sud-ouest de la vallée, sur la pente, un cloître grec, nommé El-Baramous, et un cloître syrien, nommé Amba-Bichay (Ambobicoi). La largeur de la vallée, entre le Kassr et les cloîtres, est de 7,231 mètres; elle est couverte de sable mouvant; mais d'espace en espace surgissent des

roches solides de calcaire, de gypse et des couches de craie. Les cloîtres sont de misérables débris d'une époque où le côté libyque de la Basse-Egypte fourmillait de moines, au point que l'empereur Valens leva, pour la défense de l'empire, seulement dans les nomes *Maréotis* et *Nitriotis*, 5,000 moines qu'il fit incorporer, à Constantinople, dans l'armée. Ces cloîtres appartiennent aux nombreuses ruines de couvens que l'on rencontre si souvent dans les déserts de Libye.

La direction de la vallée fait un angle de 44° à l'ouest, avec l'aiguille de la boussole, et les lacs de sel sont situés dans la même direction; ils sont séparés l'un de l'autre par de petites étendues de sable, et ils produisent le natron sous la forme de croûte de sel. A l'est de ces lacs on rencontre de l'eau douce, en creusant dans le sol. Comme leur surface semble s'élever un peu jusqu'au mois de Décembre, puis baisser, à partir de cette époque, on vit, dans ce phénomène, un certain rapport avec les inondations du Nil; on en conçut l'hypothèse que leur emplissement était une conséquence de la filtration latérale des eaux du Nil (1) à l'époque de l'inondation. Les lacs n'ont pas 2 pieds de profondeur; l'eau de l'un d'eux est d'un rouge sanglant. On ne tire du natron que du quatrième de ces lacs, à compter du sud au nord. On brise avec des leviers la croûte de sel qui se forme sur la surface; et les Egyptiens de Terraneh, à la figure foncée, en chargent leurs chameaux et leurs ânes, et vont ensuite le vendre à Rosette et à Alexandrie. Ils en tirent annuellement ainsi 150 charges de chameau et 5 à 600 charges d'ânes. Les Fellahs de six villages dépendans du district de Terraneh ne vivent que de ce travail et paient leur tribut en fragmens de natron : ce commerce n'est pas sans importance (2).

---

(1) Andréossy, Mém., p. 282.

(2) Ibid., p. 284.

La flore et la faune de cette contrée sont très pauvres (1). Des forêts de roseaux (*l'arundo donax*) parent de leur tranchante verdure les rives de ces lacs; et la *typha latifolia* est la plante la plus commune dans les marais. On ne trouve pas dans l'eau une seule espèce de limaçons. On ne voit, dans la vallée, que quelques traces de palmiers rabougris ou plutôt quelques buissons qui ne produisent pas de fruits. Des poules d'eau, des canards et différentes espèces d'oiseaux peuplent les lacs; le sol est tout couvert de grosses fourmies; mais les troupes de gazelles ne se montrent que dans les déserts. Andréossy n'aperçut, dans toute la vallée, d'autre trace de civilisation qu'une ancienne verrerie abandonnée, où l'on avait employé la soude.

Cette vallée des lacs de natron est bornée à l'ouest par un monticule peu élevé, à la pente occidentale duquel est située la vallée du *Bahr-Belama*; à partir des cloîtres, il ne faut qu'une heure et demie pour passer d'une vallée à l'autre (2). Cette seconde vallée est couverte de sable, et il ne faut que quarante minutes pour descendre du monticule au fond de la vallée; elle est tout-à-fait déserte et sans eaux; mais on y voit des troncs entiers d'arbres pétrifiés, qui ont jusqu'à 18 pieds de longueur. Les anciens voyageurs les prirent pour les mâts de vaisseaux naufragés avant le déluge. Plusieurs morceaux de ce bois sont changés en agate. Les savans de l'expédition française y trouvèrent aussi des vertèbres dorsales d'un grand poisson. On y voyait encore des cailloux roulés qui semblaient appartenir aux silex et aux roches primitives de la Haute-Egypte, d'où ils avaient été probablement entraînés. Il est très probable que ce lit de fleuve desséché communiqua autrefois avec la vallée du Nil, et toutes les observations conduisent à admettre que de grands courans du Nil

(1) Andréossy, Mém., p. 285.
(2) Ibid., p. 286.

se dirigèrent autrefois vers le côté occidental, et que le Nil se séparait probablement à la hauteur du lac Mœris, en plusieurs bras qui prirent leurs cours vers la Libye. Andréossy croit pouvoir indiquer un de ces anciens lits de fleuve, à l'ouest de la vallée du Nil; il part des pyramides de Gyzeh et se dirige, au nord, le long de la chaîne libyque (1); il continue ensuite, au nord-ouest, dans la direction du *Bahr-Yousef*, et se prolonge, sous les noms *El-Leben*, *Elassera*, jusqu'au canal de Bahyreh qui conduit dans la province de Mariout. Le fleuve coula donc autrefois dans cette direction, et le plan qu'avait conçu Albuquerque de changer l'Egypte en désert, en détournant le Nil du côté de la mer Rouge, n'aurait pas été impossible à exécuter, dit Andréossy, si, au lieu de vouloir détourner les eaux à l'est, on avait voulu les conduire à l'ouest, dans le désert de Libye, où elles pénètrent déjà d'elles-mêmes par infiltration, et font hausser et baisser le niveau des lacs de Natron.

Suivant les indications données par Andréossy (2), on doit rencontrer, à trois grandes journées de marche plus loin, à l'ouest du Bahr-Belama, d'immenses amas d'eau, près desquels croissent des forêts de roseaux que les Arabes coupent tous les ans, et qu'ils vont vendre à *Terraneh*. Depuis ces premières données, nous n'avons rien appris de plus précis sur la position de cette localité.

Le cours du *Bahr-Belama*, s'étendant du sud-est au nord-ouest, fait que tous les vents de l'ouest y balaient sans cesse le sable des déserts de la Libye; comme il est trop profond pour que le sable puisse être chassé plus loin, à l'est, il oppose une barrière aux sables de la Libye et protège ainsi la vallée du Nil contre leurs envahissemens. Les vents de l'ouest ne peuvent donc chasser dans la vallée

(1) Andréossy, Mém., p. 287.
(2) Ibid., p. 289.

du Nil, située plus bas, que le sable placé sur le plateau de calcaire, de 14 lieues de largeur. Il y aura par conséquent une époque où l'Egypte sera de plus en plus délivrée du danger d'être annuellement couverte de sable. Andréossy croit cette époque très prochaine, car il n'y a plus que très peu de sable mouvant sur le plateau, sur le sommet duquel les gros cailloux et les roches calcaires sont presque entièrement à nu.

3. *Côte d'Alexandrie et de Mariout, ou ancienne province Maréotide.* — On comprend aujourd'hui, sous le nom de *Bahyreh* (Bahhry, c'est-à-dire les pays bas) (1), le pays égyptien, situé à l'ouest du Delta et borné par la côte d'Alexandrie. Il se compose en grande partie de l'ancien *nome Maréotis*, le Mariout actuel, et n'est séparé par aucune limite précise du désert de Libye, du pays des tribus arabes indépendantes, au sud-ouest, et de la contrée des oasis voisines. Aussi les Egyptiens donnaient-ils à cette partie de la Basse-Egypte le nom de *Niphaiat* (2), appellation que les Grecs ont désignée par le mot *Libye*. Nous voyons dans Hérodote que les habitans de la Maréotide consultèrent l'oracle d'Ammon pour savoir s'ils faisaient partie des peuples Libyens (3).

Nous avons montré plus haut comment cette partie de l'Egypte est en communication avec le Nil par le canal de Bahireh et celui d'Alexandrie. Le dernier mérite toutefois que nous le considérions de plus près.

Avant d'avoir été agrandi par Mohammed-Ali, pacha d'Egypte, le *canal d'Alexandrie* commençait à 1,210 mètres au-dessous de Rahmanyeh sur le bras de Rosette ; ce n'est là qu'un fossé de 15 à 18 pieds de largeur. Mais il

(1) Champollion, II, p. 6.
(2) Ibid., p. 266.
(3) Hérodote, II, p. 18.

s'élargit ensuite, et on y voit encore les traces d'anciennes constructions : ce sont des édifices demi-circulaires (1) qui présentent une largeur de 240 pieds, et servirent probablement dans l'antiquité de lieu d'abordage aux bateaux du canal. De telles constructions font croire qu'il y avait une grande affluence de barques alors qu'Alexandrie était le grand *emporium* du commerce des Indes. Là est située la ville actuelle de *Damanour*, l'ancienne Hermopolis-Parva, en cophte *Timi-an-Hor*, la ville de Horus (2). A partir de là, la contrée environnante présente partout des traces de destruction ; quelques milles plus loin, le canal a une largeur d'environ 60 pieds ; la plaine baisse ensuite, et le lit du canal est plus élevé qu'elle ; mais à une demi-lieue d'Alexandrie le lit du canal est de nouveau plus bas que la plaine. Le canal s'avance ensuite tout près d'Aboukir, sans jamais conserver la même largeur, puis il se dirige en longeant le lac du côté d'Alexandrie où il se décharge dans la mer au pied d'une colline de décombres. Le grand avantage de ce canal pour la ville a été, jusqu'à présent, de lui amener de l'eau douce et potable dont elle manquerait sans lui. On y conserve de l'eau douce dans 308 citernes qui étaient autrefois au nombre de 360 ; lorsqu'elles sont remplies, on permet de couper les digues pour laisser l'eau douce arriver aux habitans du voisinage. Comme Alexandrie n'a pas d'autre provision d'eau, ce canal a été de tout temps un moyen puissant pour s'assurer de cette capitale. Lorsque Dioclétien assiégeait Alexandrie, il fit couper les aqueducs, et la ville fut aussitôt forcée de se rendre ; d'autres conquérans se servirent du même moyen après lui. L'eau du Nil n'arrive à Alexan-

(1) Lancret et Chabrol, Mém. sur le canal d'Alexandrie, Eg. E. M., liv. III, p. 186.

(2) Champollion, II, p. 250.

drie par ce canal que dans les grandes inondations. L'inondation devient ordinairement sensible (1) à Rahmanyeh du 10 au 20 Juillet, et les eaux n'entrent qu'au mois d'Août dans le canal d'Alexandrie. Les nombreux détours du canal font qu'elles mettent un mois à le parcourir, et qu'elles n'arrivent que le 20 Septembre à la ville ; mais elles commencent à décroître dès le 5 Octobre, de sorte que ce canal ne serait navigable que vingt à vingt-cinq jours dans toute l'année.

Avant la fondation de ce port par Alexandre, nous n'avons aucune donnée sur l'existence d'un canal qui aurait conduit les eaux du Nil dans la province Maréotique ; l'irrigation avait probablement lieu au sud près de la ville de *Marea*, car ce lieu est nommé dès le temps d'Hérodote. Le canal d'Alexandrie a donc été probablement creusé à l'époque de la fondation du port, et Strabon (2) nous donne quelques renseignemens sur ce fait. De son temps, on pratiqua plusieurs canaux dans le lac Maréotique ; mais il paraît qu'ils se sont convertis aujourd'hui en un seul canal, et c'est pourquoi, sans doute, il fait de si grands détours. La contrée, mise ainsi à sec, est devenue une solitude déserte ; tout est inculte aujourd'hui là où, au moyen-âge, du temps d'Aboulfeda, s'élevaient de délicieuses campagnes. Quatre ponts unissaient les deux rives du canal, seulement dans le voisinage d'Alexandrie, témoignage du grand mouvement commercial qui existait alors. En effet, cette contrée devait présenter un tout autre aspect, lorsque le canal de Suez était encore en fonction, et que les barques chargées des marchandises de Suez arrivaient au Nil par l'ancien canal des rois, et du Nil à ce grand port par le canal d'Alexandrie. Depuis long-temps, ce canal forme la seule communication de la ville avec

---

(1) Lancret et Chabrol, p. 187.
(2) Strabon, XVII, p. 493, éd. Tzsch.

l'intérieur de l'Egypte ; mais il avait été long-temps négligé, et l'irruption des eaux de la mer l'avait presque entièrement détruit. Après l'époque d'Aboulfeda, la mer avait déja brisé le bord du lac dAboukir, et lorsque, en 1801, les Anglais faisaient le siége d'Alexandrie, ils coupèrent la digue du canal, et les eaux se précipitèrent aussitôt du lac d'Aboukir et de la mer Méditerranée dans l'ancien lit du lac Maréotique.

Les savans de l'expédition française avaient déja formé le projet de rétablir le canal ; le nivellement (1) des huit premières lieues de son cours à partir de Rahmanyeh donna une pente si forte que l'autre moitié du canal ne peut pas en avoir une semblable. Les dépôts annuels de limon sont naturellement beaucoup plus considérables près de Rahmanyeh que près d'Alexandrie. Pour le rendre navigable trois mois de l'année, les Français avaient fait un projet dont l'exécution devait coûter 26,000 fr. ; il aurait fallu quadrupler la somme pour y entretenir la navigation pendant toute l'année.

Le pacha Mohammed-Ali mit à exécution ce projet. Les bancs de sable, devenant toujours plus forts à l'embouchure de Rosette (2), interdirent entièrement la navigation, même aux bateaux plats, pendant les quatre mois de l'hiver de 1817 ; de sorte que la communication par eau avec le Caire était devenue extrêmement difficile : le pacha fit alors construire une chaussée entre Rosette et Alexandrie, afin de transporter par terre les marchandises de ces deux villes. Bientôt, sur la proposition du commerçant anglais Brigg, il résolut de rétablir le canal ; selon une lettre de Brigg, au mois de Mars 1819, 25,000 Fellahs devaient travailler à cet ouvrage comme autrefois les Israélites pour les Pharaons.

---

(1) Lancret et Chabrol, p. 192.

(2) Burckhardt, Trav., p. LXXXV. — Belzoni, Voy., II, p. 135.

Nous avons indiqué plus haut la direction de la côte sur laquelle est situé le port d'Alexandrie. Elle s'étend en basse chaîne de roche calcaire du sud-ouest au nord-est, en ligne droite, à partir des côtes de Libye, depuis *la tour des Arabes* (Taposiris) jusqu'à la crète d'Aboukir. Elle est continuellement fouettée et battue du côté de la mer par les violentes tempêtes du nord-ouest et par de terribles brisans; aussi elle a toujours été exposée à être détruite de ce côté (1). On remarque surtout ces ravages des flots près d'Alexandrie qui, après la destruction de Carthage, était avec Rome la première ville de l'antiquité par sa population et sa grandeur; ses catacombes, pratiquées le long de cette côte, dévaient avoir une très grande étendue, puisque Strabon les appelle la *Nécropolis*. Un grand nombre de ces catacombes paraissent de beaucoup antérieures à la fondation de la ville macédonienne, et appartiennent probablement (2) à cette suite de monumens antiques qui bordent la côte de la mer depuis Carthage et Cyrène jusqu'en Egypte, et se prolongent sur la côte de Phénicie au nord, et à l'ouest en Cilicie dans l'Asie mineure jusqu'à Telmessus. La côte d'Alexandrie présente ainsi beaucoup de catacombes dont les entrées principales sont encombrées; mais on peut y pénétrer du côté déchiré par la mer où les flots ont fait de grandes ouvertures dans ces tombeaux souterrains. Sur l'étroite langue de terre sablonneuse qui s'étend au nord-est d'Alexandrie jusqu'à Aboukir, et qui est aujourd'hui si étroite qu'on l'embrasse d'un coup d'œil, s'élevaient autrefois l'une à côté de l'autre, trois cités que Strabon appelle *Nicopolis, la Petite-Taposiris* et *Canope* (3); aujourd'hui elles tiendraient à peine sur cet espace; la côte a donc subi aussi de grands changemens en ce

(1) Girard, Observ., p. 297.
(2) Clarke, Trav., III, p. 279, 285.
(3) Strabon, XVII, p. 591, éd. Tzsch.

lieu, et la langue de terre actuelle ne paraît pas devoir opposer une longue résistance à l'envahissement des flots.

L'éditeur anglais de Strabon (1) essaya de prouver que Canope s'élevait autrefois à l'emplacement de la ville actuelle d'Aboukir. Les magnifiques ruines et les chambres souterraines dessinées par Denon (tom. II, pl. 8, fig. 2) passent pour les ruines de la Petite-Taposiris, et on croit que les bassins creusés dans le roc, et remplis aujourd'hui par les flots de la mer, étaient autrefois des bains. Girard retrouva les restes de Nicopolis (2). A quelque distance de là, on aperçoit dans la mer des fragmens d'architecture et de sculpture antique, des débris de colosses et les ruines d'un temple; ces débris rappelèrent au colonel Squire et à Clarke (3) le promontoire Zephyrium où, selon Strabon, s'élevait autrefois la ville de *Thonis*. Mais peut-être que ces ruines appartiennent aussi à ces quatre cents colonnes que le gouverneur Karadja fit jeter dans la mer sous le règne de Saladin pour dompter les brisans, protéger Alexandrie contre leur violence (4), et rendre en même temps l'abordage plus difficile aux vaisseaux ennemis. Abdallatif assure avoir vu ces quatre cents colonnes que l'on brisa en plusieurs fragmens avant de les jeter à la mer: elles étaient de granit comme la colonne de Pompée, seulement un tiers et un quart plus petites, et elles s'élevaient auparavant autour de cette colonne géante. Le côté occidental de la côte d'Alexandrie présente aussi les traces de cette irruption des flots dans les catacombes de la Nécropole; c'est là que se trouvent les prétendus bains de Cléopâtre creusés dans le roc, et où pénètrent aujourd'hui les

(1) Strabo, éd. Oxford, not., p. 1, 11, 31, 1135.
(2) Girard, Observ., p. 298.
(3) Clarke, Trav., III, p. 305.
(4) Abdallatif, Relat., dans Silvestre de Sacy, p. 182.

vagues de la mer (1). L'île située près d'Aboukir et appelée l'*île de Nelson* depuis la victoire remportée par cet amiral, le 1er Août 1798, sur la flotte française, prouve, par les antiquités qui s'y trouvent, qu'une grande partie en fut autrefois abîmée sous les flots. Il est assurément très difficile d'établir sur un tel sol une comparaison spéciale de l'état ancien et de l'état moderne, car il est impossible d'observer et de mesurer avec exactitude des monumens enfouis sous les eaux. Nous avons réuni tous ces faits pour attirer l'attention sur ces côtes, où l'histoire et la physique se trouvent dans une lutte éternelle.

Parallèlement à la côte rocheuse d'Alexandrie, 9,000 pieds environ dans la mer, court une rangée d'écueils sous-marins, qui s'étendent à partir de l'île *Marabou*, du sud-ouest au nord-est jusqu'au *cap des Figues* qui se prolonge au nord-est dans la presqu'île de *Pharos*. Cette chaîne d'écueils enferme l'ancien port d'Alexandrie à l'ouest de la ville, et ne laisse aux vaisseaux que trois passes pour gagner la mer. Le nouveau port de la ville est situé à l'est de cette ancienne île de Pharos qu'Alexandre unit au continent par une digue. Toute la côte septentrionale de cette île de Pharos jusqu'au cap des Figues (Raz-el-Tin) à l'ouest est aussi déchirée par les flots, et les catacombes de cette île sont mises à découvert par la mer (2).

Les masses de sable se sont tellement amoncelées à l'angle intérieur de l'ancien port, contre la digue d'Alexandre, qu'il s'est formé en ce lieu un terrain nouveau sur lequel fut bâtie plus tard la ville turque d'Alexandrie. La même chose a lieu dans le nouveau port de l'est, près du fort bâti vis-à-vis le phare, à l'endroit appelé le *Pharillon*; les sables accumulés par la mer près de l'Heptastadium,

(1) Clarke, Trav., III, p. 305.
(2) Girard, Observ., p. 298.

ont formé la place qui sépare aujourd'hui la ville *turque* actuelle de la ville *arabe* du moyen-âge, bâtie tout près de la ville d'Alexandrie.

Ces ravages des flots et ces changemens font que les deux ports d'Alexandrie sont privés d'un bon ancrage, le nouveau port de l'est est encore exposé aux vents du nord-est, et l'ancien port de l'ouest aux vents du nord-ouest. Comme Alexandrie est tout entourée de déserts, le peu de sûreté de ses ports est pour elle un très grand désavantage. Cependant le courant de l'ouest y porte les vaisseaux, comme celui de l'Atlantique les porte vers l'Angleterre et celui de l'Océan indien vers les grandes Indes : de cette manière la ville peut toujours être facilement approvisionnée, quoique l'entrée de ses ports soit aussi difficile aujourd'hui que du temps de Josèphe (1). Les tempêtes du nord-ouest qui règnent dans ces parages rendent l'abordage très dangereux, sur cette côte plane, aux vaisseaux qui arrivent de la haute mer, parce que le sable blanc de la côte trompe souvent les marins, et qu'aucune marque ne signale de loin la côte, excepté la tour des Arabes à l'ouest, et près d'Alexandrie quelques groupes de palmiers et la colonne de Pompée. Josèphe assure que le fanal du phare projetait autrefois sa lumière à 300 stades en mer, et signalait ainsi de loin cette côte dangereuse aux vaisseaux que les vents et le courant du nord-ouest y portaient rapidement.

Les observations que les naturalistes prussiens Hemprich et Ehrenberg (2) firent, en 1821, sur la côte d'Alexandrie, nous apprennent qu'elle se compose de grès

---

(1) Legh, Narrative, p. 5. — Fl. Josephus, de bello Judaico, IV, c. x, p. 1204, éd. Hudson.

(2) D'après une communication manuscrite, faite par les académiciens et professeurs Lichtenstein et Link.

rempli de fragmens de coquillages : ce grès est d'un grain très compact près des catacombes, et d'un grain plus gros et plus friable près du cap des Figues (Raz-el-Tin). Dans le voisinage de ce dernier promontoire, le sable jeté par la mer ressemble exactement aux masses rocheuses et durcies qui surgissent à 18 pieds au-dessus du rivage, et portent les ruines d'anciens palais.

Cette chaîne de collines qui borde la côte se compose à l'ouest d'un grès jaunâtre qui s'abaisse brusquement dans le lac Maréotis, forme un amas bizarre de décombres et s'élève à 50 pieds environ au-dessus du niveau de la mer. La même espèce de roche s'étend au sud-ouest à une distance de neuf à dix lieues jusqu'à la tour des Arabes. Cependant on voit surgir, près de l'île *Marabou*, sur la côte de la mer, une couche de grès blanc qui est souvent entourée de monticules de sable blanc comme la neige. Il alterne avec le sable jaune au bord de la mer, mais il a encore moins de cohésion que celui-ci, et les savans laissent incertain si le grès s'est décomposé ou si au contraire, le sable a formé, en se durcissant, ces roches compactes. Ces collines d'une blancheur éblouissante règnent surtout, à partir de ce point, le long de la côte libyque, et sont presque dénuées de toute végétation : on n'y voit çà et là que de rares joncs, des euphorbes, des spartes et des nitraria.

La province de Mariouth s'étend au sud et à l'ouest d'Alexandrie; c'est l'ancienne province Maréotique, appelée ainsi du nom de la ville de Marea et découverte par l'expédition française. Le général Destaing y pénétra le premier au mois d'Août 1799, et le général Friant s'avança ensuite jusqu'à la tour des Arabes, *torre dei Arabi*; après eux vinrent Chabrol, Lancret, et Cavalier qui découvrit les ruines de Marea. Lepère (1) donna ensuite un excel-

(1) Gratien Lepère, Mém. sur la partie occidentale de la province

lent mémoire sur ces contrées jusqu'alors oubliées. Les savans prussiens Hemprich et Ehrenberg, naturalistes distingués et élevés de Link et de Lichtenstein, ont fait, après les savans français, des observations importantes sur la zoologie, la végétation et la conformation minéralogique de ces contrées. Ces travaux nous ont été communiqués en manuscrits ainsi que ceux de l'architecte berlinois Liman, enlevé à la science par une mort prématurée. Ces savans accompagnaient, sous la protection du gouvernement prussien et de l'académie des sciences, le major-général Minutoli dans son voyage archéologique en Egypte, et leur intention était de pénétrer, dans l'automne de 1820, de la province de Mariouth jusqu'à Cyrène. Ils avaient déjà fait douze journées de chemin, et étaient parvenus, du 10 au 22 Octobre, jusqu'au puits de *Bir-el-Gaur*, à l'ouest de la tour des Arabes; bientôt ils allaient atteindre la frontière de Tripoli, près de la haute montagne *Dshibel-Gebir*, lorsqu'ils furent forcés de revenir sur leurs pas dans l'oasis de Siwa, d'où ils retournèrent à Mariouth par des routes jusqu'alors inconnues. On peut donc les regarder comme les premiers investigateurs de la Maréotide libyque. Ils étaient accompagnés du professeur Scholz qui avait entrepris le voyage avec eux, en qualité de philologue et d'orientaliste.

Cette province de Mariouth (1) est aujourd'hui abandonnée et déserte; elle n'est visitée que par quelques Arabes nomades qui y errent pendant quelque temps de l'année avec leurs troupeaux. Les anciens comprenaient dans le nome Maréotique tout le pays situé entre la vallée des lacs de Natron (*nomos Nitriotis*), la mer, le lac Maréotis et les canaux de l'est. Le lac Maréotis qui s'étendait

---

de Bahyreh, connue anciennement sous le nom de nome Maréotique, Descr. de l'Egypte, Et. Mod., liv. II, p. 1-18.

(1) Lepère, Mém., p. 7.

jusqu'à Taposiris (la tour des Arabes), vers le golfe de Plinthine, contenait huit îles du temps de Strabon (1), et était entouré de forts et de villes dont la capitale Marea donnait son nom au nome et au lac. Ses rives étaient fameuses par la culture de l'olivier et de la vigne. Alexandrie exportait alors beaucoup de vin à Rome. La ville de Marea existait déjà bien long-temps (2) avant la conquête de Cambyse. Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, ce nome éloigné fut habité par un grand nombre de chrétiens qui s'étaient retirés dans les déserts de Marea, de la Libye et de Thèbes pour échapper aux persécutions des Donatistes et des Ariens.

Les grands changemens que le temps a produits dans ces lieux ne nous permettent de citer qu'un bien petit nombre d'endroits dans cette solitude couverte de débris, entourée de déserts, et dont l'eau de la mer a rempli l'enfoncement du milieu en formant le lac Maréotis. Dès les temps les plus anciens, il n'y avait d'abord qu'un petit marais qui s'est prodigieusement agrandi depuis 1801 : lorsque les Anglais assiégaient Aboukir au mois d'Avril 1801, ils coupèrent la digue (3) du lac d'Aboukir sur laquelle passe le canal d'Alexandrie, et ouvrirent ainsi à la mer un passage dans les terres. Les flots de la mer se précipitèrent avec violence à travers le lac d'Aboukir dans le bassin presque desséché du lac Maréotis, et elles coulèrent ainsi un mois entier avant de se mettre en équilibre. Cette irruption des eaux inonda un grand nombre de campagnes, et près de cent cinquante villages et fermes furent entièrement détruits. On rétablit plus tard la digue sur laquelle le canal d'Alexandrie conduit l'eau douce à la ville, et le lac Maréotis fut de nouveau séparé de la mer. Les eaux

(1) Strabon, XVII, p. 527, éd. Tzsch.
(2) Hérodote, II, p. 18.
(3) Th. Legh, Narrat., p. 10.

amenées par cette inondation violente n'en séjournèrent pas moins sur les terres submergées; elles purifièrent l'atmosphère des exhalaisons pestilentielles qui s'élevaient des lagunes de la Maréotide, et furent ainsi d'un grand avantage à la ville d'Alexandrie; mais peu à peu le lac Maréotis reviendra à l'état de lagunes desséchées.

La vallée du lac s'étend derrière la chaîne littorale et parallèlement avec elle, du nord-est au sud-ouest. Aujourd'hui, le lac s'avance, dans la dernière prolongation de l'enfoncement de la vallée, jusqu'à une demi-lieue d'Aboukir (Taposiris) (1), vers la tour des Arabes. Les collines de sable qui le séparent de la mer, portent çà et là sur leurs pentes les premiers buissons de dattiers sauvages qui ont jusqu'à 12 pieds de hauteur et autant de diamètre. La cime de ces collines est entièrement aride, mais à leur pied méridional, près du bord desséché du lac salé Maréotis, croissent un grand nombre de buissons d'un pied de hauteur; ce sont surtout des *salicornies* qui donnent à la surface du sol un teint jaunâtre, des *staticées* et des *salsoles*, qui lui donnent une teinte verdâtre; les surfaces les plus nues du rocher et de la colline sont tapissées de lichens, surtout d'une espèce de parmelia blanche, qui couvre tout le sol et lui donne l'aspect d'une surface de neige. Aussi loin que l'œil peut s'étendre du sommet de ces basses collines on n'aperçoit au sud que des plaines désertes et sans fin d'un gris jaunâtre; la vue s'étend fatiguée sur ces immenses solitudes qui ne présentent pas le moindre accident, pas d'arbres, pas de broussailles, excepté quelques rares salsoles (*salsola tetragona*) (2).

La tour des Arabes, *torre dei Arabi*, appelée par les Bédouins, El-Amoud (3), c'est-à-dire la colonne, sert de

---

(1) Manuscrit d'Ehrenberg et d'Hemprich.

(2) Ibidem.

(3) Lepère, Mém., p. 12.

marque de terre aux vaisseaux et aux caravanes qui voyagent sur cette frontière de l'Egypte et de la Libye. L'architecte Liman qui ne la vit qu'en passant, la prit pour un monument funéraire; Lepère croit que c'est une tour élevée comme tant d'autres, le long du rivage libyen pour orienter les navigateurs. Elle a une base quadrangulaire sur laquelle est une pierre octogone qui porte une colonne.

A 3,000 pieds (1) de ce monument, du côté d'Alexandrie, on voit sur le revers d'une éminence, les fondemens d'anciens monumens, où l'on reconnaît facilement des marches maçonnées. Les Arabes appellent cet endroit *Koum-Aboussyr*, *Bousir*; c'est assurément l'ancienne *Taposiris* de Diodore, de Strabon (2) et de Ptolémée, un tombeau d'Osiris comme nous en avons déjà vu un dans le Delta, (voy. IIe vol., p. 401). Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, c'était encore, comme du temps de Strabon, un lieu sacré où l'on se rendait en pélerinage comme à Philæ. Les monumens voisins où l'on voit des débris de colonnes doriques, appartiennent très probablement à l'époque de Justinien, car Procope nous apprend que cet empereur chrétien, contre lequel Alexandrie s'était révoltée, orna de bains la ville de *Taph-Osiris* (3) et y établit une curie.

La rangée de collines qui sépare le lac Maréotis de la mer, n'a en cet endroit que 3,000 à 3,600 pieds de largeur; elle est remplie de grottes, de citernes ouvertes et de catacombes qui sont en même temps les carrières d'où l'on a tiré les matériaux pour bâtir Alexandrie.

La formation de la contrée ultérieure, à l'ouest, rend

---

(1) Lepère, Mém., p. 13.
(2) Strabo, XVII, p. 526, éd. Tzsch.
(3) Procopius de Ædificiis Justiniani. Venet., 1729, lib. VI, c. 1, p. 470.

très probable que toute cette région a été peu à peu abandonnée par la mer; les vallées qui courent ici vers la mer en auraient été les extrêmes golfes. On trouve encore à l'ouest deux vallées (1) semblables au lit du lac Maréotis et qui ont la même direction et la même formation; la dernière et la plus occidentale serait, au dire des Bédouins, la prolongation de la vallée des lacs de Natron. Ces vallées se courbent toutes deux uniformément vers la mer. Les naturalistes prussiens qui les traversèrent y trouvèrent de grandes couches de coquillages effleuris pour la plupart et présentant les mêmes formes que ceux qu'on rencontre sur le bord de la Maréotide. Aujourd'hui ces deux vallées occidentales ne contiennent pas d'eau. Le petit plateau rocheux qui s'élève à côté de ces vallées, contient du grès semblable à celui de la Maréotide, et on trouve dans les galets rougeâtres et calcaires qui en couvrent la superficie, beaucoup de débris de coquilles, mêlées d'hélices fossiles, semblables aux hélices vivans actuels, qui rongent les buissons du désert.

Les voyageurs français découvrirent les ruines de quatre villes anciennes (2), sur la rive méridionale du lac Maréotis, à la latitude de *Bousir* (31° lat. nord), seulement plus à l'est. Elles s'élevaient près de puits maçonnés, à la distance d'une petite lieue l'une de lautre; on y voyait d'énormes monceaux de pierres, des fragmens de briques, des tours, des citernes, des catacombes, etc. Ces ruines répondent parfaitement à la situation de quatre villes que Ptolémée cite sous les noms de *Cobii, Antiphili, Hierax, Phamothis* (3). La contrée qui les entoure présente plus de sol fertile que de sable, et on reconnaît encore aujour-

(1) Manuscrit d'Ehrenberg et de Hemprich; comparez Lepère, Mém., p. 14.

(2) Lepère, Mém., p. 15.

(3) Ptolémée, liv. IV, c. 5.

d'hui leur ancienne culture à la richesse de la végétation qui les couvre.

Dans leur voisinage, un peu au nord, tout près de la rive méridionale du lac, est située la butte de décombres de l'ancienne *Marea* (1), découverte par Cavalier. On y voit encore les ruines d'une forteresse, entourée d'une double enceinte de murailles et garnie de tours; quatre môles forment quatre grands bassins ou ports, remplis d'eau autrefois, et élevés aujourd'hui de 6 à 9 pieds au-dessus de la surface desséchée du lac. On reconnaît encore les restes d'une porte et de plusieurs rues; les môles sont construits en magnifiques pierres de granit et de grès, et ces travaux sont dignes de la capitale d'un ancien nome. Au milieu du bassin du lac, 3,600 à 4,500 pieds au sud-ouest de Marea, s'élève encore un monument très remarquable, qui a 150 à 180 pieds de longueur et 60 à 75 pieds de largeur; c'est très probablement la prolongation du quai de Marea, dans lequel sont pratiquées des espèces de bassins, des *docks*, pour conserver les vaisseaux. On pouvait autrefois traverser la Maréotide sur une petite digue pavée, telle que les Arabes en ont élevé en ce lieu et en beaucoup d'autres lagunes, et revenir ainsi de ces ruines à Alexandrie par le chemin le plus court. Depuis l'inondation de 1801, on voit s'élever de la Maréotide un grand nombre d'îles formées par les terrasses des villages et des villes submergés. On peut donc prévoir que cette lagune redeviendra bientôt un marais pestilentiel, s'il ne survient pas de nouveaux changemens et si le rétablissement de l'ancien système de canalisation ne vient pas convertir ces tristes solitudes en ces délicieux jardins qui paraient autrefois l'ancienne Maréotide. D'innombrables hordes de Bédouins vivent aujourd'hui sur ces confins du sol habitable, et ce sont elles qui empêchèrent les Français de

(1) Lepère, Mém., p. 16.

pousser plus loin leurs découvertes en Libye (1). Les savans prussiens, bravant tous les dangers, pénétrèrent plus avant dans ce désert inhospitalier et étendirent le champ de la science sur le sol libyque, au péril même de leur vie.

3e Eclaircissement.

Coup d'œil rétrospectif sur le Nil; son influence sur l'histoire de l'homme.

Le caractère tout particulier des habitans de la vallée du Nil, la différence profonde qui les sépare des autres peuples avec lesquels le commerce les mit cependant dans de continuels rapports, le haut point où s'élevèrent leur civilisation, leur nationalité et leurs sciences ont, dès la plus haute antiquité, attiré sur cette contrée l'attention de tous les observateurs. Le développement si particulier de la nature humaine et de la vie publique et domestique chez ce peuple, l'a rendu pour les autres civilisations un peuple inintelligible comme les hiéroglyphes de ses temples, et a fait de son pays, pendant des siècles, la terre des merveilles.

Etudions en quoi la position physique de la vallée du Nil a pu contribuer à ce développement caractéristique du peuple. En considérant la particularité locale de ce système d'eaux, nous sommes frappés dès l'abord de sa profonde harmonie avec les phénomènes historiques dont il a été l'occasion et la cause. La position et la forme du système du Nil sont uniques comme l'histoire de ce peuple, séparées du reste du monde comme il l'était par ses castes, et elles ne se répètent pas une seconde fois sur toute la terre. S'il est vrai, comme le font présumer les recherches des plus savans historiens, que les premiers germes de la

(1) Lepère, Mém., p. 15.

civilisation égyptienne ne soient pas indigènes et qu'ils aient été apportés de l'Orient, du moins le développement de ces premiers élémens appartient exclusivement à la vallée du Nil, sur laquelle nous allons jeter maintenant un coup d'œil.

Le Nil est le seul fleuve des tropiques du premier rang qui, doués de grands et périodiques débordemens, et présentant ainsi la condition la plus favorable pour la fertilité, soit entouré de deux côtés, depuis son cours supérieur jusqu'à son embouchure, de déserts entièrement impropres à la culture. L'Indus seul présente, sous ce rapport, une ressemblance éloignée avec lui. Le Nil est encore le seul fleuve des tropiques qui se décharge dans une mer méditerranée, c'est-à-dire qu'il est un fleuve *non océanique*.

Le Gange, l'Indus, tous les grands systèmes d'eaux de la Chine et de l'Amérique sont des fleuves océaniques : leurs riverains sont destinés à entretenir de grands rapports avec le monde; l'océan les appelle à une vie toute différente; il entraîne leur imagination dans les espaces immenses, infinis du ciel océanique, des plaines mouvantes de l'océan dont le flux et reflux envoient leurs brises et leurs eaux à des centaines de milles dans les terres et étendent au loin sur le continent l'empire de l'océan. (Voy. le système d'eaux du Gange, du Hoang-ho, du Mississipi, etc). La mer pouvait être interdite à l'Egyptien comme impure, sans, pour cela, mettre un obstacle à son activité.

Il n'y a aux embouchures du Nil ni flux ni reflux qui attire les regards de l'Egyptien sur l'immensité des mers et étende au loin le cercle de ses idées ; le seul phénomène qu'il y voit, c'est le débordement du Nil qui vient du continent et attire ses regards en arrière, là d'où semblent lui descendre la fécondité et la vie. L'activité des riverains du Nil était donc comme enchaînée à la forme étroite et

bornée au sol ; la nature ne les invitait pas à franchir les limites du théâtre donné à leur activité. La *barque* ne fut pas pour eux un moyen d'arriver au *vaisseau* qui parcourt les mers et unit les mondes ; elle ne fit, au contraire, que les attacher plus étroitement à leur sol, tandis que les grands fleuves ont produit partout un effet opposé, car ils séparent plus leurs rives l'une de l'autre que ne le feraient des détroits de la mer, et ils poussent le continent à se mettre en rapport avec le monde.

Ici ne se rencontrera donc pas cette forte impulsion de la nature qui, au moyen des grands fleuves, met en rapport le continent qui borne l'activité de l'homme avec l'océan qui l'agrandit et l'entraîne sur ses plaines sans fin ; mais la force intérieure de ce peuple se trouvant concentrée sur l'espace resserré par la nature, dans le champ restreint de ses idées, développa avec plus de puissance l'élément particulier qui lui était confié.

Le Volga et le Danube peuvent seuls être comparés au Nil par leur situation ; mais, sur leurs rives moins caractérisées et privées d'un débordement périodique, il ne s'est développé aucune grande civilisation nationale.

Aussi loin que remontent nos souvenirs, nous ne connaissons jusqu'aujourd'hui aucun peuple civilisé, habitant près d'un grand fleuve, dans l'histoire duquel la nature locale ait agi avec tant de puissance, chez lequel la patrie ait exercé une influence aussi dominante dans le développement de la vie intérieure et de la vie extérieure : nulle part, l'activité libre de l'individu n'a été plus étouffée : nulle part, l'individualité ne disparaît aussi complétement que dans les monumens qui nous parlent aujourd'hui de ce grand peuple. La nation égyptienne est le résultat de la nature de sa vallée ; elle est sortie du sol où elle resta enchaînée, comme les statues de ses dieux du porphyre de ses carrières.

Aussi, dans toute l'histoire de l'humanité, il ne se

présentera qu'une seule civilisation égyptienne ; car elle ne pouvait se rencontrer que sur les bords de ce fleuve à la formation toute particulière ; et, dans une autre contrée de la terre, elle aurait dû revêtir un tout autre caractère.

Nous connaissons peu la nature propre du pays alpin du cours supérieur : les premières traces de civilisation nous apparaissent dans la *Mésopotamie* (1) du cours moyen (Méroé et Sennaar), comme dans tous les lieux où se rencontrent pareillement deux fleuves jumeaux parallèles.

Dans la Nubie moyenne et plus encore dans la Nubie inférieure et dans la Haute-Egypte, nous rencontrons, à partir de l'endroit où le Nil devient navigable, depuis les îles de Philæ et d'Eléphantine jusqu'à Denderah, et, plus bas encore, une suite non interrompue des monumens de ce peuple ; leur nombre, leur grandeur gigantesque, la perfection et la magnificence de leur exécution, leur solidité, devant laquelle l'action des siècles s'est arrêtée impuissante comme devant les rochers, leur assignent le premier rang parmi tous les monumens du monde.

Là s'élèvent les groupes de temples de Soleb, d'Ebsambol, d'Ibrim, de Derr, de Seboua, de Dakke ; plus loin, ceux de Philæ, d'Eléphantine, d'Ombos, de Silsilis, d'Elithyia ; là, nous avons vu encore le merveilleux temple d'Edfou, sur le toit duquel s'est établi un nouveau village arabe. Cette ligne de monumens se continue, des deux côtés du Nil, par Esné et Hermontis, jusqu'aux ruines de l'ancienne Thèbes, la ville des rois. Sur leurs ruines immenses, qui s'étendent d'une chaîne de montagnes à l'autre,

(1) L'auteur exprime cet accident géographique par le mot composé *Zweistromland*, pays compris entre deux fleuves ; nous avons cru pouvoir transporter ici, dans une acception générale, le mot *Mésopotamie*, qui exprime une forme semblable.

(*N. D. T.*)

s'élèvent une foule de villages arabes séparés les uns des autres par de grandes distances. Près de chaque ville, des édifices souterrains et des catacombes prolongent ces monumens, jusque dans les entrailles des monts voisins.

Cette suite de monumens d'une simplicité sévère, d'une grandeur merveilleuse, ornés d'hiéroglyphes sur toutes leurs faces, qui s'élèvent des vastes plaines de sable dans une atmosphère toujours bleue et jamais troublée, se termine, au nord, à Denderah ou Tentyrah, par le temple d'Isis, au plafond duquel est sculpté le fameux zodiaque. On ne rencontre plus au-delà que les débris épars des temples et des villes dont les monumens sont engloutis par les sables du désert de Libye.

Ces monumens, d'une civilisation si particulièrement développée, appartiennent à un moment presque inconnu de l'histoire de l'humanité, moment dans lequel la dépendance des productions de tout un peuple avec la matière se montre si fortement qu'aucune des époques suivantes n'a pu en comprendre entièrement le sens, bien loin de pouvoir expliquer et ressusciter l'art qui les a formés, l'idée qui les a créés.

Mais les lieux où ils s'élevaient le proclament (1) ; ils ont été le centre d'un peuple puissant, riche, hautement développé, dont l'unité colossale a disparu de la terre, depuis que les peuples, en se mettant en rapport, ont disséminé leurs forces, depuis que les nations ne se composent plus de quelques grands membres, mais d'individus détachés et indépendamment développés.

Si l'on descend le fleuve, ces monumens disparaissent de plus en plus, comme résultat d'un développement local : cependant ils ne disparaissent pas encore entièrement; car vient alors le pays des canaux (2), dont la construction

---

(1) Heeren, Ideen. 3e éd. II, p. 507.
(2) Browne, Trav., p. 122 et 168.

systématique excite encore l'admiration en présence de leurs ruines, et nous révèle leur antique importance. Ils s'étendent depuis la sortie de la Basse-Egypte jusqu'au rivage de la mer.

Dans le voisinage de la bifurcation du fleuve, près de l'antique Memphis, sont d'autres monumens, les monumens des morts. Là s'élèvent, entre Ghizé et le Caire, sur une étendue de 8 milles, les pyramides géantes qui se dressent le long du Nil, à 400 pieds de hauteur et plus, tantôt groupées, tantôt isolées. Elles surgissent sur le champ des morts, sur les roches remplies de tombeaux qui s'étendent au loin dans le désert de Libye. Le sable mouvant a déjà amoncelé contre elles ses vagues menaçantes, malgré les sphinx qui gardent ici, à l'entrée du désert, la terre des mystères. Les pyramides, telles que nous les voyons aujourd'hui, ne sont que les restes d'un nombre beaucoup plus grand que la barbarie du moyen-âge a détruites.

Le Delta, qui doit son existence à une époque plus récente, ne nous présente que des monumens plus jeunes; peut-être aussi ce sol, soumis à des changemens continuels, a-t-il englouti les travaux plus anciens. De même que la construction et l'entretien du système de canaux ont donné naissance à de puissans états, de même aussi l'abandon de ces importans travaux a changé plus tard en marais le sol des anciennes villes. La contrée de Memphis, par exemple, qui florissait du temps d'Hérodote, à une époque où Thèbes était déjà tombée, n'était plus qu'un désert inculte, lorsque s'élevèrent les villes arabes de Fostat et du Caire. L'abandon des canaux détruisit peut-être plus de villes dans la Basse-Egypte que les invasions les plus terribles de peuples dévastateurs.

De même que le Nil porte ses eaux du sud au nord, la culture du pays et la civilisation de ses habitans, suivant

toujours le cours du fleuve, s'avancèrent de plus en plus au nord vers le Delta.

La première colonie égyptienne des prêtres de Méroé est probablement Eléphantine : le premier grand état fut la Thébaïde et Thèbes dans la Haute-Egypte. Plus tard, sous la brillante période des Sésostrides (1), le Delta qui, avant eux, était encore un pays marécageux, borné par des steppes de sable, s'était couvert de campagnes fertiles et de bosquets de dattiers : alors Memphis, située à la bifurcation du fleuve, devint le centre de l'état égyptien, et c'est là que s'élevait le grand temple de Phtha. Sous Psammétique, Saïs prit à son tour le titre de capitale, et c'est alors que l'achèvement du système des canaux appela dans le Delta la plus haute civilisation égyptienne.

Lorsque la résidence des rois et le centre de l'état se furent avancés plus au nord, à la limite même du pays, lorsqu'ils se furent établis dans le port d'Alexandrie, à l'embouchure du fleuve, la vallée du Nil perdit entièrement sa primitive originalité. Les Ptolémées, le commerce d'Alexandrie avec les Indes, sa navigation, ses arts et ses sciences, tout cela n'est plus égyptien ; et, sortant alors du caractère exclusif de l'Egypte, nous entrons dans l'histoire générale du monde.

La vallée du Nil était seule le siége d'états puissamment assis : des deux côtés, la terre, que le Nil ne fécondait pas de ses eaux, restait éternellement déserte ; et, comme aujourd'hui encore, elle était la patrie de peuples nomades et pasteurs. Dans l'étroite vallée du Nil se développa la fleur de la civilisation, pendant que tout autour régnait la barbarie.

Sa fécondité couvrit le sol de peuples et d'états ; elle pouvait nourrir une immense multitude d'hommes, et leur

(1) Diodore, I, p. 57, et Browne, Trav., p. 173.

donnait même du superflu pour leurs voisins. Aujourd'hui encore, malgré l'état de décadence où l'Egypte est tombée, les rives du Nil sont très peuplées et couvertes de villages. En remontant du Caire à Assyout, on compte, pendant huit jours de navigation, cent soixante villes ou villages sur la rive orientale et deux cent vingt-huit sur la rive occidentale; mais il en existe encore un grand nombre qu'on ne peut pas découvrir, parce qu'ils sont au loin cachés à la vue (1). Le produit de la terre est toujours assuré dans la vallée du Nil, et sa vente aux indigènes et aux étrangers est plus lucrative que dans toute autre contrée. Les caravanes apportaient aux habitans de l'Egypte les choses qui leur manquaient, et les villes situées sur le Nil devinrent les marchés du commerce des peuples de deux parties du monde et des nations les plus diverses. L'Egyptien n'abandonnait jamais les rives saintes de son fleuve.

Les débordemens réguliers de ce grand fleuve rendirent plus facile et peut-être aussi plus prompt que dans toutes les autres contrées à nous connues le passage de l'état de peuple chasseur, nomade et pasteur à la vie agricole.

La certitude de la récolte dépendait des débordemens périodiques du Nil, et ce fait modifia le genre de vie de tous les habitans de la vallée; c'était la condition nécessaire de leur conservation et de leur bien-être. Ce fait exerça aussi une grande influence dans le développement de leur religion. Chaque nome avait sa divinité locale; mais tous les Egyptiens adoraient en commun Osiris, symbole du Nil qui féconde, et Isis, symbole de la terre qui porte les fruits. Le soleil, la lune, la terre et le Nil recevaient dans tous les nomes les mêmes honneurs et le même culte. On croyait que celui qui se noyait dans les eaux du Nil avait

(1) Browne, Trav., p. 124.

été enlevé par la divinité, et sa mémoire était sacrée (1). Tant que le Delta, formé par les alluvions du Nil, ne fut pas à l'abri de l'envahissement des flots de la mer, les dieux nationaux de l'Egypte combattirent le terrible Typhon, symbole de la mer orageuse (2); mais, après que les hommes eurent inventé les arts et les sciences (Sésostris), ils continuèrent le combat contre le Typhon de la Libye, l'ouragan des sables, jusqu'à ce qu'enfin ils cédèrent à cet antagoniste éternel.

L'observation et le besoin développèrent, à l'occasion du retour régulier de l'eau du Nil, la connaissance de l'année, de sa division, du calendrier (le labyrinthe avait la disposition d'un calendrier, et était un calendrier monumental), de l'astrognosie et de l'astronomie (3). Les propriétés sur lesquelles reposait le bien-être des individus, se trouvant recouvertes de nouveau tous les ans, le besoin de les reconnaître fut la cause de l'invention de la géométrie (4) et des sciences mathématiques. On ne doit pas s'étonner si l'art de bâtir en général et l'architecture hydraulique qui en est la partie la plus difficile, se développèrent ici dans toute leur perfection, car la religion et la vie civile leur donnaient en même temps un noble caractère et une haute importance.

L'époque de l'inondation troublait annuellement le repos du pays et renouvelait le sol; ce qui était consacré à une quiétude éternelle devait donc être placé en dehors de la contrée exposée à la mobilité des eaux; aussi on plaçait les catacombes et les tombeaux hors de la vallée habitée, dans les flancs de la chaîne libyque, loin de l'influence des eaux. Là, du moins, les morts pouvaient con-

---

(1) Hérodote, II, c. 90.
(2) Ibid., c. 144.
(3) Ibid., c. 82.
(4) Ibid., c. 100.

tinuer leur vie en paix dans leur silencieux *amenthès*, séjour de l'éternel repos, l'*hadès* des Egyptiens.

L'année ramenait deux fois la vie en Egypte sous une double forme ; la saison où les terres étaient à sec était l'époque du travail et de la récolte ; dans la saison opposée, l'Egyptien vivait sur les eaux, et l'inondation était pour lui l'époque de l'espérance, du mouvement et de la joie.

La saison de la sécheresse entraînait l'Egyptien sur ses terres. La facilité de communiquer d'un lieu à l'autre par eau rendait inutiles les routes de terre ; aussi n'en existat-il jamais d'importantes le long des rives du Nil. On n'a trouvé qu'une seule trace d'une grande route à la frontière de l'Egypte, près des cataractes de Philæ ; probablement une route fut tracée en ce lieu, parce que le fleuve est impraticable à des bateaux chargés.

Hérodote nous assure (1) qu'une navigation active servait de communication entre toutes les villes et les villages ; et les grands fleuves de l'Asie, de la Chine et de l'Inde nous présentent seuls un mouvement aussi animé. Les marins formaient une caste à part ; des barques innombrables, des bateaux de transport couvraient les eaux du Nil sur lesquelles il fallait naviguer douze jours pour aller de Syène à la mer.

Les grands blocs de pierres, les colosses, les obélisques ne pouvaient être transportés que par eau des carrières à leur destination. De petits temples monolithes (2), faits d'un seul rocher étaient transportés ainsi d'Eléphantine à Saïs, quand même il aurait fallu pour cela 2,000 marins et trois années de temps. Le temple de Minerve, un de ces οἴκημα μουνόλιθον, avait 21 aunes de longueur, 14 de hauteur et 8 de largeur. De vrais temples flottaient ainsi sur le

(1) Hérodote, II, c. 96 et 97.
(2) Ibid., c. 175.

fleuve, et nous en voyons souvent l'image dans les hiéroglyphes des temples où sont représentées les processions sacrées.

A l'époque de l'inondation, l'Egypte était, pendant la moitié de l'année, un vaste pays flottant au milieu d'une mer, comme la ville de Venise. L'originalité de cette contrée prenait alors un caractère plus frappant. Les cités s'élevaient, comme les îles de la mer Egée, au-dessus de la surface des eaux (1). A l'époque des pélerinages et des fêtes, des processions de barques parcouraient le pays, allant de ville en ville au son des instrumens, au chant des cantiques, et le nombre des Egyptiens, hommes et femmes réunis sur ces légères embarcations, s'élevait quelquefois jusqu'à 700,000.

Le changement des choses et le cours des siècles ont donné à l'Egypte actuelle, et surtout à l'homme qui vit dans cette vallée, un caractère tout différent de ce qu'ils étaient autrefois; cependant la plupart des traits principaux qui résultent de l'influence du fleuve, sont restés les mêmes, en tant qu'il produit encore les mêmes effets qu'autrefois, ou du moins n'ont pas encore entièrement disparu.

La vallée du Nil et le Delta ne se changent plus comme autrefois en une mer d'eau douce; à peine le littoral qui avoisine la mer est-il encore immédiatement inondé par le Nil (2). La plus grande partie des eaux ne coule dans le Delta que par des canaux, et de là se répand dans les champs à l'aide de machines. Cependant la ville du Caire prend encore aujourd'hui un nouvel aspect, lorsqu'on coupe la digue qui retient les eaux, et les graves sectateurs de l'islamisme se livrent alors, au moins pendant quelques jours de fête, à l'expression de la

(1) Hérodote, II, c. 97, c. 60.
(2) Browne, Trav., p. 952.

joie la plus vive. Quoique les dominateurs actuels de l'Egypte soient d'anciens habitans du désert qui appartiennent exclusivement à une nature aride et sans eau, cependant le Nil exerce également sur eux son antique puissance. L'Egypte est surtout animée et vivante à l'époque du débordement. Alors soufflent, à l'époque de la plus grande chaleur, les vents rafraîchissans du nord, à la faveur desquels les barques remontent le fleuve avec sûreté et promptitude. Les marchands du Caire se rassemblent dans la Haute-Egypte, autour d'Assyout, la capitale, pour envoyer de là leurs caravanes parcourir le Soudan, à l'ouest ou à l'est. Partout se manifeste alors une vie moins naturelle aux autres saisons de l'année. Les barques flottent couvertes de feuillage, aux chants joyeux des mariniers pendant que le vent enfle leurs voiles et leur fait doucement remonter le fleuve. Un des Européens, le moins susceptible d'enthousiasme, qui fit deux fois ce voyage, nous dit que la barque égyptienne est alors la plus frappante image du bonheur qui nous sourit au moment le plus favorable de la vie.

Le centre de l'Egypte moyenne est le Caire entouré des fameuses et puissantes pyramides (1). Ses monumens et ses rapports actuels, toujours changeans, nous sont connus dans ces dernières années par des relations presque journalières, aussi exactement que ceux d'une cité européenne. Aussi nous n'avons pas cru devoir nous occuper de la description de cette ville, et il nous a paru plus convenable à notre but de nous arrêter davantage à ce qui demeure toujours, et à ce qui est en même temps la condition et la cause de toutes les particularités.

---

(1) Grobert, Description des Pyramides.—Belzoni, Voy., II, p. 415. — Forbin, Clarke, Davison, Denon, etc.

TROISIÈME PARTIE.

LES MEMBRES DÉTACHÉS DE L'AFRIQUE.

LE PLATEAU DE LA BARBARIE OU LES MONTAGNES DE L'ATLAS.

§ 30.

Le grand plateau cohérent occupe, comme nous l'avons vu plus haut, toute la partie méridionale de l'Afrique; ce n'est donc que dans la partie septentrionale que l'on pourra chercher un membre séparé du grand corps africain. L'Afrique septentrionale ne nous en offre qu'un seul assez considérable en étendue pour pouvoir être représenté comme l'une des formes caractéristiques de cet individu de la terre, c'est *le plateau de la Mauritanie*; il embrasse toute cette partie de la soi-disant Barbarie ou Berbérie, généralement connue sous le nom *d'Atlas*. Nous examinerons plus bas toutes les autres dénominations dont l'origine est historique et locale. Un second membre isolé, analogue au précédent, mais beaucoup moins remarquable par son étendue, s'offre au géographe dans le plateau de *Barca*, situé à l'est; et, quoique n'occupant qu'un rang très subordonné parmi les plateaux de la terre, il nous a paru assez important pour faire le sujet de considérations particulières. Ces deux masses isolées sont séparées entre elles par les golfes des deux Syrtes et leur rivage plane et uniforme.

CHAPITRE PREMIER.

ÉTENDUE DE L'ATLAS: SES CHAÎNES DE MONTAGNES.

Les géographes de l'Orient donnaient le nom d'*île occidentale* (*Magrab insula*) (1) à cet avancement que forment au nord-ouest, au-delà du 30° lat. nord, les terres planes de l'Afrique septentrionale. Cet avancement s'élève, en effet, comme une île entre la Méditerranée, l'Océan Atlantique et la grande mer de sable au sud; son étendue, en longueur, de l'est à l'ouest, est très considérable; sa largeur, dans la direction du sud au nord est moins importante. Les mêmes géographes appelaient aussi *Al-Garb*, l'ouest de la péninsule espagnole; *Al-Magreb* ou *Magrab-al-Aksa*, c'est-à-dire *Occidens extremus*, l'ouest de l'Afrique (2). La prolongation des terres africaines, au-delà du 30°, leur apparaissait, comparée à la péninsule andalousienne, située vis-à-vis, comme une véritable île entourée de toute part d'un océan d'eau et de sable, et isolée de tous les continens (3).

Cette manière grandiose d'envisager une partie remarquable de l'Afrique nous paraît fondée sur la nature même du pays, et nous tâcherons, autant que possible, de la conserver dans nos considérations; en effet, ce n'est pas une chaîne isolée comme on le suppose généralement, mais tout un système de hauteurs qui, sous le nom d'Atlas, s'étend ici le long de la Méditerranée jusqu'à l'Océan. Il commence près des golfes de la grande et de la petite

---

(1) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. v.

(2) Condé, Descripcion de Espanna, de Xerif Aledris. Madrid, in-8°, 1799, p. 151.

(3) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 15.

Syrte, où il s'élève peu à peu, en vastes plaines jusqu'à Tunis. Au nord et au sud, du côté des plaines unies du Sahara, il se dégrade en plusieurs chaînes de montagnes basses, mais très escarpées. A l'ouest, il se précipite dans le pays de Maroc et jusque dans l'Océan Atlantique, et forme, en s'abaissant, ces plaines montueuses, ces côtes garnies de rochers et un grand nombre d'écueils qui rendent si périlleux les rivages de la Méditerranée, depuis Agadir jusqu'au détroit de Gibraltar (1). Il n'atteint la région des neiges que dans l'intérieur du pays, entre les villes de Fez et de Maroc, où l'on aperçoit des cônes d'une hauteur prodigieuse.

La hauteur de ces cônes correspond parfaitement aux montagnes neigeuses de la Sierra-Nevada, située vis-à-vis, dans l'Andalousie et la Grenade. Les deux systèmes ne diffèrent que dans leurs dépressions. Le plateau d'Espagne a sa principale pente dans les vastes plaines de l'ouest, vers l'Océan Atlantique, tandis que sa dépression vers la Méditerranée est beaucoup moins prolongée et plus escarpée ; en Barbarie, au contraire, les vastes plaines de la principale dépression du plateau se dirigent à l'est, vers la Méditerranée ; celles qui vont joindre l'Océan sont beaucoup plus abruptes.

Tout ce plateau de la Barbarie se détache ainsi du caractère général de l'Afrique septentrionale. En effet, en supposant le canal de la Méditerranée desséché, on verrait que le système de l'Atlas se rattache naturellement à l'Europe, par toute sa structure (2). Aussi les Arabes le vantent-ils comme la plus belle partie de l'Afrique (3), et il leur paraît d'autant plus admirable et plus parfait qu'il

(1) Jackson's Account of Marocco, p. 29. — P. Lapie, Carte réduite de la mer Méditerranée. Paris, 1808.

(2) Rennell, Observ. in Appendix, p. LXXXII.

(3) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 2.

est habité par des blancs. On pourrait l'appeler le *plateau de l'Afrique mineure*, avec autant de raison qu'on appelle *plateau de l'Asie mineure* le système des hauteurs de cette contrée.

1er ECLAIRCISSEMENT.

Chaînes de montagnes limitrophes.

Depuis les Syrtes humides jusqu'à Tunis et au cap Bon, dans la direction de l'ouest à l'est, le bord oriental du plateau s'abaisse généralement, en vastes plaines sablonneuses et couvertes d'oliviers, dans la mer Méditerranée (1). Sa principale dépression est indiquée par le domaine du Wad-Jiddi et par le lac Lowdejah (*Elludeah*, *Tritonis*) qui, dans des temps plus anciens, correspondaient probablement avec la mer, puisque le golfe de Cabès (la petite Syrte) s'étendait autrefois beaucoup plus loin dans l'intérieur (2).

De la pointe nord-est de cette côte, du cap Bon (Ras-Addar), on aperçoit en face, lorsque le ciel est serein, les montagnes de la Sicile, situées à 18 milles géographiques ou 20 *legoas* (3). Ce cap, auquel les anciens donnaient le nom de *Promontorium Mercurii*, nous rappelle ici le souvenir de l'ancienne Carthage.

La limite sud-est du plateau est formée, d'après l'état actuel de nos connaissances, par les chaînes de montagnes de Ghouriano et par le Haroudsch noir (*Harousah*, selon Jackson, *Aroudje*, selon Langlès, *Mons Ater* chez les anciens), situé au sud de Tripoli et à l'ouest de la grande Syrte (*Sidra*, *golfe de Kibbir* ou *Kibli*).

Les caravanes sont forcées de franchir ces monts,

(1) Th. Shaw, Trav. and Observ. relating the several parts of Barbary. Lond., 2e édit., 1757, in-4°, p. 89.

(2) Ibid. — Rennell, Herod. Geogr., dans Bredow, p. 679.

(3) Shaw, Trav., I, p. 89.

lorsqu'au lieu de suivre la route littorale de Mesurata (1), elles prennent la route montueuse du Fezzan à Tripoli. Les montagnes de Ghouriano (Guariano Gharyen) et de Misselat sont peu élevées, et, quoique dépourvues de rivières, elles ont cependant des sources et sont couvertes d'oliviers et de riches pâturages. Elles sont habitées par des tribus pillardes d'Arabes, les *Wouled-ben-Soliman* et les *Benioled* (Ben-Wéled) qui, protégés par un pays peu accessible aux étrangers, vivent indépendantes et libres à quelques journées de marche de Tripoli, et prélèvent des impôts à volonté sur toutes les caravanes qui traversent leurs contrées (2).

Au sud, les montagnes ou hautes plaines de Ghouriano touchent aux rochers déchirés et déserts du Haroudsch noir (*Mons Ater*) (3) qui, s'étendant en rangées de quatre journées de largeur, conduit au sud-est dans le pays des Garamantes (le Fezzan d'aujourd'hui, où l'on remarque encore un lieu appelé Germa), et au sud et sud-ouest, à Gadamès (*Cidamus* ou *Gadames* chez les anciens); le Haroudsch noir forme ainsi entre les terres habitables et l'océan de sable du Sahara, un passage pénible et redouté des caravanes.

2e. Eclaircissement.

Principales chaînes du plateau.

Nous ne connaissons, jusqu'à ce jour, de tout ce système que les limites extérieures et quelques rameaux isolés; les nouveaux documens ne nous apprennent rien sur la

---

(1) Lucas in Proccedings of the As. et of Africa, I, p. 59, etc.
(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I.
(3) Plinius, Hist. nat., V, c. 5. — Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 192.

structure du plateau. Nous distinguons en attendant : le *Grand-Atlas*, le *Petit-Atlas*, le *Haut-Atlas*, ou le *pays central et ses limites vers le Sahara*, le *Tell* et le *Biledulgerid*.

1. Grand-Atlas. *Chaînes limitrophes du côté du Sahara.* — Plusieurs rangées de montagnes s'élèvent à l'ouest du Haroudsch et paraissent s'étendre dans cette direction jusqu'à la côte de l'Océan Atlantique ; elles portent différens noms qui cependant ne peuvent nous donner aucune explication sur leur structure. Les indigènes les appellent *Ay-Duacal* (1) ou grandes montagnes, et depuis Ptolémée elles ont reçu le nom général de *Grand-Atlas* (*Atlas Magnus*). C'est ce même Grand-Atlas dont plusieurs auteurs disent *que sa pente méridionale s'abaisse vers les vastes plaines du Biledulgerid, riche en dattes.* Bien que ces mots supposent une *rangée* de hauteurs, on ne doit pas pour cela se représenter le Grand-Atlas comme une seule chaîne de montagnes cohérentes. C'est dans le même sens qu'il faut en général prendre tous les documens que nous ont communiqués sur le Grand-Atlas les géographes arabes, auxquels nous devons presque toute notre connaissance de ces montagnes.

Suivant Edrisi (2), le plus ancien des géographes arabes, l'Atlas (*Mons-Lamta*) prend son origine à l'extrémité ouest, non loin de l'Océan, près de Souse (*Sus alaksa, nomen ab extremo occidente totius Africæ situ*), et s'étend à l'est, jusqu'à sa jonction aux montagnes de Nofousa, au sud de Caffé-Gabb, près du golfe de Cabès. Delà, dit-il, il se dégrade dans les plaines de l'est, où ils disparaît (*de hinc in planitiem vergit et deficit omninò*).

A Souse, province du Maroc, l'Atlas offre la saillie la

(1) Marmol, Africa, I, p. 8.
(2) Edrisi, Africa, II, Regio Sus alaksa, p. 40.

plus occidentale de ce système, sous la forme d'une chaîne escarpée qui se dégrade presque à pic, dans l'Océan Atlantique (1), où elle forme le *cap de Ger* (*Mons Barcè*, selon Polybe (2), *Afernie* chez les Arabes), au 30° 38' lat. nord. Ces hauteurs inabordables, rendant ainsi très difficile l'entrée des provinces méridionales de l'empire de Maroc (Souse, Taroudant, etc.), ont conservé jusqu'à nos jours l'indépendance aux *Wedinous*, leurs habitans. Sur les hautes plaines de cette branche occidentale de l'Atlas habitent les *Edautenam* (3), qui appartiennent aux tribus guerrières des Berbers, appelés ici Shellouh.

Au sud de cette saillie, qu'Hannon nous désigne déjà, dans son Périple, comme très difficile à doubler, commencent tout à coup, à partir de la baie de Santa-Cruz ou Agadir (*Garguessem* dans Leo Afric.), les vastes plaines unies et sablonneuses de l'Afrique septentrionale. C'est donc avec raison que les Arabes appellent le golfe et le port d'Agadir, *Bab-Soudan*, ce qui signifie la porte du pays des noirs (4).

REMARQUE. — *Chaîne littorale du côté du Sahara.*

N'ayant pas reçu, dans ces derniers temps, de nouveaux documens sur la continuité du Grand-Atlas entre Souse et Tripoli, nous ne pouvons que répéter ce que nous ont dit à ce sujet Edrisi, Leo Africanus, Marmol et la plupart des géographes. Il serait faux, à notre avis, de vouloir donner trop d'extension à ce plateau, et de prolonger le nom d'Atlas, à l'est, jusqu'aux frontières de l'Egypte, comme l'a fait Aboulfeda (5), qui évidemment ne connaît cette con-

(1) Jackson's Account, p. 7.
(2) Pline, Hist. nat., V, c. 1, et Gosselin, dans Bredow, p. 55.
(3) Jackson's Account, p. 18, 55.
(4) Abulfedæ, Geographia, in Büsching's Magazin, IV, p. 176.
(5) Ibid.

trée que par ouï-dire. Nous ne placerons pas non plus, avec Leo Africanus (1) et Marmol, la limite orientale du plateau près du *Gibbel-Meis* (*Jubel-Meyes*), situé à l'extrémité des montagnes de Ceel (60 milles géographiques ou 80 *leucas*, à l'ouest d'Alexandrie, par 31° latitude nord et 41° longitude est) ; car on ne rencontre là que des rangées d'écueils qui surgissent de l'océan de sable, et au nombre desquelles se trouve le mont *Eyre*, sur la frontière méridionale du Fezzan. On aurait tort, comme dit Langlès, de confondre ce mont Eyre avec l'*Eyrès* ou *Aurás*, situé près de Constantine, et que l'on regarde, à juste titre, comme une partie de l'*Atlas habité par les Cabyles* (2). En effet, on ne voit plus ici près du Gibbel-Meis, ni chaînes de montagnes, ni aucune de ces fertiles hautes plaines qui caractérisent le plateau de la Barbarie et en font un vrai pays d'Alpes. — Le voyage de Della Cella (1817) dans les golfes des Syrtes a pleinement confirmé ce que l'on supposait depuis long-temps, savoir, que les montagnes de l'est et celles de l'ouest ne sont pas adhérentes entre elles (3).

Les Arabes mahométans (4) ont l'habitude d'étendre l'Atlas, sans interruption, jusqu'à la Mecque, but de leur pélerinage annuel ; ils l'envisagent, par opposition au Sahara, comme un tout cohérent, c'est-à-dire comme une chaîne littorale de montagnes, d'écueils, de rochers, qui les protège contre les dangers de l'océan de sable, et sur les bords de laquelle ils rencontrent encore, de temps en temps, des sources, des marais, des oasis et des stations agréables. Dans ce sens, les Arabes s'accordent parfaitement avec l'opinion d'Hérodote (5). Cet auteur parle d'une rangée de hauteurs qu'il appelle *un rivage élevé*, *un rempart contre le désert*, et dont les bords, depuis Thèbes, sont habités par les Ammoniens, les Augiliens, les Garamantes et les Atarantes.

Le grand d'Anville (6) démontra, il y a long-temps, toute la fausseté de cette opinion, qui admet une chaîne non interrompue, de l'est à l'extrémité ouest. Mais cet auteur tombe dans une erreur opposée, en réduisant l'étendue de l'Atlas à la seule chaîne de mon-

---

(1) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 40. — Marmol, Africa, I, p. 9.

(2) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 227. — Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 239. — Shaw, Trav., I, p. 59.

(3) Della Cella, Viaggio da Tripoli alle frontiere occidentali dell' Egitto. Genova, 1819, in-8°, p. 91.

(4) Hoest, Nachrichten von Marocco, p. 79.

(5) Hérodote, IV, c. 181 et 184.

(6) D'Anville, Mémoire sur l'intérieur de l'Afrique, dans les Mém. de l'Acad. royale des Inscript., XXVI, p. 80.

tagnes qui sépare les provinces de Fez et Maroc de Sejelmessa, Tafilet et Darah. Il se met ainsi en contradiction directe avec les géographes arabes, auxquels nous devons seuls notre connaissance de ces pays; ceux-ci distinguent constamment un petit et un grand Atlas, bien que souvent ils ne les caractérisent que très imparfaitement.

Nous pouvons encore bien moins nous en rapporter à l'opinion des Grecs et des Romains; car leur Atlas, tel qu'ils nous le représentent, est entièrement fabuleux. Pline semble n'en faire mention que pour relever la gloire des armées romaines, *qui auraient aussi porté leurs aigles victorieuses au-delà des défilés de l'Atlas;* mais il ne dit nulle part comment ni de quelle manière les Romains avaient franchi ces montagnes.

Il nous paraît ainsi prudent, pour prévenir toute confusion, de conserver les anciennes dénominations, et d'appeler *Haut-Atlas*, avec le nom indigène *Daran*, la chaîne occidentale, pour la distinguer du Grand et du Petit-Atlas.

2. Petit-Atlas. *Chaîne littorale du côté de la Méditerranée.* — Nous devons notre connaissance de cette chaîne aux navigateurs des côtes, à la différence du Grand-Atlas que les Arabes ont franchi les premiers dans leurs courses continentales. Ce n'est que long-temps après sa découverte qu'on lui donna, par opposition à la chaîne du Grand-Atlas, le nom de *Petit-Atlas*.

Suivant Strabon (1), le Petit-Atlas traverse la Marusie, et s'étend depuis le cap *Kotès* (situé à la sortie du détroit de Gibraltar, selon Scylax) jusqu'aux Syrtes, absolument comme le décrit Della Cella; il est, dit l'historien grec, habité, comme toutes les montagnes qui lui sont parallèles, d'abord par des Marusiens, et plus loin, dans l'intérieur, par la principale peuplade de la Libye, les Gétuliens, dont le territoire s'étend jusqu'aux Syrtes.

Les géographes modernes n'entendent par le Petit-Atlas (2) que cette chaîne littorale peu élevée, mais escar-

(1) Strabon, XVII. — Gosselin, dans Bredow, p. 55.
(2) Marmol, Africa, p. 13.

pée et déchirée, qui s'étend depuis le détroit de Gibraltar, le long de toutes les côtes de la Barbarie, à travers les états de Maroc et d'Alger jusqu'à Tunis. Cette chaîne se rattache, à l'ouest, au haut Atlas de Fez et de Maroc; à l'est (1) elle court parallèlement à la côte, jusqu'à la province de Tittery, située au sud-est d'Alger, et se courbe au sud-est, à partir de la chaîne du Jurjura. Cette courbe se dessine près des montagnes de Wannougah et de Jaité, auxquelles succèdent, jusque près du golfe de Cabès, à l'est, mais parallèlement à la côte, les montagnes de Wellad-Sélim, de Moustewah, d'Auress et de Tipasa dans l'état de Tunis.

Le dernier rameau, et le plus occidental de la chaîne du Petit-Atlas, forme, à l'entrée orientale du détroit de Gibraltar, l'une des colonnes d'Hercule (Ἡράκλεια στήλη), le mont Abila-aux-sept-Crètes (2), aujourd'hui le cap Ceuta, qui était, pour les anciens, la limite entre l'Océan (*ab his ora interni maris*) et la Méditerranée. Hérodote cite déjà le cap Soloeis, à l'ouest (le cap Spartel des modernes), comme la limite de la Libye. L'amiral carthaginois place ce même cap dans l'empire du dieu de l'Océan, auquel il éleva en cet endroit un autel pour implorer sa protection (3).

Le cap Ceuta s'appelle aujourd'hui, dans la langue des Berbers, *Jibbel-d'-Zatute* (le mont des Singes); il s'élève de la mer en rochers escarpés et occupe tout l'El-Garb, c'est-à-dire la province la plus occidentale du Grand-El-Magreb (pays de l'Ouest).

Le petit-Atlas s'appelle aussi *Errif* (4), là où il traverse la province de ce nom (5); le *Jibbel-Arif* des

(1) Shaw, Trav. and Observ., p. 50.
(2) Pline, Hist. nat., V, c. 2. — Hérodote, II, c. 32.
(3) Hannon's Küstenschiffahrt, Gosselin bei Bredow, p. 18.
(4) Jackson's Account, p. I.
(5) Marmol, Africa, I, p. 8.

Maures n'est sans doute qu'une modification du même nom (1).

A l'est, le long des côtes d'Alger, depuis le cap Mellila jusqu'à Tunis, le Petit-Atlas présente plusieurs rangées de collines s'élevant d'une manière très variée vers l'intérieur. Ces collines n'ont que de 4 à 600 pieds de hauteur et sont presque toutes couvertes de forêts et d'arbres fruitiers. Elles sont interrompues çà et là par des pentes escarpées ou par des rochers nus, qui s'élèvent comme des écueils sur leurs cimes (2). L'élévation du Petit-Atlas n'est pas très considérable; et, suivant l'observation du célèbre Shaw, elle égale à peine la hauteur des montagnes de sa patrie.

Tlem-San ou *Telmessan*, appelé à tort Trémézen, est bâti à l'ouest, sur le Maluvia, près de la première rangée de collines, celle qui s'étend jusqu'à la mer. Vers l'intérieur, toute la chaîne s'adosse, dit-on, aux plus rapides escarpemens (3) du Haut-Atlas. Sur le revers septentrional est bâtie la ville d'Alger, entourée de superbes plantations d'arbres fruitiers de toute espèce, d'abricotiers, de pêchers, etc.; l'agriculture n'y est pas inconnue; on y rencontre surtout des champs d'orge et d'excellens pâturages (4).

A l'est d'Alger jusqu'à Bone, la chaîne littorale devient toujours plus rocheuse et plus sauvage; Aboulfeda l'appelait déjà *El-Adwah*, c'est-à-dire la hauteur (5). La côte, hérissée d'énormes rochers, s'avance en plusieurs saillies dans la mer, et forme, autour du golfe de Bone, le cap

(1) Hoest, Nachrichten von Marocco und Fez. Copenhague, 1781, in-4°, p. 78.

(2) Shaw, Trav. and Observ., 2e éd. Lond., 1757, in-4°, p. 5.

(3) Marmol, Africa, I, p. 13.

(4) Shaw, Trav. and Observ., 2e éd., p. 20, 34.

(5) Ibid., p. 40. — Poiret, Voyage en Barbarie. Paris, 1789, II, p. 276.

Rosso, non loin de l'île Galita, ainsi que les affreux écueils qui s'élèvent vis-à-vis la pointe méridionale de la Sardaigne. Les roches d'un grès noir et poreux (grès à filtrer), forment des milliers de grottes et de cavités, dans lesquelles les flots de la mer s'engouffrent à grand bruit. Leur surface déchirée et crénelée présente aux vagues qui les battent éternellement des arêtes et des faces saillantes. Les grottes creusées par la mer s'étendent quelquefois jusqu'à un quart de lieue sous les terres, et le grès qui les recouvre ne semble soutenu que par les veines ferrugineuses qui le traversent en tous sens. Les bancs de grès, inclinés ici du sud au nord, se précipitent souvent presqu'à pic dans la mer : mais ils ont sans doute leur principale direction de l'ouest à l'est. Ces écueils s'étendent encore à l'est jusqu'au-delà de Taberca, du cap Néron, etc., où ils sont d'autant plus redoutables pour les marins, que leurs débris donnent naissance à une quantité de bancs de sable sur lesquels échouent fréquemment les navires. Ils formaient autrefois le rempart occidental de Carthage.

Le cap Blanco (1) (le *promontorium candidum* des anciens, le *Ras-el-Abeab* des Arabes) a reçu son nom des rochers de calcaire blanc et luisant qui s'élèvent à sa cime.

3. L'Atlas-Moyen; le *Plateau.* —En s'avançant dans l'intérieur (2), on aperçoit entre les chaînes parallèles du Petit et du Grand-Atlas, qui tous deux s'étendent de l'ouest à l'est, plusieurs autres rangées de montagnes qui tantôt suivent la même direction, tantôt présentent entre elles les connexions les plus variées. Elles forment un large et haut pays de montagnes entrecoupé par une quan-

(1) Shaw, Trav., p. 74.

(2) Desfontaines, Flora Atlantica, Præfat., p. 1, etc. — Shaw, Trav., p. 45. — Marmol, Africa, I, p. 12.

tité de vallées, de plaines, de fleuves et de pâturages. Peu accidenté au sud, depuis Constantine jusque près de la longue chaîne de Bouzara qui borde le Sahara, l'Atlas-Moyen s'élève de plus en plus, et par terrasses, du côté de l'ouest, vers le Haut-Atlas. Sa situation élevée au-dessus de la mer et des déserts de sable brûlant, lui conserve un climat tempéré (1), que les Arabes ont de tout temps parfaitement apprécié. Edrisi (2) pense qu'aucune contrée de la terre n'est comparable à ce pays de montagnes, pour la fertilité, l'étendue et le nombre de la population (*frequentia domiciliorum*).

Leo Afric. (3) nous apprend qu'à 100 milles à peu près de la côte, les chaînes de montagnes et de collines du Petit-Atlas s'élargissent plus ou moins dans la direction de l'intérieur; il en descend, dit-il, des rivières et des fleuves qui roulent leurs eaux claires vers la mer. (Suivant Shaw, quelques-uns sont salans). Du côté du Grand-Atlas s'étendent des rangées de collines et des plaines dont le sol, qui est excellent, produit en abondance du blé et les meilleurs fruits. A l'est se trouvent les contrées tunésiennes de Zengitana et Byzacène, les célèbres greniers d'abondance des Carthaginois; à l'ouest les contrées de Sejelmessa (*Sejin-Mesea*, selon Jackson) et plusieurs provinces marocaines.

Ces chaînes moyennes se composent, dit-on, généralement de calcaire, excepté du côté du Haut-Atlas, où l'on rencontre fréquemment des roches quartzeuses; en beaucoup d'endroits les masses, qui constituent ces chaînes de montagnes, sont remplies de pétrifications de toute espèce (4).

---

(1) Hoest, Nachrichten von Marocco, p. 78.
(2) Edrisi, éd. Hartmann, p. 140.
(3) Leo Africanus, éd. Lorsbach, p. 49.
(4) Desfontaines, Flora. — Poiret, ibid., p. 279.

Desfontaines n'évalue qu'à 2,400 mètres de hauteur absolue, les principales élévations de l'Atlas-Moyen, au sud d'Alger et d'Oran. Elles ne sont nulle part couvertes de neiges éternelles; on y rencontre, au contraire, de superbes forêts de pins (*pinus alepica*) et plusieurs espèces de chênes, comme le *quercus suber, pseudo-suber, ilex, coccifera et ballota*; le magnifique oléandre (*nerium oleander*) orne également et les vallées et les hauteurs.

Le Wannashrisé, dans la province la plus occidentale, et le Jurjura (le *mons ferratus* des anciens?), dans la province la plus orientale d'Alger, passent pour les plus hautes cimes de l'Atlas-Moyen (1). Les flancs de ce dernier sont bien cultivés; sa cime est formée par une chaîne non interrompue de rochers nus et d'abîmes qui, se couvrant de fortes couches de neige en hiver, deviennent absolument impraticables dans cette saison, et amènent ainsi annuellement une suspension d'armes entre les habitans des deux versans.

Les montagnes de Titery, entre le Wannashrisé et le Jurjura, sont encore plus escarpées; elles présentent des sommets et des crêtes inabordables qui servent aux indigènes de lieux de refuge, de forteresses, et surtout de greniers et de magasins pour conserver leurs provisions de blé.

Cette roideur des parois de rochers et les antres étroits et presque verticaux (2) qui les coupent soudain jusque dans la profondeur des vallées, nous apparaissent comme un phénomène caractéristique de ce pays de montagnes et même du Haut-Atlas. (Voy. plus bas.) On aperçoit très bien aux deux côtés des défilés les couches horizontales de roches qui jadis étaient adhérentes. Ces défilés n'ont souvent que 6 à 7 pieds de largeur, mais ils sont tellement

(1) Shaw, Trav., p. 34.
(2) Ibid., p. 51.

escarpés, que peu d'hommes pourraient facilement défendre l'entrée du pays à toute une armée. Les Arabes les appellent *Beban*, c'est-à-dire *portes*; les Turcs *Demir-Capy*, *portes de fer*, comme en Perse, au Caucase, dans la Turquie, etc. On rencontre plusieurs défilés semblables sur la route d'Alger à Constantine.

4. Haut-Atlas; *Daran.* — Nous donnons ce nom aux plus hautes éminences de tout le système de l'Atlas, c'est-à-dire aux montagnes qui, dans le voisinage de l'Océan Atlantique, séparent la terrasse littorale de l'empire de Maroc, des provinces méridionales et occidentales Souse, Tarudant et Sejelmessa; formant une grande série de plusieurs chaînes parallèles, elles s'étendent depuis le Petit-Atlas près d'Erif, dans la direction du sud-ouest, et se dégradent, entre le fleuve Draha et le cap Ger dans la vaste plaine du Sahara.

Près de Fez et de Méquinez (1), ces mêmes éminences ne forment que des montagnes de hauteur moyenne, habitées par l'une des plus nobles races de l'Afrique; les femmes surtout se distinguent par la beauté de leurs formes.

Près de Maroc, résidence de l'empereur, les chaînes de montagnes s'élèvent brusquement à l'est, et forment, à une demi-journée de cette ville (2), les monts connus ici sous les noms d'*Oulstan*, *Orika*, *Emsfiva*, *Tagana*, *Fraga*, *Suitana*, *Gedmeva*, *Rgagaia*. (Près de Fez, ils s'appellent *Zavias*, *Itata*, *Zaimbi*, etc.)

Les plus hautes cimes, que l'on aperçoit à Maroc, couvertes de neige toute l'année, se réunissent en une série de sommités qui longent cette ville, à l'est, à une distance de 30 milles anglais. De Mogodore, ville située sur la côte, à 140 milles anglais, on aperçoit encore leurs pics

(1) Jackson's Account, p. 68.
(2) Höest, Nachr. von Marocco, p. 78.

neigeux et coniques, lorsque le ciel est serein (1). La hauteur des neiges éternelles suppose, au 34° lat. nord, une élévation de 10,800 pieds au-dessus du niveau de la mer (2); cependant la neige n'envahit nulle part de vastes espaces, elle ne couvre que quelques sommets qui surgissent du milieu de ces hauteurs (3).

Leo Afric. (4) ne cite qu'un seul sommet couvert de neige permanente, c'est le *Hanteta*, la plus haute montagne qu'il ait vue, située probablement près de l'ancienne ville de Tessa : quant aux autres éminences, il se contente de dire qu'il y neige toute l'année, et que souvent des caravanes y périssent par le froid. Ce fait, quoique très surprenant, a été répété par tous les narrateurs postérieurs. Marmol nous dit que, dans les défilés élevés, la neige atteint souvent, dans une nuit, la hauteur d'une lance. On prétend qu'en hiver, le froid est quelquefois si rude sur les hauteurs, qu'il devient mortel pour les animaux et les hommes, même pour les montagnards indigènes. Ainsi ce que nous avons dit plus haut, qu'à Maroc toutes les cimes de montagnes paraissent blanches au mois de Janvier (5), et qu'elles rendent par là le climat de la ville très frais à cette époque, n'a rien qui puisse étonner.

Les glaciers sont inconnus dans cette région.

Défilés; *Bebâwan*. — Un des phénomènes les plus remarquables que nous offre le *Haut-Atlas*, c'est sans contredit son peu d'étendue en largeur. Vue de profil, cette

---

(1) Pline, Hist. nat., V, c. 1.

(2) A. de Humboldt, Ansichten der Natur, 1er vol., 1808, p. 121.

(3) Jackson's Account, p. 10. — Hoest., Nachr. von Marocco, p. 79.

(4) Leo Africanus, éd. Lorsbach, p. 49, 121. — Marmol, Africa, I, p. 13. — Hoest., ibid., p. 81.

(5) Lemprière, Tour from Gibraltar to Marocco, 2e édit., Lond., 1793, in-8°, p. 174.

chaîne, comme l'observe très bien M. de Humboldt (1), apparaissait, aux anciens navigateurs des côtes, comme une colonne aérienne isolée, supportant la voûte du ciel (κιονα τοῦ οὔρεος). Aucun voyageur, pas même les caravanes les plus lentes, ne mettent plus de trois jours pour se transporter des plaines du nord-ouest aux plaines du sud-est. Leo, qui franchit le Haut-Atlas à cheval, par le défilé qui mène du pays de Hea (*Haha*?) à Souse, mit trois jours pour aller de Tefetna, village situé sur le versant septentrional, à Messa, sur le versant méridional.

Le défilé conduisant par-dessus le Haut-Atlas, par la route de Maroc à la ville de Taroudant (située à 20 milles anglais du versant méridional de cette chaîne, dans une plaine superbe, mais inculte), nous est représenté partout comme très pénible; cependant il n'est pas à comparer aux passages alpins de l'Europe. Lemprière (2) le passa au mois de Novembre; il partit du pied de la montagne à six heures du matin, monta pendant trois heures et un quart par des chemins étroits, escarpés et pierreux, et, à deux heures de l'après-midi, il commençait déjà à redescendre; le lendemain soir, il avait franchi toute la chaîne du Haut-Atlas.

Ce défilé, que Jackson appelle *Bebawan* (de *beb*, qui signifie *porte*), nous est dépeint par Lemprière comme très escarpé. Il s'élève, dit-il, presque perpendiculairement du côté du nord; au sud, il se dégrade en énormes rochers de marbre (comme le *Dover-Cliff*, mais d'une hauteur dix fois plus considérable), et en plusieurs endroits il est si étroit qu'un cheval n'y passe qu'à grand'peine, le cavalier est toujours obligé de descendre.

Cette chaîne du Haut-Atlas, qui sépare les plaines de Maroc de celles situées au sud-est, est partout hérissée

---

(1) Ansichten der Natur, p. 18. — Hérodote, IV, c. 184.
(2) Lemprière, ibid. — Jackson's Account, p. 10.

de semblables rochers et de précipices infranchissables, et c'est là un des principaux caractères du plateau des Berbers.

En traversant le Haut-Atlas pour aller de Tafilet (*Tafilelt* selon Jackson) à Maroc, on parcourt, les premières cinq journées, de vastes plaines dénuées de végétation et où il ne pleut jamais. De là on traverse, après trois journées de marche, un défilé escarpé (1), conduisant par-dessus les ruines de Pharoah, et de là à Fez; de semblables défilés conduisent aussi de Sejelmessa au même point. Les hordes qui les habitent sont toutes enrichies par les impôts qu'elles extorquent des caravanes du Soudan forcées de traverser ces *portes* pour se rendre dans la région littorale.

Un semblable défilé, long de 14 à 15 lieues, très étroit et facile à défendre, est situé dans la province de Quenana, près de Sejelmessa, sur la route de Fez. Sa principale entrée se trouve près du *Zis*; elle est défendue par trois forts : le fort de Tamaracost sur le fleuve, celui de Gastir au pied de la plaine et celui de Zehbel sur la hauteur. Nous connaissons encore le défilé d'Agmet, que traversent annuellement, au mois d'Octobre, les hordes numides, lorsqu'elles se rendent, avec leurs chameaux chargés de dattes, aux marchés de Maroc. De semblables défilés servent aussi de passage aux caravanes qui se dirigent au nord jusqu'au Petit-Atlas et jusqu'au cap Blanc.

REMARQUE. — *Explication des noms Atlas et Daran.*

1. *Atlas.*—Nous ne discuterons pas ici la signification de l'antique nom d'Atlas, nom qu'Homère connaît déjà (2), qu'Hérodote emploie

---

(1) Marmol, Africa, I, p. 13; III, p. 23. — Jackson's Account, p. 21.

(2) Homère, Od., I, 52. — Hérodote, IV, c. 184. — Platon. — Pline, Hist. nat., V, c. 1.

assurément pour désigner l'extrême montagne de la Libye occidentale, près de la mer salée (Ἅλος), et qui joue un si grand rôle dans la tradition des Atlantes et dans l'histoire romaine. Les étymologistes de Maroc (1) le font dériver tantôt de *tla*, qui signifie *monter*, et s'emploie généralement en parlant du soleil, tantôt de *Jibbel Attils*, c'est-à-dire *montagne de neige*. Il est important de savoir que la première signification historique, celle d'Hérodote, s'applique à une montagne située sur la côte de la Méditerranée, et que les passages où Homère cite ce nom lui font supposer une origine tyrienne. C'était probablement une montagne littorale située à l'ouest de Carthage (ὅστε θαλάσσης πάσης βένθεα οἶδεν, *qui voyait toutes les profondeurs de la mer*), peut-être à l'endroit où nous plaçons maintenant l'extrémité orientale du Petit-Atlas. Hérodote (2), qui connaissait les expéditions maritimes des Carthaginois au-delà des colonnes d'Hercule, recula l'Atlas jusqu'à la route de Gibraltar; c'est ainsi aussi que le nom de *Pyrène* (Πυρήνη), promontoire situé au-dessus de *Massilia*, en face de l'Atlas, a été étendu à toute cette grande chaîne que nous appelons maintenant les Pyrénées.

Le *Périple d'Hannon* ne cite pas encore le nom d'Atlas; or, ce document, le plus ancien que nous possédions sur ces contrées, remonte de 300 à 570 ans avant Jésus-Christ. Suivant Gosselin, il serait encore plus ancien.

L'hypothèse postérieure d'une Atlantide engloutie par l'Océan, que rapporte Platon dans son Timée, la découverte de Cerné et d'autres îles à l'ouest, les premiers renseignemens de Sebosus sur les îles Fortunées (*quas Fortunatas putant*) (3), appelées par nous les îles Canaries, et dont l'ancienne cohérence avec l'Atlas du continent devint bientôt l'hypothèse favorite de tous les savans (4), toutes ces circonstances contribuèrent à étendre le nom d'Atlas (*fabulosissimum Atlantem*) jusqu'à sa limite méridionale, le cap de Ger. Les Arabes étendirent son domaine à travers le continent, le long des déserts de sable jusque près de Tripoli; d'autres géographes ont même reculé ses limites jusqu'en Egypte, et au-delà jusqu'à la Mecque.

Il en fut de l'extension du nom d'Atlas comme de celle de tant d'autres noms dans l'ancienne et la nouvelle géographie, par exem-

---

(1) Hoest, Nachr., p. 78. — Jackson's Account, p. 2.

(2) Hérodote, II, c. 33.

(3) Pline, Hist. nat., V, c. 1; VI, c. 37.

(4) Jackson's Account, p. 269. — Condé, Descr. de Espana, de Xerif Aledris. Madrid, 1799, p. c.

ple, celle du nom des Pyrénées, du Taurus en Cilicie, de l'Altaï, de l'Himalaya, du Caucase dans la Haute-Asie, etc.

2. *Daran.*—Ptolémée appelle la plus haute cime de l'Atlas *Russa-Diron*. Suivant Solinus, Eustathius, Bochart, etc., les noms les plus anciens de l'Atlas étaient : *Dyris*, *Dyrim*, *Adiris*, *Adderim*, etc.

Pline (1) dit expressément que *Dyris* est le nom qu'on donnait à la chaîne de montagnes située près du fleuve Vior, dans le voisinage de Sala (aujourd'hui Salé ou Sla, 34° 5' latitude nord). On y voyait, de son temps, les ruines d'anciennes habitations, au milieu de vignes et de plantations de dattiers. On fait dériver *Dyris* (2) du mot phénicien *Tur* (*mons*, *altura*; *Turana* chez les Maures; *Zurana* chez les Espagnols) ou de *taur* (taurus). Quelques auteurs en trouvent même l'origine dans le mot sanscrit *tir* ou *tiram*, qui signifie *montagne*.

Polybe parle d'un fleuve Dara, qu'il trouva dans le voyage qu'il fit aux côtes d'Afrique, après la destruction de Carthage. Dans ce même voyage, il visita aussi les *Gætuli-Daræ* et les Daratites éthiopiens (*Ætiopas-Daratitæ*), qu'il rencontra au sud du cap Ger, dans la province de Souse. Le Drah (Darah?) ne se jette plus, de nos jours, dans l'Océan Atlantique (3), mais il se perd dans les masses de sable qui s'élèvent en hautes dunes jusqu'à la côte.

Edrisi appelle aussi l'Atlas *Daran*. C'est le nom que lui donnent encore, de nos jours, ses habitans, les Berbers.

Toutes ces dénominations ont plus ou moins d'affinité avec le mot primitif dans la langue du pays (4) : *I-drarn* ou *E-drar* et *A-theaar*, de Dra ou Dahra, montagne ; et *I-daurer* (au pluriel), signifie encore ici *chaîne de montagnes*. Il est surtout remarquable que la plus ancienne forme de ce nom se soit conservée dans l'ancien nom du pic de Ténériffe, *Aya-Dyrma*.

---

(1) Pline, Hist. nat., V, c. 1.

(2) Condé, Xerif Aledris, p. 157. — Asiatic. Researches, VIII, p. 272.

(3) Jackson's Account, p. 9. — Leo Afric., dans Lorsbach, p. 450.

(4) Venture, Vocabulaire Berber, dans Langlès, II, p. 442. — A. de Humboldt, Ansichten der Natur, I, p. 112.

CHAPITRE SECOND.

BORDURE DU PLATEAU ET SES HABITANS.

§ 31.

1er ECLAIRCISSEMENT.

Biledulgerid, Tell, Sahara.

Les différens noms que nous venons de rapporter ne sont absolument que des appellations locales dont la compréhension ne peut se déterminer exactement, mais qu'on donne cependant à certaines contrées de ce pays d'alpes. On appelle *Tell* (1), comme en Egypte, tout le pays cultivé comprenant ce grand arc qui, le long des côtes de la mer, borde la Barbarie sur une largeur de plusieurs journées de marche, et est habité par un grand nombre d'Arabes et de Maures qui vivent dans les villes. Tout le Tell est placé sous la domination de sultans Arabes et Turcs, dont le pouvoir ne s'étend guère au-delà de cette lisière cultivée. Sa plus grande largeur est au sud de Tunis, près de Constantine, dans le Petit-Atlas et sur le bord occidental du Haut-Atlas, où il comprend les plaines de l'empire de Fez et de Maroc, qui s'étendent de 20 à 30 milles en largeur, sur une étendue de 80 milles en longueur, depuis le cap Spartel jusqu'au cap de Ger; on les a comparées, quant à leur fertilité et à leur culture, aux vastes plaines de la Lombardie (2). Le Tell forme ici la terrasse littorale du plateau.

Telle était la première division de ce pays avant que les

(1) Shaw, Trav., p. 2.
(2) Leo Afric., p. 99. — Marmol, I, p. 12.

Arabes d'Asie n'en eussent pris possession. Aussi Hérodote (1) la confond-il avec la division de tout le pays des montagnes.

Biledulgerid.— Les plaines et les steppes numides des anciens, dans lesquelles erraient autrefois des peuples cavaliers, comme de nos jours encore les Arabes nomades, sont situées comme le Tell au nord, mais sans agriculture, au pied du bord méridional du plateau des Berbers. C'est la seconde zone de la Libye selon Hérodote, le pays sauvage ou la contrée riche en bétail (2), qui confine au désert de sable et nourrit dans ses pâturages de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de chameaux, unique moyen de communication avec l'intérieur; ce pays est aussi sans doute le séjour d'un grand nombre de bêtes féroces. Leo Afric. (3) explique avec beaucoup de détails que chez les Arabes, le nom de Biledulgerid désigne principalement les pays riches en dattes.

Le Biledulgerid commence, à l'est, à la ville d'Elwachat (Fezzan), et s'étend, à l'ouest, jusqu'à Souse et jusqu'au cap Noun, sur l'Océan occidental; au nord, il confine à l'Atlas; au sud, au désert. On donne surtout ce nom aux vastes plaines horizontales, situées au sud de la Petite-Syrte et près de Sejin-Messa et de Tafilelt; elles sont arrosées par quelques rivières salantes qui se dirigent vers le désert.

On remarque çà et là, près des sources, des plantations de palmiers; quelquefois même elles étonnent par leur beauté et leur étendue : cependant la plus grande partie de cette bordure méridionale du plateau des Berbers est d'une nature tout-à-fait aride et inhabitable, semblable à

---

(1) Hérodote, II, c. 32.

(2) Ibid., c. 32; IV, c. 181.

(3) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 3. — Marmol, Africa, I, p. 24.

peu près aux sables mouvans du désert. On pourrait par conséquent admettre l'opinion de Shaw qui préfère dériver ce nom de *Blaid-el-Jeridd*, *pays sec et aride* (1), nous assurant que les Arabes d'aujourd'hui appellent Sahara toute cette contrée, excepté Jeridd, sur le golfe de Cabès. D'autres auteurs ont cru à tort que Biledulgerid signifie *pays des sauterelles* (de *jeráad*); Jackson (2) l'écrit *Bled-el-jerrêde*, mais sans expliquer s'il signifie *pays sec* ou *pays de dattiers*; le mot arabe ne répond guère à cette dernière signification. Cependant, du côté de l'ouest, à Segin-Messa, Tafilelt et Souse, le Biledulgerid est encore de nos jours renommé pour sa richesse en dattes.

Les rivières de Ghir, Ziz, Tafilelt (3) et Drah traversent le Biledulgerid; et leur cours, qui a une étendue de dix à quinze journées à cheval (*erhellat*), ou 80 milles allemands, indique ici la pente douce de cette bordure de steppes vers le Sahara, au sud.

Près du Tafilelt, qui est aussi large que la Tamise près de Putney, le sol se compose d'une argile blanche mêlée de sel, et qui devient glaiseuse lorsqu'on l'humecte. Toute cette steppe, depuis la ville de Tafilelt jusque vers l'Atlas, sur une étendue de cinq journées de marche, est absolument dénuée de végétation. La steppe plus occidentale est arrosée par le fleuve Drah qui, dans les hautes eaux, se change en un torrent rapide, appelé *Laili*; ses eaux ont un goût salé, comme celles de presque toutes les rivières qui descendent de l'Atlas et se dirigent à l'est. Ce fleuve qui ne se perdait pas encore dans le sable du temps de Polybe, disparaît maintenant comme les autres, au bord du grand désert.

Jadis, à l'époque glorieuse du califat, le Biledulgerid

(1) Shaw, Trav., p. 4.
(2) Jackson's Account, p. 3. — Marmol, Africa, I, p. 26.
(3) Jackson's Account, p. 9, 22.

était célèbre (1) par ses nombreux forts et ses châteaux; ses grandes villes, leur richesse, leur commerce, leurs villas, leurs agréables jardins et leurs bosquets de palmiers : toute cette magnificence a maintenant disparu. On y voit une quantité de ruines, mais on ne rencontre un peu d'aisance qu'à Tafilelt, lieu de réunion des shérifs et centre du commerce des caravanes. L'empereur de Maroc a cherché, dans ces derniers temps, à rétablir l'ancienne splendeur de cette ville en y élevant un somptueux palais.

Dans les vastes plaines de Biledulgerid qui, comme la mer, s'étendent sans limite jusqu'à l'horizon, on ne voit errer de nos jours que quelques hordes d'Arabes nomades, qui établissent leurs tentes tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre.

2e Eclaircissement.

Les Berbers, Barbares.

Les peuples d'origine arabe ne s'établirent dans l'Atlas que depuis le septième siècle et par conséquent ils ne doivent pas être considérés comme les vrais habitans de ce plateau. S'étant rendus maîtres des champs et des vallées fertiles qui le bordent du côté de la mer, ils y bâtirent des villes, et y organisèrent des états après en avoir chassé les anciens possesseurs du sol, les Berbers : depuis 688, leur souveraineté s'est continuellement maintenue dans le pays.

L'intérieur de l'Atlas n'est maintenant habité que par des Berbers (Barbars, de là, le nom de Barbarie; voy. plus haut, 2e vol., page 229) qui cependant, à en juger d'après leur langue, ne sont pas restreints à l'intérieur de ce pays de montagnes; ils s'étendent encore d'une manière remarquable dans les plaines, et sinon vers

---

(1) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, III, Terra Barbara, p. 145. — Jackson's Account, p. 3 et 22.

les côtes, au nord, du moins au sud, dans le Sahara, et à travers toute l'Afrique orientale jusqu'au pays des peuples Nouba. Ils forment plusieurs tribus dont nous avons déjà parlé plus haut et dont il sera encore fait mention par la suite. Sans nous arrêter aux habitans nomades des plaines, nous ne parlerons ici que de ceux dont le séjour est fixe, des habitans des montagnes et des vallées qui, comme les plantes, semblent enracinés au sol qui leur a donné naissance.

Dans l'antiquité, les Gétuliens et les Garamantes (1) passaient pour les plus remarquables des Libyens, anciens habitans de ce pays; les Garamantes furent vaincus par les Romains sous Vespasien. D'anciennes traditions rapportent que ces peuples libyens, s'étant mélangés avec les Perses et les Mèdes, donnèrent naissance aux Numides et aux Mauritaniens; cette fusion de peuples n'a pu s'opérer que par la mer.

Plus tard, des Phéniciens, des Grecs, des Romains, des Vandales et des Arabes s'établirent tout autour de ce haut pays de montagnes, et pénétrèrent plus ou moins dans ses vallées. C'est ce qui fait que de tout temps on a voulu retrouver ici les débris de ces différens peuples; mais, au lieu de la grande variété qu'on suppose, on rencontre généralement, du moins dans la langue, la plus frappante uniformité. D'après les recherches les plus exactes, il n'existe dans ce plateau qu'une seule, ou (selon Jackson) tout au plus *deux* langues différentes, celle des Berbers que nous connaissons depuis long-temps et qui est la plus répandue, et celle des Schellouhs, dont les Européens n'ont eu connaissance que plus tard.

Cette uniformité est d'autant plus remarquable que, suivant les relations des voyageurs, il existe au sud du plateau et du Sahara, entre Jinnie et Tombouctou, et

---

(1) C. Sallustii, Bellum Jugurthinum, c. 18.

jusqu'au Nil d'Egypte, 33 langues nègres différentes (1). L'arabe qui est aussi très répandu depuis la côte occidentale de l'Atlas jusqu'au Nil, ne peut être compté au nombre des langues indigènes du plateau des Berbers; elle est la langue religieuse et la langue écrite; et toutes les lettres du roi de Maroc sont écrites, comme l'assure l'évêque Giarvé de Jérusalem, dans le même arabe (2) que parlent aussi les Bédouins, près du Jourdain; cependant on trouve quelque différence dans la manière d'écrire l'arabe de l'est et celui de l'ouest. L'arabe des habitans des villes le long des côtes, ou des soi-disant Maures (*Moors*), comme à Maroc, Fez, Taroudant, Alger, etc., est plus ou moins corrompu (3); il s'est mieux conservé à Tripoli.

La langue berbère (4) est maintenant commune à la plus grande partie des débris des anciens peuples; il se peut même qu'elle ne se soit formée que par le mélange de ces différentes nations; cependant nous croyons qu'il vaut mieux la regarder comme indépendante et antérieure à toutes les langues étrangères venues par la mer (5); elle n'en aurait alors pris que certains mots et certaines locutions qu'il faudrait considérer comme partie accessoire.

Les Berbers nous sont partout représentés comme des montagnards robustes et vigoureux; ce qui est surtout remarquable, c'est que déjà Strabon (6) nous assure (bien avant l'émigration des Arabes) qu'ils ressemblent beaucoup aux Arabes. De même que tout le plateau des Berbers, comme nous l'avons déjà dit plus haut, s'éloigne du véritable caractère de l'Afrique, de même aussi ses habitans n'appartiennent pas au pur caractère africain;

(1) Jackson's Account of Marocco, 2ᵉ éd., p. 371.
(2) Ibid., p. 473.
(3) Ibid., p. 327.
(4) Vater, Mithridates, IIIᵉ theil, 1ᵉ Abtheil., p. 37.
(5) Léo Africanus, dans Lorsbach, p. 13.
(6) Strabon, LXVII, p. 835.

comme leur pays, ils ont plus de rapport avec l'Orient et avec l'Occident.

Leo Afric. (1) distingue cinq différentes races de Berbers (voy. les Touariks); il en place deux sur les montagnes de la Mauritanie : les *Masmudæ* (Mousmoudé) et les *Gumeri* (Goumera); les autres dans les basses terres. Nous ne parlerons ici que des premières.

Suivant Leo Africanus, la tribu des Gumeri habite le Petit-Atlas, celle des Masmudæ le Haut-Atlas; dans les trois derniers siècles, les noms des tribus ont de nouveau changé.

1. Berbers. — Les habitans du Haut-Atlas, près de Fez et de Maroc, portent le nom de Berbers (2) (Bârbâr, Barbar, Breber). Le plus petit nombre d'entre eux reconnaît la suprématie du Maroc; l'empereur, pour les tenir en bride, force leurs chefs à vivre en ôtages à sa cour; ces Berbers font le principal commerce sur les marchés du Maroc (3).

Les hordes des Aït-Imoure et des Zemoure-Shelleh, qui habitent les montagnes voisines de Fez, ont la physionomie européenne (romaine); ils s'occupent d'agriculture, élèvent de nombreux troupeaux, et ont beaucoup d'abeilles. Ils sont fiers de leur indépendance et de leur liberté. Du mois de Novembre au mois de Février, ils habitent les lieux les plus élevés de leurs montagnes, et ils préfèrent passer avec leurs troupeaux la mauvaise saison dans des cavernes et dans des contrées inhabitables, que de descendre dans les vallées, où ils perdraient leur indépendance.

---

(1) Leo Africanus, dans Lorsbach, p. 14.

(2) Hoest, Nachr. von Marocco, p. 134. — Jackson's Account, p. 141.

(2) Ali-Bey, Travels in Marocco, Tripoli, etc. Lond., 1816, in-4°, I, p. 157.

Ceux d'entre eux qui s'occupent d'agriculture, s'appellent, suivant Jackson, CABYLES; suivant Venture (1), CABAYLIS, GEBALIS (sans doute de *gâbaïly*, qui signifie *horde* ou *tribu*) et DJEBALY (c'est-à-dire *montagnards*). Les habitans des plaines portent, dit-on, en particulier le nom de Berber (Er-caz, dans la langue berbère signifie *homme*). Le docteur Shaw connut aussi sous le nom de *Cabyles* (2), dans le territoire d'Alger et de Tunis, un peuple montagnard du Petit-Atlas, au teint rouge, aux cheveux blonds, et parlant un langage particulier; il les prit pour des tribus vandales. Ces mêmes montagnards s'appellent *Showiah* dans les montagnes du territoire d'Alger (3).

Jackson nous apprend que l'Atlas est habité par plus de 20 différentes tribus de Berbers qu'il appelle toutes *Cabyles* (4); il en cite quelques-unes, les Aït-Girwan, Aït-Amor, Zayan, dont les dialectes sont les plus purs. Ces cabyles ou tribus forment une grande partie des armées des sultans de Maroc; très pauvres dans leurs pays, ils volent et pillent où ils peuvent, et s'en retournent ensuite avec leur butin dans leurs montagnes. Les plus méprisés et les plus dépravés sont les Aït-Amor, que la tradition fait descendre des Amorites; ils habitent au nord-est de Fez. Une autre tribu ou cabyle, les Zemoure Shelleh, habite les plaines entre Fez et Mequinez; ils sont de belle stature et leur physionomie (5), suivant Jackson, se rapproche beaucoup de la physionomie romaine. Non loin de leurs habitations, sont situés, au pied de l'Atlas,

(1) Venture, Vocabulaire Berber, dans Hornemann, éd. Langlès, II, p. 413.

(2) Shaw, Trav., I, p. 59.

(3) S. Pananti, Narrative of a Residence in Algier, etc., éd. by Edw. Blaquière. Lond., 1818, in-4°, p. 168.

(4) Jackson's Account of Marocco, 2e éd., p. 124.

(5) Ibid., p. 284.

les ruines du *Kassr-Farawan* (*château de Pharaon* (1), qui ont servi en grande partie à bâtir les villes de Mequinez et de Tafilelt. Les restes de ces ruines, dans lesquelles on trouve beaucoup d'antiquités, rappellent, suivant l'opinion de Jackson, le style égyptien. Les cabyles des hauteurs neigeuses de l'Atlas habitent depuis le mois de Novembre jusqu'au mois de Février dans des cavernes; leur genre de vie a donné lieu, dans les basses-terres, à une foule de traditions et de légendes (2). Les habitans des hauteurs de l'Atlas sont entre eux en dissension continuelle; on les voit se livrer des combats à mort, cabyle contre cabyle, tribu contre tribu, village contre village, et même maison contre maison. Les vengeances héréditaires détruisent toutes les familles et étouffent chez ces peuples tout sentiment d'humanité. Souvent aussi ils s'insurgent contre leurs préposés, de sorte que presque chaque année, l'empereur de Maroc se voit forcé d'entreprendre une campagne dans les hauteurs de l'Atlas.

Jackson prend ces peuples pour les anciens Mauritaniens, tels que les a décrits Salluste. Ils sont actifs, robustes, et n'ont jamais été vaincus; quoique ayant adopté le mahométisme (3), ils ne se fient cependant jamais ni aux troupes nègres ni aux troupes arabes des empereurs, lors même qu'elles ont juré avec eux les traités sur le Coran. Ce furent des Berbers qui aidèrent les Arabes à faire la conquête de la Pentapole (4).

2. Amazirgs, Schellouhs. — Les montagnards du sud de Maroc s'appellent Schoullous (*Chouiouhhs*, pluriel de *Schilha*) ou Schellouhs (5). Ils vivent à peu près de la

(1) Jackson's Account, p. 120.
(2) Ibid., p. 199, 279.
(3) Ibid., p. 317.
(4) Schlosser, Weltgeschichte, IIe theil, p. 255.
(5) Jackson's Account, p. 12, 142.—Venture, Vocabulaire Berber, ibid. — Lemprière, Tour, etc., p. 181.

même manière que les précédens, seulement leurs habitations sont plus fortifiées et presque toutes entourées de forêts. On nous les dépeint comme robustes et forts, tout le contraire de leurs voisins les Maures, peuple énervé et abruti; ils passent pour excellens chasseurs et vivent en Troglodytes, sur les plus hautes cimes des montagnes.

Leur nourriture est très simple; elle se compose presque uniquement de miel et d'orge (*assoua*), qu'ils apprêtent de différentes manières, tantôt sous la forme de gruau, tantôt grillé (*zimeta*); mais ils ne mangent jamais de viande; ce qui est la cause de leur extrême maigreur.

Leur langue diffère absolument de celle des Berbers, selon Jackson (1); suivant Leo Afric., Venture et Vater (2), elle n'en est qu'un dialecte. Leo dit qu'elle s'appelle *aquel amarig* (c'est-à-dire *lingua nobilis*; c'est sans doute un titre honorifique de la tribu); suivant Jackson, on la nomme *amazirk*, suivant Marsden, *amazygh*. Jackson assure qu'ayant visité lui-même le pays des Berbers, au nord, et des Schellouhs, au sud de Maroc, il s'était persuadé, après avoir conversé avec plusieurs centaines de Schellouhs, que les langues de ces deux tribus sont très différentes entre elles (3); les Schellouhs, dit-il ensuite, sont un peuple tout différent des Berbers, moins fort et surtout moins athlétique; leur langue s'appelle *amazirk*. Ce voyageur trouve dans la langue de l'oasis orientale de *Siwah* (4), qui est la langue berbère, une quantité de mots schellouhs, de même que dans la partie sud-ouest de l'Atlas. En comparant les mœurs (5) des anciens Guanches, habitans des îles Canaries, avec celles des Schellouhs de nos jours, il cherche à prouver que ces derniers, et non les

(1) Jackson's Account, 2e éd.
(2) Mithridates, IIIer Theil, 1e Abtheil., p. 42.
(3) Jackson's Account, p. 368.
(4) Ibid., p. 369.
(5) Ibid., p. 398.

Berbers, sont la souche des Guanches. Il faudrait ainsi appliquer aux Schellouhs, c'est-à-dire aux habitans de l'Atlas du sud-ouest tout ce que les autres auteurs nous disent de la parenté des Berbers avec les Guanches. Mais, comme ce que Jackson nous a appris des Schellouhs et de leur langue ne suffit pas pour écarter tous les doutes sur ce sujet, nous désirons que des recherches plus exactes viennent bientôt compléter les travaux du voyageur anglais.

Suivant Venture (1), la langue berbère se parle dans l'Atlas, à Souse, près de l'Océan Atlantique, dans les plaines de Cairoan et de Tunis, sur l'île de Girbé, près du golfe de Cabès (la Syrte). Elle est aussi répandue dans le Biledulgerid, parmi les Beni-Mozab et au loin dans le Sahara. D'après les indications de Hornemann, elle s'étend, à l'est, jusque dans la Haute-Egypte; Marsden la suppose parlée par beaucoup de Nègres; Mungo-Park la trouva à Jinnie.

Vater (2) la croit identique avec le *sounzah* ou *souckday*, sur les bords du Niger, dans le pays que Leo appelle Gouber, et qui est peut-être la patrie de cette tribu de *Gumer* qui du temps de Leo, habitait dans l'Atlas.

La langue berbère caractérise parfaitement un peuple montagnard et continental; elle emprunte à l'arabe tous les termes de religion, de culte et des arts étrangers à son sol, toutes les formes abstraites du langage; elle ne connaît pas de conjonctions, et n'a de nom ni pour *ville* (*Medinat* est arabe), ni pour *vague*, ni pour *mer* (*elmeudja*, *lebhar* sont des mots arabes) (3), qui lui étaient primitivement des objets inconnus; elle n'a pas non plus de dénominations pour *riz* ni pour une quantité d'autres pro-

---

(1) Venture, Notice sur la langue berbère, dans Langlès, Mémoire sur les Oasis, p. 413.

(2) Vater, Mithridates, IIIer Theil, 1e Abtheil., p. 150.

(3) Venture, Vocab., p. 438.

duits, apportés dans le pays par les Arabes. Cette langue compte, il est vrai, un grand nombre de dialectes, mais comment pourrait-il en être autrement chez un peuple divisé presque en autant de hordes et de tribus que le plateau qu'il habite a de vallées et de chaînes de montagnes? Ajoutons encore que ces tribus sont aussi isolées les unes des autres que les rochers, les ravins et les précipices qui les séparent, et que si parfois elles se rencontrent, ce n'est que pour renouveler leurs éternelles hostilités.

L'analogie de leur langue avec celle des anciens habitans des contrées et des îles les plus éloignées, surtout relativement aux objets de la géographie physique, mérite ici une attention toute particulière.

Remarque. — *Affinités de la langue berbère à l'extrémité est et à l'extrémité ouest de l'Afrique.*

Nous renvoyons ici à ce que nous avons déjà dit plus haut sur les Berbers orientaux, en parlant des habitans de la Nubie, et nous ferons encore observer que la langue berbère est aussi parlée dans toutes les oasis septentrionales du Sahara. (Voyez les *Touaryks*, dans le Sahara) (1).

A l'est du domaine actuel de cette langue, est situé le plateau de Bar-ca, dont nous ne connaissons pas la langue; mais, au-delà, vers l'intérieur, sont situées les contrées dans lesquelles Leo place les Berbers. On retrouve ici, de nouveau, la première syllabe du *redoublement*, par exemple, dans *Bar-ca*, *Ber-doa*, *Ber-gou*, *Bir-gou*, *Bour-gou*, *Bor-nou*, etc. C'est là qu'habitent les *T-ouar-iks*. Le *t* est particulièrement propre à la langue berbère (2). On le place tantôt au commencement, tantôt à la fin des mots. Les Touariks seraient ainsi identiques avec la tribu *H-ouar* (Hovarah) de Leo ou les *T-war-ik*, *t-dar-t*. L'*t*, à la fin d'un mot, désigne le peuple, par opposition au nom du pays, qui se prononce sans cette voyelle. Nous trouvons déjà l'application de cette règle dans *Berber*, *Berbert*.

(1) Marsden, Letters, dans Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 405.

(2) Venture, ibid., p. 416. — Vater, Mithridates, III, 1e Abtheil., p. 51.

Le nom berbère *Daran* (voyez l'Atlas), qui signifie *montagne*, celui de *Tarudant*, ville du Maroc, se retrouve aussi, à l'est, à l'entrée du Habech, dans le défilé de *Taranta* dominé par les tribus les plus orientales des Hazorta. Il apparaît de même très souvent dans les pays montagueux de l'Afrique : *Deir* et *Touggala*, *Dar-Foungara*, qui signifie le pays de montagnes des Fongi; *Dar-Mara*, *Dar-Four*, *Dar-Koulla*, et s'étend jusqu'à Agadès, où habitent les Touariks, dans le pays de Daura. Dans toutes ces contrées, on trouve aussi des villages qui s'appellent *Tacrour*, *Tocrour*, *Tecourol*, etc., depuis le pays des Vereclanites (1) d'Edrisi (sans doute, *Bar-k-lanites*), jusqu'à l'ancien et célèbre Tecrour, situé sur le cours moyen du Niger.

Si nous tournons nos regards à l'extrémité ouest, vers l'Océan, nous verrons avec étonnement que les anciens y connaissaient déjà le nom de *Bar-ca;* Polybe (2), dans son voyage sur les côtes, en entendit parler, près du cap Ger ou *Surrentium Promontorium.*

Les noms indigènes du Haut-Atlas, *Ay-Duacal* et *Dyrin*, se retrouvent tous deux (ce qui est très remarquable) dans le nom guanche du Pic de Ténériffe, qui s'appelle *Aya-Dyrma.*

Suetonius Paulinus trouva une horde, appelée *Canariens*, parmi les Berbers du continent, dans la province qui est appelée aujourd'hui Souse, vis-à-vis l'île *Canaria.* Du temps de Leo, existait la tribu des *Goumeras*, au nord-ouest du Petit-Atlas; les *Gomera* habitent encore, de nos jours, la côte escarpée de l'Afrique (3), vis-à-vis Malaga.

Leo donne aussi à une de leurs tribus le nom de *Hoara* (*Havar*, *Houar*, selon Edrisi) (4). Cette même tribu, mélangée d'Arabes et habitant entre Agadir et Tarudant, s'appelle encore aujourd'hui *Beni-Hoaer* (5). *Beni-Hoare* était aussi le nom des aborigènes de l'île Palma.

Telde est encore, de nos jours, un ancien fort, à l'est d'Agadir, et l'on appelle du même nom le plus ancien fort de l'île Canaria; c'est aussi un fort naturel, qui a fait appeler le cône de Ténériffe *pic de Telde* (plus tard, Teyde).

Beaucoup de mots sont communs à la langue berbère (shellou, suivant Jackson (6), qui l'appelle aussi l'ancienne langue *libyque*), et

(1) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 133.
(2) Pline, Hist. nat., V, c. 1.
(3) Condé, Xerif Aledris, p. 151.
(4) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 145.
(5) Jackson's Account, p. 232.
(6) Ibid., p. 380.

à la langue des fameux Guanches qui ont entièrement disparu (1).

Nous ne donnons ici qu'un tableau abrégé comparatif, contenant les noms de différens objets de la géographie physique, ainsi que des principaux besoins de la vie.

	Chez les Berbers ou Schellouhs.	Chez les Guanches.
Eau	Anam. Amen.	Aenum, à Lanzerote. Ahemon.
Ciel	Tigot. Tigotan (pluriel).	Tigot, aux Canaries. Titogan.
Dieu	M'kurn.	Acoran.
Prêtre	Saquair.	Faycayg.
Temple	Talmogaren	Almogaren.
Maisons	Tigamin	Tamogitin.
Place de supplice	Tagarer	Tagarer.
Capitaine	Kabira.	Kabeheira.
Montagne	Aya. Dyrma. Athraar.	Aya. Dyrma. Thenar.
Vallée profonde	Douwaman	Adeyhaman.
Orge	Tezezreat. Tomzeen.	Tezzezes. Temasen, à Lanzerote.
Froment	(*Triticum* chez les Romains).	Triffa, à Lanzerote. Trichen, à Téréniffe. (Triffa, l'île au Froment?)
Palmier	Taginast	Taginaste.
Corbeille de jonc	Carian.	Carianas, aux Canaries.
Des figues vertes	Akermuse.	Archormase.
De la far. d'orge grillée.	Ahoren.	Ahoren (*hordeum?*).
De la farine d'orge dans de l'huile	Azamittan.	Azomotan.
Chèvre	Ara.	Ara.
Mouton	Thikhsi Ana.	Tihaxan, aux Canaries. Ana (*g-ana-do*, en espagnol, le troupeau.
Cochon	Tamouren.	Tamacen.
Lait	Acho (*lac*).	Aho. Achemen, à Gomera.

D'autres mots guanches, de différentes îles, s'accordent de la même manière avec d'autres dialectes berbères. — On ne manquerait pas de trouver des analogies plus frappantes encore entre l'ouest et l'est, si l'on avait, en Europe, une connaissance plus exacte de toutes les tribus berbères qui habitent dans l'Atlas.

Le peuple remarquable du plateau de la Mauritanie diffère en-

(1) Jackson's Account, p. 232. — Glats, History of Canary Islands, in-4°, p. 174. — Bory-Saint-Vincent, Histoire des îles Fortunées, in-4°. — Vater, Mithridates, III^er Theil, 1e Abtheil., p. 59.

tièrement, par sa constitution et ses mœurs, des Ethiopiens africains; il se rapproche singulièrement des Arabes, qui cependant n'émigrèrent et ne s'établirent dans son voisinage que beaucoup plus tard.

A en juger d'après la position et la forme du plateau, l'El-Magreb, placé en face de l'Hespérie européenne, se rapproche, par sa forme, sa végétation, ses animaux et son climat, beaucoup plus de la nature du sud de l'Italie et de l'Espagne, que de celle du plateau africain des Nègres. Le peuple berber qui l'habite est probablement, comme l'a indiqué Marsden, la souche primitive de toute la population de l'Afrique septentrionale, avant les conquêtes des peuples venus d'Europe et d'Asie. Les recherches à venir nous apprendront de quelle manière cette grande chaîne de Berbers, que l'unité de langage réunit en un seul tout, s'est répandue tout autour de l'immense océan de sable, depuis le golfe arabique, à travers l'Afrique septentrionale, la Nubie, les oasis, l'Atlas, jusqu'aux îles Canaries.

3e Eclaircissement.

Bordure maritime du plateau de l'Atlas.

L'attention que les puissances européennes ont de tout temps accordée aux états redoutés de cette bordure littorale qui, depuis des siècles, sont en hostilité continuelle avec les états de la Méditerranée (1), ont rendu cette partie de l'Afrique une des plus importantes pour la géographie. Cependant, malgré tous les efforts tentés, bien des rapports géographiques très importans nous sont demeurés entièrement inconnus jusqu'à ce jour, et un vaste champ s'offre ici à l'activité et à l'ambition des voyageurs.

Nous omettrons dans notre description tous les raisonnemens historiques et politiques provoqués par l'absence de faits authentiques; nous ne poursuivrons pas non plus les rapports maritimes de cette côte, qui ne peuvent résulter

---

(1) F. Hermann, Uber die Seeraeuber im Mittelmeer und ihre Vertilgung. Lubeck, 1815, in 8°.

que d'un exposé détaillé de toutes les circonstances historiques et physiques de la mer Méditerranée. Nous nous bornerons uniquement à rapporter quelques faits qui nous ont paru d'une importance majeure, en indiquant les sources où l'on pourra puiser de plus amples détails.

1. Province de Souse (Sousah) (1). — Au sud de l'empire de Maroc et au nord du désert, s'étend jusqu'à Tarudant et Agadir le pays de Souse, pays remarquable et indépendant, situé près de la mer, à l'entrée du Sahara. Il n'appartient plus, comme l'assurent beaucoup de géographes, à la domination marocaine dont il faisait autrefois partie. Quoique touchant au désert, cette province est d'une fertilité extraordinaire, riche en céréales et en arbres fruitiers de toute espèce : à chaque pas, l'on rencontre de petites villes, des bourgs et des châteaux bien fortifiés, ayant chacun son gouvernement patriarcal. Les habitans, d'une taille élancée, sont d'anciens Arabes, dont les mœurs antiques indiquent qu'ils furent autrefois les voisins de la Judée; ils sont laborieux, braves, zélés Mahométans et fiers de leur indépendance. L'aisance règne généralement parmi eux, et leurs nombreux troupeaux rappellent le temps des anciens patriarches. Jackson proposa cette province, avec la ville de Wedinum, pour y fonder la nouvelle compagnie du Soudan (2). J. Riley, qui y séjourna quelque temps comme esclave, nous a communiqué de très curieux renseignemens sur l'état et la constitution de Souse.

2. Côte occidentale océanique de Maroc. — Après Hœst et Lemprière, Jackson et Ali-Bey ont publié des documens remarquables sur le dernier état politique de

---

(1) J. Riley, Loss, of the Brigg *Commerce*, etc. Lond., 1817, in-4°, p. 428-501. — Jackson's Account, p. 147.

(2) Jackson's Account, p. 55, 59, 331 et 249.

l'empire de Maroc. Ali-Bey évalue l'élévation absolue du Haut-Atlas à 13,200 pieds (1). Suivant ce voyageur, toute la côte plane qui borde l'Océan Atlantique serait l'œuvre de la mer; la violence des vagues aurait enlevé à l'Océan des masses d'argile cohérentes et une partie des sables qu'il considère comme un produit d'actions sous-marines et volcaniques (du tuf). Des couches de marne, mêlées de substances animales, auraient ensuite recouvert ces formations marines (2). Ali-Bey retrouve les mêmes côtes arides, en face des plaines basses du Sahara, le long de tout le bord méridional du plateau de l'Atlas, jusque près des Syrtes. Il en conclut que cette vaste étendue de terrain plan était jadis couverte par la mer; et, parce que le plateau de l'Atlas qui la sépare de la Méditerranée présente un sol volcanique, il le considère comme l'ancienne île atlantide de Platon, sur les bords de laquelle les Syrtes se seraient abaissées dans la mer. Autrefois on envisageait même les îles volcaniques des Canaries, dans l'Océan, comme des restes de l'Atlantide (3). Le Haroudsch noir contribue à rendre plausible cette opinion d'Ali-Bey sur la Grande-Atlantide que nous avons déjà appelée plus haut un *plateau isolé.* L'engouffrement de sa pointe orientale dans les profondes baies des Syrtes a conduit Ali-Bey à envisager les énormes bancs de rochers de Kerkena, dans la Petite-Syrte, comme les derniers restes de sa partie abîmée. Cette hypothèse intéressante ne pourra être bien jugée que lorsque nous aurons une connaissance plus exacte des localités.

3. TANGER. — On met au plus quatre heures pour aller de la côte espagnole à Tanger (Tanja), ou d'Europe en

(1) Ali-Bey, Trav., I, p. 157.
(2) Ibid., Trav., I, p. 205.
(3) Bory de Saint-Vincent, Essai sur les îles Fortunées. Paris, an XI, in-4°.

Afrique; et cependant la différence entre les habitans de ces deux points si rapprochés est telle, qu'on ne la trouverait pas plus frappante entre des individus pris au centre des deux parties du monde. A l'est, en passant de l'Arabie, par la Syrie, à la Turquie, à la Hongrie, à l'Allemagne, etc., on remarque une transition graduée d'un peuple à l'autre; mais ici les deux extrêmes de la civilisation se touchent, et, après quelques heures, on semble avoir franchi un espace de plusieurs milliers d'années (1). Les côtes de cette pointe septentrionale d'Afrique se composent, suivant Ali-Bey, d'un granit (2) secondaire disposé en couches et alternant avec des roches d'argile schisteuse. Les couches de granit, d'une épaisseur de 1|2 à 2 pieds, se dirigent de l'est à l'ouest, mais s'inclinent au nord en un angle de 50° à 70°. Elles ne dépassent pas la hauteur de 40 pieds; mais elles s'étendent, près de Tanger, jusque dans l'Océan, et se prolongent, à l'est, jusqu'aux plus grandes élévations de l'Atlas, près de Tetouan, où elles se recouvrent de masses plus récentes. Ali-Bey suppose que, cette contrée s'étant tout à coup abaissée, les masses se reversèrent au nord et au sud, et formèrent ainsi l'ouverture du détroit de Gibraltar. Toute la côte septentrionale, depuis là jusqu'à Alger, le long de la Méditerranée, nous est encore presque entièrement inconnue (3).

4. Côte d'Alger. — Dès le commencement du dix-neuvième siècle, l'attention des Européens s'est plus particulièrement portée sur la ville et le port d'Alger si redoutés par leur piraterie. Pananti s'en est occupé en détail (4);

---

(1) Ali-Bey, Trav., I, p. 3.
(2) Ibid., I, p. 36-37.
(3) Jackson's Account, p. 139. — Riley, Narrative, p. 569.
(4) S. Pananti, Narrative of a residence in Algiers, etc., ed. Edw. Blaquière. London, 1818, in-4°.

mais il ne nous apprend absolument rien sur le reste de la côte; et le capitaine Blaquière, celui qui a le mieux connu les côtes barbaresques, avance lui-même qu'il serait absurde d'en hasarder une description exacte, tant elle nous est encore inconnue (1). Un certain Vasco de Gama (2) a publié depuis quelques observations assez remarquables sur Alger. Shaw nous a donné les premiers et les plus exacts renseignemens sur cet état de la côte qu'il place entre les fleuves Malouja à l'ouest, et Zaine à l'est; mais les dernières expéditions dans la province limitrophe, entre Constantine et l'ancienne frontière de Tunis, ont effacé les limites continentales de ces états et changé en grande partie la face de ces contrées peuplées et fertiles (3).

Constantine, capitale de la province la plus orientale des états algériens, est située dans une contrée des plus fertiles. Elle est, par sa position naturelle, très facile à défendre, et renferme une population très nombreuse. On y trouve une quantité d'anciennes ruines rappelant les Romains; les habitans sont bons et hospitaliers, et toutes les routes dans l'intérieur du pays passent pour très sûres. Du côté de la côte, vers La Cala et Tabarca, sur le fleuve Zaine, qui forme la limite de Tunis, le bois, si rare dans les autres contrées africaines, est en abondance, ce qui est d'un immense avantage pour la construction des vaisseaux. Le village de La Cala, appelé aussi *La Francia*, était autrefois, avec le cap Bon, le siége d'une compagnie française-africaine; située dans une des contrées les plus fertiles de la côte, et munie de fortifications, La Cala était

(1) Pananti, Nota, p. 108.

(2) Vasco de Gama, dans Jackson, Account, p. 453.

(3) Blaquière, Letters from the Mediterranean. London, 1813, in-8°, I, p. 137.

devenue, par sa position, d'une très haute importance pour la navigation (1).

En 1806, les Anglais proposèrent au dey d'Alger de leur céder cette possession, moyennant une redevance annuelle de 11,000 liv. sterl. Ils projetaient d'y établir un poste militaire qui pût appuyer leur domination maritime de Malte; mais leurs propositions ne furent pas écoutées (2), ce qui occasiona plus tard le bombardement d'Alger (3).

Sur la frontière d'Alger et de Tunis, près de l'embouchure du fleuve Zaine, est située la petite île de Tabarca, autrefois au pouvoir des Génois qui en furent chassés par les Barbaresques en 1798. Ces côtes sont célèbres par la pêche du corail (4), qui, lorsqu'elle n'est pas troublée par les corsaires, peut occuper jusqu'à cinq cents barques et neuf mille hommes; elle est surtout exploitée par les Français et les Italiens qui s'y rendent de Cagliari et de Trapani.

5. Côte de Tunis vers le nord. — La côte la plus septentrionale de Tunis commence, suivant Blaquière, au cap Roux (37° lat. nord et 9° 30' long. est de Greenw.), et s'étend à l'est jusqu'au cap Bon; de là, la côte orientale se prolonge au sud jusqu'à l'île fertile de Jerbi (*Meninx* selon Pline). Ce littoral, d'à peu près 100 milles d'étendue, n'est connu, dans l'intérieur du pays (5) que sur un espace de 20 à 30 milles au plus. Nous possédons seulement des documens précis sur les ports et les vallées des deux principaux fleuves du Wad-el-Quibir (Zaine) et du Mejerdah (*Ba-*

(1) Blaquière, Letters, I, p. 139.
(2) Ibid., p. 149.
(3) Voyez la Note, à la fin du volume.
(4) Blaquière, Letters, I, p. 154.
(5) Ibid., p. 136.

gradah); mais ces renseignemens ne sont pas à beaucoup près suffisans pour dresser une carte exacte de ces côtes, bien loin de permettre de songer à une carte de l'intérieur du pays. Celle de Shaw est très incorrecte, et la nouvelle carte spéciale italienne de Tunis est, selon Blaquière (1), tout aussi mauvaise que les précédentes.

Le Wad-el-Quibir ou le fleuve limitrophe *Zaine* prend son origine dans le voisinage de la ville El-Kief, et se jette près de Tabarca dans la mer. La ville d'El-Kief, est située à peu près à 12 milles au sud de Tabarca, dans l'intérieur du pays, au milieu de superbes forêts qui fournissent un excellent bois de construction. La ville est très considérable, mais peu connue.

Bizerta (Hippo-Zarytos) est situé à 12 milles au sud de Tabarca, près d'un golfe très profond qui communique avec deux grands lacs situés dans l'intérieur du pays (*Palus Sisara* selon Pline) mais dont nous n'avons qu'une connaissance très imparfaite. Le premier a 14 milles de circonférence, et est encore navigable pour des bâtimens de mer; le second (ou le troisième en comptant le golfe) n'a que 12 milles de circonférence; quoique très poissonneux et entourés d'un sol fertile, tous deux sont presque inconnus et peu fréquentés des étrangers; cependant Bizerta, ville de 8,000 habitans (2), a un marché très important d'où l'on exporta dans une seule année (en 1800), près de 130,000 quartes de froment dans les différens ports d'Europe.

A l'est de Bizerta, le Mejerdah se jette dans la mer; c'est le *Bagradas* des anciens, coulant entre Utique à l'ouest et Carthage à l'est. Sa source (3) est absolument inconnue aux Tunésiens; il prend naissance, dit-on, à 40 ou 50

(1) Blaquière, Letters, I, p. 137.
(2) Ibid., I, p. 156.
(3) Ibid., p. 136.

milles dans l'intérieur des montagnes de Mejerdah au sud-ouest, et parcourt un pays très riche, couvert de blé, de froment, d'oliviers, de bestiaux, d'abeilles, etc. Les habitans de ces contrées intérieures sont un peuple paisible et industrieux, de couleur foncée, d'une taille svelte et élancée; ils se distinguent par leurs mœurs douces et polies; leurs fabriques de tout genre sont dans un état florissant. C'est la contrée de l'ancienne *Afrikia* intérieure. Un peu plus à l'est, se trouve la ville arabe de *Kairouan* (1) qui, dit-on, compte encore maintenant jusqu'à 50,000 habitans, et entretient un commerce considérable avec les villes de Sfax et de Sousa sur la côte est. Depuis long-temps elle est presque inconnue des Européens.

A l'est du Mejerdah inférieur est située la contrée la plus peuplée de Tunis, couverte de villes et de villages, et habitée par des tribus arabes qui cultivent du blé, du froment, de l'orge et ont en abondance des troupeaux, de la laine, etc.; les montagnes ont de riches mines d'argent, de cuivre et de plomb d'où les anciens Carthaginois tiraient d'immenses richesses, mais que personne ne songe à exploiter aujourd'hui; dans les montagnes voisines de Porto-Farina on trouve aussi du minerai de mercure.

Les ruines à l'ouest du Mejerdah, que l'on prétend être celles de l'ancienne Utique (2), servent maintenant de carrières aux Tunésiens; on en tira, il n'y a pas long-temps, une quantité de superbes statues, parmi lesquelles étaient un Auguste et un Tibère d'une grandeur colossale, qui ornent maintenant la collection de M. Fagan, consul anglais à Palerme. Tout près de là, dans la direction du nord, à l'embouchure du Mejerdah, est situé Porto-Farina (3) dans une contrée des plus fertiles; cette ville,

(1) Ebn Haukal, Orient. geogr., p. 19-20. — Marcel, dans les Desc. de l'Egypte, Etat moderne, liv. III, p. 85.

(2) Blaquière, Letters, I, p. 190.

(3) Ibid., p. 158.

avec une population de 9,000 âmes, était jadis le premier arsenal de la marine tunésienne; maintenant on n'y compte plus qu'une garnison de 100 hommes; cependant, malgré l'ensablement du port, le souverain de Tunis y entretient encore un chantier sous la direction d'un architecte français.

6. LE GOLFE DE TUNIS; CARTHAGE. — Le golfe de Tunis est un des plus sûrs de la Méditerranée. Borné à l'ouest par le cap Farinas (*Apollinis Prom.*), à l'est par le cap Bon (*Mercurii* ou *Hermaeum Prom.*), ses côtes sont d'une étendue de 24 milles géogr. (120 *miles*); et, jusqu'à la distance d'une demi-lieue à deux lieues du rivage, on trouve partout le meilleur ancrage; son bassin, en forme de demi-cercle, peut offrir dans toutes les saisons un abri sûr (1) aux flottes les plus considérables. Les grands vaisseaux trouvent le meilleur ancrage depuis le cap Carthagine (36° 52' lat. nord, 28° 9' 30" long. est de l'île de Fer, d'après Galiano) dans la direction du nord jusqu'au promontoire opposé qui ferme la baie. A un mille au sud du cap Carthagine est situé *La Goletta* (36° 48' 30" lat. nord, 28° 5' 30" long. E. de l'île de Fer, selon Galiano) (2), premier port de guerre et de commerce de Tunis et principale forteresse du royaume quoique dominée du côté de la terre par une colline voisine. La Goletta renferme aussi le grand arsenal des Tunésiens et leur chantier. Les forêts de Tabarca et la côte adriatique fournissent le bois de charpente qui est travaillé par des esclaves chrétiens sous la direction de constructeurs français et hollandais. De La Goletta aux murs de la capitale de Tunis, s'étend un lac de 6 milles de circonférence à peu près (3), au milieu duquel est

---

(1) Blaquière, Letters, I, p. 159.
(2) Zach, Correspond. astron., 1819, I, p. 73.
(3) Blaquière, Letters, I, p. 160.—Châteaubriand, Itinéraire. Paris, 1811, in-8°, III, p. 126.

située l'île du Lazareth ; ce lac, en tout temps sillonné par les barques qui transportent les personnes et les marchandises de la mer à la résidence, n'a jamais plus de 6 à 7 pieds de profondeur. Dans l'origine ce n'était, sans doute, qu'une lagune littorale, qui, au moyen des dunes placées à l'est, à son entrée, s'est changée peu à peu en un lac fermé de tous côtés ; ses bords sont habités par des troupes de flamingos. S'il était desséché, ce marais pestilentiel pourrait se changer en un délicieux jardin, et assainir la ville de Tunis, située à son extrémité méridionale.

Cette ville, d'origine arabe, maintenant résidence du dey, fut bâtie au treizième siècle, à côté de la nouvelle Carthage, sur l'emplacement de l'ancienne Tunes ; Saint-Louis l'attaqua en 1270, Charles V en fit la conquête en 1535 ; mais, en 1574, elle retomba de nouveau sous la domination des Turcs, et elle est depuis au pouvoir des Barbaresques. Tunis est située sur des collines de craie blanche ; malgré tous les efforts qu'on fit de tout temps pour la fortifier, cette ville n'est pas encore très forte aujourd'hui. Les curiosités qu'elle renferme, de même que sa population qui s'élève à 130,000 habitans, parmi lesquels sont 15,000 chrétiens, ont été si souvent décrites que nous croyons pouvoir nous dispenser d'en parler ici (1).

La contrée, au nord, du côté des collines de l'ancienne Carthage, est des plus agréables ; c'est là qu'est situé le *Bajæ* des Tunésiens, non loin du cap Carthagéne et près d'El-Mersa (2) (qui signifie *port*) ; c'est encore là qu'on trouve de vastes champs de blé, des forêts d'oliviers, d'orangers et autres arbres fruitiers, des bosquets de roses et de vignes, alternant avec de nombreuses *villas* et des châteaux, où les riches, les grands et les consuls de Tunis

(1) Blaquière, Letters, I, p. 161.
(2) Ibid., p. 165, 168-180.

viennent passer la belle saison pour y respirer l'air frais et salubre de la mer.

On trouve près du cap, qui porte encore le nom de l'ancienne rivale de Rome, *Capo Carthagine*, une quantité de ruines qui firent plusieurs fois essayer de rebâtir l'ancienne *Karthagos* tyrienne, mais toujours sans succès. Comme beaucoup de débris de monumens romains couverts d'inscriptions attestent ici l'emplacement de la colonie romaine de Carthage, et que ces débris sont dispersés sur un très grand espace, on croyait avoir découvert en eux les murailles primitives de l'ancienne Carthage, d'autant plus qu'il paraît évident qu'un grand nombre des édifices de la nouvelle Carthage avaient été construits avec les débris de l'ancienne. Cette opinion fut généralement partagée par la plupart des voyageurs qui parcoururent ce sol classique, mais qui, manquant de cette pénétration et de cette critique qui résultent de la comparaison des monumens avec les sources historiques, ont nécessairement dû tomber dans l'erreur. Il n'y a pas long-temps qu'un savant critique, ayant étudié pendant ses voyages avec plus d'exactitude que ses prédécesseurs (1), les sources existantes sur la topographie de Carthage, nous a tirés par son ouvrage de l'erreur généralement répandue, tout en nous communiquant d'importantes révélations sur ce sol classique. Passant par-dessus tous les rapports vagues et inexacts de ses devanciers, nous n'ajouterons dans la remarque qui suit, que les résultats de ses recherches intéressantes, en tant qu'elles se rattachent à la géographie ; quant à l'histoire de Car-

(1) Shaw, Trav.—Guillelmus de Nangis, Montoiche, Campomanes, Stanley; M'Gill, Jackson; Coronelli Ragguaglio dell Viagg. di un dilettante nella Barberia, II, Mediolani, 1800. — Châteaubriand, Itinéraire, III, p. 186-195.—Blaquière, Letters, I, p. 168.—Noah, Trav. in Europa and Africa. New-York, 1819, in-8°.—Camill. Borgia, manuscrit, dans Estrup.

thage, nous nous contenterons de recommander le petit ouvrage très important de notre voyageur (1), auquel est ajouté un plan pour l'intelligence de la topographie de cette ville.

REMARQUE. — *Situation de l'ancienne Carthage tyrienne.*

Jusqu'à ce jour, on a vainement cherché les ruines de l'ancienne Carthage; on fut même long-temps incertain sur la situation de cette ville, et ni la table Peutingerienne, à Vienne, ni les anciennes cartes de la bibliothèque Saint-Marc, ni celles qui furent levées plus tard, ne purent résoudre l'énigme. Les manuscrits du Napolitain Camille Borgia, qui parcourut ces côtes libyques dans le dessein de publier une histoire tunésienne, mais qui devint trop tôt victime de son zèle, ont été mis à profit dans l'ouvrage du savant danois Estrup.

L'ancienne Carthage fut conquise et détruite, l'an 146 avant Jésus-Christ (608 p. u. c.), par le consul P.-Cornélius Scipion, qui appela la malédiction des dieux sur le rétablissement de cette ville. Mais déjà, sous Caïus Gracchus, plusieurs essais furent tentés pour rebâtir l'ancienne cité; Marius vint s'asseoir sur les ruines de l'ancienne Carthage. Sous l'empereur Auguste, on vit s'élever une nouvelle ville coloniale de ce nom, qui, cependant, pour échapper à la malédiction de Scipion, fut bâtie sur un autre emplacement. Sur ses monnaies, étaient gravés un épi et une colombe. Septime-Sévère lui conféra le *jus Italicum*, et, sous Dioclétien, cette nouvelle Carthage parvint à son plus haut degré de splendeur. Devenue plus tard la résidence des rois vandales, elle fut détruite et rasée, en 706, par Hasan, général du calife Abdoul-Melec-Ben-Merwan. Ses ruines servirent à élever la nouvelle Tunis, et, du temps de Leo Africanus (1500), il n'en restait qu'à peu près 500 cabanes, à l'endroit où le village El-Mersa (qui signifie *port*) indique un ancien attérage. Il importe, pour retrouver l'emplacement de l'ancienne ville tyrienne, de bien connaître les débris de la nouvelle Carthage.

Parmi les ruines de la nouvelle Carthage (2), on compte : 1° un *aqueduc*, qui, venant des montagnes de Zogvang (Zowan, Zeugitana), à l'ouest, se dirige à l'est vers la péninsule, où ses eaux

(1) H.-F.-J. Estrup, Lineæ topographicæ Carthaginis Tyriæ, quas secundum Auctores veteres subjuncta Tabula Topographica, duxit. Hafniæ, 1821, in-8°.

(2) Estrup, ibid., p. 14.

se divisent encore de nos jours en 20 bassins (*piscines*) ordinairement remplis pendant l'hiver. L'ancienne Carthage tyrienne n'avait probablement pas d'aqueduc semblable, car Polybe, Diodore et Appien ne disent nulle part que les Romains en aient détruit lorsqu'ils prirent la ville; les Vandales, au contraire, lors de la prise de la nouvelle Carthage, démolirent les aqueducs, et s'emparèrent par ce moyen de la ville, comme jadis Dioclétien s'était emparé d'Alexandrie. Suivant une médaille qu'on a conservée, il paraît que cet aqueduc fut bâti par Septime-Sévère; sa communication avec les *piscines* indique par conséquent la situation de la nouvelle, mais non pas de l'ancienne Carthage. 2° *Un grand bassin*, de 140 pieds de longueur, 50 pieds de largeur, 30 pieds de hauteur, et situé à l'extrémité méridionale de la péninsule. On pourrait le prendre pour un monument punique, car, suivant Appien, on rassemblait, dans l'ancienne Carthage, surtout dans la partie appelée Mégara, les eaux pluviales dans des citernes; cependant, cette opinion ne peut être que très hypothétique. 3° Près du cap Carthagine, appelé maintenant Sidi-Bousaïd, du nom d'un saint arabe, se trouvent des débris de muraille qui paraissent provenir du temps de Dioclétien. 4° On y voit aussi un temple circulaire, de 60 pieds de diamètre, construit dans le style romain. Toutes ces constructions, en attestant l'existence de la colonie romaine, prouvent en même temps que ce ne pouvait être là l'emplacement de l'ancienne Carthage tyrienne, attendu qu'aucun Romain n'aurait voulu attirer sur lui la malédiction des dieux. L'ancienne ville était située sur un autre emplacement, et, comme l'a prouvé Estrup, à l'extrémité septentrionale de la péninsule (*Chersonesus*, *Peninsula*, nom que tous les auteurs donnent à cette localité). C'est donc à tort qu'on voudrait la chercher, comme on l'a fait jusqu'à présent, à l'extrémité méridionale, du côté de Tunis (1).

La péninsule qui portait l'ancienne Carthage, et à l'extrémité méridionale de laquelle fut construite la ville romaine du même nom, tenait au continent africain par un isthme étroit, et toute la Chersonèse se trouvait située comme un marteau entre les deux cornes du grand golfe (le promontoire *Apollinis* et le promontoire *Mercurii*). Ses deux extrémités sont dirigées, au nord, vers le cap Camart, et, au sud, vers La Goletta; à l'est, du côté de la Sicile, elle est terminée par le cap Carthagine (Sidi Bousaïd), dont une partie a été détachée par la mer.

Il est donc évident que l'ancienne Carthage était située sur la rive droite du fleuve Bagradas; il nous reste à prouver maintenant

---

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 18.

que cette ville n'occupait que l'extrémité septentrionale de la presqu'île.

Strabon donne à toute la péninsule comprise dans l'enceinte de la muraille qui l'entourait, une circonférence de 360 stades; l'itshme ne comprenait que 60 stades. Cet auteur, comme il le dit lui-même, le mesura à l'endroit de sa plus grande largeur; Polybe le mesura sous la muraille de la ville, là où Scipion l'Africain, en faisant le siége, creusa un fossé de 25 stades à travers l'isthme, pour se retrancher. Du côté de la Sicile, la Chersonèse présentait une côte hérissée de rochers très escarpés, aussi les Carthaginois n'y élevèrent-ils qu'une seule muraille. L'isthme, au contraire, était baigné, selon Appien, du second côté (du côté du sud), par le *lacus Tunetanus*, et, du troisième côté, par le *Stagnum*, c'est-à-dire par une lagune que traversa la flotte de Scipion, et d'où une langue de terre assez étroite, la *Tænia*, conduisait à l'angle de la ville le plus facile à prendre. Or, cette localité, avec la *Tænia*, le *Stagnum* et la partie la plus faible de la ville, ne peut avoir été située sur le *lacus Tunetanus*, appelé aujourd'hui le *lac Tunésien*, par conséquent, pas du côté méridional, mais bien du côté de l'isthme, vers l'extrémité septentrionale de la péninsule, là où se trouvent encore de nos jours des salines; la langue de terre qu'on remarquait autrefois a sans doute disparu.

Il est assez naturel que, depuis les Romains, la constitution physique de la péninsule carthaginoise ait subi beaucoup de changemens. Sur la carte de Bianconi (1), de l'an 1436, et sur une autre encore plus ancienne (de l'an 1426), appartenant toutes deux au célèbre Morelli, bibliothécaire à Venise, la péninsule est tout autrement configurée que de nos jours; il est même probable que déjà les Caton et les Scipion tirèrent parti de ces accidens physiques lorsqu'ils détruisirent Carthage.

Le Stagnum était autrefois beaucoup plus considérable que les salines de nos jours. L'ancien fleuve *Macra* de Polybe, que les Romains appelèrent par la suite *Bagrada* (dont on a fait *Mejerdah*), venant de l'intérieur, empêchait souvent, par ses gonflemens rapides, la communication de l'ancienne Carthage tyrienne avec le continent. Du temps de Leo Africanus (1500 après Jésus-Christ), il inondait encore, dans la saison des grandes eaux, toutes les campagnes qu'il traverse, jusqu'à six milles de Tunis; aujourd'hui, l'on n'aperçoit plus aucune trace des anciennes inondations. Le détritus de ce fleuve a évidemment refoulé le Delta au loin, vers la mer; la côte s'est agrandie, le Stagnum a diminué, et le courant, s'éloi-

---

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 24.

geant de Carthage, s'est rapproché d'Utique. Cette ville, autrefois port assez remarquable, était située sur des collines, près du rivage de la mer; maintenant on n'aperçoit aucune espèce d'élévation sur la côte sablonneuse. Les collines les plus rapprochées de la mer sont près de Bou-Shatter. En conséquence, Shaw considère les ruines d'une grande ville qu'il rencontra dans cette contrée, comme étant celles de l'ancienne Utique. Scipion s'empara des collines qui s'élevaient au-dessus des murs d'Utique. C'est là, en effet, près de Bou-Shatter, que les fouilles nous ont de nouveau fait reconnaître l'ancienne ville africaine (Noah, Trav., p. 322).

Le Delta du Bagrada a donc gagné sur la mer tout l'espace qui la sépare des collines. L'hypothèse d'Estrup (1) à ce sujet nous paraît très vraisemblable : « Le Bagrada, dit-il, autrefois divisé en deux bras, formait un véritable delta, coulant, à droite, dans le lac Manouba et le lac tunésien, à gauche, dans le golfe d'Utique, de sorte que l'isthme de Carthage, qui unissait la péninsule carthaginoise au delta du Bagrada devait naturellement s'élargir de plus en plus par l'alluvion, et disparaître à la fin. »

En comparant ces hypothèses avec les passages des auteurs classiques sur le siége de Carthage, on peut tracer avec une étonnante clarté le plan de l'ancienne ville tyrienne, d'après ses principaux quartiers et l'espace qu'elle occupait. Nous ne citerons ici que les principaux traits.

Il est probable que les colons tyriens (2), que l'histoire nous dépeint comme un peuple marchand, entourèrent, dès l'origine, leur citadelle et leur port d'une enceinte de murailles. Suivant Orosius, les parties de la ville, qui portaient le nom de Byrsa et de Cothon, eurent les premières des murailles; ce ne fut que plus tard que la triple muraille fut élevée autour de la *Didonia Urbs*, à l'ouest, là où était aussi le Stagnum, par conséquent du côté du continent.

Les grandes murailles de 360 stades, dont parle Strabon, sont évidemment celles qui entouraient toute la péninsule; elles comprenaient dans leur enceinte toute la soi-disant *Magna-Carthago*, c'est-à-dire les trois parties de la ville. L'une de ces trois parties, la Mégara, était célèbre par la beauté de ses jardins. C'etait, sans doute, la plus méridionale, qui n'avait ni édifices, ni fortifications. N'étant pas comprise ainsi dans la destruction de la ville, Scipion n'avait pas pu la maudire.

C'est à son extrémité méridionale que fut élevée la colonie romaine

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 27.
(2) Ibid., p. 31.

de la *Nova-Carthago*, où l'on trouve encore de nos jours, épars dans une contrée délicieuse, les décombres de Carthagine et d'El-Mersa.

Carthage, comme nous l'apprend Florus, fut prise après un siége de deux ans, et réduite en cendres, par un incendie qui dura dix-sept jours. Les habitations des 700,000 Carthaginois, formant la population de cette immense cité, étaient probablement situées à l'extrémité septentrionale de la péninsule, dans la partie la plus ancienne de la ville, les quartiers de *Byrsa* et de *Cothon*, qui, suivant ce qu'en rapporte Diodore de Sicile, ne tenaient au *Suburbium* de Mégara que par des murailles. En effet, les auteurs, en parlant de la prise de la ville par les Romains, ne citent, comme difficiles à emporter, que les quartiers de Cothon et Byrsa. Ils étaient protégés, à l'ouest, du côté de l'isthme, par une triple muraille, garnie de doubles tours à deux étages, où se trouvaient des écuries pour 300 éléphans, 8,000 chevaux, et des casernes pour 20,000 hommes d'infanterie. Lælius prit d'abord Cothon, et ensuite Byrsa. Cothon était, comme port de Carthage, le quartier le plus important de la ville. Suivant Festus Avinus et Servius, *ad Virg.*: ce nom signifie, dans la langue punique, toute espèce de *port artificiel* (1) (une darse, un môle, une digue), de là vient que Hadrumet et d'autres endroits portent aussi le nom de *Cothon*. On remarquait, à Cothon, deux ports, dont l'un, appelé l'intérieur, était situé à l'ouest, et servait aux vaisseaux de guerre; son entrée n'ayant que 70 pieds de largeur se fermait avec des chaînes de fer. L'autre, l'extérieur, était destiné aux vaisseaux marchands. Le port de guerre était caché au milieu de la ville; une petite île ronde qui s'en élevait, était couverte d'arsenaux, et, tout autour, étaient des stations pour 220 vaisseaux. Les vaisseaux avaient pour ornement deux colonnes ioniques à la proue; placés en périphrie, ils formaient ainsi, à l'extérieur, un portique de 440 colonnes, autour de l'île de l'Amirauté. L'île même était élevée, et, de ses hauteurs, l'amiral dominait tout l'horizon environnant; l'entrée du port était formée par deux murailles, de sorte qu'aucun étranger ne pouvait y pénétrer, pas même des yeux. La grande flotte carthaginoise stationnait en d'autres endroits, probablement dans le *Stagnum*, à Utique, à Hadrumet, etc.

Au-devant des murs de Carthage, s'étendait la digue, sur laquelle les marchands avaient établi leurs magasins. Lorsque les Carthaginois apprirent que Scipion avait l'intention de fermer, de ce côté, l'entrée de Cothon, ils ouvrirent, du côté opposé, c'est-à-dire à l'est, une nouvelle communication avec la mer, probablement en un en-

---

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 35.

droit où il n'avait pas été possible d'élever une digue. C'est là le *Novus-Portus* de Tite-Live, d'Appien et de Strabon, qui, par conséquent ne peut être (1) ni le port El-Mersa de la *Nova-Carthago*, ni le port près de La Goletta, du côté de Tunis, au sud de la péninsule, pour lequel l'ont pris presque tous les voyageurs. Ainsi donc les débris qu'on aperçoit dans la mer, près d'El-Mersa, ne sauraient être les ruines de l'ancien Cothon, comme le croit Noah (*Trav.*, p. 279). On ne doit pas non plus prendre pour telles les bas-fonds du lac tunésien, bien que Bochart et tous ses successeurs, jusqu'à Châteaubriand, les aient considérés sous ce point de vue.

L'ancien port de Carthage est presque méconnaissable aujourd'hui. Il fut encombré par les ruines de la ville, et, depuis, l'alluvion de la mer et du Bagradas l'a sans doute entièrement comblé. Ajoutons à cela que dans les siècles postérieurs, les Arabes détruisirent tous les ports de cette côte, pour en empêcher l'entrée aux Chrétiens.

Le berceau de l'ancienne Carthage tyrienne, c'est-à-dire la portion la plus ancienne et la plus solide de la ville, renfermant l'Acropole et les temples des dieux protecteurs, formait le troisième quartier, appelé *Byrsa* (de *Bosra*, id est *locus firmus*, selon Bochart). Il fut conquis le dernier. Là, s'élevaient les hautes maisons de six étages; là, étaient aussi le *Forum* et l'*Arena*. On voit encore, de nos jours, à l'extrémité septentrionale de la péninsule, derrière Cothon, du côté de la Méditerranée, plusieurs collines, plus basses à la vérité, que les collines de Rome, mais cependant assez élevées pour avoir servi d'emplacement au fort, au temple d'Apollon, couvert de plaques d'or, au temple d'Esculape, où le sénat donnait audience aux ambassadeurs étrangers, et auquel on arrivait par un escalier de soixante marches. Les derniers 50,000 Carthaginois se défendirent sur ces collines, lorsque tout le reste de la ville était déjà en proie aux flammes, et c'est du temple d'Esculape que l'épouse d'Asdrubal se précipita dans les flammes avec ses enfans, et les 800 combattans qui s'étaient réfugiés.

Cette extrémité septentrionale de la péninsule, si on y faisait des recherches exactes, offrirait sans doute comme l'emplacement de Jérusalem, des traces de l'ancienne ville universelle, malgré que les Romains aient employé ses ruines à bâtir la nouvelle Carthage, dont les décombres, à leur tour, ont servi à élever, non loin de là, la ville de Tunis. La ligne de l'aqueduc traverse, à ce qu'il paraît, le milieu de l'isthme primitif.

7. Côte orientale de Tunis. — Le territoire de Tunis

(1) Estrup, Lineæ topographicæ, etc., p. 42.

s'étend au sud, depuis le cap Bon (37° 4' 45" lat. nord, 28° 43' 45" long. est de l'île de Fer, selon le capit. W. H. Smith) (1) jusqu'à l'île de Jerbi, au-delà du golfe de Cabès ou de la petite Syrte, et présente partout un littoral riche et fertile, qui pourrait offrir d'immenses ressources sous une domination moins tyrannique.

Les villes les plus remarquables (2) sont : Galipia, avec 4,000 habitans ; *Hamamett*, ville commerciale, mais sans agriculture, avec 8,000 habitans ; *Sousa*, située dans une délicieuse contrée, avec 8,000 habitans, ayant un excellent port et les plus riches plantations d'oliviers de toute la côte. A six milles de là, à l'ouest, près d'El-Gemme, se trouve un amphithéâtre colossal, très bien conservé. La ville de *Monastir*, avec 12,000 habitans, est située 4 milles plus loin, dans la direction du sud-est ; elle a un très bon port et fait un commerce considérable en tissus et autres marchandises. *Sfax*, avec 6,000 habitans, est en relation fréquente avec Malte et la ville de Kairouan, dans l'intérieur.

Le golfe de Cabès, ou la petite Syrte (*Leptis-Parva*), golfe presque inconnu et généralement redouté de tous les marins, commence près des îles de Kerkeni qui sont séparées de la côte par un profond canal (3). Un énorme banc, très poissonneux et dont les îles de Malte et de Sicile pourraient tirer un profit immense par une pêche bien organisée, s'étend depuis ces îles jusqu'à l'île de Lampedouse, et forme tout près de Kerkeni une mer calme et paisible dans les plus violentes tempêtes ; le vaisseau d'Ali-Bey y trouva un refuge contre le naufrage (4). L'abordage est des plus difficiles, à cause des bas-fonds ;

(1) Zach, Corresp. astron., 1819, p. 65.
(2) Blaquière, Letters, I, p. 180.
(3) Ibid., p. 184.
(4) Ali-Bey, Voyage, I, p. 228.

et les îles qui couvrent la surface de l'eau ne sont reconnaissables à une certaine distance, que par leurs groupes de palmiers. Elles sont habitées par six cents pêcheurs qui vivent isolés, sous le commandement d'un cheikh, et paient à leur souverain leur tribut en poissons. L'île de Jerbi, située sur la limite méridionale du golfe, a un très bon ancrage. Elle compte 30,000 habitans, les plus laborieux du royaume de Tunis; ils ont changé leur île en un véritable jardin, et fournissent de leurs productions, Malte et beaucoup d'autres endroits; leurs marchandises en laine, en lin et surtout leurs shawls sont répandus dans toute la Barbarie.

Dans l'intérieur de la Syrte est située la ville de *Cabès* (1); elle compte 30,000 habitans et fait un commerce très important avec Kairouan et Tunis. Toute la province littorale à laquelle appartient Cabès, est gouvernée par un cheikh, en état d'équiper 20,000 cavaliers; les habitans des montagnes voisines, à l'ouest, passent surtout pour très guerriers. Du reste toutes ces contrées sont encore plus ou moins des terres inconnues.

8. Côte de Tripoli. — La domination tripolitaine s'étend tout le long de la côte, depuis l'île de Jerbi jusqu'au cap Razatin et au port de Bomba (32° 17' lat. nord, 23° 20' long. est de Greenw., selon Blaquière) (2). Son étendue dans l'intérieur est très inégale; à l'est elle est très bornée, au sud de Tripoli elle se prolonge jusqu'à l'oasis de Fezzan. Nous n'avons à nous occuper ici que de cette partie qui s'étend jusqu'au-delà du cap Mesurata et jusqu'au golfe de Sydre ou la grande Syrte (*Leptis-Magna*), car c'est là que se termine la bordure littorale du plateau de l'Atlas; au sud du golfe de Sydre on ne rencontre plus qu'un immense pays plan très bas, dont il sera parlé plus

(1) Blaquière, Letters, I, p. 183.
(2) Ibid., p. 2.

tard. Bien que de tout temps la contrée de Tripoli ait été, de toutes les côtes barbaresques la plus fréquentée par les Européens, notre connaissance géographique n'en est encore que très imparfaite. Le littoral qui s'étend depuis le golfe de Cabès, à l'extrémité du royaume, jusqu'à la capitale de Tripoli, nous est entièrement inconnu; Blaquière déplore également le manque complet de cartes marines (1) entre Tripoli et Alexandrie. Les Français, selon lui, ont fait le plus d'observations dans ces parages; nous omettons à dessein tous les récits vagues qu'on a répandus sur la domination de Tripoli, attendu qu'ils ne sont d'aucun avantage pour la géographie.

Nous devons à l'expédition scientifique du capitaine anglais W. H. Smith sur ces côtes, la première topographie exacte de Tripoli, qu'il place au 32° 54' 13" lat. nord et au 30° 50' 30" long. est de l'île de Fer (2); il en résulte donc que La Pie a mal placé la côte, sur sa *carte de la Méditerranée*. La ville de Tripoli n'a que 25,000 habitans; elle est située sur une langue de terre dans une contrée extraordinairement fertile. Son port, quoique n'étant pas très spacieux, est pendant toute l'année très sûr et assez grand pour recevoir des vaisseaux marchands très forts et même de petites frégates. La contrée fournit en abondance tout ce que produit le sol de Tunis; mais à quelque distance de la ville commence le désert, et de là jusqu'à la frontière de Tunis, à l'ouest, on ne rencontre que des hordes de Bédouins. La navigation de la côte (3) n'est pas aussi dangereuse que la représente ordinairement l'ignorance des marins; cependant des bas-

---

(1) Blaquière, I, p. 33-127. — Rich. Tully, Narrative of a ten years Residence at Tripoli. London, 1817, 2e édit., in-4°. — Paul Lucas, in Proceedings of the Association for promoting, etc. London, 1810, II, p. 47-85. — Ali-Bey, Voyage, I, p. 233-244.

(2) Zach, Corresp. astronom., 1819, I, p. 68.

(3) Blaquière, Letters, I, p. 28.

fonds s'étendent presque tout le long du rivage, et le courant continuel vers le sud-est, ainsi que les vents du nord et du nord-ouest qui prédominent en automne, en hiver et au printemps, deviennent souvent funestes aux marins, lorsqu'ils n'ont pas une connaissance exacte de la côte. Le danger augmente visiblement à mesure que l'on s'avance à l'est, du côté du golfe de la grande Syrte, et il devient ainsi un obstacle à la prospérité de ce littoral qui, du côté de ce continent, est soumis à un despotisme avilissant, et exposé sans cesse à de nouvelles dévastations.

On compte 30 milles de Tripoli jusqu'au cap de Mesurata (1); cet espace est le plus fréquenté de la côte; au-dessous de Mesurata est un très bon port, et le village qui l'avoisine est le siége d'un gouverneur très considéré. La route passe par Lebida (*Leptis-Magna*), où Lucas trouva des ruines très intéressantes (2), éparses, suivant Blaquière, sur une étendue de 3 milles anglais de longueur et 2 de largeur.

Les caravanes allant de Tripoli à Fezzan, passent par Mesurata; elles font ce détour afin d'éviter les montagnes de Ghouriano qui forment l'extrémité orientale (3) du plateau de l'Atlas, en même temps qu'elles se dégradent dans les basses terres du Sahara (voy. plus haut, p. 158).

---

(1) Blaquière, Letters, I, p. 18.
(2) Lucas, in Proceedings, II, p. 66.
(3) Blaquière, Letters, I, p. 18. — Della Cella.

CHAPITRE TROISIÈME.

PLATEAU DE BARCA, CYRÉNAÏQUE.

§ 32.

Outre le grand plateau de l'Atlas, situé à l'ouest, l'Afrique septentrionale nous offre encore, à l'est, le plateau de Barca, très analogue au premier, mais d'une étendue moins considérable. Séparé de l'Atlas par le golfe très profond et le littoral plan de la grande Syrte, il comprend l'ancienne Cyrénaïque et occupe de nos jours tout l'espace entre les royaumes d'Egypte et de Tripoli. L'Italien Della Cella nous a le premier fait connaître cette contrée autrefois inconnue; avant lui, elle n'avait été visitée par aucun voyageur européen, à l'exception de Le Maire (1) (1704), qui ne nous en apprit que très peu de chose. Les autres témoins oculaires ne virent ordinairement que quelques endroits de la côte. Della Cella au contraire parcourut tout le pays et enrichit la géographie d'un grand nombre de faits nouveaux et importans; or, comme, presque tous les anciens documens qu'on aurait pu comparer nous manquent, nous suivrons en tout point la marche de ce voyageur, de l'ouest à l'est, nous contentant d'y ajouter le peu qui nous est parvenu des anciens, et ce que nous ont çà et là rapporté quelques marins. C'aurait été un immense avantage pour la science, si les naturalistes et les antiquaires allemands, se dirigeant d'Alexandrie vers l'ouest, eussent pu parvenir jusqu'à Cyrène.

Della Cella (2) qui eut l'occasion de connaître plus

(1) P. Lucas, Voyage. Paris, 1724, II.
(2) Della Cella, Viaggio da Tripoli di Barberia alle frontiere occi-

exactement que ses prédécesseurs les rapports de l'état Tripolitain à l'est, n'évalue qu'à 650,000 le nombre de ses habitans. Tout le littoral, depuis Tripoli jusqu'au golfe de Bomba, à l'est, comprenant, suivant ce voyageur, une étendue de 225 milles géogr. (900 *miglien*), n'a qu'une population de 20 à 30,000 âmes, et l'on ne rencontre, jusqu'à Bengasi et Derna, des habitations fixes, que dans quelques endroits de la côte. Dans les immenses déserts qui entourent la grande Syrte, la sûreté des voyageurs est continuellement menacée; dans l'intérieur du pays, il n'y a plus ni maisons, ni toits; on ne voit que des tentes de Bédouins. L'hospitalité n'est plus aussi exercée par les habitans de ces contrées qu'autrefois, et les voyageurs ne sont sûrs de leur vie et de leurs bagages, qu'entre les limites étroites du rayon que les Bédouins habitent temporairement avec leurs troupeaux.

Il n'est donc pas surprenant que depuis plusieurs siècles, ces contrées n'aient pas été visitées par les Européens. L'expédition que le pacha de Tripoli fut forcé d'entreprendre, en 1819, contre son fils aîné, Mhamet-Karamalli, qui s'était révolté contre lui, conduisit dans l'ancienne Cyrénaïque une armée tripolitaine de 10,000 hommes; Della Cella en faisait partie. Le fils rebelle avait été banni de Tripoli par son père, qui l'envoya, comme gouverneur, dans les provinces de *Bengasi* et de *Derna*, à la frontière orientale du royaume (1). A peine arrivé à sa destination, il se plaça à la tête de la tribu rebelle des *Zoazi-Bédouins*, qui, habitant près de la grande Syrte, se refusaient à payer le tribut à Tripoli. Le second fils du pacha, Bey-Ahmet, fut alors nommé commandant en chef de l'armée contre son frère révolté. Une ordonnance en-

dentali dell' Egitto, fatto nel A. 1817, e scritto in Lettere al Sig. D. Viviani, prof. di botanica, etc. Genova, A. 1819, in-8°.

(1) Della Cella, Viaggio, p. 20.

voyée à tous les chefs bédouins (*schecher*, plur. de *sheick*) du royaume, prescrivait à un certain nombre de Bédouins de se trouver sur la route que prendrait l'armée en se dirigeant de Tripoli vers l'est; les chefs ou schecher devaient se rendre en personne à Tripoli, pour y recevoir le drapeau des mains du pacha lui-même. Les Marabouts ou saints de la résidence et du désert furent partout consultés et leurs demeures visitées en route. L'expédition se dirigea continuellement le long de la côte, jusqu'à la frontière orientale du royaume; le fils rebelle fut chassé et les hordes d'insurgés, partout où elles se montrèrent, furent massacrées ou dispersées. Telles sont les circonstances extérieures qui déterminèrent la marche des découvertes de Della Cella, qui accompagna Bey-Ahmet, en qualité de médecin.

1. *La côte depuis Tripoli jusqu'à la grande Syrte.* — Cette côte est aujourd'hui moins inconnue des Européens qu'elle ne l'était autrefois, et les relations des voyageurs modernes ont, sous plusieurs rapports, complété nos anciennes données géographiques. A une forte journée de marche, au sud de Tripoli, les montagnes de Ghouriano (1) s'élèvent jusqu'à une hauteur absolue d'à peu près 1,500 pieds (500 mètres), se dirigeant dans une grande uniformité vers l'est. Sur leurs sommets sont situés les villages de Ghouriano et de Tavarga, 4 lieues au sud d'Arar ou Orir, où se trouve la citerne de Ptolémée, avec des ruines remarquables (2). Ces villages forment l'apanage du second fils du pacha; l'abondance des dattes et la culture du séné (*cassia senna*) et du safran en constituent la principale richesse. Le littoral jusqu'à Tagiura (32° 53' lat. nord, 31° 1' 16" long. est de l'île de Fer, selon Smith), couvert de bosquets d'oliviers et de palmiers, est arrosé par les

(1) Della Cella, Viaggio, p. 29.
(2) Ibid., p. 52.

wadis, venant de la partie méridionale de la chaîne de montagnes. Les hauteurs en avant de cette chaîne sont de vastes prairies, appelées *turot* (1), qui, si elles étaient cultivées, offriraient aux habitans les plus riches dons de la nature.

Le littoral de Sibi (2), du côté de Lebida, fournit d'excellent vin. Une quantité d'anciens puits taillés dans le granit et recouverts de superbes plateaux de marbre, ainsi que beaucoup de débris de murailles, témoignent de l'ancienne splendeur de cette contrée. Les ruines de Lebida (*Lebda-Grande*, *Leptis-Magna*) sont en partie couvertes de sable; les débris encore visibles aujourd'hui d'édifices somptueux avec des restes de colonnes de granit rouge et des décorations de marbre penthélique et de Paros, proviennent tous, à ce qu'il paraît, des derniers siècles de l'empire romain; car, du temps de Justinien, qui y bâtit quatre églises, la plus grande partie (3) des ruines de l'ancienne ville romaine et sans doute aussi de la ville phénicienne étaient déjà enterrées sous le sable. Le capitaine Smith, qui visita ces ruines, y fit d'importantes observations; il voulut aussi chercher dans la direction du sud, une soi-disant *ville pétrifiée* (4), mais il ne trouva qu'un misérable village, appelé Ghirrza, avec quelques huttes modernes, au 30° 37' 30" lat. nord, 31° 48' 30" long. est de l'île de Fer (5). Dans un fossé gisaient des débris de tombeaux et d'autres édifices d'une architecture grossière; les colonnes étaient sans socles, les bas-reliefs complète-

(1) Della Cella, Viaggio, p. 35.

(2) Ibid., p. 38.

(3) Procopius de Ædificiis Justiniani. Venet., 1729, l. VI, p. 472.

(4) Triumvirat de Barbarie, par le P. Pascal Canto. Paris, 1657, p. 454, 473. — Paul Lucas, Voyages. Paris, 1724, 3 vol., II, p. 121. — Mercure de France, Mai, 1724, p. 258.

(5) Capitaine W.-H. Smyth, dans Zach, Correspond. astronom., 1819, p. 66.

ment usés; dans le voisinage était une ville sans eau, appelée *Garatilia*, qui paraissait n'avoir été qu'une ancienne station militaire servant de communication avec l'intérieur de la Libye. A quelque distance de là, au sud-est, Smith trouva dans une belle vallée, habitée par des troupes d'antilopes et d'autruches, un obélisque avec cinq tombeaux et plusieurs inscriptions. Ces ruines sont situées tout près de la route des caravanes, de Fezzan à Tripoli; tous les voyageurs venant de l'intérieur les admirent avec étonnement, et la plupart en font des descriptions exagérées et fabuleuses. Ces récits, joints à l'histoire de Nardoun (?), auraient, suivant Smith, donné lieu à la tradition de la *ville pétrifiée*, au sud de Lebida. La renommée de cette ville merveilleuse en a même fait un lieu de pélerinage; les superstitieux y copient des sentences qu'ils récitent en y ajoutant des prières afin d'obtenir par là le repos des âmes des Musulmans pétrifiés.

A trois lieues à l'est de Lebida, le *Cinifo* ou Wadi-Quaam, torrent rapide, mais souvent desséché, se précipite, par un lit de cailloux, vers la mer, formant des lagunes et des marais près du cap Mesurata (*cap Cephala*), le *Kinyps* (Κίνυψ) d'Hérodote (1); son embouchure est au 32° 33' 25" lat. nord et au 31° 54' 20" long. est de l'île de Fer, d'après Smith. Strabon fait remarquer que, pour mieux communiquer avec l'est, les Carthaginois bâtirent de longues murailles et des ponts par-dessus les marais du fleuve *Cinyphus* (Κίνυφος) (2); Della Cella (3) en vit encore les piliers au même endroit. Hérodote, en nous apprenant que ce fleuve descend des montagnes des Grâces (χαρίτων), qui, par leurs superbes forêts, contrastent

(1) Hérodote, IV, c. 175.
(2) Strabon, XVII, p. 683.
(3) Della Cella, Viaggio, p. 47.

agréablement avec les plaines désertes de la Libye, détermine en même temps (dans les montagnes de Ghouriano) un point important pour les habitations des tribus libyennes dont il parle ailleurs. D'après Della Cella, ces hauteurs n'avoisinent pas immédiatement la côte, comme l'indiquent généralement les cartes, mais sont, au contraire, comme le dit très bien Hérodote, à 200 stades de la mer; aujourd'hui, comme du temps de l'historien grec, elles se distinguent encore par la beauté et la richesse de leurs forêts. La plaine, à l'est du Cinifo, est d'une fertilité extraordinaire; elle renferme trois grands villages appelés *Slites*, et habités par des Juifs et des Marabouts: ces derniers par leur prestige de sainteté, se sont rendus les maîtres du pays et tiennent les Juifs dans une espèce d'esclavage continuel. Ces villages n'étant pas situés sur les bords de la mer, parce que le sable des dunes rend la côte inhabitable, sont restés jusqu'à ce jour presque inconnus. La plaine est bien arrosée, mais elle l'était sans doute encore mieux au temps d'Hérodote. Des débris de murailles, dispersés çà et là, témoignent encore aujourd'hui de son ancienne civilisation et de son immense population. Hérodote compare la fertilité de cette contrée à celle de Babylone, et donne à cette partie qui touche au Cinyps, la préférence sur toutes celles de la Libye, en ajoutant qu'elle rend trois cents pour un (1). Il vante aussi son sol noir et fertile; de nos jours encore, dit Della Cella, les palmiers et les oliviers y croissent d'eux-mêmes, sans soin ni culture de la part des indolens indigènes. Le sol fertile s'étend jusqu'à 6 milles, du côté de Mesurata, où le village de *Zautmaggio*, éloigné d'une lieue du cap de Mesurata, se trouve situé au milieu d'un superbe bosquet d'oliviers et de palmiers d'où jaillissent une quantité de fontaines vives. Du côté du nord, cet espace fertile est séparé de la

(1) Hérodote, IV, c. 198.

mer par des dunes de sable. Non loin de là, près du cap Cefalo (Κεφαλὴ, selon Strabon) est située la ville de *Mesurata* (1), dont le nom a passé au cap. Jusqu'à ce jour, les cartographes ne sont pas encore parvenus à s'orienter sur cette côte, et les données, d'ailleurs très exactes des auteurs classiques sur ces contrées, par exemple de Strabon, sont encore inexplicables avec la plupart de nos cartes. La ville de Mesurata, quoique insignifiante par elle-même, est, depuis long-temps, connue comme station des caravanes du Fezzan; mais la communication est souvent interrompue par la tyrannie qu'exercent les Tripolitains, contre les hordes de Bédouins qui habitent ces contrées libyques. A l'est s'étend le domaine de la Grande-Syrte.

2. *Le littoral de la Grande-Syrte* (Syrtis-Magna). — Les trois pointes du cap Mesurata ont engagé Ptolémée à lui donner le nom de *Trierorum promontorium;* c'est là que commence, pour lui, la *Syrtis-Magna* (2). En effet, en venant de l'ouest, la vue embrasse ici, pour la première fois, le vaste golfe de la Syrte, avec ses affreux et monotones déserts (3); c'est un coup d'œil triste et sauvage qui vient frapper tout à coup les regards du voyageur. Une chaîne d'écueils défend aux marins de chercher, à l'abri de ce cap, un refuge contre les tempêtes. Le tombeau d'un Marabout (*Kasr-Hamed*), est la seule marque de terre dans ces parages. Un peu plus à l'est, tous les marins ont soin de se tenir éloignés de ce golfe des naufrages. Le rivage plan et uniforme, empêche de distinguer les distances sur la mer, et c'est ce qui rend la navigation si périlleuse près de ces côtes. Les anciens nous parlent beaucoup des dangers de la Syrte; Strabon surtout, ainsi que

(1) Della Cella, Viaggio, p. 54.
(2) Ptolémée, IV, c. 3.
(3) Della Cella, Viaggio, p. 61.

Pline et P. Mela mentionnent un flux et reflux qui souvent entraîne la ruine des marins (*Tertius sinus dividitur in geminos duarum Syrtium, vadoso ac reciproco mari diros*) (1); et de là vient sans doute que l'on a dérivé le nom de la Syrte d'un mot grec qui signifie attirer (*a* σύρειν, *trahendo*) (2). Mais Della Cella ne vit aucune trace de ces mouvemens lunaires de flux et reflux, d'ailleurs absolument inconnus dans la Méditerranée; les capitaines Smith et Lauthier (3) n'en font pas non plus mention.

Le nom de Syrte n'est pas seulement restreint au golfe dont nous parlons, mais il comprend encore tout le littoral désert qui l'entoure au sud, et auquel on donne encore aujourd'hui le nom de *Sert*, nom que Della Cella prend pour une appellation indigène du désert (*desertum*); chez les Arabes, il a encore cette signification.

C'est à l'extrémité méridionale de la Syrte, que le vaste désert de Sahara s'approche le plus près de la mer. Il en résulte que les vents du nord, qui prédominent le long de toute la côte septentrionale d'Afrique, surtout les vents d'hiver, venant du nord de l'Italie, se précipitent avec une violence extrême dans ce profond bassin du continent, pour s'équilibrer avec l'atmosphère raréfiée du Sahara. Ces vents du nord soufflant les trois quarts de l'année, refoulent l'eau de la mer vers le sud, et étendent ainsi la mer bien au-delà des limites méridionales du golfe, dans l'intérieur des terres. Le rivage inondé se change alors en marais salans, qui, entre les dunes de sable, présentent l'aspect d'une des plus tristes contrées du monde. La répercussion de ces courans, qui a lieu au rivage es-

(1) Pline, Hist. nat., V, 4.

(2) Chr. Cellarius, Notit. Orbis Antiq. Lips., 1706, II, lib. IV, 3, p. 117.

(3) Capitaine Lauthier, Relazione intorno alla Costa occidentale del Golfo della Gran Sidra, del Capo Mesurata sino al 30° 27' 10" lat. bor., dans Della Cella, p. 214-218.

carpé de la Pentapole ou du plateau de Barca à l'ouest, augmente encore le danger des bas-fonds et a sans doute donné naissance à des fables de la crue et de la décroissance régulière de la mer, que Procope raconte avec tant de détails (1).

A l'entrée occidentale de ce triste littoral de la Syrte habitait la horde barbare des Bédouins Uled-Aly; poursuivant sans relâche leurs brigandages et leurs cruautés, ils furent long-temps la terreur des malheureux marins, jusqu'à ce qu'enfin Sidi-Mohamed parvint à les exterminer. La végétation est presque nulle dans cette contrée; le peu de plantes qu'on trouve isolées ou dispersées çà et là, sont quelques arbustes épineux, des liliacées, des papillonnacées, des labiées, des syngénésistes; les ombelles juteuses ont entièrement disparu (2).

L'armée tripolitaine, dont Della Cella faisait partie, mit plus de quinze jours pour faire le tour du grand golfe de la Syrte. Elle s'était mise en marche le 20 Février, et arriva le 10 Mars aux ruines de la grande ville, près de Berchichamoura. Ici commence le riche et magnifique plateau de Barca, entièrement séparé des montagnes de Ghoutiano par le rivage plan de la Syrte. Comme tous les autres géographes nous abandonnent sur ce terrain, nous ne pouvons mieux faire que de suivre pas à pas les journées de marche du voyageur italien.

A cinq heures de distance de Mesurata, au sud-est, est situé *Arar;* le terrain se compose ici d'un conglomérat de grès et de fragmens de conchyte, dans lequel sont creusés des puits. La pression latérale fait que partout l'eau filtre à travers le sol, à peu près comme dans la Mauritanie, où Pline mentionne déjà le même phénomène (*puteos ta-*

---

(1) Procopius de Ædificiis Justiniani. Venet., 1729, l. VI, c. 3, p. 471.

(2) Della Cella, p. 63.

men haud difficiles binorum ferme cubitorum inveniunt altitudine) (1) : Della Cella en conclut qu'il doit y avoir sous la terre des eaux stagnantes qui, à en juger par le goût saumâtre de l'eau de puits, ne contiendraient qu'un quart d'eau salée et trois quarts d'eau douce. On remarque sur le rivage des buttes de sable amoncelées par les vents et les flots de la mer et remplies de fragmens de conchyte, surtout de la classe des trochites; elles sont couvertes de spartes et d'une racine filamenteuse, semblable au chiendent, dont les nœuds charnus servent d'aliment aux Bédouins. Le goût de cette plante ressemble à celui du *cyperus esculentus*; les Arabes l'appellent *temeri* (2).

Au-delà de Melfa et d'Ouenat-e-Machada, jusqu'à Minesla, à l'est, le pays est parsemé de marais profonds et de lagunes salantes et méphitiques sur une étendue de plusieurs journées de marche. La surface du sol est couverte çà et là de racines entrelacées et de plusieurs espèces de joncs dont les réseaux rendaient le passage très difficile à la cavalerie. Quelquefois les marais alternaient avec des plaines de sable désertes et brûlantes. La chaleur s'élevait, à l'ombre, jusqu'à 23 degrés de Réaumur, et les effets de mirage égaraient souvent les voyageurs. De grands espaces desséchés étaient couverts comme d'une croûte de neige, d'incrustations de sel qui craquaient sous les pas des chameaux et des chevaux, et souvent se brisaient sous un poids trop lourd, car elles n'avaient que 3 ou 4 pouces d'épaisseur. Le sable est partout mélangé de débris de coquille. Della Cella ne remarqua nulle part de véritable communication entre la mer et les marais salans qui en sont séparés par des dunes; néanmoins il est hors de doute que ce sont les flots de la mer qui, en pénétrant du nord dans ces basses terres, les ren-

(1) Pline, Hist. nat., V, c. 5, éd. Bip.
(2) Della Cella, p. 66.

dent si inhabitables. Ce littoral est aussi très pauvre en plantes et en animaux. Une seule espèce de serpens venimeux doit habiter dans les marais; autour, on apercevait quelques autruches, des gazelles et une petite espèce de taureau sauvage (*tauro selvatico*?) (1), ayant un bouquet noir à la queue. Ces animaux, tous habitans du désert, venaient s'abreuver dans les marais. Les nuées de puces qui habitent dans le sable furent la plus grande plaie de l'armée.

L'armée fit halte dans la contrée qu'on appelle *Lubey*, en un endroit où les meilleures cartes, par exemple celles de l'Afrique par d'Anville, placent un golfe *Zouca*, qui, suivant Della Cella, est tout-à-fait fabuleux. Lauthier qui alla à la reconnaissance de ces côtes jusqu'au 30° 27' lat. nord, ne le vit pas non plus. Il se pourrait qu'il n'existât qu'en hiver, pendant que soufflent les vents du nord, et qu'il n'apparût que sous la forme de lagunes le reste de l'année. C'est aussi là, sans doute, la contrée où, du temps de Strabon (2), des îles étaient situées dans le golfe de la Syrte. A quatre lieues de ces lagunes, près de Matrau, Della Cella aperçut la première verdure à la distance d'une lieue de la mer; c'étaient de grands espaces couverts de renoncules (*ranuncul. asiaticus D. C*?); bientôt il rencontra aussi des puits avec de l'eau potable, près des steppes de Zaffran, habitées par des pasteurs bédouins. L'armée tripolitaine fit halte en cet endroit, le sixième jour de son entrée dans le pays de la Syrte.

A une heure de distance de Zaffran, à l'est, on aperçoit une colonne assez haute et de forme carrée; elle est placée sur un socle de grès dont les inscriptions sur les quatre faces ne sont malheureusement plus lisibles. Près de cette colonne, du côté de l'est, sont les ruines d'une ancienne

(1) Della Cella, p. 71.
(2) Strabon, XVII, p. 687, éd. Tzsch.

tour, dans un endroit appelé *Elbenia*; après une heure de marche, on en rencontre une seconde analogue à la première; et, après avoir marché encore une heure, une troisième portant également sur ses quatre faces des restes d'anciennes inscriptions méconnaissables aujourd'hui. (Serait-ce peut-être ici l'emplacement d'Aspis qui, suivant Strabon, succédait immédiatement aux marais, et était le meilleur port de la Syrte, ou bien le *Sacomaza-Vicus* de Ptolémée?). Della Cella pense que c'est le port *Isa* dont parle Lauthier dans son Périple, port qui, ayant une profondeur de 3 à 4 brasses, protège contre tous les vents (1), et que ce marin place à 17 milles marins au sud d'Arar, au 31° 23' 10" lat. nord.

A partir d'Isa, la côte plane et basse s'étend, suivant Lauthier, au sud jusqu'au 30° 50' lat. nord et à l'est jusqu'au 21° long. est de Greenw. S'il est vrai que les steppes de Zaffran indiquent l'emplacement de l'ancienne Aspis, l'ancienne tour contiguë (συνεχὴς selon Strabon) ne peut être que la tour d'Euphrantas (ὁ Ευφράντας πυργος) (2), et nous aurions ainsi retrouvé l'ancienne limite entre le domaine des Carthaginois et celui des Cyrénéens, telle qu'elle existait encore, selon Strabon, du temps des Ptolémées qui, s'étant rendus maîtres de la Cyrénaïque, avaient reculé jusque-là les limites de leur territoire.

A 3 lieues d'Elbenia, Della Cella rencontra les ruines d'une ancienne ville (3) qu'il croit être l'emporium de *Charax*, où se faisait, par contrebande, un commerce considérable de vin, d'opium, de silphium (*asa fœtida*?) entre Carthage et Cyrène; la Cyrénaïque était, comme nous l'apprend déjà Hérodote, un pays riche en vin (4).

---

(1) Lauthier, Relat., p. 215.
(2) Strabon, p. 688, éd. Tzsch.
(3) Della Cella, p. 80.
(4) Hérodote, IV, c. 199.

A 3 lieues à l'est des ruines de l'ancienne ville est situé *Eneuwa*; plus loin, on rencontre de nouveau des marais séparés de la mer par des dunes, et derrière ces marais un pays bas, mais couvert de collines et de verdure, que l'on appelle *Nehim*; il est habité par des Bédouins auxquels les Tripolitains enlevèrent des chameaux et des chevaux, leur laissant en échange le bétail fatigué et affamé de l'armée; loin de s'en aigrir, ces malheureux se félicitaient encore de l'honneur que leur avait témoigné le bey en les visitant dans leur désert. Le sol, composé de grès et présentant une surface ondulée depuis Nehim jusqu'à *Scegga* qui en est éloigné de 7 lieues, est couvert de différentes espèces de trèfle et peuplé de lièvres. De Scegga à *Judia* on ne rencontre que des marais, entre lesquels sont éparses çà et là des dunes de sable (1) et quelques couches de gypse de formation tertiaire, entrecoupées de veines de sel gemme et de soufre; cela nous explique pourquoi le capitaine Lauthier, dans son Périple, trouva le golfe couvert de poudre de soufre qui, sans doute, est ainsi transportée vers le nord par les *sciroccos* ou vents du sud.

La route traverse une quantité de labyrinthes entre les dunes de sable. Les pélerins de la Mecque, pour ne pas s'égarer dans ces affreuses solitudes, ont dressé des pierres de distance en distance, et tous les pélerins qui viennent après eux en ajoutent de nouvelles qui servent ainsi de guide à ceux qui n'ont pas une connaissance exacte des localités. Nous rencontrâmes ici, dit Della Cella, des nuées de sauterelles; les Marabouts, les Bédouins et les Nègres les regardent comme un mets délicat et les dévoraient avec un empressement sans pareil. Le sol léger et sablonneux de ce labyrinthe est miné par des milliers de taupes, et, par cette raison, très dangereux pour la cavalerie

(1) Della Cella, p. 83.

et les chameaux. Près de Judia, à huit lieues de Scegga, se trouvent dix puits d'eau potable; plus loin, à *Mahiriga* et à *Allabanbasa*, le sol est pierreux jusqu'à *Gerio* qui forme la limite entre les provinces de Tripoli et de Bengasi (1).

On compte neuf heures de marche de Gerio jusqu'à *Mhenal*; ici, tout le pays commence à se couvrir d'un sable rougeâtre et très fin; à mesure que l'on s'avance au sud, le sol s'élève en dunes toujours plus considérables qui souvent barrent les chemins, et exposent les voyageurs à de grands dangers. Ces dunes forment l'avant-garde la plus septentrionale du Sahara, et Della Cella pense que, par un vent du sud, elles auraient facilement pu enterrer toute l'armée tripolitaine sous leurs masses mobiles. Le 7 Mars, la chaleur devint presque insupportable. De Mhenal on arrive, après sept heures de marche, à *Barga*, extrémité de l'angle intérieur du grand golfe de la Syrte (par 30° 7' 10" lat. nord, d'après la carte d'Arrowsmith). L'armée qui, jusque-là, s'était toujours dirigée vers le sud, tourna maintenant à l'est et au nord. Della Cella ne vit pas d'autre golfe s'avançant au sud, et ne rencontra pas non plus le fleuve Triton, dont parle Pline (2). Au sud, aussi loin que portait la vue, on n'apercevait pas la moindre trace de montagnes (3) qui, en correspondant avec le Ghouriano, eussent pu réunir le plateau de l'Atlas au plateau oriental de Barca. Un vaste enfoncement, un bassin très profond semble au contraire se prolonger dans l'intérieur du Sahara, et pourrait bien être le Delta d'un ancien fleuve Triton qui, depuis long-temps, aurait cessé de couler. Les vents du nord qui soufflent avec violence et

(1) Della Cella, Viaggio, p. 88.
(2) Pline, Hist. nat., V, c. 4.
(3) Della Cella, Viaggio, p. 91.

sans discontinuer dans ces contrées empêchent seuls l'empiétement des sables mouvans et rougeâtres du Sahara. Ces sables se montrent ici, près de la côte, avec le même caractère qu'au centre du grand désert. Les vents ardens du sud soulèvent continuellement des nuages d'un sable rouge qui, à chaque instant, changent la surface du désert. Hérodote rapporte à ce sujet l'histoire de l'expédition des Psylles, qui habitaient à l'extrémité de l'angle intérieur de la Syrte. Voyant que leurs bassins se desséchaient, ils se mirent en campagne contre leur ennemi mortel, le vent du sud (νότος) (1); mais ils furent ensevelis sous les sables. Ce récit, quoique enveloppé du manteau de la fable, décèle une connaissance profonde de la nature géographique du pays de la Syrte. Il est probable que ces Psylles, se trouvant dans une position désespérée, émigrèrent dans le pays des Garamantes (le Fezzan), et périrent pendant l'émigration; ce qu'il y a de certain, c'est que, dejà, avant Hérodote, leur pays, voisin de la Syrte, avait été conquis par les Nasamons. Strabon place à l'extrémité la plus saillante du golfe le fort d'*Automala*, dont Della Cella ne trouva plus aucune trace; il cite en outre tout près de là les autels des frères Philæni (Φιλαίνων βωμοί). Suivant Pline, ce ne sont que des collines de sable (*ad Philænorum aras : ex arena sunt eæ*) (2). Les Carthaginois s'y faisaient enterrer vifs pour étendre les limites de leur patrie.

A deux lieues au nord-est de Barga est situé, au pied d'une colline de sable, un grand marais couvert de roseaux et appelé *Haen-Agan*; c'est le plus oriental et le dernier qu'on rencontre dans cette affreuse région des sables; un sol accidenté, couvert de fleurs et de verdure,

(1) Hérodote, IV, c. 173.
(2) Pline, Hist. nat., V, c. 4.

conduit de là à Murate (1), qui n'en est éloigné que de six heures de marche.

Murate est une station précieuse pour les caravanes et les pélerins qui voyagent sur les bords de la Syrte; ils y retrouvent pour la première fois de l'eau potable dans huit ou neuf puits taillés dans le calcaire; ces roches, disposées en énormes couches, semblent être ici les premières marches du plateau de Barca, situé à l'est, et composé de calcaire. A Murate, deux routes différentes s'ouvrent aux voyageurs; l'une conduisant, le long de la côte, jusqu'à Bengasi; l'autre traversant l'intérieur et conduisant, par le pays de Barca, à la mer, près de Derne.

De Murate nous arrivâmes, dit Della Cella, en trois heures, à *Kasr-Aduchni* (2), où sont de superbes ruines; un château, de forme circulaire, taillé entièrement dans le roc et entouré d'un fossé, fait un effet admirable. Des débris d'une superbe route pavée conduisent au bas d'une colline dont l'aspect est très pittoresque. Della Cella vit à l'entrée du château des sculptures et des inscriptions taillées dans la pierre, mais dont les caractères lui étaient étrangers et inconnus; les murailles étaient faites de grès coquillier, le même qui sert de base à l'ancien château.

Jusqu'à *Berchichamera*, le voyageur aperçut, pendant la journée du 10 Mars, encore deux autres châteaux en ruines, situés tout près de la route, et ressemblant parfaitement à celui de Kasr-Aduchni. Plus loin, sur un espace de sept heures de chemin, le nombre de ces ruines augmente dans une proportion extraordinaire. Les murs de quelques-uns ont un contour de plus de 400 pas (3). Berchichamera est le nom qu'on donne aux ruines d'une ville autrefois très vaste, au milieu de laquelle l'armée

---

(1) Della Cella, p. 95.
(2) Ibid., p. 97.
(3) Ibid., p. 98.

dressa son camp. Partout on remarquait des restes de l'ancien pavé; d'énormes blocs cubes étaient dispersés çà et là; et, de distance en distance, on rencontrait des puits taillés dans le roc et d'autres traces d'une ville autrefois très peuplée, et maintenant aride et déserte, sans habitans, quoique située dans une plaine fertile et verdoyante qui s'étend au loin au nord et au sud. A l'est, la plaine s'élève peu à peu en un pays de montagnes qui se perd au sud-est dans un horizon lointain.

C'est ici que commence, avec les plaines fertiles et riches en pâturages d'Ericab, le plateau renommé de Barca, le pays de montagnes riche et peuplé de la Cyrénaïque. Les chefs des différentes tribus vinrent jusqu'à Murate à la rencontre du chef de Tripoli. Celui-ci, lorsqu'il visite pour la première fois ce pays limitrophe en qualité de pacha de Tripoli, prélève, suivant un ancien usage qui s'est changé en droit, un tribut sur les troupeaux et les biens de chaque tribu (*tributo del Bernusso*).

3. *Le plateau de Barca près de Labiar et la côte occidentale depuis l'intérieur de la Grande-Syrte jusqu'au cap Ras-Sem.* — Une contrée nouvelle commence avec les brillantes prairies d'Ericab : c'est la célèbre Cyrénaïque, qui, suivant l'opinion générale de tous les auteurs anciens, se prolongeait à l'ouest jusqu'à la Grande-Syrte. A l'est, son domaine n'était pas aussi exactement déterminé : les uns, suivant Ptolémée, l'étendent jusqu'à la *Chersonèsus-Magna*, près de Darnis; les autres, jusqu'à *Catabathmos*, suivant Pline et Strabon (1). Toute la nature change de face dès qu'on entre dans ce merveilleux pays. A l'est de la plaine, on découvre les premières hauteurs *formant le bord occidental d'un plateau* (*il ciglio di una spianeta*) (2) qui s'élève à une hauteur moyenne d'à peu près 1,500 pieds

(1) Cellarius, Geogr. ant., II, lib. IV, c. 2, p. 108.
(2) Della Cella, p. 99.

(500 mètres) au-dessus du niveau de la mer, et est baigné des trois côtés par la mer, à l'ouest, au nord et à l'est. S'étendant ainsi comme une presqu'île alongée à l'extrémité de l'Afrique, il se dégrade en arides escarpemens vers la Méditerranée, et forme au nord le cap Ras-Sem.

Près de ce bord occidental commence le territoire de Bengasi qui a reçu son nom du port Bengasi, situé à l'ouest du cap Ras-Sem. Les premières troupes auxiliaires de Bengasi joignirent l'armée du pacha dans les plaines d'Ericab.

En gravissant la première colline qui s'élève de la plaine, une ravissante contrée se déroule aux yeux des voyageurs; Della Cella fut étonné, en découvrant tout à coup dans les flancs de la montagne, un édifice taillé dans le roc; mais bientôt il s'aperçut que toute la montagne était garnie d'une quantité de monumens semblables, dont le style rappelle les sculptures égyptiennes. Au lieu d'hiéroglyphes, elles étaient couvertes d'inscriptions dont les caractères lui étaient inconnus. A deux journées de là, à l'est, est situé *Labiar* (1) dans une riche et belle contrée qui se distingue par un grand nombre de puits d'une construction antique, creusés dans le roc, et dont plusieurs ont jusqu'à 100 pieds de profondeur. Les éminences sont couvertes d'une espèce de thouja (*juniperus phœnic.* Della Cella) qui caractérise, par son feuillage foncé, tout l'intérieur de la Cyrénaïque, et est, d'après l'opinion du voyageur, le *Magierin circe* de Pline. L'air est pur et agréable sur ces hauteurs ombragées de Labiar, et bien qu'entourées des déserts brûlans, elles sont à l'abri de leur funeste influence; tout le pays est habité par des Bédouins qui, vivant isolés des autres peuples et dans une grande solitude selon l'usage patriarcal, ne connaissent d'autres

(1) Della Cella, p. 103.

richesses que leurs troupeaux. Le bey invita tous les chefs de Bédouins à former son cortége, et étala lui-même une pompe et un luxe extraordinaire, donnant tous les jours des fêtes, des combats, des chasses, des tournois, etc. Les Bédouins de ce plateau, près de Labiar, sont maigres et d'une taille élancée; la couleur de leur peau et de leur visage est bronzée, tirant sur le jaune, ce qui contraste fortement avec la blancheur extraordinaire de leurs dents. Les femmes sont laides; les hommes ont le regard très animé; les deux sexes se couvrent le menton, les bras et les jambes d'arabesques noires qu'ils entatouent. Les femmes se teignent les ongles en jaune (avec la *lawsonia inermis*?), les lèvres inférieures en noir avec de l'antimoine; ils portent des anneaux d'argent aux bras et aux pieds, et en attachent souvent jusqu'à quatre aux oreilles; les enfans mâles portent au nez des anneaux d'or avec des verroteries. Les hommes passent en vrais nomades leur vie entière dans l'oisiveté; tantôt étendus sur le gazon, tantôt assis, ils mâchent continuellement du tabac et du natron; ils s'occupent peu de la chasse et ne connaissent, à proprement parler, que la chasse aux autruches. Les femmes tissent des étoffes de laine grossières (*baraccani*). Leur principale richesse consiste dans leurs troupeaux; les consuls anglais de Malte, de Bengasi et des côtes environnantes viennent jusque dans leurs contrées acheter des bœufs pour approvisionner les flottes qui stationnent dans la Méditerranée (1).

Della Cella mentionne à Labiar deux chemins qui, de là, traversent la Cyrénaïque; le premier longeant la côte conduit à Ras-Sem par Bengasi et le cap nord de la Cyrénaïque; le second, traversant le plateau, se dirige sur Cyrène vers le nord-est. L'armée du bey suivit d'abord ce dernier. Cependant, afin de nous écarter moins de

(1) Della Cella, p. 214.

l'ordre géographique, nous examinerons d'abord le premier.

Chemin littoral conduisant de Labiar par Bengasi au cap Ras-Sem.

Au nord de Labiar, on aperçoit tout à coup, des hauteurs du chemin, toute la vaste surface de la Méditerranée (1). Le plateau s'abaisse graduellement et insensiblement à l'ouest, tandis qu'à l'est, il s'élève à des hauteurs très considérables. Cette pente nord-ouest du plateau est moins exposée aux vents brûlans du sud, et la chaleur y est continuellement tempérée par les vents frais du nord; aussi, moyennant quelques soins et un peu de travail, on pourrait bientôt la voir se couvrir d'arbres fruitiers, de forêts d'oliviers et de vignes; la plaine littorale, si fertile, se changerait facilement en riches campagnes, et pourrait, de cette manière, redevenir de nouveau des *jardins d'Hespérides*, comme ceux qui, dans l'antiquité, ornaient le bord oriental du grand golfe. Le nom d'Hespéride ou de *jardins hespériques* passe pour très ancien; il est déjà donné à ce littoral bien avant que la ville de Bérénice, près de Bengasi, n'eût reçu son nom des Ptolémées. Nous trouvons Ἑσπέριδες dans Scylax, λιμὴν Ἑσπεριδῶν dans Strabon. Pline s'exprime ainsi : *Berenice in Syrtis extimo cornu est, quondam vocata Hesperidum* (2). Della Cella a trouvé les descriptions que nous ont données de ce littoral Scylax et surtout Callimaque qui y était né, parfaitement exactes et conformes à la vérité.

Toute la côte, jusqu'à Bengasi situé au nord-ouest de Labiar suivant nos cartes, présente de nombreuses traces

(1) Della Cella, p. 179.
(2) Plinius, Hist. nat., V, c. 5.

d'une ancienne population (1) : partout se trouvent des puits taillés dans le roc et donnant une eau excellente ; quelques-uns ont plus de 100 pieds de profondeur. On rencontre aussi d'anciens bassins, des restes d'aqueduc et de fréquens débris d'anciennes routes qui, probablement, conduisaient jadis de l'intérieur du pays aux différens endroits de la côte occidentale. Le capitaine Lauthier nous a indiqué quelques points de cette côte avec plus d'exactitude que nous ne les connaissons ordinairement. La station la plus méridionale connue (2), sur la côte Est du golfe de la Grande-Syrte, est par les 30° 55' 26" lat. nord. Au nord de là, est situé, vers l'intérieur du golfe de Carcera, un puits très profond, connu de tous les marins de la côte, qui viennent des contrées desséchées de l'ouest. On y descend par des escaliers, et, de dix dégrés en dix degrés, on y trouve des inscriptions ; le capitaine Lauthier employa, au mois de Septembre, une corde de 83 brasses, ou aunes italiennes, pour toucher l'eau. Le port de *Carcora* (31° 17' 6" lat. nord) ayant une étendue de 2 milles marins et partout cinq brasses de profondeur, est placé, sur toutes les cartes, 6 milles marins trop au nord. La côte, au nord de ce port se compose d'un sable de dunes blanc, sur une étendue de 15 milles marins, jusqu'au port de Tajouni (31° 58' lat. nord), où, suivant Lauthier, des vaisseaux très considérables peuvent trouver une rade ouverte et sûre, et un bon ancrage. A 5 milles marins de là, au nord, se trouve le port de Bengasi par 31° 15' 5" lat. nord (3). Les écueils parsemés à l'entour en rendent l'entrée des plus pénibles pour les bâtimens tant soit peu considérables ; aussi tous les vaisseaux se font-ils accompagner par un pilote. Pour

(1) Della Cella, p. 182.
(2) Capitaine Lauthier, Relazione, p. 221.
(3) Lauthier, Relazione, p. 219.

les petits bâtimens, ce port est un abri très sûr : il paraît qu'il était plus abordable il y a un siècle que de nos jours (1).

Le golfe, sur lequel est construit Bengasi, est ouvert vers le nord; à côté de la ville, est un étang correspondant avec la mer par un canal, et d'un accès facile pour de petites barques; on y rencontre de nos jours des troupes d'oiseaux aquatiques, surtout des flamingos rouges. S'il est vrai que Bengasi soit l'ancienne Bérénice, comme semblent le prouver les anciennes ruines sur lesquelles est bâtie la nouvelle ville, cet étang serait nécessairement le lac Tritonien (2) dont parle Strabon, et dans lequel était située l'île d'*Aphrodite*. Mais il n'existe plus aucune trace d'un fleuve *Latona*, qui avait jadis ici son embouchure; c'était probablement un wadi n'ayant de l'eau que dans une saison de l'année; car de Bengasi jusqu'au cap Ras-Sem (*Phycus Promont.*), il est impossible de trouver le moindre vestige d'une rivière quelconque.

Les plaines qui entourent Bengasi sont pour la plupart incultes; çà et là on rencontre des champs d'orge et quelques palmiers; les dunes, près du rivage, sont le jouet continuel des vents. La ville entière est située entre de superbes ruines que les habitans actuels démolissent de jour en jour davantage pour en construire leurs misérables cabanes. Le Maire, qui parcourut cette contrée en 1706, nous apprend que la plupart de ces chétives habitations (à peu près 1,000) sont en murs d'argile; les toits sont couverts d'algues que la saison des pluies enlève chaque année. Le château du bey de Bengasi, muni de neuf canons, est dans un aussi mauvais état que le reste de la ville, et

---

(1) Le Maire, Mémoire d'un Voyage dans les montagnes de Derne, dans Paul Lucas, Voyage dans l'Asie mineure et en Afrique. Amst., 1714, II, p. 95.

(2) Strabon, XVII, p. 690, éd. Tzsch.

pourrait facilement s'écrouler au premier coup de canon tiré d'un vaisseau de guerre européen.

Bengasi, aujourd'hui siége d'un bey, compte à peu près 5,000 habitans; mais on ne peut pas dire que ce soit là une population fixe. Il n'y a pas long-temps qu'une horde de Bédouins envahit subitement la ville, prit possession des maisons, et en expulsa les véritables propriétaires : le bey s'en inquiéta fort peu, attendu que les nouveaux venus payaient leur tribut aussi bien que leurs prédécesseurs, et que l'occasion lui était donnée par là de prélever le même tribut deux fois dans la même année. Les Juifs qui composent la moitié de la population sont les seuls industriels; mais ils ont à peine le droit de posséder une maison, et sont l'objet de l'oppression et du mépris continuels des Mahométans; le commerce lucratif de ce pays peut seul leur faire supporter leur pénible condition. Les nombreuses tribus arabes de la Cyrénaïque transportent à Bengasi leur superflu de bétail, de laine, de miel et de plumes d'autruche qu'ils échangent contre des armes à feu, de la poudre et des étoffes. Les plumes d'autruche surtout sont un article de commerce très important; les Juifs les achètent des Bédouins, de première main, et paient annuellement au pacha une somme très considérable pour se conserver le monopole de ce commerce.

Cette ville, en tout temps, pourrait jouir de la plus grande aisance, si le commerce et la propriété y trouvaient quelque sécurité; elle était dans un état très florissant, lorsqu'au treizième siècle, les Génois y étaient en possession du grand commerce.

On peut admettre que déjà, bien anciennement, une grande partie des antiquités de Bengasi furent transportées à Gênes et dans d'autres villes commerciales de l'Italie. Pendant son séjour dans cette ville, en 1703, Le Maire

fit ouvrir plus de deux cents tombeaux qui entourent la ville sur un circuit de plus d'une lieue; il trouva, dans plusieurs de ces tombeaux taillés dans le roc, de magnifiques urnes, dont une entre autres était ornée de peintures, et avait deux pieds de haut et un pied et demi de large (1); de plus, un grand nombre d'autres vases contenant des cendres et fermées avec des ossemens de morts et des plaques de cuivre, de grands sarcophages ornés de bas-reliefs, etc. Dans les bosquets qui avoisinent la ville se trouvent, suivant Le Maire, les ruines de trois ou quatre villes détruites; il rassembla lui-même une quantité de monnaies en métal, parmi lesquelles il s'en trouvait quelques-unes d'or et d'argent. Della Cella nous dit également que cette contrée est remplie de monumens d'art de toute espèce, et que l'on trouve même souvent dans les décombres de la ville des pièces d'or et d'argent, mais surtout beaucoup de camées que les Cyrénéens, à ce qu'il paraît, savaient travailler avec beaucoup d'habileté. Le vice-consul anglais, M. Rossoni, possède une collection remarquable de monnaies et autres objets d'arts trouvés en partie à Bengasi, ou rassemblés par les Bédouins dans différentes contrées de la Cyrénaïque. Della Cella remarqua que, parmi les nombreuses têtes gravées tant sur les pierres précieuses que sur les monnaies, il n'y avait pas une figure africaine; toutes les physionomies étaient européennes. Les Anglais de l'île de Malte ont fait de Bengasi, dans ces derniers temps, un port très fréquenté (2); il en sort encore de nos jours un grand nombre de vaisseaux chargés des produits du pays qu'ils transportent dans les ports de Malte, de Tripoli, de Venise, de Leghorn et de Marseille. Au nord de Bengasi, le long de la côte, jusqu'au

(1) Le Maire, Mémoire d'un Voyage, dans Paul Lucas, II, p. 98.
(2) Blaquière, Letters, I, p. 7. — Ali-Bey, Voyage, I, p. 242.

cap Ras-Sem, on trouve, sur un espace à proportion très petit, une quantité de ruines d'anciennes villes.

A une distance de quatre heures de marche, on rencontre les ruines de *Zeiana*, et, deux lieues plus loin, l'emplacement d'*Adriana*, où l'empereur Adrien fit, dit-on, élever une ville à laquelle il donna son nom. Maintenant cette contrée n'est qu'une plaine déserte, le séjour des troupes de gazelles et de nombreuses bandes de perdrix et de pigeons sauvages, jusqu'à *Berzes*, endroit connu par ses nombreux puits.

A trois heures de marche, au nord de Berzes, est situé TOCHIRA (1). On ne peut méconnaître dans ce nom celui de l'antique *Teuchira*, qui, sous les Ptolémées, reçut le nom d'*Arsinoé*. Une plaine de trois quarts de lieue d'étendue, entourée comme un château d'une énorme muraille, carrée et garnie de tours rondes à ses angles, se présente ici sur la pente occidentale des montagnes; le voyageur, en l'examinant attentivement, reconnaît bientôt, dans cette ceinture murée, la muraille de l'ancienne ville; un des flancs du carré fait face à la mer et produit ainsi un effet merveilleux et grandiose. La colline entière, sur laquelle est située la ville, fut sous-minée près des murs, par les anciens habitans qui y plaçaient leurs catacombes ou sépulcres de pierre; l'intérieur de la ville présente un grand amas de ruines d'où l'on voit s'élever un monument carré, construit de blocs cubes d'une dimension colossale; chacun des blocs porte une inscription entourée d'une guirlande de lauriers; à côté sont les ruines d'un temple de Bacchus, décoré d'ornement d'architecture, représentant des feuilles de vigne et des grappes de raisins. Les murs sont tapissés d'inscriptions grecques, comme si les annales de la ville avaient été continuelle-

(1) Della Cella, p. 198.

ment exposées en public ; malheureusement les murs sont ici d'un calcaire sableux, qui s'effleurit beaucoup plus facilement que celui qu'on trouve plus loin à l'est. Les édifices et monumens funéraires de Tochira, tels qu'ils existent de nos jours, sont construits absolument dans le même style que ceux de Cyrène : Hérodote nous apprend que ces deux villes avaient les mêmes lois.

De Tochira on arrive en six heures de marche, le long du rivage montueux, à *Toléméta*, l'ancienne *Ptolémaïs* ; à l'extrémité E. de la plaine qui y conduit se trouve une tour de forme carrée, éloignée de Toléméta seulement de 2 lieues. Toléméta, ou l'ancienne Ptolémaïs, est située, en partie dans la plaine, en partie sur la terrasse qui, des montagnes cyrénaïques à l'est, se dégrade vers la mer à l'ouest. Les ruines de cette ville sont éparses sur un circuit de plus d'une lieue et ont, selon l'opinion de Della Cella, un caractère plus imposant que toutes les autres ruines de la Cyrénaïque. La tour quadrangulaire est un superbe mausolée élevé sans doute en l'honneur d'un des Ptolémées ; il est supporté par une énorme base de forme carrée et taillée dans les flancs de la montagne sur laquelle s'élève la tour colossale. L'entrée est triangulaire, et dans l'intérieur sont pratiquées différentes galeries pour y recevoir les morts. Les tombeaux des habitans de Ptolémaïs sont absolument bâtis de la même manière que ceux des Cyrénéens, et on les trouve, de nos jours, épars entre les ruines de la ville. Della Cella en compta jusqu'à 4,000. Au milieu de la ville sont encore debout, sur un pavé de mosaïque, plusieurs colonnes colossales ; sous le parquet on remarque un souterrain, avec neuf longs corridors séparés par d'épaisses murailles et recevant leur lumière d'en-haut. Un caractère essentiel de l'architecture de la Cyrénaïque c'est que le style grec paraît y reposer sur des bases égyptiennes ; dans l'ancienne Ptolémaïs au contraire, le style égyptien est, selon l'opinion de

Della Cella, beaucoup plus général, quoique moins parfait : c'est l'ancien style colossal, avec ses masses lourdes et ses énormes murailles.

Strabon et Pline nous assurent que Ptolémaïs s'appelait autrefois *Barce*. Elle reçut le nom de *Ptolémaïs*, sans doute de Ptolémée-Physcon (VII), qui établit sa résidence à Cyrénaïs, lorsque son frère Philometor régnait en Egypte.

Suivant Ptolémée, Ptolémaïs et Barce auraient été deux villes différentes, ce que Scylax explique en disant que cet auteur n'a voulu désigner, sous le nom de Ptolémaïs, que le port de l'ancienne Barce. Cette ville, l'origine des célèbres Barcéens, était une colonie cyrénéenne, fondée, après l'an 554 avant J.-C., sous le roi Arcésilaüs II; mais Hérodote nous apprend qu'elle fut détruite bientôt après, par le gouverneur persan Aryandès, lorsque Cambyse eut conquis l'Egypte (1). Il paraît que la ville était encore debout du temps d'Hérodote; quant à son existence actuelle, on ne peut guère en parler (2), à moins que des découvertes nouvelles ne viennent confirmer ou détruire les anciennes hypothèses. Della Cella croit cependant l'avoir trouvée à 2 lieues au sud du port, dans les montagnes, près d'un endroit appelé *Merge*, où sont des tombeaux, des restes de murailles et des puits très profonds qui donnent une eau excellente. La situation de cette contrée est solitaire, sauvage et ressemble au plateau de la Cyrénaïque : il paraît que c'est elle qui a donné à tout le pays de montagnes le nom de *Barca*.

Toléméta est la dernière des villes bâties par les anciens, sur la pente escarpée de ce bord littoral; plus loin, au nord-est, la plaine disparaît entièrement, la côte s'é-

---

(1) Beck, Allgemeine Weltgeschichte, I, p. 684. — Schlosser, Weltgeschichte, I, p. 24.

(2) Voyez J.-P. Thrige, Historia Cyrenes. Havniæ, 1819, in-8°, Comment., p. 159, § 41.

lève rapide jusqu'aux plus hauts sommets, et, à partir du cap septentrional du plateau, du cap Ras-Sem (*Promontor. Phycus*), devient tout-à-fait inabordable du côté de la mer; à l'est de ce cap s'étend la côte septentrionale, près de laquelle est située Cyrène.

Chemin de Labiar par le plateau de Barca, à Grenne (ou la Cyrène des anciens).

Nous avons vu plus haut qu'en entrant dans le plateau de Barca, on rencontre un second chemin conduisant à Cyrène, à travers le pays de montagnes et non pas, comme l'autre, le long de la côte; l'armée tripolitaine le prit d'abord, afin de poursuivre les rebelles jusqu'à la frontière orientale du royaume, en faisant le moins de chemin possible. Tout l'aspect grandiose et sublime de cette contrée élevée du plateau de Barca se dévoile ici aux yeux des voyageurs. Partout les sommets des montagnes étaient couronnés de forêts de *Toujas* et empreints d'une majestueuse antiquité. De Labiar, un chemin de quatre heures conduit, par-dessus des hauteurs et des vallées, aux ruines d'un château appelé *Elbenia* (1). Cet édifice, de forme quadrangulaire et entouré de fossés creusés dans le roc, a 58 pieds de longueur; ses murs sont couverts d'inscriptions écrites en caractères étrangers, et la plaine boisée qui l'entoure est habitée par des bandes de perdrix et de pigeons sauvages (*alchata*), dont le vol bruyant interrompt à chaque instant le silence et la solitude des forêts. Pendant plusieurs journées de marche on rencontre, à chaque instant, d'agréables vallées tout-à-fait semblables, couvertes de prairies, de pâturages, de puits et de sources; elles étaient séparées par des collines fertiles où erraient les Bédouins avec leurs troupeaux, et, pour ainsi dire, à chaque pas on

(1) Della Cella, Viaggio, p. 116.

rencontrait des ruines qui témoignaient de la puissance et de la richesse des anciens Cyrénéens. Il n'est aucune cime de montagne qui ne soit couronnée de ruines d'un vieux château ou d'un fort, aucun fort qui ne soit entouré de fossés creusés dans le roc et de constructions remarquables, pratiquées dans l'intérieur de la montagne. Plus l'on s'approche de l'ancienne Cyrène, plus le caractère des ruines devient grandiose et imposant.

A *Zardez* (1), qui est à 7 lieues d'Elbenia, on aperçoit, pour la première fois, ces énormes pilastres qui, dans l'intérieur des rochers, se présentent encore comme les soutiens de vastes appartemens taillés dans le roc. A *Scire*, qui est à 11 lieues de marche de Zardez, on est frappé d'étonnement en voyant cette quantité d'appartemens taillés dans une masse de rochers qui remplit toute une montagne. Della Cella en compta jusqu'à 200 à une lieue de là, à *Slanta*; ce qui suppose un travail immense, car le grès coquillier tendre qui compose les couches inférieures des premières éminences à l'entrée des montagnes de Cyrénaïque, a disparu, et tout le noyau du plateau de Barca devient un calcaire compact et très dur, ressemblant à du marbre à grain fin. Il est jaunâtre et de formation secondaire; souvent même, c'est de la chaux granulaire, semblable au travertin; exposé à l'oxydation de l'air, il prend, comme celui-ci, une couleur de rouille très brillante; il contient beaucoup de pétrifications et sert aux constructions dans toute la Cyrénaïque.

Il faut que les alentours de ces éminences aient été autrefois très peuplés, car, pendant plusieurs heures, l'armée ne fit que traverser des ruines qui paraissent être celles d'une seule ville détruite depuis bien des siècles. Les oliviers croissent ici d'eux-mêmes et couvrent de leurs forêts de vastes régions, sans que jamais les Bédouins en

(1) Della Cella, p. 116.

fassent le moindre usage. Une superstition fait qu'ils empêchent même les étrangers d'en cueillir les fruits. Sans cet inconvénient, l'exploitation seule des forêts d'oliviers suffirait pour offrir d'immenses bénéfices aux spéculateurs européens. On rencontre aussi, dans cette région, de gigantesques figuiers, des pistachiers, des poiriers sauvages, et tout y porte le caractère de la plus grande fertilité. N'est-il pas étonnant que ce pays remarquable soit resté aussi long-temps étranger aux Européens, qu'il ait même fallu le découvrir une seconde fois, après qu'il eût été tour à tour possédé et exploité par les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs, les Egyptiens et les Romains?

Une colonie européenne qui voudrait s'établir sur ce plateau serait garantie contre toute attaque, par les parages dangereux de la Syrte, à l'ouest; par la côte escarpée, au nord, et par le désert de Sahara, au sud; du côté de l'Egypte, le désert de Barca suffirait pour effrayer tout ennemi, et le petit nombre d'abordages, comme à Tajouni et Apollonia, seraient faciles à défendre, étant déjà fortifiés par la nature. L'olivier, le dattier et la vigne fourniraient les principaux produits; les Bédouins devraient continuer à être des tribus libres, telles que les décrivit autrefois Hérodote; ils fourniraient les bestiaux, la viande, le beurre, la laine et les produits de la chasse. Les anciennes villes de la Pentapole (Bérénice, Arsinoé, Ptolémaïs, Apollonia, Cyrène) brilleraient alors d'une nouvelle splendeur.

Dans la contrée de Slanta est situé le tombeau d'un célèbre Marabout appelé Sidy-Mohammed-Emeri-al-Ghegham (1). Le bey fit tuer un bœuf en son honneur et arroser la terre de sang. Un sentier de montagnes, très élevé, conduit d'ici, à l'est, par-dessus le plateau, et ne com-

(1) Della Cella, p. 119.

mence à s'incliner vers la mer, qu'à Derna. On parcourt ainsi, par cette pente étroite, les montagnes les plus pittoresques, jusqu'à *Spaghe*, où toutes les cimes se couvrent de nouveau d'édifices et de tombeaux d'un aspect imposant et sublime, et où des sources vives jaillissent des rochers, les premières que Della Cella vit en Afrique. Les montagnes sont couvertes d'une quantité d'herbes inconnues en Europe, et parmi lesquelles il y en a de très vénéneuses; car, à peine arrivés dans cette région, une partie des chevaux tomba malade et mourut; on attribua ce désastre à l'effet d'une plante que les Arabes appellent *koinon*, et que Della Cella prend pour le célèbre *silphium* des Cyrénéens (1), d'autres pour l'*asa-fetida*; cette dernière opinion est fortement combattue par Thrige.

De Spaghe, le chemin conduit à *Slughe*, qui n'est plus qu'à 5 lieues de distance de la ville de Cyrène; on y remarque déjà des ruines très considérables, dont le nombre augmente à mesure que l'on s'approche de l'ancienne capitale; bientôt l'on ne voit plus que des débris d'anciens édifices, de vieux châteaux, des sarcophages, des tombeaux. Della Cella avait d'abord cru voir, dans ces châteaux, les habitations des riches d'autrefois; mais les trouvant tout à coup en si grand nombre, il les prit pour des forts et des asiles qui auraient servi à la défense du pays. Tout le chemin de Slughe à Cyrène est couvert de madréporites détachés, qu'on trouve épars sur un sol calcaire et qui ne peuvent être qu'un ancien dépôt de la mer, bien qu'ils se montrent quelquefois à une hauteur très considérable, comme, entre autres, à plusieurs endroits du plateau de Barca. A une lieue de l'ancienne Cyrène, au sud, sont situées, sur une étendue d'une demi-lieue, des ruines très grandioses (2), entourées de montagnes dont les flancs

---

(1) Della Cella, p. 127.—Thrige, Historic Cyrenes., p. 238-257.
(2) Della Cella, Viaggio, p. 136.

étaient remplis de sarcophages. Le charmant oléandre (le *Safsaf* des Bédouins, *nerium oleander*) en pleine floraison à cette époque (c'était au mois de Mai) formait de magnifiques buissons au milieu desquels se cachaient les débris de l'antique splendeur. Un grand aqueduc, venant de l'est, à moitié taillé dans le roc, à moitié bâti sur des arches, et visible de très loin, s'étend d'ici vers Cyrène. Ses murs sont construits de superbes blocs cubiques; chaque cube porte sur sa surface intériepre une lettre d'un alphabet inconnu, et les lettres, à leur tour, forment entre elles des séries régulières, qui se renouvelaient à chaque nouvelle rangée de cubes. Ces inscriptions, ainsi que tant d'autres qu'on trouve éparses dans cette contrée, appartiennent, dit-on, à un ancien alphabet entièrement perdu de nos jours. Serait-ce peut-être l'écriture libyque des habitans primitifs, qui, comme il paraît, ne reçurent pas la colonie des Grecs, fondée l'an 631 avant J.-C., avec autant d'empressement que ceux-ci voudraient bien nous le faire croire? On remarque, parmi les ruines, une quantité de canaux et de bassins alimentés, sans doute, par le grand aqueduc. A l'ouest sont encore debout, et bien conservés, les murs d'un petit temple quadrangulaire dont l'entrée est ornée de colonnes corinthiennes cannelées et de bas-reliefs sur lesquels on voit des enfans tenant des grappes de raisins; autour est une enceinte de murailles. L'ancien nom de cette ville en ruines, paraît être tout-à-fait inconnu.

De là le chemin descend un peu le long de la pente nord du plateau, jusqu'à ce que l'œil découvre tout à coup une vaste et immense haute plaine, parsemée de débris remarquables d'une grande et jadis très puissante cité; partout surgissent de ce sol inégal et raboteux des murs et des tours d'une construction colossale : de longs débris de rues garnies de tombeaux et de sarcophages, s'étendent en tout sens et rappellent involontairement les temps de

leur antique opulence. Ces buissons d'oléandres croissant d'eux-mêmes et sans culture, ces grands et sombres cyprès qui s'élèvent du milieu des décombres; çà et là les tentes de quelques Bédouins isolés, vivant, avec leurs troupeaux, au milieu de ces débris de l'antiquité : tout cet aspect varié et bigarré, ce mélange du passé et du présent, laisse dans l'âme du voyageur une impression profonde et douloureuse.

Ces débris majestueux sont les restes de l'ancienne CYRÈNE (Κυρηνη, Κυρα, ainsi appelée de κρηνη Ἀπολλωνος, la fontaine d'Apollon) (1), capitale de la fameuse Pentapole. Les indigènes lui donnent encore aujourd'hui le nom de *La Grenne*; elle est située sur la plaine élevée du plateau littoral, absolument comme nous l'ont indiqué les auteurs anciens. Strabon qui l'aperçut dans son voyage le long des côtes, en caractérise très bien la position, en disant qu'elle est bâtie sur la hauteur d'une table (πόλεως μεγάλης ἐν τραπεζοειδεῖ πεδίῳ κειμένης) (2).

Cette ville de ruines, comparable à un séjour enchanté, semble appartenir à un monde étranger. Della Cella visita une rue entièrement creusée dans le rocher, et flanquée, de tous côtés, de tombeaux qui avaient jusqu'à dix pieds carrés, et étaient pour la plupart ou taillés dans le rocher ou construits avec d'énormes cubes. Cette rue était, comme il paraît, une espèce de corso, car sur l'un de ses côtés, on lit, en grosses lettres grecques, le nom d'*Hippikos*. Le pavé avait de profondes ornières, provenant sans doute des célèbres courses de char que Pindare a chantées. De semblables traces de char se remarquaient également dans toutes les autres rues de la ville, de même qu'on en retrouve aussi dans les ruines de Pompéji. Aux deux côtés

(1) Thrige, Historia Cyrenes, § 25, De Cyrenes urbis nomine, p. 76. — Vorhalle, p. 118.

(2) Strabon, XVII, p. 692, éd. Tzsch.

de la rue, sont de grands bassins destinés à recevoir les eaux de pluie. Plusieurs aqueducs, qui descendent le long des rues, prouvent combien on avait soin de ne pas laisser perdre d'eau (1). Au nord de Cyrène, s'élève une petite éminence dont la pente méridionale est couverte de superbes ruines, parmi lesquelles on distingue de longues murailles, des débris de colonnes et des bases de granit et de plusieurs espèces de marbre. Ce sont probablement des monumens romains, moins anciens que les précédens.

A l'ouest de la ville, on découvre des parois de rochers calcaires, presque à pic, et taillées à angles droits : à leur base, jaillit du milieu des rochers une abondante source d'eau vive, d'autant plus inappréciable, qu'elle ne tarit en aucune saison de l'année (2). Non loin de là, une voûte artistement taillée, conduit dans l'intérieur des rochers, et à l'entour s'élèvent les débris majestueux d'un temple d'Apollon, sans doute le plus ancien que l'on connaisse; c'est près de cette source jadis sacrée où l'*ouranos* était ouvert, suivant l'expression des Libyens (3), que les Cyrénéens fondèrent leur oracle et leur colonie, et qu'ils bâtirent leur ville. Callimaque composa ses hymnes à Apollon et à Pallas près du murmure de cette fontaine. A l'ouest, où l'énorme rocher, sur lequel repose la ville, présente des gorges profondes, les parois sont généralement taillées en grottes et en tombeaux; l'une de ces gorges donne entre autres naissance à deux sources abondantes (4). En un certain endroit, on trouve aussi plusieurs inscriptions gravées sur des tables de marbre. Le côté septentrional de cette masse des rochers regarde la

---

(1) Della Cella, p. 140.
(2) Le Maire, p. 89.
(3) Hérodote, IV, p. 158.
(4) Della Cella, p. 144.

mer qui n'en est éloignée que de quelques lieues; une longue et haute plaine s'étend à sa base, dans la direction de l'est à l'ouest, aussi loin que la vue peut porter. Cette plaine, qui fait encore partie du plateau, s'élève à une hauteur absolue d'à peu près 1,200 pieds, et est supportée par des parois de rochers qui se précipitent presque à pic dans la mer, formant dans leur dégradation un grand nombre de cavernes et d'antres. La masse de rochers proprement dite présente une élévation verticale de 600 pieds ou 200 mètres à peu près au-dessus de la plaine dont nous venons de parler. La paroi entière du rocher, semblable à la façade d'un vaste palais, ne forme du haut en bas qu'un seul monument de catacombes et de grottes; les fenêtres et les portes sont représentées par les différentes entrées des sépultures. En avant de ces entrées sont taillés en saillie des corridors, des balcons, des portiques, des escaliers, etc., pour se diriger dans toutes les directions et parcourir tous les étages. Les tombeaux sont tous détruits ou pillés; dans plusieurs, les plafonds sont peints en couleurs qui ont conservé toute leur vivacité et leur éclat primitif. Les sarcophages sont en partie ornés de belles sculptures en bas-reliefs (1), et tous portent des inscriptions inintelligibles en grande partie. Ce soin extrême pour les morts, qui se remarque ici partout comme en Egypte, est du plus haut intérêt pour la connaissance de l'antiquité.

A l'époque où florissait l'ancienne Cyrène, la haute plaine alongée, qui s'étendait au nord de la masse de rochers, paraît avoir été comme un vaste jardin richement arrosé. De nos jours, elle est encore riche en végétaux, quoiqu'on ne la cultive pas. Là où elle se dégrade au nord, vers la mer, on remarque plusieurs fentes très profondes, dont les parois, ombragées par de nombreux groupes

(1) Le Maire, p. 90.

d'arbres, sont pour la plupart taillées en grottes. Ces fentes ou antres de rochers, d'où jaillissent plusieurs sources fraîches et abondantes qu'alimente le plateau supérieur, sont habitées par des Libyens indigènes qui, isolés du reste de la terre et protégés par la nature contre les attaques de Bédouins, vivent ici de leurs troupeaux de chèvres. Le nombre de ces habitans de grottes se réduit maintenant à quelques familles qui sont les *mangeurs de lotus*, et que Della Cella croit identiques (1) avec les *lotophages* d'Homère et d'Hérodote (2).

L'olivier et le cyprès sont encore ici, comme du temps de Théophraste, des arbres d'une rare beauté; et l'on remarque dans leur tige une plénitude de force et de vigueur que l'on rencontre difficilement ailleurs. De même la vigne et le vin étaient autrefois un des principaux produits de ce pays; et l'on voit encore, dans toutes les sculptures, des traces d'un ancien culte de Bacchus. La description que nous donne Hérodote de la triple moisson des Cyrénéens, d'après les différens gradins, d'abord de la région littorale, de la haute plaine élevée de 1,200 pieds au-dessus du niveau de la mer, et enfin du plateau, se trouve parfaitement expliquée et confirmée par les localités que nous venons de décrire (3).

Les lotophages de ces rochers habitent les mêmes côtes qui, en face de Malea, reçurent Ulysse lorsque le vent du nord le jeta sur les côtes de la Libye. Ils vivent, de nos jours, dans une complète obscurité. Les lotophages, habitant près du golfe de la Grande-Syrte, sont connus par leurs brigandages; mais ils n'appartiennent pas à la même souche. Ces anciens Cyrénéens se nourrissent principalement de miel; les abeilles abondent dans leurs ro-

---

(1) Della Cella, p. 151.
(2) Hérodote, IV, p. 177.
(3) Ibid., p. 199.

chers, et au moyen de ce seul produit qu'ils échangent contre d'autres marchandises, ils sont à même de satisfaire à tous les besoins de la vie.

Toutes les eaux courantes se précipitent à travers les fentes de rocher, du plateau moyen dans la plaine littorale, qui occupe encore une étendue de trois lieues, avant d'atteindre à la mer (1). A l'ouest cependant les rochers s'avancent jusqu'à la mer et rendent ainsi le rivage, jusqu'au Ras-Sem (*Promont. Phycus*), absolument inabordable. A l'est on aperçoit un littoral très étroit, flanqué de parois de rochers qui forment la base de la ville de Cyrène et de tout le plateau. Au pied de ces rochers escarpés, le sol est couvert d'énormes masses de débris détachés, qui empêchent de pénétrer à l'est. C'est ici, sur ce littoral étroit qu'est situé, sur un golfe entouré d'écueils, l'ancien fort des Cyrénéens, le grand emporium d'*Apollonia* (2). Les écueils se prolongent du rivage jusque dans la mer, et sur l'un d'eux on aperçoit encore les bases de l'ancien Molo qui défendait le port de ce côté. Sur le littoral sont éparses de majestueuses ruines ornées d'une magnifique architecture. On voit aussi une quantité de colonnes de marbre penthélique, renversées ou endommagées, d'énormes blocs de granit, et çà et là quelques voûtes. Un aqueduc conduit de la montagne au port. Partout une quantité d'inscriptions prouvent l'ancienne domination romaine. Le port est excellent et on pourrait facilement lui rendre son ancienne sûreté. Quoique désert, il sert encore aujourd'hui d'asile aux tribus des Cyrénéens, lorsque, comme cela arrive souvent, elles sont subitement attaquées par les corsaires du golfe de Bomba, qui est le repaire des véritables pirates de Barca. Les Arabes appellent aujourd'hui le port de Cyrène *Marza-Souisa*, c'est-à-dire port

(1) Della Cella, p. 155.
(2) Strabon, XVII, p. 692, éd. Tzsch.

de Sousa. La magnificence de ses ruines et les distances qu'indique Strabon, qui le place à 100 stades de Naustathenos, à 160 du promontorium Phycus, et à 80 stades de Cyrène, ne nous permettent pas de douter que ce soit là l'ancien et célèbre port de Cyrène (1).

Le sable amassé en ce lieu est d'un rouge de corail; en le plaçant sous une loupe, on se persuade qu'il doit en effet cette couleur remarquable aux débris de coraux qui composent le tiers de sa masse. Ce sont de fragmens d'un charmant petit corail (*isis nobilis* ou *pygmæa*?), en grains plus ou moins gros, avec des pores, des angles et des cornes de toute espèce. Outre ces coraux rouges, on trouve aussi dans le sable une quantité de fragmens de cellulaires, d'escara, de millepores, de tubipores, ainsi que des débris de coquilles univalves et bivalves; quelquefois on y remarque aussi des coquilles entières, parfaitement conservées, semblables à celles que Soldani trouva dans les collines près de Siena. Ce sable d'Apollonia, au moyen des parties de chaux qu'il renferme, entre en effervescence dès qu'on le mêle à des acides; celui du golfe de la Grande-Syrte, au contraire, se précipite au fond du vase, sans subir aucune espèce de changement. Della Cella leur attribue en conséquence une origine toute différente; l'un, dit-il, est un produit de la mer, tandis que l'autre provient ordinairement des sables mouvans de l'intérieur de l'Afrique, et n'est entré que postérieurement dans la Syrte.

Toute la partie septentrionale du plateau de Barcá, aussi loin que l'a parcourue Della Cellà, se compose de couches de calcaire coquillier, très compacte, avec de nombreuses grottes de stalactite (2); il forme la base uniforme de l'ensemble de toute la contrée et ne montre que sur les hau-

(1) Della Cella, p. 157.
(2) Ibid., p. 160.

teurs plus ou moins de différence dans la couleur, la cassure, la dureté, etc. Partout, même jusqu'à la hauteur de 1,500 à 1,600 pieds au-dessus du niveau de la mer, il est entremêlé de pétrifications (de cardies, de pectinites, d'ammonites) plus anciennes que toutes celles du littoral, telles qu'on les trouve dans les sables des dunes ou dans les conglomerats de sable et d'argile.

Ce calcaire coquillier du plateau isolé de Barca semble identique avec celui des montagnes méridionales entre Tripoli et Tunis, du moins s'il faut en juger d'après quelques exemplaires que Della Cella vit à Cyrène; le long de toute la côte septentrionale de la Barbarie, à Alger, Tunis, le long des Syrtes jusqu'à Cyrène et Catabathmos, et à l'est jusqu'aux chaînes calcaires de la tour des Arabes, c'est toujours le calcaire coquillier qui prédomine; au pied septentrional de ces chaînes littorales, le sol est couvert comme à Apollonia, de sable mêlé de débris de coraux et de coquilles, ainsi que de conglomerats plus récens.

4. *Voyage de Della Cella dans la partie orientale du plateau de Barca, par Derna, jusqu'au golfe de Bomba.* — Plusieurs chemins conduisent de Cyrène à l'est, par-dessus le plateau, à la ville de Derna, aujourd'hui capitale de tout le pays. La première journée on aperçoit, sur une étendue de 8 lieues, jusqu'à Gobba (1), des ruines d'édifices et de routes creusées dans le roc avec de profondes ornières, ce qui est d'autant plus remarquable que depuis long-temps aucune voiture n'a passé par là, car tous les voyageurs vont à pied ou se servent de chameaux. Près de Gobba est une belle fontaine, bien murée et entourée d'un portique. Jusqu'à Derna le chemin tournoie entre d'énormes parois de rochers, des gorges escarpées et des forêts de cyprès. A la sortie de ces défilés rocheux, on descend par quelques rochers escarpés et nus, dans le domaine de Derna; c'est une bande de terre fertile, sur

le bord d'un golfe, bornée à l'ouest par le cap *Bon-Andrea*, à l'est par une chaîne de rochers qui entoure le golfe en forme de cercle. Un véritable paradis rempli d'oliviers, de vignes, de figuiers, de citronniers et d'orangers, s'étend sur cette plaine littorale arrondie; Della y vit les premiers musa (*musa paradisiaca L.*); ils étaient aussi beaux et aussi vigoureux que dans les contrées les plus vantées de l'Asie. Entre ces riches groupes d'arbres fruitiers sont situées les habitations de Derna, mais au-dessus de tous s'élèvent les couronnes des palmiers avec leurs grappes riches et précieuses.

Les rues de Derna sont régulières, les maisons petites, basses, chétives et bâties sans mortier (1). Le château du bey est situé au milieu de la ville qui fut élevée par les Maures d'Andalousie, après leur expulsion de l'Espagne (2). Deux sources très abondantes jaillissent ici du milieu des rochers; l'une que reçoit un aqueduc, coule au travers de la ville et arrose la plaine; la seconde, qui sert au même but, fertilise, un quart de lieue plus loin, les campagnes du village de Bemensura, appelées *Haen Derna* et *Haen Bemensura*, c'est-à-dire *l'œil* de ces endroits. Le climat favorable de cette région, joint à la fertilité du sol, donne à la végétation de Derna un caractère de richesse et d'abondance qu'on chercherait en vain ailleurs. Derna (*Darnis* dans Ptolémée) abonde en productions de toute espèce; la viande et le lait sont apportés par les pasteurs arabes des montagnes voisines; la plaine produit d'abondantes moissons, les jardins, les fruits les plus exquis. Les antres des rochers sont remplis d'essaims d'abeilles, qui fournissent un miel excellent. Les habitans de Derna ne sont pas à l'abri des attaques des Bédouins, qui souvent s'emparent de la ville à main armée; mais

(1) Della Cella, p. 169.
(2) Le Maire, Mém., p. 94.

peut-être leurs exactions sont-elles plus supportables que la tyrannie des beys. Souvent aussi la peste, qui est apportée par les étrangers venant de l'Egypte, cause d'affreux ravages dans ce beau pays; il n'y a pas long-temps que le nombre des habitans fut réduit de 7,000 à 500.

Les Etats-Unis de l'Amérique avaient autrefois l'intention de fonder ici une colonie, et d'expulser le pacha de la ville; mais ils abandonnèrent bientôt leur premier plan. Probablement le défaut d'un bon port à Derna empêche les puissances étrangères de s'y établir, car sans cela il est évident que la possession d'un point fixe, situé ainsi au milieu de la Méditerranée, serait d'une grande importance. Derna n'a ni un bon port, ni même une rade sûre, puisqu'elle est hérissée de tous côtés d'écueils qui coupent les cordes des ancres, et que le port est en outre exposé aux vents du nord et de l'est. Cependant l'importance de cette localité engagea, en 1799, le général Gantheaume (1) à essayer une descente qui fut bientôt empêchée par la jalousie du pacha de Tripoli. Les Français avaient sans doute l'intention de pénétrer de là, par terre, jusqu'à Alexandrie. Lord Keith, pendant son expédition en Egypte, fit renouveler les provisions d'eau de sa flotte aux sources de Derna.

Mais près de la pointe du cap Bon Andrea, la mer forme un vaste golfe où les navires trouveraient assurément un abri contre toutes les tempêtes. La situation de ce port n'est autre, à ce qu'il paraît, que celle de l'ancienne Naustathmos.

Un vieux bastion qui entoure encore aujourd'hui la ville de Derna, du côté de la mer, témoigne de sa haute antiquité et de l'identité de sa position avec celle de l'ancienne ville. Les Bédouins de Derna, qui avaient soulevé l'étendard de la révolte, se soumirent au pacha, à l'ap-

(1) Blaquière, Letters, I, p. 6.

proche de l'armée tripolitaine; il ne restait donc plus qu'à poursuivre l'ennemi à l'est, jusqu'au golfe de Bomba. De là le prince rebelle s'enfuit en Egypte, où L. Burckhardt fit sa connaissance (1).

Le chemin de Derna à Bomba (2) fut fait à la hâte, et Della Cella n'eut pas le temps de beaucoup observer. La contrée qu'il parcourut est partout inculte, abandonnée, déserte; mais au reste elle a tout-à-fait la nature et l'abondance de la Cyrénaïque occidentale. C'est un pays d'alpes, couvert de superbes cyprès, de thouja, de caroubiers, de plusieurs espèces de juniperus, de myrtes gigantesques et de superbes lauriers; tous ces arbres forment rarement des forêts cohérentes; mais ils sont très pittoresquement distribués en groupes entre les rochers et les antres des montagnes. Le sol est coupé, inégal et couvert de pâturages et de gibier qui y attirent toujours des habitans. La région boisée qui est la plus élevée de cette pointe orientale a la même abondance en eau et en sources que la partie occidentale de la Cyrénaïque.

Après huit jours de marche forcée, Della Cella arriva enfin à l'est, au grand golfe de Bomba (3). Ce golfe est entouré de hautes montagnes qui forment le cap de Rezat (*Ras-a-tin*) et se dégradent à l'est en collines douces et très peu exhaussées, présentant dans le lointain l'aspect d'une vaste plaine. Près du cap on voit s'élever du milieu de la mer trois énormes écueils qui apparaissent comme des îles, à l'est du golfe. Della Cella prend ce golfe pour le *Menelai Portus* des anciens, malgré qu'on n'y remarque pas de ruines. Au dire des Bédouins, un lac est situé plus loin, dans l'intérieur, avec une île, sur laquelle il y a de nombreuses ruines. Burckhardt regarde le golfe avec l'île de

(1) Burckhardt, Trav. Lond., 1819, in-4°, p. VII.
(2) Della Cella, p. 175.
(3) Ibid., p. 176.

Plataia (1), comme le premier établissement des Grecs. Il passe pour la limite politique entre l'Egypte et Tripoli, et de là vient qu'il est devenu l'asile de tous les fuyards et de tous les déserteurs des deux états. C'est de ce golfe que partent toutes les excursions des brigands qui infectent la route des caravanes de la Mecque, du Fezzan à Augila, et de là en Egypte. Ces brigands en veulent surtout aux petits sacs de poudre d'or que les pélerins apportent avec eux de l'intérieur du Soudan, pour subvenir aux besoins de leur voyage. A l'arrivée de l'armée tripolitaine, ils se retirèrent avec leurs tentes, quelques milles plus loin, dans les montagnes, et laissèrent passer paisiblement les troupes du bey; dès qu'elles eurent atteint les frontières du pacha d'Egypte, ils rentrèrent dans leurs anciennes positions.

Le port de Bomba est encore très peu connu. La flotte de l'amiral Gantheaume, après avoir échappé heureusement en 1808, à l'attention de l'amiral anglais, lord Collingwood, et de ses croiseurs, trouva un asile très sûr, dans le golfe de Bomba, où elle séjourna long-temps sans que les Anglais en aient eu le moindre soupçon. Les pilotes de Malte connaissent seuls jusqu'à présent les entrées de ce golfe.

Ici finissent nos connaissances du plateau de Barca et de ce littoral aussi intéressant que remarquable.

---

(1) Hérodote, IV, c. 151. — Burckhardt, Trav., p. VII.

QUATRIÈME PARTIE.

LES BASSES TERRES DE L'AFRIQUE.

---

§ 33.

APERÇU.

Tous les espaces de terre, non compris dans les formes que nous avons décrites sous le nom de *plateau*, *gradins* et *membres détachés*, seront appelés, à cause de leur peu d'élévation absolue et de la forme plane qui les caractérise, BASSES TERRES ou *terres planes de l'Afrique*.

Mais avant d'entrer dans les détails de cette forme, il ne serait peut-être pas inutile de jeter un coup d'œil sur toute la partie du monde considérée comme individu et dans ses grands rapports généraux, afin de pouvoir, par la suite, nous représenter, avec d'autant plus de clarté, le particulier dans le général.

L'Afrique a reçu son nom d'une petite contrée appelée *Frigi*, *Afriki-a*, située à son extrémité septentrionale; elle est comparable par sa forme, à un grand corps ou tronc sans membres : aussi est-elle de tous les continens de l'hémisphère oriental et occidental le plus monotone, si toutefois l'Australie, dont l'intérieur nous est encore inconnue, ne la surpasse sous ce rapport.

La périphérie de ses côtes, qui s'approche le plus de la forme orbiculaire, est, comparativement à l'étendue des pays qu'elle renferme, beaucoup moins considérable que celle de l'Asie, de l'Amérique et de l'Europe. Le contact de

ce continent avec les mers qui le baignent et les fleuves qui le parcourent est moins fréquent que dans les autres individus de la terre, et il n'a pas pu se développer ainsi une grande variété dans la division horizontale de ses parties. Les autres parties du monde nous apparaissent toutes déchirées par des baies profondes, des golfes, des routes marines, ou bien divisées en un grand nombre de promontoires, de langues de terre, de presqu'îles; rien de tout cela ne se remarque aux côtes d'Afrique.

Les îles qui avoisinent cette partie du monde sont en très petit nombre; celles que l'on trouve isolées dans les mers adjacentes de l'Afrique n'ont même, pour la plupart, aucun rapport avec la configuration des côtes du continent : elles sont exclusivement le produit de forces souterraines (voy. plus bas, les formations volcaniques), et aucune d'elles, Madagascar excepté, ne se présente comme une terre détachée du continent.

L'Afrique n'a que deux formes prédominantes qui lui donnent son caractère essentiel et la divisent en deux parties presque égales; c'est, au sud de l'équateur, le *plateau*, avec ses bords qui se dégradent dans trois directions différentes, vers l'océan. Au nord, son inclinaison est la même dans les pays de Habech et de Mandigo; mais elle n'aboutit pas à l'océan; elle se dirige, au contraire, vers la seconde forme caractéristique de l'Afrique, les *basses terres* qui occupent, dans une remarquable uniformité, toute la partie septentrionale de l'Afrique, et se prolongent, avec les gradins inférieurs du Nil et le plateau abaissé des Berbères, comme un large fleuve vers l'Asie et l'Europe.

Le plateau, comme les basses terres, n'offre jamais que deux formes principales, assez également partagées en un *deçà* et un *delà*, et formant partout un parallélisme qu'il est impossible de méconnaître. Là-bas, au bord oriental et occidental de l'Afrique sont les terrasses moyennes et littorales qui courent du nord au sud et sont coupées

par les petits fleuves des côtes ; ici sont les déserts sans eaux et les vastes steppes qui se dirigent de l'est à l'ouest.

De la combinaison de ces formes principales, très également réparties, et de leurs rapports avec le fluide des mers et des couches d'air, ainsi qu'avec le cours du soleil, résulte toute la variété de la nature africaine.

Dans les corps animés, comme dans ceux qui sont privés de vie, l'homogénéité du tout l'emporte sur le caractère distinctif de l'individu. Toute cette partie du monde est si fortement individualisée, que les propriétés de ses parties et de tout ce qu'elle produit, doivent naturellement nous apparaître moins saillantes. Les corps organiques mêmes sont plutôt des membres du grand corps, que des individus indépendans. L'espèce disparaît devant le genre, et l'individu devant l'espèce.

Cet air de famille, qui est commun à tous les corps de l'Afrique, se répète aussi dans les montagnes, les plaines, les fleuves, les plantes, les animaux, l'homme, les familles et les peuples.

Nous ne connaissons, dans les formes de cette partie du monde, d'après l'état actuel de nos connaissances, que trois exceptions à cette grande et générale uniformité : la formation de la vallée inférieure du Nil, à l'est ; le plateau des Berbères et de Barca, au nord, et le cours inférieur du Sénégal et de la Gambie, à l'ouest. La vallée du Nil s'éloigne du type africain et se rapproche du caractère de l'Asie et de l'Europe, par sa fertilité ; les plateaux du nord, par leur peu d'élévation absolue et le cours inférieur du Sénégal et de la Gambie, par leur correspondance naturelle et la facilité d'y naviguer, qui est encore augmentée par le flux et le reflux de l'océan.

Cependant, malgré les avantages de ces pays, la nature africaine n'est pas tout-à-fait étrangère ni à la vallée étroite du Nil, qui n'aboutit qu'à une mer méditerranée, ni aux plateaux de l'extrémité septentrionale, ni enfin au

domaine de la Gambie, qui n'est encore comparable en rien à un sunderbund du Bengale, et l'on s'apercevra toujours qu'ils appartiennent à l'uniforme et aride continent du midi.

Le soleil, dans son cours, n'éclaire-t-il pas avec une uniformité toute particulière l'extrémité septentrionale, comme l'extrémité méridionale de cette partie du monde, tandis qu'il ne s'éloigne jamais de son centre?

Si nous considérons la forme des basses terres, au nord de l'Afrique, nous ne tarderons pas à nous apercevoir que, par rapport à l'influence qu'elles exercent sur la nature africaine, et, en particulier, sur le développement de l'histoire, dans cette partie du monde, elles méritent une plus grande attention que le plateau; non seulement elles sont plus rapprochées de nous, et ont été continuellement explorées depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, mais elles offrent encore, malgré leurs affreux *déserts*, beaucoup plus de chances de commerce aux indigènes, comme aux étrangers.

Les basses terres de l'Afrique présentent, quant à la constitution naturelle du sol, deux espèces de surfaces très différentes : les espaces privés de végétation ou les déserts, et les vastes espaces couverts d'herbes et d'arbustes, les *steppes*.

Ces steppes sont, pour l'ordinaire, à la base des plateaux; dans l'une d'elles, la plus grande et la plus méridionale (celle qu'arrose le Niger) se dégrade, tout près de l'équateur, le grand plateau qui se prolonge dans un lointain inconnu, jusqu'aux 15° et 20° lat. nord; dans les autres, les steppes du Biledulgerid, au nord, on voit s'incliner, vers le sud, le pays de montagnes du Grand-Atlas.

Entre ces deux zones de verdure, qui s'étendent assez uniformément de l'est à l'ouest, à travers toute la largeur du continent, est située la surface aride et sans eau du Sahara, l'*Océan de Sable*.

Des chaînes de rochers et d'affreux écueils indiquent partout ce terrible domaine que l'homme ne peut parcourir qu'à l'aide du chameau, le navire du désert. Un nombre infini de bassins et d'îles verdoyantes, dispersés çà et là en groupes et en chaînes; des oasis, avec des bosquets de palmiers et des sources vives, deviennent au milieu de ces affreuses solitudes, de nouveaux centres d'activité où se réunissent toutes les caravanes, et où les hommes et les animaux viennent renouveler leur courage et leurs forces, pour supporter les fatigues et les privations du voyage.

Tout autour de cet océan de sable s'étend une bordure plus ou moins large d'un terrain fertile, baigné par la mer, et où l'agriculture, que la nature a refusée à tous les points isolés du désert, trouve toujours un sol favorable.

Mais, comment les groupes d'oasis, toujours plus nombreux à mesure qu'on s'avance vers l'extrémité sud-est des basses terres, dans les pays montagneux de Bornou, Bergou, Dar-Four, se rattachent-ils aux gradins supérieurs du Nil, ou au bassin de la grande steppe du Niger? Cette question, à peine abordable aujourd'hui, ne pourra être résolue que lorsque ces contrées de l'Afrique auront été parcourues et explorées par des voyageurs judicieux et éclairés.

Si nous jetons un coup d'œil sur le corps entier de l'Afrique, dans ses rapports avec ses parties, nous verrons que l'uniformité, qui caractérise toute la nature africaine, se reproduit également dans tout ce qui la touche; elle se réfléchit dans les individus, comme dans les peuples, les états et l'histoire de tout le continent; un même air de famille les réunit en un seul et grand tout qui semble vivifié d'une manière toute particulière par le souffle même de la terre qui les porte.

Mais avant de passer à ces résultats généraux, il sera

nécessaire d'étudier exactement les détails de ces basses terres et les différens caractères qui les distinguent ; cette étude est d'autant plus indispensable, qu'elle nous fournira en même temps l'occasion d'examiner le type de toutes les formations analogues de la surface de la terre, et d'expliquer ainsi tous les phénomènes généraux qui en résultent.

I.

SAHARA, LE GRAND DÉSERT. PARTIE ORIENTALE.

§ 34.

La situation du grand désert de l'Afrique septentrionale, le plus étendu et en même temps le plus terrible de la terre, parce que le soleil y darde verticalement ses rayons pendant toute l'année, peut être fixée, quant à sa largeur, entre le 15e et 30o lat. nord. Il occupe çà et là, dans cette direction, un espace de 200 milles géogr.; sa longueur, de l'est à l'ouest, est peut-être encore plus considérable; mais généralement sa forme et son étendue sont encore trop peu connues pour nous permettre d'entrer ici dans des détails de chiffres. Ce que nous savons jusqu'à ce jour, c'est que la plus petite partie du Sahara, la partie orientale, contient beaucoup plus de steppes fertiles, élevées en forme d'îles et richement arrosées, que la partie occidentale qui est une véritable mer de sable, et qui mérite à juste titre le nom de « *Sahara-bela-ma*, » c'est-à-dire le *désert sans eau*, que lui donnent les Arabes, lorsqu'ils abordent son redoutable domaine. Le commerce seul a pu nous fournir quelques notions sur ces contrées inhospitalières de l'intérieur de l'Afrique, où le voyageur isolé ne saurait pénétrer. Il n'y a que des forces réunies qui puissent se maintenir dans une région de la terre où l'individualité disparaît presque entièrement, où l'homme perd sa liberté, où l'être isolé n'exerce presque aucun pouvoir sur le sol, où les peuples prennent davantage le ca-

ractère du climat et de la nature qui les entoure, et où l'Européen civilisé, qui sait s'acclimater dans toutes les zones et tous les pays, ne saurait faire un pas sans suivre les masses qui l'accompagnent.

Ire Remarque. — *Noms des déserts. Sahara, Sahel.*

Le nom le plus ancien, comprenant ces deux parties des basses terres d'Afrique, est celui de *Libye méditerranée* (1) (μεσόγαια). Les anciens en général, l'école ionienne, aussi bien qu'Hérodote, appellent *Libye* tout le pays à l'ouest de la vallée du Nil. Hérodote décrit cette vaste étendue de pays comme déserte, privée de pluie, contenant peu d'animaux, et n'ayant pas de forêts; il appelle, en particulier, cette partie qui confine à la Libye fertile et peuplée d'animaux, une *région de sable affreuse, sans eau et déserte partout.*

Les Romains distinguaient le *desertum Africæ* de la steppe du Niger, *Nigritia* (2) qui, suivant leur opinion, séparait l'Afrique de l'Ethiopie. Cette opinion fut, par la suite, adoptée par tous les Européens.

Les Arabes appelaient toute la région déserte, dont ils ne connurent d'abord que les bords, du côté du Nil et du pays des Berbères, le *pays désert* (*terra Sahara* (3), ce qui ne signifie pas, comme le croient beaucoup d'auteurs *désert de Sahara*). Le nom d'*Arabe* et d'*Arabie*, si généralement connu, provient d'une contrée déserte du Tehaama, appelée *Araba;* mais il fut restreint, par la suite, à cette partie d'Asie que nous connaissons aujourd'hui sous cette dénomination (*Arabia*) (4). Le nom de *Beliat* ne s'appliquait qu'au désert; de là le nom de *Bedawat*, *Badavi*, *Bédouins*, qui signifie *fils du désert.*

On appela de même en Afrique, d'après le nom si caractéristique de *Sahara* (Zahara, Ssahhra, Sarra, Sahar), les habitans de cet océan de sable, *Saharacin* (*Sarazins*) (5), *fils du désert*, tandis que, de nos jours, les tribus nomades des pays de l'ouest portent aussi le nom de *Maggrebin* (Mouggrebin). Langlès dérive *Sarazin*

---

(1) Hérodote, II, c. 32; IV, c. 185.

(2) Pline, Hist. nat., V, c. 4 et 8.

(3) Edrisii Africa, éd. Hartm., p. 125.

(4) Wahl, Vorder-und Mittel-Asien, I th., p. 327. — Capper, Observ., p. 189. — Browne, Trav., pref., p. XXIV.

(5) Langlès, dans G. Forster, Voy., II, p. 241.

(Charâqyn) de *chargy* (*orientalis*), de manière que ce serait un nom appellatif, comme *Maghrebi*. — Sahara-bela-ma, *désert sans eau*, Sahara-ul-aski, *désert parfait* sont des noms généraux; il existait en outre des dénominations particulières pour certains districts.

Le nom grec Λίβυη se retrouve dans le mot arabe *Lebeta*, *Lewata* (1), qu'on trouve encore en usage à l'est d'Augila, et jusque dans la vallée du Nil. La partie la plus occidentale du désert, du côté de l'Océan Atlantique, porte déjà, dans Edrisi, un nom particulier, *Lamtuna* (*desertum*). Leo Africanus et ceux qui lui succédèrent lui donnent le même nom que les Portugais donnèrent au Sénégal, c'est-à-dire *Sanhaga* (Zanhaga, nom qui provient probablement des indigènes) (2). Maintenant, *Sahel* (Saheel) c'est-à-dire le grand espace, est le nom le plus commun pour cette portion occidentale du désert; on le trouve, par exemple, à la frontière septentrionale (3), au sud-est de la province marocaine de Souse; de plus, vers l'intérieur, là où est situé Walat (*Gualat*, *El-Waladia*), près des forêts de gomme du Sénégal, et enfin à la frontière méridionale, du côté des steppes du Niger, où Jackson a prouvé que Mungo-Park le regarda à tort comme désignant le pays situé au nord, attendu qu'il ne signifie, comme nous venons de le dire, autre chose que *vaste plaine de sable*.

Les noms des déserts varient aussi selon la qualité du sol, qui, en effet, est de la dernière importance pour les étrangers comme pour les indigènes. Les espaces couverts de silex, de cailloux et de fragmens de pierre (*pedregulho mendo em modo de grossa area*) (4) sont appelées *Sahar* dans le sens propre (5); ceux dont la surface est couverte d'un sable mouvant très fin et dénué de toute végétation s'appellent par excellence *Sahel* ou *Sehel*. On appelle *Azgar* (*Azagar*, selon de Barros) ceux qui produisent quelques herbes sèches et quelques plantes; *Azaoad*, ceux qui sont entièrement arides et incapables de rien produire; *Hair* enfin ceux où règne un air tempéré (6). *Jesar*, *Jazr* est, à ce qu'il paraît, un nom propre au désert ou plutôt une abréviation de *Gezira*, qui signifie une île, une oasis, etc. Sur les routes de caravanes qu'Hornemann par-

---

(1) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 472.

(2) Edrisii Africa, éd. Hartmann, sect. II, p. 127. — De Barros, Asia, Dec. I, lib. III, c. 8, fol. 32 b.

(3) Jackson, Account of Marocco, 2ᵉ éd., préf., p. XI.

(4) De Barros, Asia, Dec., I, lib. III, c. 8, fol. 33 a.

(5) Marmol, Africa, III, p. 42. — Golberry, p. 86.

(6) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 6.

courut, on appelait *Haroutch* les endroits du désert couverts de collines et de rochers nus et déchirés (*Haroudch*, *Haroudje*, selon Langlès; *Harouche*, selon Jackson (1), parce que, dit ce voyageur, les Arabes ne connaissent pas le son dur du *tch*). Jackson assure que ce nom désigne généralement tous les espaces rocheux, couverts de basalte (2), espaces qu'on doit regarder comme autant de marques d'une ancienne révolution du globe, dont les traces ne se retrouvent pas seulement dans le Sahara, mais aussi dans d'autres parties de l'Afrique septentrionale.

2e Remarque. — *Le nom de Soudan.*

Tous les Africains et les Orientaux, depuis Bakoui (3) et Aboulfeda, emploient, pour désigner le pays situé au-delà des déserts, le mot *Soudan*, *pays des Noirs*, qui correspond parfaitement à la *Nigritie* des anciens. Les habitans du Sennaar lui donnent encore aujourd'hui ce nom, de même que les Egyptiens et les habitans du Maroc. Les Africains de l'est, surtout les Egyptiens, emploient le nom de Soudan pour désigner les Nègres dont le pays est le plus rapproché de l'Egypte. Dans le Dar-Four, il signifie également les pays de l'ouest.

Aboulfeda l'emploie d'une manière très précise, pour désigner tout le pays au sud du grand désert; il appelle ces contrées *Belad-Soudan* (4), *pays de Soudan*, c'est-à-dire pays du sud.

Suivant la narration du schérif Imhamed, le sultan du pays de Kaschna (ou mieux Haoussa) se nomme aussi *Sultan du Soudan*, tandis que tout le pays correspondant au Soudan des Arabes, à la Nigritie des Romains, est appelé, par les peuples nègres eux-mêmes, *Aafnou*, nom qui s'étend même jusque sur la rive méridionale du Niger. Ce n'est donc pas *Asna* (5) qu'il faut lire, comme dans l'édition anglaise de Hornemann, ni *Asnou*, comme dans l'édition allemande. Le nom d'*Iafnoo*, que Mungo-Park donne à une tribu de Maures iso-

---

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 81. — Beaufoy, dans les Proceedings, ch. VI.

(2) Jackson, Account, p. 48 et 131.

(3) Edrisii, Africa, éd. Hartmann, p. 12. — Browne, Travels, préf., p. XXIV.

(4) Rennell, Appendix to Mungo-Park, Trav., p. XX. — Proceedings, I, p. 163.

(5) Hornemann, Voy., éd. Langlès, II, p. 471. — Mungo-Park, Trav., p. 149.

lée, sur le bord du désert, a probablement aussi une signification plus étendue.

Mais ce nom caractéristique ne sert pas seulement à désigner cette vaste étendue de pays, qui est pour l'Afrique ce qu'est pour nous l'orient et l'occident. On appelle déjà un endroit de l'Égypte (Monfalouth), où les caravanes entrent dans ces régions, *la porte du Soudan*, *Ber-es-Soudan*, et de même, le premier endroit du pays de Dar-Four, par où passent les caravanes. Bakoui (1) appelle Zuilah (de son temps, capitale du Fezzan), *l'entrée du Soudan*.

Jacouti nommé tout cet espace *Zavila-al-Sudan*, et, de nos jours encore, on appelle le port maroccien d'Agadir ou Santa-Cruz, situé à l'entrée des routes des caravanes, *Beb-Soudan*. Ce nom remarquable, qu'on rencontre sur une aussi vaste étendue de pays et à des distances de plus de 1,000 milles, ne peut pas s'être formé au hasard, et coïncide certainement avec un type capital du grand tout.

CHAPITRE PREMIER.

CÔTE ORIENTALE DE L'OCÉAN DE SABLE.

Après avoir donné un aperçu général de l'étendue, des noms et des entrées de cette Libye méditerranée, nous allons passer à l'examen de ses bords, en tant que nous en avons quelque connaissance, et de là nous suivrons les intrépides Arabes dans leurs excursions à travers le centre des déserts. Nous espérons de cette manière obtenir une idée de plus en plus juste de la nature de ces terribles plaines, comprenant un espace de plus de 8,000 milles carrés, espace équivalent à la moitié de l'Europe, et dont toutes les parties sont pour ainsi dire autant de *mers de sable*, formant dans leur ensemble le grand océan de sable de l'Afrique septentrionale. Nous verrons aussi par la suite quelle place cette plaine immense et déserte occupe dans l'histoire, tant sous le rapport du globe que de ses habitans.

(1) Hartmann, Nota ad Edrisian. Geogr. Afric., p. 158.

1er ECLAIRCISSEMENT.

Entrée du grand désert Libyque du côté de l'Egypte.

1. *Route du Caire à la vallée des lacs de Natron.* — L'angle le plus septentrional du désert libyque commence à deux journées de marche (1) du Caire qui, comme on sait, est situé à la pointe du Delta ou à la bifurcation du Nil. Un plateau, large de 6 milles géographiques (2) (30 *miles*) et très bas, que nous avons étudié plus haut, s'étend depuis la vallée du Nil jusqu'aux lacs planes de Natron, à l'ouest, où se trouve l'entrée du désert libyque. Il paraît que ce plateau long et étroit, s'étendant entre des rochers de calcaire, correspond à l'ouest (3), avec la vallée couverte de roseaux de Teraneh, qui, un peu plus loin, débouche dans la plaine rocheuse de Mogarrah, près de Biljoradek, et fait partie de la côte septentrionale de l'océan de sable qu'a parcourue Hornemann.

Au sud, la vallée de Fayoumé est aussi séparée de la vallée du Nil par un semblable plateau; arrivé à l'extrémité occidentale de ce lac, on se trouve à l'entrée du désert libyque (4).

Au nord, cette bordure rocheuse et nue se continue jusqu'à la Méditerranée, dont la côte (5) n'offre, à l'ouest d'Alexandrie, près de la tour des Arabes, que des rochers, jusqu'à ce que l'on rencontre dans la direction d'Al-Baraton (*Paraetonium*), le terrain sablonneux du désert;

(1) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 7.

(2) Andréossy, Mém. sur la vallée des lacs de Natron, dans les Mém. sur l'Egypte, I, p. 224.

(3) Rennell sur Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 203, 205.

(4) Paul Lucas, II, p. 306.

(5) Browne, Trav., p. 15.

quoique souvent tapissé de verdure sous le ciel humide de la mer, ce sol ne produit pourtant que quelques plantes, et n'est habité que par un petit nombre d'animaux, comme des serpens, des lézards, des tortues, des antilopes et des autruches.

2. *Route de la Haute-Egypte ou du Saïd à la grande oasis.* — D'Assiout (1) (*Ber-es-Soudan* ou la porte du Soudan, 27° 24' lat. nord) à la grande oasis, on est forcé de franchir le rempart occidental du Nil (*wall of Egypt*) qui se présente ici sous la forme d'un plateau plane à surface horizontale. En partant de la vallée du Nil, on monte la première heure, puis l'on erre en petites journées sur sa surface sablonneuse (2) et continuellement agitée par les vents, jusqu'au quatrième jour où l'on en descend, à l'ouest, près du Jibel Rumli, qui est une paroi de rochers très rapide et escarpée, composée de tuf calcaire (*tufa*). Ce chemin est très pénible pour les caravanes, quoiqu'il ait l'air d'avoir été préparé par la main des hommes. La caravane de Poncet ne mit qu'une heure pour descendre ce défilé, preuve que sa hauteur absolue n'est pas très considérable. Il forme l'entrée du désert libyque qui s'étend dans les basses terres (*the low desert*), au pied de cette paroi de rochers nue et déserte. Aussi loin que pénètre la vue, on n'aperçoit ici que des rochers, des écueils et du sable ; çà et là apparaissent dans le lointain, mais à d'énormes distances les uns des autres, quelques groupes de dattiers isolés dans cette mer déserte. Le premier endroit de cette nature est situé à 4 lieues et 1|2 du pied du Rumli, et s'appelle *Ainé Dizé*.

---

(1) Browne, Trav. in Africa, p. 184.
(2) Poncet, Relation, dans les Lettres édifiantes, IV, p. 4.

2e Eclaircissement.

Direction longitudinale du nord au sud, de la chaîne d'oasis égyptienne au bord oriental du désert.

A une journée de marche à l'ouest du Jibel Rumli est située la première source d'eau ; l'on voit en outre s'étendre sur le même méridien, de station en station, mais plus vers le nord que vers le sud, une série d'endroits arrosés, que nous appelons avec Ideler, pour la distinguer des autres, la *chaîne d'oasis égyptienne.* Des deux côtés s'élèvent, comme pour les protéger, des chaînes de rochers parallèles.

Ces endroits cultivés et peuplés forment sur la côte est du désert, cette série remarquable d'oasis corallines (1), analogues aux lacs corallins ; on les a divisés en *oasis septentrionale* et *méridionale* ou en *grande* et *petite oasis*, malgré qu'elles ne forment, par leur nature, qu'une seule chaîne, se dirigeant vers la Méditerranée parallèlement au Nil.

1. *L'oasis septentrionale et méridionale*, El-Wah *et* El-Kibli.

L'oasis méridionale ou la grande oasis, *El-Kibli* ou *Quebliyeh*, est éloignée de 19 à 20 milles géographiques du Saïd ; l'oasis septentrionale ou la petite oasis, connue sous le nom d'*El-Wah* (*El-Wahat* au pluriel), est située à une distance de dix-neuf journées de marche à l'ouest d'Oxyrynchos ou Behnesé, ou à trois (suivant d'autres cinq) journées de marche de Fayoumé (2).

---

(1) Browne, Trav., éd. Rennell. — Herod. G., dans Bredow, p. 631.

(2) Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 213.

La largeur de ces oasis est si peu considérable qu'aucun des voyageurs, ni anciens ni modernes, n'a cru nécessaire de l'indiquer. Leur longueur, au contraire, est très remarquable; elles s'étendent, suivant les anciens, du 28° au 26° lat. nord, ou du parallèle de Behnesé, près du Nil, jusqu'à celui de Thèbes (1); suivant les auteurs modernes, elles se prolongent même jusqu'au 29° au nord, et, au sud, jusque près du 25° lat. nord, comprenant ainsi une étendue de près de 45 milles géographiques du nord au sud.

L'oasis septentrionale n'étant traversée par aucune caravane régulière, n'était que peu connue autrefois. Au nord elle se dirige vers le lac Mœris et la vallée de Bahr-bela-ma. Sa partie la plus méridionale est, dit-on, éloignée de 8 milles géog. (40 *miles*) de l'extrémité septentrionale de la grande oasis (ou oasis méridionale) (2). L'espace qui les sépare est un désert inhabitable. Il paraît que l'oasis septentrionale, malgré qu'elle soit appelée la petite oasis (*oasis parva*), est cependant plus étendue, dans la direction du sud au nord, que la méridionale, qu'on nomme communément la grande oasis (*oasis magna*), sans doute parce qu'elle est d'une plus grande importance pour ses voisins, à cause de la route des caravanes qui la traverse dans toute sa longueur (3). L'oasis septentrionale n'est que peu fréquentée et n'a que peu de sources.

Les géographes arabes, Edrisi et Aboulfeda (4) ne font aucune différence entre cette dernière et l'oasis méridionale, ou entre la soi-disant grande et petite oasis. En effet cette distinction ne repose que sur l'étendue de l'es-

(1) Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 355.—Ideler, Ueber die Oasen der Libyschen Wüste, in den Fundgruben des Orients, th. IV, p. 393-422.

(2) Browne, Trav., p. 132.

(3) Rennell, dans Hornemann, éd. Langlès, I, p. 215.

(4) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18.

pace qui les sépare (1). Or cet espace comprend 14 milles, ou suivant Ideler (2), qui s'en rapporte à Pocock et Olympiodor, 20 milles allemands, tandis que la plus grande distance entre les sources de l'oasis méridionale n'est que de 7 milles géographiques.

L'oasis méridionale (3), *El-Kibli* a 22 milles géogr. de longueur du nord au sud, tandis que la septentrionale ou la soi-disant petite oasis en a 25, suivant Browne ; ce chemin se fait en cinq petites journées, de stations en stations, qui toutes sont séparées par des déserts. Browne parcourut ainsi l'oasis méridionale dans toute son étendue, avec la caravane du Soudan ; le premier jour il partit d'*Aïné Dizé*, et arriva, après 8 heures de marche à travers un désert, à *El-Charjé*, endroit arrosé, sous le 26° 25' lat. nord ; le second jour il marcha pendant 6 heures à travers le désert, jusqu'à *Boulak* ; le troisième et le quatrième jour il marcha pendant 14 heures avant d'arriver à *Beiris* ; enfin le cinquième jour il atteignit, après deux heures de marche, *Moughess*, dernier village de l'oasis sous le 25° 18' lat. nord. Poncet nous fait un récit un peu plus favorable de cette oasis, qu'il visita en 1698. Seetzen (4) apprit de la bouche d'un Nègre, que près d'*El-Charjé* se trouvent une quantité de ruines, entre autres les débris d'une ancienne ville, près de laquelle est situé, du côté du nord, un *kasr* ou palais de 40 aunes de hauteur, bâti avec d'énormes pierres et garni de chambres, de figures et d'inscriptions. On trouve aussi de semblables édifices à El-Dschennah.

L'oasis septentrionale *El-Wah* (*Elloah* suivant Belzoni, *El-Quâh* selon Martin) était restée étrangère aux

---

(1) Rennell, dans Bredow, p. 633.
(2) Ideler, p. 416.
(3) Browne, Trav., p. 183.
(4) Monatl. Corresp., vol. XIX, p. 429, 445.

Européens depuis les géographes du treizième siècle, Ebn Haukal et Edrisi; Martin (1) et Belzoni sont les premiers des modernes qui ramenèrent de nouveau l'attention sur cette île du désert, située, suivant Martin, à trois journées et demie au sud-ouest de Médine sur le lac Mœris; elle a, dit ce voyageur, plusieurs sources chaudes et froides, et compte quatre villages, chacun de 150 à 200 habitans qui vivent de leurs plantations de dattiers, et cultivent en outre du riz, du dourrah, des figues, des bananes, des oranges. Le climat y est malsain; le défaut de troupeaux s'y fait sentir très vivement. Le chemin qui conduit à cette oasis part de Médine dans le Fayoumé, passe près du lac Garâh, et de là, près des deux puits *Rayan-el-Kabyr* et *El-Sogheyr*, où est situé un temple semblable à celui de Kasr-Keroun sur le lac Mœris. Arrivé là, on a encore un chemin de deux journées et demie à faire à travers des déserts sans eau et dénués de toute végétation.

Belzoni eut l'avantage de visiter lui-même l'oasis d'El-Wah (2). Il partit de Benysouef, et y arriva après six journées et demie par un chemin inconnu jusqu'alors. Coupant au sud de Fayoum, il arriva, dès le premier jour, à *Raweje-Toton*, ancienne ville égyptienne en ruines, où les cubes de calcaire étaient couverts de figures et d'hiéroglyphes égyptiens. A une lieue de là est situé le village *Talet-el-Hagar*, construit, à ce qu'il paraît, avec les débris de cette antique ville. On y distingue surtout des colonnes et des restes de granit. Le soir, il fit halte en un endroit appelé *El-Kharrak*, où sont plusieurs sources et des champs de blé, de dourrah et de trèfle. Cette entrée du désert, autrefois inconnue, est entièrement séparée du Fayoumé, mais elle est arrosée par un bras du Bahr-Yousef.

(1) Martin, Descript. de l'Egypte, Et. mod., III, p. 221.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 164.

Le second jour il arriva, dans le désert, à une haute muraille semblable à l'enceinte d'une ville, avec des débris de murs au milieu, le tout enterré dans le sable; autour étaient une quantité de troncs d'arbres et de vignes desséchées qui tombaient en poussière dès qu'on y touchait. Le village bâti entre des rochers s'appelait, comme le précédent, *Kharrak*. Le troisième jour conduisit le voyageur entre d'énormes rochers jusqu'à *Rejen-el-Cassar* (1), où il arriva le soir; sur un espace d'une lieue carrée, la contrée environnante, autrefois cultivée, était couverte de sable. En creusant on y trouve des sources en quantité, mais l'eau est saumâtre; les dattiers et les mimosa croissent en profusion; on y remarque en outre les débris d'un temple égyptien. Belzoni entra ici dans la route d'El-Wah, indiquée par Martin.

Le quatrième jour Belzoni quitta la petite oasis d'El-Cassar; sa route le conduisit par-dessus un énorme banc de sable, dans une vaste plaine parsemée de cailloux; toute la surface, divisée par de basses collines, présentait une quantité d'élévations de forme parallélogramme de 20 à 30 pieds de longueur, formées uniquement d'ossemens de morts et recouvertes de terre, comme des sépulcres. Belzoni compta jusqu'à trente proéminences de ce genre, dont plusieurs paraissaient assez grandes pour contenir jusqu'à cent morts. Ce voyageur pense que toutes ensemble elles peuvent très bien renfermer jusqu'à trois mille cadavres. Au dire des Bédouins, il se trouve encore, à quelque distance de là, une quantité d'élévations semblables; mais notre intrépide voyageur ne put obtenir d'eux qu'ils l'y accompagnassent.

Qui ne se rappelle pas ici l'histoire de l'armée de Cambyse, enterrée sous le sable; et tout ce qui nous a été rapporté jusqu'à ce jour de caravanes qui éprouvèrent

---

(1) Belzoni, Voy., II, p. 173.

le même sort ? Cambyse avait expédié une forte armée (50,000 hommes ?) pour détruire le temple de Jupiter Ammon ; l'armée arriva, après sept journées de marche, à la *ville Oasis*, qui ne peut être autre que *Charjeh*, dans la grande oasis, attendu que cette ville est située à peu près dans la direction de Thèbes à l'oasis d'Ammon. Cette ville d'Oasis, dit Hérodote, était habitée par des Samiens de la tribu Aischrionique, et la contrée s'appelait *les îles des heureux* ([illegible]) (1). C'est, dit-on, à moitié chemin de cette ville, à l'oasis d'Ammon que l'armée fut engloutie par les flots de sable ; ce qui coïncide d'une manière très remarquable, quant à la position, avec ces collines tumulaires dont nous venons de parler.

Le cinquième jour, Belzoni ne parcourut qu'une plaine déserte, parsemée de cailloux d'une couleur foncée. Le soir, il rencontra un fleuve desséché (*Bahr-bela-ma*) (2), dont le lit était rempli de sable et de pierres ; on y remarquait entre autres des traces d'anciennes îles et les marques d'un niveau jadis assez élevé, car tout le sol au-dessus de ce niveau apparaissait déjà à la simple vue beaucoup plus clair que les couches inférieures, et l'élévation des îles correspondait généralement à cette ligne remarquable. Ce Bahr-bela-ma a sa direction du sud au nord, et devrait toujours être placé à deux ou trois journées de marche à l'ouest du lac Mœris, même dans le cas où, comme l'assurent les Arabes, il se prolongerait réellement jusqu'aux lacs de Natron. Belzoni trouva dans ce lit de fleuve desséché, des arbres pétrifiés et beaucoup de cailloux qui souvent contenaient des gouttes d'eau.

Le septième jour conduisit d'abord notre voyageur le long de rochers isolés et de nombreux bancs de sable ; à midi, il arriva à une colline d'où l'on apercevait le

(1) Hérodote, III, 26 ; comp. Ideler, p. 417.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 477.

rocher de l'oasis El-Wah. Bientôt deux grues qu'on aurait dit des messagers, et que l'on regarde dans ce pays comme les avant-coureurs des sources, vinrent à la rencontre des voyageurs. (C'étaient des corbeaux qui conduisirent Alexandre-le-Grand à l'oasis de Jupiter-Ammon, *complures corvi agmini occurrunt* (1); les Arabes appelaient autrefois les Africains *corvi*) (2). On atteignit enfin dans l'après-midi l'oasis *El-Wah*, autrement appelée *El-Cassar*, qui fait évidemment partie de la *petite oasis*. C'est une vallée entourée de rochers, longue d'à peu près six lieues et large d'une lieue et demie; la partie ouest est seule cultivée et couverte d'ombrageux palmiers; mais il paraît qu'autrefois la culture était également répandue sur toute sa surface. Un sol argileux alterne avec des sources, des bois de dattiers et des collines couvertes de buissons, jusqu'à ce qu'on arrive au village de Zabou, situé près d'une rivière et entouré de champs de riz, de plantations de dattiers, d'abricotiers, de figuiers, d'amandiers, de pruniers et de vignes. Les habitans du village hésitèrent d'abord à recevoir l'étranger; mais Belzoni leur serra les mains selon leur manière de saluer, s'informa du cheik, étala de beaux tapis devant eux, joua le rôle d'un hôte libéral, leur offrit du café qui passe ici pour une grande délicatesse, distribua du tabac, et gagna bientôt, de cette manière, toute leur confiance. Tout le village se rassembla en demi-cercle autour de lui, et lorsqu'il s'informa de leur contrée, ils répondirent qu'il n'y avait rien de remarquable à voir chez eux, mais qu'il trouverait beaucoup de choses étonnantes dans une autre oasis située à quatre journées au sud-ouest. (C'est sans doute *Siwa*, qu'ils nommaient du nom commun d'*Elloah*.)

(1) Quint. Curtius Rufus, Hist. Alex. M., lib. IV, VII, § 15.

(2) Schultens, Hist. Jactonidar, p. 128. — Salt, Trav., p. 459. — Vincent, Misc. nat., I, p. 7, in Peripl. Ex. Gotting. Bibl.

Le lendemain (1), Belzoni passa en revue toute la contrée; mais, avant de commencer ses courses, il promit aux habitans, qui le croyaient venu pour chercher de l'or, de leur délivrer tout ce qu'il trouverait de ce métal. Il traversa d'abord une forêt de dattiers, d'où il entra dans une vaste plaine couverte d'une croûte de sel semblable à de la neige, ce qui ne l'empêchait pas d'être arrosée par plusieurs rivières d'eau douce. Belzoni vit ici les restes d'une ancienne ville; dans le voisinage étaient des cavernes semblables aux catacombes égyptiennes. Serait-ce là peut-être la ville de Behnèse, qu'Aboulfeda (2) et Edrisi placent dans l'El-Wahat? Un peu plus loin se trouvaient des ruines d'un ancien édifice bâti en briques; les nombreuses grottes, répandues dans tout le voisinage, passaient pour la demeure du diable. Belzoni y trouva plusieurs sarcophages en argile, avec des couvercles sur lesquels on voyait représentées des figures de femmes et d'animaux, entre autres une tête de bélier. Près du village de Zabou est une source qui teint en vingt-quatre heures la laine blanche en noir; tous les habitans de l'oasis portent cette couleur, à l'exception des Cheikhs qui sont habillés de blanc.

Les plantations de dattiers sont ici la principale richesse des habitans; ils font avec leurs dattes un commerce considérable et reçoivent en échange tous les autres besoins de la vie, même des buffles, des vaches, des chèvres et des moutons. Ils professent la religion mahométane, mais sont très ignorans. Leurs plus redoutables ennemis sont les habitans du village voisin *El-Cassar*, situé à trois heures de marche, sur le revers d'un énorme rocher. A quelque distance du village de Zabou on découvre, au milieu des sables, les ruines d'un petit temple bâti en briques

(1) Belzoni, Voy., II, p. 190.
(2) Abulf. Ægyptus, p. 18. — Edrisi, p. 106. — Ideler, p. 415.

crues, sur lesquelles sont gravées des lettres grecques ; et, à peine à une demi-lieue plus loin, on rencontre les ruines d'une autre ville : tout cela indique le siége d'une ancienne civilisation.

Belzoni consacra un après-midi à gravir le haut rocher qui domine El-Cassar ; arrivé sur la hauteur, une vue magnifique s'ouvrit à lui sur ce village si pittoresquement situé au milieu d'un bois de palmiers et entouré, de tous côtés, d'un terrain fertile. Les habitans voulurent s'opposer à l'approche de l'étranger, dans la crainte qu'il ne leur portât malheur ; mais Belzoni pénétra, en se glissant le long d'une carrière, jusqu'au milieu du marché où il rencontra une grande porte. Une fois arrivé, son café ne tarda pas à lui gagner tous les cœurs. Au côté nord du village sont les ruines d'un temple grec, bâti, à ce qu'il paraît, sur la base d'un ancien temple beaucoup plus grand que celui d'aujourd'hui. Le père du kadi avait enfoui ses trésors d'argent, consistant en dollars, dans ces vieilles ruines, et ne voulait y laisser entrer personne. Mais, après bien des instances, le vieux avare se décida à y introduire l'étranger jusqu'à 150 pas.

Le temple actuel, long de 80 pieds, est construit, à ce qu'il paraît, avec les débris d'un ancien et colossal édifice qui occupait jadis tout l'endroit. Belzoni ne put observer la contrée que très imparfaitement, à cause des soupçons qu'il aurait excités chez les indigènes qui regardaient déjà sa lunette comme un instrument magique très suspect. Autour du village on remarquait, comme à Zabou, une quantité de catacombes, avec trois, jusqu'à quatre chambres souterraines, des sarcophages d'argile et des momies ; mais tout y était plus grossier et moins bien travaillé ; les momies étaient enveloppées de linge grossier, sans asphalte. Près du village se trouve une source (1),

(1) Belzoni, Voy., II, p. 217.

située dans un bosquet de palmiers, ayant huit pieds carrés et soixante pieds de profondeur. L'eau en est, dit-on, tantôt chaude et tantôt froide. Belzoni la trouva chaude après le coucher du soleil; elle paraissait encore plus chaude à minuit, et de même, le matin avant le lever du soleil; mais elle était froide à midi. Suivant l'estimation de Belzoni, on peut déterminer le changement de température ainsi : le soir 60 degrés, à minuit 100, le matin 80, à midi 40. C'est à tort que notre voyageur prend cette source pour la fontaine du Soleil, mentionnée dans Hérodote. Il considère en conséquence El-Cassar (et non pas Siwah) comme l'ancienne oasis d'Ammon, ajoutant que cette hypothèse s'accorde parfaitement avec les neuf journées de marche qu'Alexandre mit pour aller du temple d'Ammon à Alexandrie; car, dit-il, les deux oasis Siwa aussi bien qu'El-Cassar sont à une distance de neuf journées de marche de la ville égyptienne.

Belzoni ne put trouver un seul guide pour l'accompagner jusqu'à Siwa, à l'ouest; il se dirigea donc au sud-ouest, vers une petite oasis appelée El-Haïx (1), qui lui parut être une prolongation de l'*Oasis-Parva*, bien qu'elle soit inconnue sous ce nom.

Cette petite oasis est située à deux fortes journées de marche d'El-Cassar. Belzoni la trouva inhabitée; mais une quantité de dattiers, des forêts de pommiers, les ruines d'une petite ville, des bains, des murailles romaines témoignaient de son ancienne population. Il remarqua entre autres des ruines très bien conservées d'une église grecque; à l'entour étaient plusieurs halles, et tout près de là les ruines d'un temple cophte, dont le nom est inconnu. Ici Belzoni fut subitement arrêté dans ses recherches, par une attaque des Bédouins, auxquels il fut assez heureux

(1) Belzoni, Voy., II, p. 218.

d'échapper en se réfugiant à El-Cassar, d'où il s'en retourna en toute hâte sur le Nil.

2. *Route de la grande oasis par Dar-Four jusqu'à Ril.*

De Mougbess ou Megges (1), frontière méridionale de la grande oasis, la route des caravanes se dirige continuellement vers le sud, avec quelque déviation à l'ouest, jusqu'à ce qu'on arrive à Massouck, dernier endroit fertile et arrosé du pays de Four.

Les derniers treize jours de ce voyage, la route ne traverse que des déserts sans eau, à partir de la source de sel et de natron près de Bir-el-Malha; elle est habituellement bordée (2) par une ou plusieurs séries de rochers peu élevés (*a ridge of hills or roks not memorable for its height*) qui, se dirigeant du nord au sud, passent au sud de Dar-Four et de Cobbé et s'étendent, sous le nom de *Tega* et de *Wanna*, jusqu'à Ril (3) (par la même latitude que Sennaar). Sur le flanc de cette chaîne de rochers est située, à vingt-une journées de marche à l'ouest du Bahr-el-Abiad, un lac qui ne se dessèche jamais.

Cette chaîne de rochers entièrement nus et dépourvus de toute végétation occupe, aussi loin que l'a pu poursuivre Browne, une étendue d'au moins 60 milles géographiques en longueur. Placée à peu près sur le même méridien que la frontière occidentale du rempart du Nil, du côté des oasis, elle court, parallèlement au Nil, sur la terrasse de Sennaar et dans la moyenne Egypte. Dans la latitude du gradin nubien (voy. plus haut *le Nil*), où le Nil fait sa courbe à l'ouest, la prolongation au nord de cette série de rochers est moins sensible, et contribue

(1) Browne, p. 234.
(2) Ibid., p. 234.
(3) Browne, Trav., Appendix, p. 235 et 451.

peut-être à former les montagnes de la rive gauche du fleuve.

Nous devons donc considérer cette série d'écueils et de rochers qui se continue, au nord, jusqu'au lac Mœris et peut-être jusqu'à Catabathmos (sur une étendue d'à peu près 170 à 180 milles géogr.), comme la côte orientale du grand océan de sable. Cette côte remarquable, mise à sec maintenant, est plus ou moins déchirée par des défilés et des vallées transversales. Elle présente partout le même aspect, et se compose très probablement de plusieurs chaînes parallèles de rochers; elle borde, à l'est, le domaine du Nil; à l'ouest, elle a donné naissance à cette chaîne d'oasis qui s'étend à sa base (*insulæ terrestres in arenoso mari*) (1), et forme, depuis des siècles, la route que les caravanes suivent pour aller dans le Soudan.

3. *Oasis de Four.*

Le pays de *Four* (2) (*Dar-Four*) doit être considéré comme une seule oasis, quoiqu'il se compose de plusieurs bancs de corail formant un groupe ovale. Il n'est borné qu'à l'est, par la chaîne de rochers de Tega et Wanna; de vastes plaines de sable et des déserts sans fin l'entourent dans toutes les autres directions. Le Dar-Four n'est, comme toutes les autres oasis, qu'une station de caravanes; le sultan qui le gouverne n'a lui-même pas de demeure fixe; mais il erre d'un lieu dans un autre. Les trois principales entrées sont au nord, à l'est et à l'ouest. *Cobbé* passe pour le centre de l'oasis; *Sweini*, au nord, est le rendez-vous des caravanes de l'Egypte; *Ril*, au sud-est, celui des caravanes du Sennaar; *Coubeabia*, à deux

(1) Ludolf, Comment. ad Hist. Æthiop., fol. 51.—Rennell, Herod. Geogr., dans Bredow, p. 632.

(2) Browne, Trav., p. 235, 254, 281.

journées et demie à l'ouest, le rendez-vous des caravanes du Soudan.

L'oasis de Four est privée de fleuves; elle n'a que des lacs et des rivières (*wadi*) qui, toutefois, ne s'emplissent que dans la saison des pluies, appelée ici *Harif*. C'est dans leur voisinage qu'on trouve les meilleurs puits; mais ils donnent pour la plupart une eau trouble, et diminuent tous vers la fin de la saison sèche. La siccité alors devient générale; et, pour peu que les pluies périodiques tardent à venir, les habitans se voient forcés de recourir au feuillage des arbres qu'ils broient dans des mortiers et dont ils se nourrissent, faute de meilleurs alimens.

Nous ne pouvons poursuivre plus loin, au sud, la limite du grand océan de sable; car, à quatre journées de marche au sud de Cobbé, la route entre, près de Dar-Marra, dans un sol rocheux qui se prolonge, pendant quatre journées de marche, jusqu'à la première terrasse du plateau des Fongi dans le Dar-Fungaro. Le Dar-Four fait encore partie du grand océan de sable; car, de Ril à l'ouest (1), la route des caravanes ne traverse, pendant neuf journées de marche, jusqu'à Bishara et au-delà, que des déserts de sable et de rochers.

Nous pouvons par conséquent admettre que le *groupe d'oasis des Fouriens*, ou le Dar-Four, est situé à l'angle sud-est de la côte du grand océan de sable africain.

(1) Browne, Trav., p. 463.

CHAPITRE SECOND.

CÔTE SEPTENTRIONALE DE L'OCÉAN DE SABLE.

§ 53.

Toutes nos connaissances de l'intérieur de l'Afrique partent ici de la route des caravanes qui, des frontières de l'Egypte, se dirige sur le Fezzan. L'espace ne nous permettant pas d'entrer dans une foule de détails, nous ne rapporterons que les faits qui nous ont paru les plus importans.

1er Eclaircissement.

Entrée orientale, ou route des lacs de Natron jusqu'à Siwah, suivant Hornemann.

Une chaîne de montagnes peu élevée, large d'un mille et très escarpée du côté du désert du sud, s'étend en ligne droite de l'est à l'ouest, depuis la vallée étroite des lacs de Natron et le Bahr-Bela-ma jusqu'à *Ummesoghir* (1), et comprend un espace de sept journées de marche. C'est le long de cette chaîne de montagnes ou le long de sa lisière méridionale que les caravanes s'acheminent vers l'ouest.

Hornemann, qui doit être ici notre principal guide, trouva toute la surface plane de cette chaîne (2) couverte de sel; sa base est de calcaire. Elle se prolonge, au nord, sous la forme d'un terrain rocheux et plat, jusqu'à la Méditerranée, et çà et là on voit en surgir quelques rochers

---

(1) Hornemann, Voy., I, p. 16.—Rennell, Append., I, p. 201.

(2) Hadi-Abdallah-Ben, Mileitan, in Proceedings, I, p. 90. — Hornemann, I, p. 14, 22.

de talc (1). La lisière méridionale comprend aussi le Mogarrah (2), espèce de vallée remplie d'endroits marécageux et humides, près desquels on trouve encore de l'eau à la profondeur de cinq jusqu'à six pieds. Un phénomène très remarquable de cette vallée, et qui caractérise également le Bahr-Bela-ma, avec lequel elle correspond, c'est la grande quantité de bois pétrifiés que l'on y rencontre depuis les plus petites branches jusqu'aux plus énormes troncs d'arbres, tantôt dispersés en fragmens isolés, tantôt formant des couches entières qui occupent de très grands espaces (3). Souvent l'on trouve des arbres de 30 à 40 pieds de longueur, dont l'écorce et les fibres ne sont pas difficiles à reconnaître.

Toute cette contrée se présente au premier coup d'œil comme un terrain abandonné par les eaux de la mer, qui cependant n'ont laissé de traces que sur la côte hérissée de rochers, tandis que l'imagination mobile de l'Arabe trouve partout des débris de mâts brisés et de vaisseaux naufragés.

Il ne manque à cette série d'endroits arrosés que des bosquets de palmiers et des habitans pour en faire une chaîne d'oasis tout-à-fait analogue à celle située vis-à-vis. Ils se rattachent, à l'ouest, à ces chaînes de rochers nus et déchirés, au milieu desquels est située la célèbre oasis de Jupiter-Ammon. Mais la route des caravanes, avant d'y arriver, conduit du village d'Ummesoghir (*Siropum* dans Ptolémée), à l'est, à travers un vaste désert rempli d'écueils et de galets (4). Il est probable que les chameaux nécessitent ce détour, car Ummesoghir n'est qu'à une journée de marche de Siwah.

(1) Browne, Trav., p. 16.—Ripaud, Mém., dans Hornemann, II, p. 389.

(2) Ibid., I, p. 7 et 22.

(3) Hornemann, Voy., I, p. 17.

(4) Ibid., I, p. 22; et les Proceedings, I, p. 193.

2. *Entrées nord et nord-est du côté de la frontière orientale de Barca et de la Maréotide, près d'Alexandrie, suivant les relations des savans prussiens.*

Les relations des savans Prussiens (voy. plus haut, p. 136) contiennent plusieurs faits remarquables sur la découverte de deux chemins conduisant à l'oasis d'Ammon, et dont l'un ne peut être éloigné de celui que prit Alexandre-le-Grand (1) lorsqu'il partit de la Maréotide. Nous nous empressons d'en donner connaissance au public, espérant qu'ils ne seront pas sans résultats pour la science.

Les savans Prussiens s'avancèrent à l'ouest d'Alexandrie, le long de la côte libyque, jusqu'au-delà d'El-Barafon, dernière station qu'atteignit Browne. Ils arrivèrent ainsi jusqu'à quelques lieues du territoire tripolitain, où ils séjournèrent près de quinze jours (entre le 43° et le 44° long. est de l'île de Fer), dans le voisinage de quelques sources, y attendant le retour des messagers de Derna, ville située à sept journées de marche à l'ouest. Leur camp, établi à Gasser-Eschtabi, à la base nord-est du Djibel-Gebir, n'était qu'à quelques lieues de la mer; il y avait là d'excellens puits et un fort des Sarrasins (*Gasser* ou *Kasr*, c'est-à-dire château), bâti de cubes de calcaire coquillier, mais dont la plupart des cartes ne font pas mention. L'architecte Liman et M. Boldrini en prirent copie. Une particularité qui caractérise les collines basses et planes (2) de cette contrée, c'est qu'elles forment des demi-cercles qui partent de la mer et s'élargissent concentriquement, comme si la mer, autrefois plus élevée, s'était retirée peu à peu. A l'ouest, à quatre lieues de là, ils remarquèrent une chaîne de montagnes, ou plutôt la pente d'une plaine élevée, qu'ils avaient déjà regardée de

(1) Curtius Rufus, Hist. Alex. M., lib. IV, c. 7.
(2) Liman, manuscrit.

plus loin comme la limite entre la domination égyptienne et la Barbarie. Elle est située à peu près à six lieues au sud de la mer, et n'est réellement que la pente de la haute plaine occidentale ou du plateau de Barca, ainsi que s'en assura le docteur Hemprich par une excursion qu'il y entreprit.

Cette chaîne limitrophe, dit Liman, s'appelle *Ages-el-Egoba*. L'oasis de Siwa, au sud-est, en est éloignée de cinq fortes journées de marche. Cette route, situeé à l'ouest de celle que Browne suivit pour aller d'El-Baraton (aujourd'hui Matroueh) à Siwa, est ainsi, du côté de la mer, la plus courte entrée du désert. Suivant Pline, la distance de Cyrène à Ammonium (Siwa) était de 400 *millia passuum*, à peu près 80 milles géographiques. En quittant la plaine de Gasr-Eschtabi, les voyageurs franchirent d'abord une rangée de collines basses qui se prolonge de l'ouest à l'est (1). Ils traversèrent ensuite une seconde plaine; et, le soir, après une forte journée de marche, ils atteignirent le versant du *Djibel-Gebir* qui conduit à une haute plaine, où ils ne prirent que quelques heures de repos. Une longue colline remplie de pétrifications s'étendait obliquement au pied de la montagne; son sommet était couvert de couches d'une masse blanche que les voyageurs ne purent examiner de très près à cause de l'obscurité.

Le second jour, le chemin les conduisit sur le plateau qui s'élève à peu près 300 pieds au-dessus de la surface littorale qu'ils avaient parcourue le jour précédent : le sol est partout désert et pierreux, et à peine aperçoit-on çà et là une misérable plante desséchée.

Au pied de ce Gibel-Gebir étaient une quantité d'arbustes (*asclepias*) et des spartes de la hauteur de 12 pieds, phénomène remarquable dans cette contrée, car il con-

---

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscrit.

traste singulièrement avec l'uniformité et la pauvreté du bord littoral de la Libye. Le passage de la Flore des côtes d'Alexandrie à la Flore du désert n'offrait rien de remarquable : cependant ils virent ici une trentaine de phanérogames qu'ils ne retrouvèrent plus dans l'intérieur ; les cryptogames parasites qui en tirent leur nourriture disparurent naturellement en même temps.

Près d'Alexandrie, comme dans l'intérieur du désert libyque, les atriplicinées demeurèrent toujours, de toutes les plantes, les plus nombreuses ; ce qui ajoutait encore à l'uniformité de ces plaines d'ailleurs si pauvres en végétaux. On remarquait pour la première fois un caractère un peu différent, dans la végétation, au bord rocheux du Djibel-Gebir ; mais cette variété cesse dès qu'on approche du sommet : on ne découvre plus alors que quelques espèces d'échium, des *atriplex* et des *salicornia* ; l'après-midi, les voyageurs trouvèrent la première *capparis ægyptiaca*, qu'ils rencontrèrent depuis, une seconde fois, en s'en retournant de Siwa en Egypte. Jusqu'à Siwa, la contrée offrit toujours le même aspect ; les lichens seuls abondaient dans ces déserts, entre autres le *parmelia saxatilis* qui couvrait quelquefois des plaines entières et leur donnait une couleur blanche comme de la craie. Une nouvelle espèce d'*urcéolaire* tapissait les cailloux brunâtres lorsqu'ils n'étaient pas disposés en couches trop compactes ; d'autres urcéolaires n'étaient pas rares non plus. Une espèce d'*isidium* (nov. Sp.) et la *parmelia miniata* se rencontraient habituellement sur les rochers brûlans, de sorte que même le Sahara n'était pas désert pour le botaniste (1).

La haute plaine du Djibel-Gebir était souvent couverte de galets ; et déjà, au matin de la seconde journée, les voyageurs rencontrèrent plusieurs plaines unies, qui, de

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscrit.

loin, ressemblaient à de larges étangs. Elles se composaient d'une terre argileuse aussi unie qu'un plancher poli, et étaient fendues par des millions de crevasses en morceaux hexagones, sur la surface desquels le pas des chameaux ne laissait aucune trace.

Ces endroits sont toujours situés un peu plus bas que le reste de la contrée, et paraissent avoir été autrefois recouverts par les eaux. Les vastes hautes plaines, presque dénuées de végétation, avaient tantôt une teinte noire provenant des masses de néopètre (*hornstein*), tantôt elles présentaient, sur de vastes espaces, un reflet d'un brun rougeâtre provenant des fragmens de cornaline; souvent on y voyait aussi des fossiles à peine à moitié pétrifiés.

La disette d'eau était générale dans cette contrée; aussi les voyageurs parcoururent-ils, à marches forcées, pendant plusieurs jours, un désert aride et monotone, rencontrant de temps en temps de petites élévations et quelques vallées peu remarquables. Le cinquième jour, ils arrivèrent enfin à un ravin entouré de montagnes escarpées et souvent disposées en forme de terrasse; ce ravin les conduisit dans la vallée de Siwa. Ils avaient aperçu, dès le matin du même jour, quelques élévations isolées, semblables à des huttes de charbonniers; puis des couches horizontales de calcaire coquillier, étendues les unes au-dessus des autres, ou bien formant des cônes aplatis, semblables à des pyramides; à partir de ce point, la contrée ne cessa pas d'être montueuse. Vers midi, ils découvrirent, dans le lointain, des montagnes de forme bizarre qui excitèrent des cris et des exclamations de joie parmi les Arabes, car elles étaient un signe qu'on approchait de l'oasis. Dans les gorges de ces montagnes, on voyait les tombeaux d'une quantité de voyageurs assassinés. Depuis midi, la caravane ne fit que descendre à travers des gorges étroites et profondes et entre des montagnes formant des terrasses naturelles,

jusqu'à ce qu'on arriva le soir à Siwa. A l'entrée de cette vallée étaient d'énormes masses de pétrifications très bien conservées (1). Toute la chaîne de montagnes près de Siwa forme, au sud, une pente semblable à celle du haut plateau du désert du côté de la mer au nord; celle-ci cependant se dégrade plus doucement et s'effleurit davantage près de Gasser-Eschtabi, tandis que la dégradation près de Siwa est très escarpée et forme plusieurs groupes. Il est difficile de dire si ces masses, stratifiées horizontalement et disposées en terrasses, sont du grès ou seulement un conglomérat de sable, car souvent on remarque des couches entières composées uniquement de coquilles sans aucune espèce d'alliage. Ces masses de rochers se sont évidemment formées d'un dépôt réitéré d'une mer pacifique.

On remarque ordinairement, aux montagnes de Siwa, jusqu'à neuf couches différentes étendues pour la plupart en forme de terrasse les unes au-dessus des autres et se distinguant par leur couleur comme par leurs pétrifications; les trois supérieures sont blanches, celles du milieu jaunâtres, et les trois inférieures verdâtres. Les supérieures ont moins de fossiles, et sont d'un grain très dur: dans les couches moyennes, on trouve de très gros pectinites et des ostracites, dans les inférieures, des cardes et autres formations analogues. Mais toutes ces couches réunies ne s'élèvent probablement pas au-delà de 300 pieds au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire qu'elles ne dépassent pas la hauteur du plateau du désert libyque qui se prolonge de la même manière, à l'est, et auquel correspond sans doute aussi, au sud de l'oasis de Siwa, une formation analogue, si l'on peut en juger d'après les chaînes de collines qui se déroulaient dans le lointain aux yeux des voyageurs.

(1) Ehrenberg and Hemprich, manuscrit.

Le séjour des voyageurs à Siwa n'eut pas de bien grands résultats pour la science, attendu qu'ils furent continuellement contrariés dans leurs recherches par les vexations du chef. Nous rapporterons plus bas ce que ces savans nous ont communiqué de plus intéressant sur cette oasis ; mais avant nous les suivrons dans leur route de retour de Siwa à Alexandrie ; cette route nous fera connaître l'entrée du désert, du côté de la Maréotide, la même que prit Alexandre-le-Grand (1) lorsqu'il voulut pénétrer jusqu'à l'oasis d'Ammon, et dont Diodore, Arrien et Quinte-Curce nous ont donné des descriptions très exactes (2).

Le 23 Novembre, les voyageurs, ayant quitté Siwa, arrivèrent jusqu'au puits de Bir-Bagar à l'est. De là, après avoir marché trois jours dans la direction de l'est, ils prirent un jour de repos dans la petite oasis de *Dyr-Asa*. Après trois autres journées de marche, ils trouvèrent de nouveau de l'eau à *Bir-Hajé*. De là, ils arrivèrent en deux jours au puits salé de *Bir-Lebouk* ; puis, tournant au nord-est, ils atteignirent, après trois journées de marche, le puits abondant de *Bir-Haman*, sur la limite de la Maréotide. Tout cet espace fut ainsi franchi en onze jours. La route est extraordinairement pénible et très conforme à la description que nous avons donnée plus haut de l'entrée du désert, du côté du nord. Les voyageurs ne quittèrent que le soir de la seconde journée l'enfoncement de la vallée de l'oasis de Siwa pour monter sur l'élévation aride du désert libyque. A Dyr-Asa, ils entrèrent dans une seconde vallée plus petite que la première, et que Liman appelle *Gara* ou *Siva-Segir* ; elle est presque inhabitée, et ne produit que quelques buissons de dattiers et quelques tamarins (*Tam. afric.*) ; mais en revanche toute sa surface est couverte de vastes forêts de roseaux (*Arundo Hammonis*,

---

(1) Curtius Rufus, Hist. Alex. M., IV, c. VIII.
(2) Ideler, Uber die Oasen, p. 406.

danae, Ehrb.) et de petits buissons de *zygophyllum* et de joncs. L'étendue de cette vallée était de deux lieues et demie dans la direction du chemin ; le sol, quoique salant, donnait cependant de l'eau potable. A l'est de cette petite oasis, le plateau de calcaire du désert libyque s'élève de nouveau, et forme plusieurs éminences que Liman appelle *Kalis*. A trois milles à peu près à l'est des derniers puits, les voyageurs rencontrèrent de nouveau les lichens du désert ; vers le soir du même jour, ils trouvèrent aussi quelques mimosa appelées *Aolha* par les Arabes : c'est de l'écorce de cet arbuste que l'on obtient la précieuse gomme dont l'Orient fait un si grand commerce ; on le rencontre fréquemment dans ces régions, mais seulement dans les enfoncemens des vallées d'oasis.

Les voyageurs établirent leur tente à un endroit où ils trouvèrent pour la première fois l'*anastatica hierochuntica*, plante remarquable par ses globules sèches et ligneuses, et généralement connue sous le nom de *rose de Jericho*.

Le second jour de leur départ de Dyr-Asa, les voyageurs arrivèrent, par une contrée montueuse et pittoresque, à la troisième oasis, à laquelle il ne manquait que de l'eau pour être habitable ; ils y rencontrèrent les mêmes plantes que dans les précédentes ; mais ce qui les frappa surtout ce fut le caractère particulier des palmiers qu'ils y trouvèrent à l'état sauvage, touffus et bien différens des palmiers, tels qu'on est accoutumé à les voir dans les plantations de dattiers. La forme naturelle des palmiers était inconnue auparavant, et tous les dessins qu'on en avait vus n'avaient été pris que sur des palmiers cultivés. Les savans prussiens rencontrèrent aussi, dans ce même enfoncement, les premières traces de bois pétrifiés, et constatèrent, par cette découverte, une analogie frappante de cet enfoncement avec la vallée du Bahr-Balama, près des lacs de Natron et avec celle de Mogarrah. (Voy. ce que

nous en avons dit plus haut, p. 280.) Ces pétrifications se rapprochaient le plus, quant à la forme, du *tamarix africana*, qui croît dans toutes les oasis du voisinage; près de Bir-Haja, elles recélaient des cristaux de quartz. Les puits de Haja, également entourés de bosquets de palmiers sauvages, sont situés dans l'enfoncement de la vallée qui s'étend, à l'est, jusqu'à Bir-Lebouk, sur un espace de deux journées et demie. Le sol y est généralement salant, couvert de mottes et dénué de toute végétation. De Bir-Lebouk, cet enfoncement (sans doute le même dont parle aussi Hornemann) se prolonge vraisemblablement encore plus loin vers l'est, jusqu'à Terraneh, sur le Nil, et communique ainsi réellement avec le Bahr-Bela-ma. Nos voyageurs ne suivirent pas cette direction; mais, arrivés à Bir-Lebouk, ils tournèrent, au nord-est, vers la Maréotide. En traversant les plaines élevées du désert (qui cependant sont moins exhaussées que celles qui entourent Siwa), ils remarquèrent çà et là des masses de rochers isolés, offrant un aspect grotesque et un mélange de toutes les couleurs, qui leur rappelait en petit quelques sites de la Suisse-Saxonne. Les Arabes de la caravane prenaient souvent pour guides, dans le désert, des *troncs de palmiers pétrifiés*, de la hauteur d'un homme, qui surgissent du sol et ressemblent à des colonnes cylindriques; parfois on rencontrait aussi des troncs dicotylédones, avec leurs branches; ceux que l'on trouvait pétrifiés en entier, avec leurs rameaux et leur écorce, ressemblaient extérieurement à la mimosa *Aolhé*. Les débris de coquillages qui étaient déposés en quantité dans le sein du désert, ne paraissaient pas appartenir aux espèces perdues; ils avaient au contraire une frappante ressemblance avec ceux qu'on trouve dans les marais de la Maréotide et que les vagues de la Méditerranée jettent encore tous les jours sur la côte.

3. *Siwah* (Ammonium).

Siwah (Syouah) est situé par les 29° 12' lat. nord et les 26° 18' long. est de Greenw, à 14 journées de marche, en droite ligne, d'Alexandrie (1). Hornemann mit 123 heures (2) pour y aller du Caire; espace que la caravane franchit en douze jours. Pline évalue à autant de journées de marche la distance qui séparait l'ancienne Memphis du temple d'Ammon (3). Browne, prenant sa direction un peu plus au sud-sud-ouest, mit, en 1792, soixante heures pour aller de la côte à Siwah. Suivant Strabon, il y a 1,300 stades ou 32 milles et demi de Paraetonium à Ammonium. D'*Al-Baraton* (Paraetonium), Browne parcourut, pendant trois journées, un sol aride, sablonneux et couvert de rochers, jusqu'à Ummesogeir, d'où il arriva en deux jours à Siwah.

Suivant Hadi-Abdallah, il faut quatorze jours pour aller du Caire à Siwah et de Waddy-L'Ottron (4) (qui est probablement le couvent chrétien de Saint-Macariew, à l'ouest des lacs de Natron), neuf jours; suivant Hérodote, il y a dix journées de marche de la mer de Sel au temple d'Ammon, qui, conformément au résultat de toutes les mesures, est absolument identique avec l'oasis Siwah de nos jours.

En partant du nord, par la route de Browne, on trouve, pour la première fois, un peu d'eau près de Karet-

---

(1) Selon Ripaud, ces journées de marche n'étaient pas très fortes. Voyez Ripaud, Mémoire, dans Langlès, Voyage de Hornemann, p. 389.

(2) Rennell, dans Hornemann, I, p. 175. — Browne, Travels, p. 16.

(3) Ideler, Uber die Oase, p. 405.

(4) Hadi-Abdallah, d'après Beaufoy, dans les Proceedings, I, p. 194. — Hérodote, IV.

el-Sogheir. Cette fontaine est ombragée par des palmiers, et un petit village est bâti à côté. Au-delà on traverse de nouveau une plaine aride, couverte de sable et de sel, jusqu'à ce qu'on arrive à la petite île verdoyante de Siwa (*Smal fertile spot*), entourée de tous côtés par le désert (1); suivant Browne, elle ne s'étend que 2 lieues et 1|2 en longueur (6 *miles*) et 2 lieues (4 et 1|2 à 5 *miles*) en largeur.

En venant par l'est, on descend des chaînes de rochers nus, situées à 20 lieues à l'ouest d'Ummesoghir, immédiatement dans la vallée verdoyante et fertile de Siwah (2). Au milieu de l'oasis se trouvent le chef-lieu appelé *Siwah*, du même nom que la vallée (29° 12' lat. nord, d'après Browne), et cinq villages situés à distance d'un quart à une demi-lieue les uns des autres; leur domaine occupe une circonférence de 50 milles anglais et il est entouré de tous côtés de rochers escarpés et arides.

Browne, en donnant si peu d'étendue à cette vallée, n'entend sans doute parler que de cet espace fertile et riche en dattes, qui entoure le chef-lieu, tandis que Hornemann étend ses descriptions à toute la vallée. Celle-ci est couverte d'une argile de sable, çà et là humide, marécageuse (on y cultive du riz), et remplie de grands espaces salins, tandis que les alentours immédiats du chef-lieu sont très bien arrosés, couverts de champs de blé, de pâturages, d'oliviers, d'orangers et d'ombrageux palmiers à travers lesquels des chemins et des sentiers conduisent au centre habité et cultivé.

La seule rivière de cette oasis donne une eau excellente, à laquelle on attribue des propriétés merveilleuses. Macrisi (3) dit que l'oasis de Siwah a quarante fontaines d'eau

---

(1) Browne, Trav., p. 17, 23.

(2) Hornemann, Voyage, éd. Langlès, I, p. 27; et Rennell, II, p. 211.

(3) Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 390.

douce et une quantité de citernes. Browne y trouva des eaux salines et des eaux douces ; ces dernières étaient presque toutes tièdes ; il y vit aussi une source qui était alternativement froide et chaude.

Le chef-lieu est bâti comme un fort, sur un rocher, au milieu de l'oasis ; l'espace qu'il occupe est peu considérable. Lorsqu'une caravane arrive, tout l'endroit se met en émoi, et l'on dirait une ruche d'abeilles, tant la foule qui s'y presse est nombreuse et bruyante. Les habitans sont généralement remuans et querelleurs. Le sol sur lequel ils ont construit leurs habitations est partout percé d'un nombre infini d'anciennes catacombes pleines de débris de momies ; les pierres de leurs maisons sont enlevées aux temples du dieu de Thèbes (du Jupiter d'Ammon), dont les ruines remarquables attestent encore de nos jours l'ancienne architecture égyptienne (1). Nous ne citerons ici que quelques faits qui nous sont confirmés par les recherches de savans illustres, nous en rapportant principalement aux travaux d'Ideler sur les oasis du désert libyque (2).

A une demi-lieue de Siwah, chef-lieu de l'oasis, entre le village Sharkié et une montagne isolée, se trouvent les ruines d'un ancien temple, *Ummebeda*, dans le voisinage d'une source abondante d'eau douce. Ce sont, suivant Browne et Hornemann, des débris d'une ancienne muraille ayant quelques cents pas de circonférence ; au milieu de l'enceinte est situé un rocher de 8 pieds de hauteur, sur lequel repose librement un édifice bâti en calcaire coquillier ; mesuré à l'intérieur, il a 32 pieds de longueur, 15 de largeur et 18 de hauteur. Les murs latéraux,

---

(1) Hérodote, II, 181.—Strabon, LXVII.—Pline, Hist. nat., V, c. 5. —Browne, Trav. —Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 46.—W. Young, Remarques, ibid., dans l'Appendix, p. 296-340.

(2) Ideler, in Fundgruben des Orients, IV, p. 99-411.

composés d'énormes cubes, ont 6 pieds d'épaisseur, et sont remplis, à l'intérieur, de petites pierres et de chaux, comme toutes les constructions romaines. L'entrée principale est au nord, deux entrées latérales sont à l'ouest et à l'est. Le plafond se compose de grandes dalles de pierre, de 5 pieds de largeur, 3 d'épaisseur et aussi longues que l'édifice est large. L'extérieur était autrefois peint en vert; l'intérieur, depuis le milieu à peu près, est couvert d'hiéroglyphes; l'architecture est parfaitement égyptienne, comme l'indiquent aussi les figures d'Isis et d'Anubis, sculptées sur les murs. Hornemann considère cet édifice comme le temple de l'ancien Jupiter-Ammon, qui, suivant Hérodote (1), était le *Zeus* de Thèbes, à la tête de bélier, et auquel la colonie de Méroé et de Thèbes éleva un sanctuaire; Rennell a établi l'identité de cette Siwah, avec l'ancienne ville d'Ammon qu'Alexandre-le-Grand visita pour y consulter l'oracle; Heeren, enfin, a prouvé qu'elle est située sur l'ancienne route des caravanes, qui va dans la partie occidentale de l'intérieur de l'Afrique; il soutient même que c'est la première station commerciale que mentionne Hérodote dans sa route des caravanes, de la Thébaïde à l'intérieur (sans doute par la Grande-Oasis). Le roi des Ammoniens, dont parle Hérodote, était vraisemblablement le grand pontife de l'oasis appelée *Ammon* par les anciens, *Ammoniaca* dans Ptolémée, *Ammonium* par les modernes, et que les Arabes (Edrisi, Aboulfeda, Ebn-al-Wardi et Jakouti) appellent aussi *Santria* ou *Santariah*. Le nom de Siwah paraît, pour la première fois, dans le voyage de l'Européen Wansleb (2), entrepris l'an 1664. Cette oasis d'Ammon devint ainsi d'une simple station des caravanes qu'elle

(1) Hérodote, II, p. 32, 42; IV, p. 181.

(2) Paulus, Sammlung von Reisen in den Orient, th. III, p. 31, 46.

était dans l'origine le sanctuaire d'un oracle fameux, et, plus tard, le siége d'un grand commerce; Cyrène entra en relation avec elle, et fit même graver sur ses monnaies la tête du Jupiter d'Ammon. Le capitaine Lyon rapporte, à l'occasion du Fezzan, un fait très remarquable, c'est qu'au sud de Siwah, près du Borgou, dans le pays de Wajounga, une tribu des Tibbos porte encore de nos jours les cheveux en forme de cornes de bélier (1).

Selon Diodore et Quinte-Curce (2) (tous deux ont probablement puisé à la même source, dans le rapport d'un témoin oculaire, qui est peut-être Callisthènes (3), dont parle Strabon), le château du prince Ammonien se trouvait, au temps d'Alexandre, au milieu de l'oasis, et tout près était le temple renfermant l'oracle. En dehors de cet espace sacré, entouré de murailles, était bâti, à quelque distance de là, un second temple d'Ammon, ombragé par de grands arbres; c'est là qu'était située, entourée d'une agréable fraîcheur, la fameuse source du soleil que mentionne Hérodote, et dont les auteurs postérieurs ont tant de fois exagéré les merveilles. Browne apprit à Ummebeda qu'elle était alternativement chaude et froide, qualité qui, à ce qu'il paraît, est commune à plusieurs sources des oasis. Les habitans de Siwah racontèrent à Hornemann qu'elle avait la faculté de guérir les maladies. Suivant Diodore et Quinte-Curce, l'acropole (ἀκρόπολις, *arx*), entourée d'une triple enceinte (περίβολος, *munitio*), était placée au milieu du sanctuaire. La première enceinte comprenait le fort et la demeure du prince; la seconde, la demeure de son épouse, de ses enfans, de ses parens, les tours de l'édifice et le

(1) Capt. Lyon's Narrative of Travels. Lond., 1821, in-4°, p. 252.

(2) Diodore, liv. XVII, c. 49 et 50. — Arrien, de Exped. Alex., III, 3, 4. — Curtius, Hist. Alex. M.

(3) Strabon, XVII, p. 589, éd. Tzsch.

temple de Jupiter-Ammon, avec une source sacrée; dans la troisième habitaient les satellites et les gardes du prince. Ces enceintes ont dû être très vastes, car le temple seul, qui était compris dans la seconde, se divisait en deux parties, l'avant-temple et le sekos; or, l'avant-temple était nécessairement spacieux, puisque quatre-vingts prêtres y fonctionnaient dans la grande procession du vaisseau d'or, et que, lorsque Alexandre se trouvait à Ammon, une quantité de vierges étaient occupées à la même cérémonie. D'après ces données positives des auteurs anciens, le célèbre antiquaire Hirt doute que le monument qu'on a trouvé soit le grand temple d'Ammon; il le prend plutôt pour le petit temple, situé dans le bois, non loin du château, près de la source du soleil. Il suppose que l'ancien temple se trouvait placé à l'endroit où est aujourd'hui le chef-lieu Siwah. Suivant l'architecte Liman, Siwah présente l'aspect d'une colline couverte de tous côtés d'habitations.

Depuis l'expédition du pacha Mehémed-Ali d'Egypte, un gouverneur réside à Siwah pour y prélever l'impôt (1). Cailleaud, qui faisait partie de l'expédition, y découvrit, dit-on, trois temples dont il mesura l'étendue; mais les habitans l'empêchèrent d'aller visiter une île appelée *Araschis*, qui passe pour mystérieuse. Le consul français Drovetti, qui fit le tour de cette île, n'y trouva aucun ancien monument (2). Jackson prend les habitans actuels de l'oasis de Siwah pour des colons émigrés de Sousa à l'ouest, parce qu'ils parlent la langue Shelloub des habitans de l'Atlas (3).

(1) Liman, manuscrit.
(2) Belzoni, Voy., II, p. 189.
(3) Jackson's Acc. of Timb. Lond., 1820, p. 280.

2e Eclaircissement.

Route de Siwah à Augila, le long de la chaîne de Gerdobah, jusqu'aux montagnes de Morai.

1. La chaîne de rochers nus de Mogarrah se continue à travers un pays couvert de lacs et de marais, quatre journées de marche à l'ouest de Siwah, jusqu'à l'endroit fertile de Schiatha (1).

Toujours également rocheuse, et nulle part recouverte de couches de terre ou de sable, elle se dégrade vers le désert, au sud, et n'en est séparée que par une rangée d'oasis plus ou moins fournies d'eau. Ses masses sont de calcaire, remplies de nombreux débris d'un monde bouleversé, de pétrifications calcaires d'animaux marins et de coquilles ; le tout disposé en couches horizontales. Les roches de calcaires sont coupées et déchirées par des défilés dont les hordes sauvages, qui les habitent, tirent parti dans leurs guerres contre leurs ennemis. Çà et là on aperçoit des collines pyramidales, s'élevant comme des îles de la plaine basse et rocheuse qui, partout où elle n'est pas couverte de sable, se compose de calcaire sans pétrifications. Ces collines, par l'effet des insterstices coloriées des couches de calcaire, présentent souvent une ressemblance frappante avec les pyramides. De l'oasis de Torfaue (2) jusqu'à Augila, la route que suivit la caravane de Hornemann, traversa un vaste désert d'où s'élèvent une quantité de collines de sables.

Une autre route (sans doute plus praticable pour les chevaux) passe au nord de la pente escarpée du sud et se dirige d'abord par Araschié, vers la vallée étroite et sa-

(1) Hornemann, Voy., I, p. 55.
(2) Ibid., p. 58.

blonneuse de Gegabib (1), où l'on rencontre de l'eau en plusieurs endroits, un lac salant avec une île, mais pas d'habitations. Il croît ici une quantité de palmiers dont les fruits sont recueillis, à l'époque de la récolte des dattes, par les Arabes de Derna, qui habitent le rivage de la Méditerranée, à huit journées de marche de cet endroit. De là, la route se continue sur les hauteurs de Gerdobah (2); il faut cinq jours pour franchir ce triste plateau (*mournful highland*); enfin, le sixième jour on descend, par Guizara, dans la vallée d'Augila.

En suivant cette dernière route on met 13 journées de marche pour aller de Siwah à Augila; Hérodote dit qu'il n'en faut que 10; Hornemann, qui fit la route à marches forcées, par la plaine, n'en mit que 9, et franchit, en 87 heures et 1|2, une distance de 180 milles anglais.

2. *Oasis d'Augila.*

Cette oasis est située à 13 journées de marche au sud-est de Bernyq (Bérénice), et à 170 milles anglais à peu près ou 10 journées de marche de Barca (selon Édrisi). C'est une plaine de sable très fertile partout où elle est arrosée, mais peu cultivée, attendu que les habitans se livrent exclusivement au commerce. Elle n'a qu'une journée de marche de largeur de l'est à l'ouest (3), et elle est entourée de déserts de tous côtés. On y compte quatre endroits habités; *Guizarah* est le plus oriental (le *Saragma* de Ptolémée?); les trois autres que Hornemann qualifie du nom de villes sont : *Majabrah* à l'est, *Meledilah* et *Augila*. Cette dernière, bâtie avec le calcaire des collines

(1) Browne, Trav., p. 24. — Rennell, dans Hornemann, Voy., I, p. 217.

(2) Hadi-Abdallah Benmileitan, dans les Proceedings, I, p. 191.

(3) Beaufoy, dans les Proceedings.

voisines, est mal construite et peu importante, mais ses bosquets de palmiers sont célèbres, depuis les temps les plus anciens, par le parfum de leurs dattes. Déjà, du temps d'Hérodote, les Nasamons (1) allaient les acheter dans la même contrée, où, de nos jours, les Arabes de Bengasi font leur commerce avec Augila.

L'oasis d'Augila est une station très importante pour les caravanes; elle appartient actuellement au pacha de Tripoli. Les relations de Burckhardt (2) nous apprennent que les marchands de cette oasis, après deux tentatives malheureuses (en 1811 et 1813) sont enfin parvenus, en 1814, à se rendre directement par le désert, dans le Waday et le Borgou, où ils font le commerce d'esclaves : ils sont ainsi dispensés de les faire venir du Fezzan, et les bénéfices immenses qu'ils recueillent en transportant ces malheureux Africains immédiatement du Soudan aux marchés du Caire, les dédommagent amplement de toutes les peines et de toutes les fatigues du voyage.

3. *Chaîne du Morai ou Ziltan.*

A l'ouest de l'oasis d'Augila on voyage, les trois premières journées, dans le désert qui se compose de rochers de calcaire, plus ou moins recouverts par les sables. Le quatrième jour, des collines surgissent de nouveau, en forme d'îles, de ce sol pierreux et interrompent l'uniformité de la plaine; mais des tas de sables, amassés, à ce qu'il paraît, par les vents, entourent souvent ces élévations et en rendent l'abord très difficile. Cette région de collines est le commencement d'une chaîne de montagnes appelée *Morai* (*Morai-ji*) (3), qui suit une direction tout-à-fait

(1) Hérodote, IV, c. 182. — Hadi-Abdallah, dans les Proceedings, I, p. 192.

(2) Burckhardt, Travels in Nubia, App., p. 490.

(3) Hornemann., Voy., éd. Langlès, I, p. 76.

opposée aux précédentes, et paraît se prolonger au loin dans le désert.

Près de cette chaîne de montagnes se termine la bordure de l'océan de sable, qui s'étend très uniformément sur un espace de 100 milles géographiques (532 milles angl. depuis le Caire jusqu'à Morai) de l'est à l'ouest, et qu'on peut comparer, quant à sa formation et à son étendue, à la bordure orientale du désert, le long de la chaîne d'oasis parallèle au Nil.

La chaîne du Morai, s'étendant du nord au sud, borde donc ici, à l'est, un golfe du grand désert libyque. Nous abandonnons aux recherches ultérieures la tâche de prouver jusqu'où elle se prolonge au sud, surtout si elle s'étend jusqu'aux Tibbo-Febabo (10 journées de marche au sud) et jusqu'au Borgou, d'où une semblable chaîne, courant de l'est à l'ouest, parallèlement à celle que nous venons de décrire plus haut, borde le grand désert de Berdoa et Bilma, et se joint, à l'ouest, aux chaînes de montagnes du Fezzan.

On traverse toute la chaîne du Morai (1) en quatre journées : sa largeur est donc la même que celle du plateau qui forme le rempart du Nil, à l'est du désert. Elle se compose de montagnes calcaires, bizarrement déchirées, remplies de défilés étroits, pénibles et escarpés (*Med-Hyg* ou *Neddik*), de gouffres affreux et de rochers isolés, qui apparaissent au voyageur comme autant de masses bouleversées par un déluge. Le Morai se termine, à l'ouest, par des plaines rocheuses et des amas d'eau. Au milieu des labyrinthes de ces rochers de calcaire, on aperçoit de nouveau une quantité de petrifications d'animaux marins et des fragmens de troncs d'arbres pétrifiés, ayant jusqu'à deux pieds de longueur.

---

(1) Hornemann, Voy., I, p. 78. — Hadi-Abdallah, d'après Beaufoy, dans les Proceedings, I, p. 190.

Hornemann donne à la plaine unie, aride et composée de roche calcaire, qui se détache, à l'ouest, du Morai, le nom de *Soultin*, et Hadi-Abdallah appelle tout le passage pénible de la chaîne du Morai *la grande montagne Ziltan* (ce qui signifie peut-être la même chose).

A partir de là, on observe, à la frontière de l'océan de sable, un changement frappant dans toute la nature, surtout une grande interruption dans la monotone régularité de ces régions brûlantes.

3e Eclaircissement.

Le Harousch noir jusqu'au Fezzan.

Un labyrinthe de chaînes de montagnes noires et arides, placées les unes à côté des autres, se prolonge dans la direction de l'ouest; à leur entrée, se trouve une montagne en forme de cône tronqué. Les différentes rangées sont séparées par d'étroits et affreux défilés; souvent aussi on voit des espaces d'une demi-lieue entièrement couverts de blocs de rochers détachés, auxquels succèdent de nouveau des défilés et de longues et immenses gorges. Les caravanes prennent le chemin le plus commode, qui cependant est encore très pénible et presque impraticable. On rencontre par intervalles des vallées qui ont un peu d'eau: celles-là sont couvertes de pâturages, il y vient quelques arbres ombrageux, et l'on y aperçoit aussi quelques timides gazelles. On met quatre jours pour traverser ce boulevart rocheux du désert.

Les masses de ces montagnes se composent de basalte (1), et de là le nom de *Haroush* qu'on donne, dans

---

(1) Hornemann, Voy., I, p. 81.—Jackson's Acc. of Marocco, 2e éd., p. 46 et 121.

tout le nord de l'Afrique, à tous les espaces couverts de masses basaltiques.

Hornemann, le seul voyageur qui nous ait donné des renseignemens sur ces basaltes qu'il appelle *ferrugineux*, nous apprend qu'ils n'ont nulle part une grande élévation. Ce sont, dit-il, des chaînes de collines qui ne s'élèvent que de huit à dix pieds au-dessus du niveau du sol qui les entoure. Elles vont dans toutes les directions; et leurs faces, surgissant brusquement du sol parfaitement plane, présentent des parois latérales presque à pic, de vrais filons basaltiques, à peu près comme le capo di Bove, près de Rome. Les Arabes appellent cette forme singulière des montagnes *Stres* (nom qui vient peut-être d'*Esthi* ou *Esthur* qui signifie *couche* ou *rempart de pierres*, selon Langlès). Cette contrée apparut à Hornemann comme le théâtre d'une grande révolution; il crut même y avoir trouvé de la cendre volcanique et de la lave.

On traverse aussi cette chaîne basaltique pour aller du Fezzan au Bornou. La route du Fezzan à Mesurata et celle du Fezzan par Sockna à Tripoli est rendue très pénible et presque impraticable par cette même chaîne (1). C'est ce que nous confirment en dernier lieu les relations du capitaine Lyon (2).

Le Haroush noir ne s'étend pas seulement à l'est du Fezzan, pendant sept journées de marche, du nord au sud; mais on le rencontre aussi au nord-ouest de cette même oasis, se prolongeant sous le nom de *Souda* (soudah signifie *noir*; c'est le *Mons-Ater* des anciens) (3) jusque près de Gadames (*Cidamus*).

---

(1) Hornemann, Voy., I, p. 57. — Rennell, dans l'Appendix, ib., p. 223 et 270.

(2) Capt. Lyon, Narrative of Travels in Northern Africa. Lond., 1821, in-4°, p. 23, 33, 80, 360.

(3) Scherif Imhammed, d'après Beaufoy, Proceedings, I, p. 85, 191. — Pline, Hist. nat., V, c. 5.

Toute l'étendue du Haroush, de l'est à l'ouest, correspond parfaitement aux limites orientales et occidentales des deux Syrtes de la Méditerranée, ce qui est un phénomène digne de remarque.

A l'ouest, une série d'écueils calcaires peu élevés, nus et blancs, appelés le *Haroush blanc* (1), s'adosse, sur une largeur de trois journées de marche, à cette chaîne basaltique. Les masses en paraissent comme vernies (peut-être est-ce l'effet de la chaleur?); elles surgissent verticalement de la plaine, sont composées de chaux friable et remplies de pétrifications de toute espèce; des coquilles, des animaux marins et des têtes de poissons, dont une seule fait une charge d'homme, s'y trouvent en quantité.

Tous ces fossiles font partie du calcaire friable; mais ils sont cassans comme du verre. Ils remplissent également les collines et l'enfoncement qui confine, à l'ouest, à la dernière rangée de montagnes (le *Xannibba* de Beaufoy?), d'où l'on descend à Temissa (*Tamest,* selon Edrisi) dans la plaine de Fezzan.

Remarque. — *Topographie de Fezzan.*

Temissa, situé à la frontière de la Grande-Oasis de Fezzan, est à seize journées de marche à l'ouest d'Augila. Hornemann mit 195 heures pour franchir une distance de 79 milles géogr. (395 *miles*). L'espace entier, depuis le Caire jusqu'ici, espace qui se réduit à 405 heures sur 166 milles géogr., fut franchi en 50 jours (2), et en trois stations différentes qui sont Siwah, Augila et Temissa. Hadi-Abdallah admet une distance de 45 journées de marche jusqu'à Temissa, ou de 52 jusqu'à Fezzan (c'est-à-dire jusqu'à Mourzouk qui en est la capitale). Hérodote calcule de station en station, et dix journées de marche équivalent, selon lui, à une station. Il faut ici faire la part de l'influence que les saisons, la situation politique des états, la manière de

(1) Hornemann, Voy., I, p. 93.

(2) Proceedings, I, p. 194. — Hérodote, IV, c. 183.—Rennell, dans Hornemann, I, p. 186.

voyager, la connaissance des routes, etc., exercent sur les voyages des caravanes dans le désert.

Le Fezzan (sous ce nom l'on entend aussi quelquefois le chef-lieu de l'oasis) s'étend, suivant les données des anciens (1), depuis la côte, près de Mesurata, jusqu'à 17 journées de marche dans l'intérieur, vers le sud-ouest, ou à peu près 58 milles géogr. (289 *miles* en comptant 16 *miles* et 1/2 sur une journée de marche). De Tripoli au Fezzan, par les montagnes de Ghouriano et Sockna, on compte 23 journées de marche.

4e Eclaircissement.

1. *Fezzan*, *l'oasis des Garamantes*; Phazania *dans Pline*, Fæsan, Fizen *chez les Arabes*.

A. *D'après les anciens documens.*

De Temissa (Tamest, selon Edrisi), un chemin d'une journée de marche conduit, à travers des plaines fertiles, à *Zuilah* (Sylah ou Sila, *Cillala* dans Pline) qui, du temps d'Ebn-Haukal (2) et d'Edrisi, était la capitale du pays de Fezzan. A sept heures de distance de là, à l'ouest, on arrive à *Hemara*, situé dans une belle et vaste vallée; et enfin, à sept petites journées de marche (3) de Temissa, sur la frontière orientale, est situé *Mourzouk*, aujourd'hui capitale du Fezzan. C'est de cette ville que nous sont venues toutes les données que nous possédons sur ce pays remarquable.

Le domaine du Fezzan (4) présente une forme arrondie d'après le shérif Imhammed, une forme ovale d'après

---

(1) Proceedings, I, p. 85.

(2) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 21.

(3) Hadi-Abdallah, dans Beaufoy, dans les Proceedings, p. 190, 129.

(4) Hornemann, Voy., éd. Langlès, c. III, p. 110. — Rennell, App., p. 227.

Hornemann. Il s'étend depuis sa limite septentrionale, le *Soudah*, c'est-à-dire la chaîne de basalte (*Mons-Ater*), à peu près sur une étendue de cinq journées de marche, jusqu'à Mourzouk, au sud. A quatorze journées de là, vers le sud, en traversant le pays de Hiatts, on arrive, dit-on, dans les environs de Cashna, à la chaîne limitrophe de *Eyre* (1), qu'il faut bien se garder de confondre avec Eurês ou Auras, l'*Audon* de Ptolémée, qui est situé au nord-ouest de Tripoli, et fait partie du Petit-Atlas.

On compte, comme appartenant au territoire de Fezzan, les contrées de *Haroush*, *Wadan* (2), *Hiatts*, *Houn* (Honein ou Ras-Honein dans Shaw, le μέγα ἀκρωτήριον de Ptolémée). La plupart des géographes donnent à cette oasis une étendue de 60 milles géogr. (300 *miles*) du nord au sud, et de 40 milles géogr. (200 *miles*) de l'est à l'ouest. Elle est comme une île, en forme de cercle, entourée de chaînes de montagnes sauvages et impénétrables (3) qui la garantissent contre toute espèce d'invasion. Ces montagnes ne sont interrompues qu'à l'ouest, où il paraît que l'oasis confine immédiatement au désert.

Le Fezzan est une vaste plaine basse, couverte partout d'un sable léger qui, autrefois, dit-on, encombra un torrent profond et rapide, près de Tessowa, à l'est. A l'ouest de la capitale (Mourzouk), du côté de Sahara, le sol est aride et désert. Au sud, du côté de Mendrah (à 12 milles géogr. de là), il est généralement sec et couvert d'un sel (*fossil alkali*) auquel on donne le nom de *trona*. On y trouve des puits en quantité et quelques sources vives qui ne tarissent jamais.

---

(1) Proceedings, I, p. 162.

(2) A.-V. Einsiedel, Nachrichten vom Inneren von Afrika, in Cuhn's Sammlung, th. III, p. 434.

(3) Scherif Imhammed, d'après Lucas, dans les Proceedings, I, p. 98.

Il ne pleut jamais ou que très rarement dans le Fezzan (1); et l'on ne rencontre, dans tout le pays, aucun fleuve ou rivière qu'un Européen pourrait appeler considérables. Le shérif Imhammed (2) vante cependant le petit fleuve qui coule à Mourzouk, ainsi que les contrées bien arrosées des environs, où l'on trouve toujours des puits à une profondeur de huit à dix pieds. Il y en a, dit-il, plusieurs dans chaque jardin, qui servent à l'irrigation, et produisent une végétation, comme on n'en voit que peu dans tout l'El-Magreb. Le nombre des lieux habités est, selon lui, de cent; selon Hornemann, on y compte cent une villes et villages.

Zuila (Sila), *Germah* (Garama, capitale des Garamantes), *Kattron*, *Temissa* sont des villes du Fezzan. Germa et Zuila étant tombées l'une après l'autre en décadence, Mourzouk est devenu le chef-lieu de l'oasis; les habitans de cette ville ne vivent que de leur commerce: c'est le premier et le plus important emporium de toute l'Afrique septentrionale; c'est le point de réunion entre l'ouest et l'est, entre Maroc et le Caire, entre le Soudan et les côtes de la Méditerranée. L'eau, le blé, le maïs, les dattes et les troupeaux qui sont les principaux produits du pays, suffisent pour satisfaire aux besoins de toutes les caravanes qui arrivent dans l'oasis.

2. *Gadames*, Cydamus.

Le Fezzan est, d'après l'état actuel de nos connaissances, la frontière la plus occidentale de la chaîne d'oasis. Cependant l'on nous cite encore, au nord-ouest, une oasis peu connue, appelée *Gadames* (3) (*Cydamus* dans

(1) Proceedings, I, p. 93, et Hornemann, Voy., I, p. 111, II, p. 457.
(2) Poceedings, I, p. 88, 98.
(3) V. Einsiedel, in Cuhn's Sammlung, III, p. 433.

Pline); elle s'adosse au plateau des Berbères, près du bord méridional de l'Atlas, et a, dit-on, perdu toute importance depuis que Mourzouk est devenu le centre du commerce. C'est à Gadamès que commence le pays riche en dattes, cette immense steppe, plane, unie et large de 80 milles géographiques, qui s'étend à l'ouest sous le nom de Biledulgerid, et est arrosée sur toute sa surface par des *wadis* ou fleuves de steppes. (Voy. plus haut, p. 176).

Le Biledulgerid formant ainsi la limite entre le plateau des Berbères et le grand océan de sable, on pourrait considérer comme autant d'avant-postes de cette zone verdoyante les oasis que nous avons parcourues, et qui diminuent à mesure qu'elles avancent à l'est. En effet, la nature est la même dans le Biledulgerid que dans les oasis; ces espaces ne diffèrent que dans leur étendue. Ce que la grande chaîne élevée, déchirée et rocheuse du Grand-Atlas est pour le Biledulgerid, les côtes rocheuses et basses de l'est le sont pour la chaîne d'oasis; elles apparaissent également déchirées comme l'Atlas. Ce que sont là les wadis abondantes et les lacs situés près de leurs embouchures, les mares salantes, les étangs périodiques et les puits isolés le sont ici; tous deux (le Biledulgerid et la chaîne d'oasis) sont parallèles aux chaînes septentrionales qui se dirigent de l'est à l'ouest, et les oasis, de même que les steppes du Biledulgerid, se trouvent placées sous une même latitude, entre le 27° et le 30° lat. nord. De plus, ce que sont pour le Biledulgerid ses plaines salantes, cultivables, verdoyantes, le peu d'endroits couverts de pâturages le sont pour les oasis : observons toutefois que ces oasis septentrionales ne peuvent pas, comme celles du bord oriental, se comparer à une ligne d'oasis corallines, tant elles sont isolées et éloignées les unes des autres.

De cette manière, la division naturelle de ces régions, telle que l'admettaient les Arabes, se trouve pleinement justifiée : ils divisaient, comme nous l'apprend Ebn-

Haukal (1), l'Afrique septentrionale en un El-Magreb occidental et oriental. La limite entre les deux est le Fezzan. La partie orientale s'étend depuis l'Egypte (*Misr*), le long de la mer, jusqu'au Fezzan (*Zuilah*); la partie occidentale, depuis Zuilah jusqu'à Souze (*Sous-al-Akri*, c'est-à-dire Souse, province limitrophe), et Andalus (l'Espagne), ou jusqu'à l'Océan occidental.

B. *D'après les nouvelles relations du capitaine Lyon.*

Le capitaine Lyon, accompagné du consul anglais Ritchie, voyagea, au mois de Mars 1819, de Tripoli à Mourzouk, et il se proposait de pénétrer de là dans le Soudan des Nègres. Mais les fièvres accablantes dont ils furent tous deux atteints pendant tout le temps de leur séjour en cette ville, et la mort prématurée de M. Ritchie, décidèrent le capitaine Lyon à renoncer à ses projets de découverte dans l'intérieur de l'Afrique.

En attendant il avait fait de nombreuses excursions dans l'oasis de Fezzan, et les descriptions détaillées qu'il nous en a données (2) ont jeté un grand jour sur la géographie de ce pays remarquable.

Nous n'indiquerons ici que les principaux points de ce pays, tels que les a explorés le capitaine Lyon, dans la direction du sud au nord. L'étendue du Fezzan, de l'ouest à l'est, lui est moins connue qu'à Hornemann. Les indications de l'intrépide voyageur allemand, quoique antérieures, conservent par conséquent ici toute l'importance de nouvelles découvertes.

La limite nord du royaume de Fezzan est à *Bonjem*,

---

(1) Ebn Haukal, dans W. Ouseley, p. 19.

(2) Capt. G.-F. Lyon, Narrative of the Travels in Northern Africa in the years 1818, 19 et 20, accompagned by geographical Notices of Soudan and of the course of the Niger with a Chart of the routes and Plates, etc. Lond., in-4°, 1821.

(30° 58' 52" lat. nord) (1), la limite sud à *Tegerry* (24° 4' lat. nord); mais cet endroit est déjà habité par les tribus Tibbos des montagnes voisines. Les montagnes du Harousch bornent le Fezzan à l'est, et le village *Oubari* indique sa limite occidentale. *Mourzouk*, la capitale, est situé au centre de l'oasis, par les 25° 54' lat. nord et les 15° 52' long. est de Greenw.

On compte cinq journées de marche de Tripoli à *Benioled* (Beni-Woulid), en passant par les montagnes de Ghouriano (2). De là on met encore cinq jours pour arriver au puits de *Bonjem* où est situé le fort limitrophe septentrional du royaume de Fezzan. C'est une ruine d'un ancien édifice romain, bâti avec d'énormes cubes, au milieu du désert, et provenant du temps de l'empereur Septime Sévère, comme l'indique l'inscription placée au-dessus de l'entrée. De ce fort on arrive, après quatre fortes journées de marche à travers des plaines arides et quelques défilés rocheux (appelés *Hormouts* dans Hornemann), à *Sockna*, qui est la ville la plus septentrionale dans le domaine du Fezzan (29° 5' 36" lat. nord) (3). Placée au milieu de déserts et de défilés souvent inabordables, entre les deux capitales, de Tripoli et du Mourzouk, elle est devenue un lieu d'asile pour les exilés et les réfugiés des deux pays, qui peuvent y vivre à l'abri de la tyrannie des sultans. Les habitans de cette ville, au nombre de deux mille, parlent la langue touarik; ils vivent de leurs plantations de dattiers qu'ils cultivent presque sans impôts, car ils ne paient de tribut que pour 260,000 pieds de palmiers (4). Quelques petits villages sont encore situés dans le voisinage; à l'est s'élèvent les hautes montagnes

(1) Lyon's Narrat., chap. VII, p. 249.
(2) Ibid., chap. I, p. 21-37.
(3) Ibid., chap. VI, p. 66, Tab.
(4) Ibid., chap. VI, p. 72.

de *Wadan* où habitent de nombreuses troupes d'autruches et de buffles (Wadan) qui ont donné le nom à toute la contrée. Au sud de Sockna, les montagnes plus escarpées de *Soudah*, appelées aussi les *montagnes noires*, s'étendent de l'est à l'ouest, aussi loin que l'œil peut les suivre. Elles atteignent, en plusieurs endroits, une hauteur de 1,800 pieds, et occupent, entre les 28° 40' et 27° 30' lat. nord, une étendue d'à peu près 20 milles géographiques en largeur. Le basalte dont elles se composent est noir, fortement mélangé de carbonate de chaux, et se désagrège en petits fragmens en forme de boule. Toute la chaîne est entièrement aride, déchirée, et forme une quantité d'écueils et de cônes isolés ; les plaines adjacentes sont fréquemment parsemées de débris d'une masse basaltique vitreuse, remarquable surtout par son éclat éblouissant. Plus loin, au nord, le même basalte se retrouve en abondance dans la chaîne de Ghouriano, près de Tripoli (32° lat. nord) où l'on aperçoit aussi beaucoup de cônes basaltiques.

L'aspect de ces montagnes de Soudah est tellement sauvage que le capitaine Lyon, se voyant entouré de tous côtés, de leurs parois escarpées, se crut un instant transporté au milieu du crater d'un volcan. Au sud se déroulent, à leur base, de vastes plaines inhospitalières (1), couvertes tantôt de fragmens de basalte, tantôt de sable, mais où l'on ne rencontre ni eau ni aucune trace de végétation ; d'innombrables carcasses de chameaux et de chevaux, et une quantité de squelettes humains bordent ici les routes des caravanes et ne présentent que trop souvent à l'âme du voyageur le tableau des dangers et des souffrances auxquels il va s'exposer. La route s'étend ainsi, sur un espace de cinq journées de marche, jusqu'à une forêt de palmiers, au milieu de laquelle est

(1) Lyon's Narrat., p. 83.

situé le village *Zaighen* (27° 28' lat. nord); de là elle se prolonge encore, pendant quatre journées, jusqu'à la ville de *Sebha* (par les 27° 5' 8" lat. nord). Entourée d'un superbe bosquet de palmiers, au milieu du désert, cette ville est surtout remarquable en ce qu'on y aperçoit, selon Lyon, les premières traces de cette transition de couleur, de la peau blanche des habitans du nord au teint foncé des Mulâtres, jusqu'à la peau d'ébène des habitans de Mourzouk.

Un chemin de quatre journées, à travers des plaines homogènes et arides, conduit de Sockna à cette capitale. Les caravanes de Tripoli l'atteignent ainsi ordinairement en trente-neuf jours; sauf quelques endroits habités, elles n'ont rencontré sur tout cet espace que des déserts et des solitudes sans fin (1).

Mourzouk est une ville murée, comptant 25,000 habitans sédentaires, outre les nombreux étrangers qui s'y rassemblent annuellement. Les remparts de la ville ont 15 pieds de hauteur, 8 pieds d'épaisseur et sept portes; ils sont bâtis en terre, comme toutes les maisons, et ces constructions sont ici très durables, par la raison qu'il ne pleut pas dans le Fezzan. Les rues sont étroites; le château, qui a 80 à 90 pieds de haut, est vaste et très fortifié; les murs ont, à leur base, de 50 à 60 pieds d'épaisseur, et ne diminuent qu'à mesure qu'ils s'élèvent, de sorte que l'intérieur du palais est très étroit, à proportion de sa circonférence. Il renferme le harem des premières femmes (*Kibere*) du sultan, et la garde en est confiée à des eunuques. La ville est entourée, de tous côtés, de plantations de dattiers qui fournissent aux habitans leur principale nourriture.

A une distance de deux journées, à l'est de Mourzouk, est situé *Traghan* (25° 55' lat. nord), célèbre par ses

---

(1) Lyon's Narrat., p. 97.

jardins et par ses eaux (1). Ces eaux, si fameuses, se réduisent tout simplement à quatre étangs de 30 à 40 pieds de diamètre, qui passent pour une merveille dans tout le pays ; ils sont entourés d'épais bosquets de palmiers, habités par des troupes d'oiseaux, véritables raretés dans ces contrées sablonneuses. Jadis cette ville était plus considérable ; maintenant elle n'a que 300 à 600 habitans, un fort et une mosquée. Un peu plus loin, à l'est, est la ville de *Zueta* (Zuila, Sila), par les 26° 11' 48" lat. nord. Les habitans sont les descendans d'une noble tribu arabe, qui se donne le nom de *schérifs*, c'est-à-dire parens du prophète. Ils ont tous le teint clair et se distinguent de leurs voisins par leur équité, leur maintien calme et leur hospitalité. A un quart de lieue de la ville, à l'ouest, on trouve les ruines d'une ancienne mosquée de 135 pieds de long sur 90 pieds de large ; elle est bâtie en briques crues, avec du ciment de chaux, et elle révèle une architecture parfaite. A un quart de lieue de la mosquée, à l'est, sont situés cinq édifices quadrangulaires, très ressemblans, ayant 20 pieds de diamètre, 30 pieds de haut et des toits et des fenêtres voûtés, ce qui est très remarquable au centre de l'Afrique ; ils sont garnis, jusqu'à la moitié de la hauteur, de plaques de grès rouge et couverts d'inscriptions effleuries maintenant, et que le capitaine Lyon prend pour des inscriptions arabes. Ce voyageur pense que ce sont là les monumens des anciens schérifs qui s'établirent dans cette contrée, il y a cinq ou six cents ans.

De vastes plaines, couvertes de cailloux, alternant avec des espaces arides, hérissés d'écueils basaltiques semblables à ceux que Hornemann observa aussi dans le Harousch, se succèdent, à partir de ces deux villes, jusqu'à *Gatrone* qui en est éloignée de cinq journées de marche.

---

(1) Lyon's Narrat., p. 206.

Sur tout cet espace on ne trouve de l'eau potable qu'à *Wadakaire* ; la ville de Gatrone, qui n'est qu'un peu plus au sud (24° 47' 57" lat. nord), se trouve de nouveau entourée de collines de sable, au milieu d'un affreux désert. Les habitans de cette ville, en grande partie des Tibbos, se disent encore Fezzaniens, mais ils parlent déjà la langue du Bernou, et les Marabouts fezzaniens qui habitent au milieu d'eux, évitent, autant que possible, leur commerce.

De Gatrone on atteint, en deux jours, la frontière méridionale du royaume de Fezzan. La route traverse d'abord des rangées de collines et puis des déserts interrompus çà et là dans leur aridité, par quelques bosquets de palmiers, de mimosa (*gurda*) et de figuiers. Un buisson appelé *Deesa* est ici la principale nourriture des chameaux. L'endroit le plus reculé du Fezzan est *Tegerry*, par le 24° 4' lat. nord. On voit ici un château bâti dans le style de celui de Mourzouk. Il n'y a pas long-temps que cette ville était encore très redoutée de tous les voyageurs, à cause du brigandage de ses habitans; maintenant le sultan y fait exercer une discipline très sévère. Bien qu'on y cultive encore une quantité d'excellentes dattes, Tegerry passe néanmoins pour la limite méridionale du dattier (1). C'est ici aussi qu'on rencontre les premiers groupes de doumiers qui, à partir de ce point, paraissent remplacer les dattiers, au sud, comme cela se voit aussi dans la Haute-Egypte et la Nubie, où le doumier (*cucifera thebaiça*) croît en abondance au sud de Girgeh (2), tandis qu'il est rare au nord de cet endroit.

Au sud de Tegerry commence, immédiatement sous les murs de la ville, le grand désert de sable que parcourent les brigands et les chasseurs d'esclaves, lorsqu'ils font leurs

(1) Lyon's Narrat., p. 225.

(2) Jollois, dans les Descriptions de l'Egypte, Ant., II, ch. x, p. 2.

excursions dans les pays des Nègres. A Bergou, dans le Fezzan et dans le Dar-Four, on organise chaque année des expéditions régulières (*Grazzie*, dans le Fezzan) pour enlever des esclaves. (Nous invitons à lire à ce sujet le voyage du capitaine Lyon qui assista lui-même au retour d'une pareille expédition) (1).

Outre les palmiers, ce voyageur ne remarqua dans les jardins de Tegerry (au mois de Décembre) que des raves, des oignons et quelques autres légumes; dans les premiers jours de Janvier, le blé n'était pas aussi avancé qu'à Mourzouk. Les nuits étaient très froides; le thermomètre indiquait, le 2 Janvier, au lever du soleil, 1° 40' Réaumur; le 14 du même mois, le capitaine Lyon, se trouvant un peu plus au nord, à Wadakaire, près de Gatrone, vit le thermomètre tomber à 2° 30' au-dessous de zéro; la glace avait un pouce d'épaisseur, et l'on fut obligé de faire dégeler le col des outres; dans le jour, le froid se changeait rapidement en chaleur. Ces nuits froides sont toujours très funestes aux malheureux esclaves nègres du Soudan qui sont obligés de coucher sur le sable sans aucun abri; cette transition rapide et quotidienne du froid à la chaleur mit aussi plusieurs fois la vie des voyageurs européens en danger; et, pendant tout le temps qu'ils séjournèrent dans cette contrée, ils essuyèrent de fréquentes attaques de fièvre.

Le sol de tout le Fezzan est, à proprement parler, aride et désert; un sable d'un jaune rougeâtre et une espèce de cailloux couvrent la plus grande partie du pays. Au sud des montagnes de Soudah, depuis le 29° jusqu'au 24 lat. nord, on ne trouve d'autres roches qu'un grès rouge de formation tertiaire avec quelques couches de gypse, de sel gemme et de marne qui, en s'adossant de deux côtés, au nord et au sud, aux basaltes des monts

(1) Lyon's Narrat., p. 249.

Soudah, constituent toute la variété géologique de ces plaines africaines. La base du grès rouge se compose de couches de calcaire coquillier. Le pays est généralement très sec, et Lyon ne rencontra que *trois* sources sur tout le vaste espace qu'il parcourut. Mais en beaucoup d'endroits, on trouve de l'eau dans des couches d'argile et de sel, lorsqu'on creuse à une profondeur de 10 à 20 pieds. A l'exception des petites wadis ou enfoncemens dans lesquels on rencontre çà et là quelques buissons (l'*agoul*, le *thamaran*, le *dessa*) et très peu d'arbres comme le *talkh* (mimosa), la végétation est nulle dans le Fezzan; les palmiers, les arbres fruitiers, le blé et les légumes ne sont cultivés que dans le voisinage des villes. De cette manière l'opinion généralement répandue qui fait de l'oasis des Fezzaniens un pays très fertile est, suivant Lyon, entièrement fausse. Toute cette oasis, dit-il, ne se distingue nullement du désert sous le rapport du sol; dans le sens propre, elle fait même partie du Sahara. Près de Mourzouk, le terrain est argileux et blanc, et, quoique mélangé de sable, il offre ici une certaine fertilité; mais l'irrigation est tellement pénible que dans tout le royaume on ne trouve pas un jardin qui ait plus d'un acre d'étendue, et pas un gazon de la longueur d'une table. En aucun endroit, depuis les montagnes au sud de Tripoli jusqu'à Mourzouk et Tegerry, l'herbe ne croît spontanément, excepté entre les antres des rochers, et sur les bords de quelques wadis; même les plantations de palmier ne s'entretiennent qu'avec les plus grands efforts. L'irrigation se fait partout au moyen de machines tirées par des ânes.

Et cependant ce sol aride fournit d'importans articles de commerce, du trona, du sel gemme, de l'alun (*shub*), du gypse, du nitre et du soufre. Près du village de Mafen est une plaine de sel gemme qui s'étend sur un espace de 6 milles géographiques (30 *miles*). La végétation, très

insignifiante, produit, outre les végétaux que nous avons nommés plus haut, un peu de blé indien (*gafouly masr*), trois espèces de dourrah, du froment, de l'orge, des haricots, des raisins, des grenades, des abricots et des pêches qui mûrissent rarement, quelques chétives pommes, mais de bonnes figues, d'excellens melons d'eau et du *corna*, petit fruit rond de la grosseur d'une noix, avec trois grains ayant un goût et un parfum doux et agréable. L'arbre qui le porte atteint à une hauteur de 30 pieds et est, suivant Ritchie, le lotus des anciens (*rhamnus lotus*). Les semailles de blé et d'orge se font au mois d'Octobre et de Novembre. Les récoltes au mois de Mars et d'Avril. Les récoltes de dattes, les plus importantes pour le Fezzan, ont lieu, la première au mois de Septembre, lorsque le fruit est encore tendre; la seconde au mois d'Octobre, lorsqu'il est sec et blanchi. La flore du Fezzan n'a rien de remarquable. Dans le règne animal on connaît, parmi les bêtes féroces, le tigre, la hyène, le chacal et une quantité de renards. Lyon nous cite aussi trois espèces de buffles, une espèce d'antilopes, le chat sauvage, le porc-épic, plusieurs espèces de rats et de souris. Le chameau du Fezzan (*maherry*), remarquable par sa rapidité à la course, est de toutes les bêtes de somme le plus nombreux; le cheval, l'âne, le bœuf, le mouton, la chèvre et le chien sont des animaux rares et très précieux. Les oiseaux n'abondent pas dans le Fezzan, à l'exception des vautours, des faucons et des corbeaux qui sont très communs dans les déserts, comme les moineaux dans les villes et les pigeons sauvages dans les bois de palmiers; les aigles sont rares et de même les perdreaux; les oiseaux aquatiques, comme les canards, les oies, etc., sont presque inconnus. On ne voit que très peu d'insectes, par la raison que les fleurs sont très rares; les mouches même sont inconnues au Fezzan; en revanche, on y trouve en abondance des scorpions et des fourmis.

L'eau est saumâtre ou salée; les rivières manquent entièrement, et de même toute espèce de bois de construction ou à brûler. Les riches seuls possèdent des terres, et la valeur des biens-fonds s'estime d'après le nombre des puits et des palmiers, qui fournissent la principale nourriture des habitans. Les jardins sont cultivés, à la pioche, par les serviteurs et les esclaves, et de même le peu de terres; mais, à proprement parler, le Fezzanien ne connaît pas l'agriculture; il est exclusivement commerçant et vit de ses brigandages et de ses guerres avec ses voisins.

Nous connaissons, depuis peu, à l'ouest du domaine du Fezzan, deux petits états indépendans de cette oasis, mais dont la connaissance nous est parvenue par des Fezzaniens : *Ghraat* qui nous était autrefois entièrement inconnue, et *Gadames* dont il a déjà été question plus haut (1). — Ghraat est une ville murée comme Mourzouk, située à 20 journées de Touat, à 5 journées de la forêt de dattiers de Garat, à 10 journées à l'ouest de Mourzouk, et à 7 au sud-ouest de Sebha. A une lieue de là on rencontre une seconde ville murée, El-Berkaat, célèbre par la beauté de ses raisins. La plaine dans laquelle est située la ville de Ghraat est couverte de cailloux, et entourée de montagnes désertes.

Le scheick de cette ville prend le titre de sultan, mais il ne reçoit d'impôt que des habitans sédentaires; les Touariks, qui forment la population nomade, ne lui paient aucune rétribution; un grand nombre d'entre eux ont fait le pélerinage de la Mecque, et sont, par cette raison, vénérés comme des marabouts. La constitution de l'état de Ghraat paraît être républicaine, puisque le conseil des anciens est supérieur en autorité au sultan, qui n'est, à vrai dire, qu'un grand commerçant. Les habitans sédentaires

(1) Lyon's Narrat., p. 112.

se nomment Ghraïa. Un trait qui les distingue de tous les autres Mahométans, c'est qu'ils permettent aux étrangers d'avoir des relations avec leurs femmes et leurs filles qu'on assure être très jolies. Le commerce du Soudan les rend tous riches et opulens.

Il se tient, chaque printemps, un grand marché à Ghraat. Les marchands de Gadames y transportent des armes, de la poudre, du plomb, du fer ; ceux du Soudan, des esclaves, de l'or et des noix de gourou ; les Fezzaniens y viennent aussi avec leurs marchandises de Tripoli et de l'Egypte ; mais les principaux articles de commerce sont toujours les esclaves, les chameaux et les dattes.

GADAMES, dont nous avons déjà parlé plus haut (Voyez page 304), est située, d'après les dernières informations que recueillit le capitaine Lyon, à 15 journées au sud-ouest de Tripoli et à 20 journées au nord-ouest de Ghraat. C'est le rendez-vous de tous les marchands qui vont à Timbouctou ou Touat ; c'est là qu'ils font leurs préparatifs pour les longs voyages dans le désert. Depuis quelque temps cette ville est tributaire de Tripoli et gouvernée par un fils du pacha. Les habitans sont en relations de commerce continuelles avec Timbouctou, et tous en parlent la langue, ainsi que celle des Touariks. Un fait remarquable, c'est que cette ville est habitée par deux tribus différentes qui vivent l'une à côté de l'autre, sans entretenir entre elles aucune communication. Une grande muraille circulaire les enferme toutes deux ; mais un mur très large coupe diamétralement la ville, et la divise en deux parties qui ne communiquent que par une porte que l'on ferme à la moindre apparence de trouble. Avant que cette barrière n'existât, il y avait guerre continuelle entre les deux tribus ennemies qui se nomment les *Benewazid* et les *Benewalid*. La ville est entourée de jardins et des bosquets de dattiers ; dans l'intérieur des murs est une source abondante, qui, à l'aide de cinq

grands canaux, fournit d'eau les bains, et arrose toutes les plantations. La distribution de l'eau est confiée à un garde nommé par les deux tribus. Chaque tribu a son scheick et une mosquée à part. Le commerce et la chasse aux autruches est la principale occupation de tous. Dans la partie sud des jardins de dattiers vit encore une tribu particulière d'Arabes, qu'on appelle *Oulad-Belaïl*.

La domination du Fezzan fut long-temps entre les mains d'une dynastie de Noirs qui prit possession de ce pays il y a environ cinq siècles, et qui se comptait, suivant Lucas, au nombre des shérifs de Tafilet. Il y a quelque temps, un usurpateur, appelé Mouckni, parvint à se défaire de tous les membres de cette ancienne famille, et se fit nommer sultan après s'être assuré, par un tribut annuel, la protection de Tripoli. Son gouvernement est tout-à-fait despotisque, et il ne se maintient au pouvoir que par la crainte qu'ont les habitans d'une invasion tripolitaine, qu'ils regardent comme un plus grand malheur. Un cadi, résidant à Mourzouk, et dont la dignité est héréditaire depuis cent cinquante ans, interprète les lois d'après le Coran; il est absolument indépendant du sultan. Quelques familles au teint clair, qu'on appelle Mamelouks, forment la noblesse du pays; ils sont pauvres, mais fiers de leur origine, car ils proviennent, disent-ils, de Tripoli, et leurs ancêtres appartenaient à à la cour du pacha, qui les envoya un jour en présent au sultan de Fezzan. Les richesses sont entre les mains des cadis, ou chefs des villes, des scheicks de district, des gouverneurs, des hadschis, qui ont fait le pélerinage de la Mecque, et des marabouts, ou pieux hypocrites. A Mourzouk, on compte un esclave sur dix habitans, et entre les esclaves domestiques et le peuple libre il n'y a presque pas de différence.

Les Fezzaniens ont la peau foncée; les femmes sont

laides, les hommes n'ont pas le corps bien fait, et ne sont pas non plus robustes. Ils ont les pommettes saillantes, le visage plat, les yeux petits, la bouche large; les cheveux laineux, mais non crépus comme les Nègres, et leur nez est plus arqué que chez ces derniers. Leur principal amusement est la danse, la musique et les femmes; tous croient à la magie et à l'influence des mauvais démons (*iblis*); leur langue est l'arabe occidental avec l'écriture maghrebi; mais ils parlent aussi, par suite de leur commerce continuel avec le sud, les langues bornuenne, tibbo, touarik et du Soudan. Selon Lyon, on ne saurait trouver d'endroit plus convenable pour se préparer à voyager dans le Soudan, que le Fezzan.

Les Fezzaniens n'ont pas d'histoire, mais seulement quelques traditions vagues et fabuleuses; cependant tous savent lire et écrire l'arabe. Ils n'ont ni esprit guerrier ni courage personnel, et la tyrannie les accoutume de plus en plus à l'esclavage. Les revenus du sultan consistent dans l'impôt qu'il prélève sur les esclaves, les dattes et toutes espèces de marchandises. Chaque esclave en entrant dans le pays paie 2 dollars d'Espagne, et souvent les marchands de l'intérieur en transportent jusqu'à 4,000 par an aux marchés du Fezzan; un chameau chargé d'huile ou de beurre paie 7 dollars; une charge d'étoffes coûte 3 dollars, une charge de dattes 1 dollar, etc. Les dattiers paient 1 dollar par 200 pieds; les troupeaux, le cinquième du nombre. La vente de chaque esclave vaut en outre 1 dollar 1/2 au sultan. Ses propres plantations de palmiers lui rapportent annuellement 6,000 charges de dattes, dont chacune pesant 400 livres a pour le moins une valeur de 18,000 dollars. Les jardins paient le dixième de leur produit; chaque ville paie en outre un petit tribut, et chaque année, la *ghrazzie* ou chasse aux esclaves amène de 1,000 à 1,500 esclaves dans le pays dont le quart appartient au sultan. Il a de plus le monopole du commerce des chevaux.

Le tribut annuel qu'il est obligé de payer au pacha de Tripoli était de 15,000 dollars au temps de Lyon; mais il a augmenté depuis. Ce tribut, qu'il est tenu de déposer en personne devant le pacha, conduit ainsi chaque année le sultan du Fezzan à Tripoli, et pendant ce temps son fils est chargé du gouvernement. Les forces militaires du Fezzan s'élèvent à 5,000 soldats, tous Arabes qui, sans cela, s'adonneraient au brigandage.

Voilà les principaux traits du Fezzan dans l'état actuel. Observons toutefois que le moindre mouvement politique peut facilement changer toute la face des choses. Les facultés intellectuelles très remarquables de ce peuple ont dégénéré par suite de l'oppression et de la tyrannie, et ne se manifestent plus que dans leur commerce. Pourquoi n'arriveraient-elles pas à un développement plus large et plus heureux sous un gouvernement sage et modéré?

CHAPITRE TROISIÈME.

LES CHAÎNES D'OASIS COMME CONDITIONS NATURELLES DU DÉVELOPPEMENT HISTORIQUE DES PEUPLES.

Ier ECLAIRCISSEMENT.

Premières notions sur la chaîne d'oasis.

§ 36.

Hérodote déjà avait compris les rapports de ce parallélisme remarquable d'écueils et d'oasis qui, se déroulant sur un arc immense, séparait la Libye, riche en animaux, du grand désert (1). C'est là qu'habitaient, selon

(1) Hérodote, IV, c. 181.

lui, les derniers hommes du côté du désert (ἔσχατοι πρὸς τῆς ἐρήμου).

Si Hérodote peut paraître inexact, en évaluant trop uniformément les stations à dix journées, à partir de de l'oasis de Thèbes, il n'en est pas moins vrai qu'il s'écarte fort peu de la vérité dans l'indication des distances. Quant aux noms dont il se sert, ils sont restés en vigueur jusqu'à ce jour. Ils ont même été nos guides sur cette voie non frayée, et sans eux nous ne fussions peut-être pas arrivés au but.

Les points les plus éloignés méritent seuls d'être éclaircis. La station depuis *les Garamantes jusqu'aux Atarantes* (les habitans du Daran, voy. plus haut, p. 174) s'applique sans doute à l'oasis de Gadamès, située au pied du grand Atlas, et ainsi comprises les journées de marche sont exactes. (*Atarante* désigne les habitans de l'Atlas, et en particulier les habitans d'un défilé conduisant à l'Atlas. (Voy. le Taranta dans le Habech).

Suivant l'historien grec, il y a de même une station (c'est-à-dire dix journées) *depuis les Atarantes jusqu'aux Atlantes*. Ceci ne peut être entendu que d'une station de l'Atlas oriental et non de l'Atlas occidental aux cimes neigeuses. Peut-être cela se rapporte-t-il à une chaîne de l'Atlas carthaginois qui, sans être très haute, l'est assez pour diviser les orages et rassembler des nuages (1), et dont on peut dire, par conséquent, sans trop d'exagération, qu'elle touche au ciel, et qu'elle est une des colonnes qui lui servent d'appui. C'est le dernier poit à l'ouest sur lequel Hérodote nous donne des renseignemens. Près de la mer, il ne connaît plus que les colonnes d'Hercule; mais il n'indique pas leur distance ni les peuples qui les habitent, tandis que sur la route de Thèbes aux colonnes d'Hercule, il entre dans tous les détails, et rapporte les noms

(1) Desfontaines, Flora atlantica, I, præf.

de tous les lieux alors importans. Il est probable qu'à cette époque les caravanes des Nasamons, partant de Thèbes, traversaient la grande oasis, la petite oasis, le pays des Ammoniens (où l'on adorait le dieu de Thèbes), l'oasis d'Augila, le pays des Garamantes, des Atarantes, des Atalantes et de là se rendaient à Carthage, comme aujourd'hui elles se rendent à Tripoli. Or pourquoi les produits de l'art et de la nature n'auraient-ils pas suivi jusque-là les hommes et leurs dieux dans les mouvemens commerciaux ou religieux de ces peuples antiques?

Dans toutes les oasis qui s'étendent au nord de Thèbes, comme une bordure autour du désert, on trouve la culture du palmier très avancée et une abondance remarquable d'orangers et de figuiers. Il n'en est pas de même dans le Dar-Four (1) qui était inconnu aux anciens; le palmier y est rare et les dattes ne mûrissent pas souvent. Il est vrai qu'on ne rencontre plus de ruines d'anciens édifices dans la grande oasis à l'ouest de Thèbes; mais les histoires des Arabes (2) nous font supposer qu'elle était autrefois très peuplée et qu'elle renfermait de beaux monumens d'architecture. La petite oasis contient des débris d'anciennes habitations. Les catacombes d'Ammonium qui s'étendent sur toute la contrée d'à l'entour et les ruines des temples éparses sur un espace de plusieurs cents verges, témoignent de l'ancienne population de cette oasis (3). La plus grande partie de ces débris du passé a disparu maintenant, car les habitans de Siwa, au nombre de 6 à 7,000, ne construisent leurs maisons qu'avec les fragmens de cette ancienne architecture. On voit aussi des ruines dans le Fezzan (4),

(1) Browne, Trav., p. 255.

(2) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18 et 489.—Macrizi, dans Langlès. Mém. sur les Oasis, p. 365.

(3) Browne et Hornemann, Voy., I, p. 46. — Rennell, p. 209.

(4) Shérif Imhammed, dans Lucas, Proceedings, I, p. 88.

à Zuila et à Germah où sont encore debout des débris majestueux d'une architecture étrangère.

REMARQUE. — *Noms : Oasis, El-Wah, Gazer, Siwa, Augila, Fezzan.*

L'importance historique de cette rangée d'oasis nous oblige à entrer ici dans quelques détails sur les différens noms qui lui ont été donnés depuis les temps anciens.

Les Egyptiens appelaient *oasis* (1) (Auasis, Hyasis) (2) les endroits habités, qui, comparables à des îles, sont entourés de tous côtés de grands déserts. Les anciens donnent généralement ce nom aux trois oasis les plus rapprochées de l'Egypte.

Hérodote n'appelle Ὄασις (3) que celle qui se trouve située à sept journées, à l'ouest de Thèbes, et que les Grecs, après lui, désignent sous le nom d'*Ile des Heureux* (Μακάρων νῆσοι). Il faut probablement entendre par là toute cette chaîne d'oasis qui s'étend au sud et au nord, et que Ptolémée, le premier, sépare en deux parties : l'*oasis magna* et l'*oasis parva*. Au temps de Pline et de Strabon, on appelait aussi le pays des Ammoniens une *oasis ;* car, sous la domination romaine de l'Egypte, ce nom, outre son sens physique, impliquait encore la dépendance politique d'une contrée, vis-à-vis de l'Egypte. De là vient sans doute que les Romains ne donnaient pas ce nom aux oasis éloignées ; car on ne peut pas dire que ce soit par ignorance, puisqu'ils nous en ont fait la description.

Les Arabes ont encore étendu davantage la signification de ce nom. dans la langue cophte, *Wahe* signifie une habitation ; ils appelaient *Wah*, *Quáh* (*El-Wahat*, au pluriel) tous les lieux habités du désert. Les écrivains du moyen-âge (4), Leo Africanus, Marmol, etc., en ont fait *El-Wachat*, *Al-Guechet*, *Eleochet*, *Eloacath*.

Le mot arabe *Gezira* a donné lieu aux noms de *Al-Djacair*, *Al-Gazair*, *Agazar*, *Gazer*, *Jassr* (comme, par exemple, à Agadez), qui sont autant d'appellations pour indiquer une oasis. Ludolf, pour éviter tous ces noms, emploie, d'après Strabon, la courte périphrase : « *Insulæ terrestres in arenoso mari.* »

Hérodote n'appelle qu'*une* de ces îles une oasis ; Pline et Ptolémée

---

(1) Strabon, XVII, p. 791.
(2) Ideler, Uber Oasen, p. 397.
(3) Hérodote, III, c. 26. — Langlès, Mémoire sur les Oasis.
(4) Ludolf, Comment. ad Histor. Æthiopicam, fol. 51.

en connaissent déjà deux. Strabon, et, parmi les modernes, Browne en citent *trois*. Plus tard, il est impossible d'en fixer le nombre (Golberry en admet 32, dont 20 habitées); car, suivant la signification arabe du mot, on pourrait, avec autant de raison, appeler *oasis* tous les endroits de l'océan de sable qui présentent une formation analogue, même le Dar-Four et le Fezzan, comme le fait Aboulfeda. Strabon (1) avait déjà précédé l'historien arabe dans l'application libre de cette dénomination, lorsque, embrassant, avec Cn. Pison, d'un seul coup d'œil, le grand océan de sable et les oasis qu'il renferme, il les compara très spirituellement à une peau de cheval tachetée.

Les Arabes (2) appellent la chaîne d'oasis qui court parallèlement au Nil, à l'ouest du rempart occidental, les *oasis intérieures* (El-Wahat-el-Dakhelat); l'oasis des Ammoniens, au contraire, est pour eux l'*oasis extérieure* (El-Wahat-el-Kharedjat).

D'autres (3) n'appellent *oasis intérieure* que la petite oasis (*oasis parva*), à l'ouest du lac Mœris, tandis qu'ils donnent à la grande oasis, sous le méridien de Thèbes, ou l'oasis méridionale (El-What-el-Keblyéh, la petite oasis de Browne), le nom d'*oasis occidentale* (El-Gharbiéh), et à l'oasis d'Ammon celui d'El-Wah-el-Kossouy, ou *oasis lointaine*.

Cette oasis d'Ammon est aussi quelquefois appelée la *grande oasis*; les Arabes du moyen-âge (4) l'appellent *Santaryah*, les modernes généralement *Siwah* (Siwa) (5).

L'oasis d'Augila a conservé son nom depuis Hérodote jusqu'à nos jours. Aboulfeda, à ce qu'il paraît, a commencé à la compter au nombre des oasis (6).

Rennell est le premier qui ait reconnu, dans l'oasis de Fezzan, le pays des Garamantes d'Hérodote (7). Les Romains l'appelaient *Phazania*; les Arabes du moyen-âge *Zuila*. Garama (Germa) et Zuila sont encore aujourd'hui les noms de deux villes remarquables du Fezzan. Mourzouk est actuellement le centre du commerce; sans

---

(1) Strabon, lib. II et XVII.

(2) Macrizi, Soyouthy, Ebn Ayas, et autres voyageurs, dans Langlès, Mém. sur les Oasis.

(3) A. Schultens, Index Geogr. in Vitam Saladini. Voy. Thebais.

(4) Jackouti, Edrisi, Abulfeda.

(5) Browne, Hornemann.

(6) Abulfeda Afr., éd. Eichhorn.

(7) Rennell, Hérod. Geogr., dans Bredow, p. 657.

doute depuis que la dynastie des schérifs de Tafilet (1) arriva au pouvoir, il y a cinq cents ans.

Les Arabes (2), ainsi que les Romains, donnent aussi quelquefois à cette oasis le nom de *Phasan*, *Fazan*; Marmol l'appelle *Fizen*; de nos jours, on l'écrit *Faezan* ou *Fezzan*.

2e Éclaircissement.

Les habitans des oasis et le commerce des caravanes.

Les deux chaînes d'oasis, celles de la bordure orientale et celle de la bordure septentrionale du désert, se dirigent de l'intérieur vers l'extrémité nord-est de l'Afrique. Elles se rencontrent presque en un angle droit dans la Basse-Egypte, près de Memphis ou le Caire (*Kahira*, *Miszot* chez les Arabes, c'est-à-dire *la mère du monde*), et dans la Haute-Egypte, près de Thèbes.

Ces lignes remarquables et d'une si haute importance historique, semblent avoir été tracées par la nature elle-même pour servir de voie commerciale aux peuples africains anciens et modernes. Kahira est encore de nos jours le rendez-vous de tous les habitans des basses terres du nord, depuis le Nil jusqu'à l'Océan Atlantique, et depuis la Méditerranée jusqu'au Sénégal, au Niger, au Habech et au Zanguebar, comme le prouve d'une manière si évidente le vocabulaire africain de l'infatigable Seetzen (3). Le Dar-Four est le lieu de réunion, la principale étape des caravanes du Soudan comme le Fezzan l'est pour celles du Maghreb. Dans l'antiquité le Fezzan était voisin de la grande Carthage; de nos jours, il participe au grand com-

(1) Lucas in Proceedings, I, p. 103.

(2) Edrisi, Africa, éd. Hartmann, p. 136.

(3) Vater, Sprachproben, 1816, p. IX et p. 229.

merce qui se fait sur trois points : Alger, Tunis et Tripoli. Au sud il communique par la voie la plus sûre, la plus courte et la moins dépourvue d'eau avec le Soudan.

Cette situation a décidé du sort des habitans des oasis. Leurs îles sont autant de ports pour les caravanes qui parcourent l'océan de sable. Eux-mêmes sont ou les hôtes des étrangers, ou leurs guides ou enfin les propriétaires des marchandises que ce commerce met en circulation. Tous sont ainsi liés à ce grand phénomène du commerce des caravanes qui caractérise l'Afrique plus que toute autre partie du monde. Leur histoire, de même que leur vie intérieure et extérieure, s'y rattachent immédiatement.

Habitans de la chaîne d'oasis orientale.

1. *Les* Magrebi *de la grande et de la petite oasis.* — Les habitans de la petite oasis appartiennent à une tribu de Magrebi (1) qui peut mettre sur pied une armée de 30,000 guerriers. La petite oasis est peut-être leur seule habitation fixe ; ils parcourent habituellement le désert libyque, emportant avec eux pour toute provision un gâteau de pain sec et une outre remplie d'eau. Ils élèvent des troupeaux de chevaux et de chameaux qu'ils vendent aux caravanes, et paient leur tribut au pacha d'Egypte, en dattes. Tous les Africains les redoutent à cause du brigandage qu'ils exercent aux confins des deux oasis. Aucune route de caravane ne passe de nos jours par cette oasis que l'on pourrait plutôt appeler leur camp que leur habitation. Il serait difficile de trouver dans toute l'Afrique un point plus favorable pour des hordes vagabondes et pillardes.

Les habitans de la grande oasis sont aussi, dit-on, des

(1) Browne, Trav., p. 132.

Magrebi ou Mouggrebi (1). Au temps d'Hérodote, cette oasis était habitée par une colonie de *Samiens*, de la tribu Aischrionique (2), que Strabon qualifie comme très riches et très nombreux. Au quatrième siècle, les chefs du parti catholique furent relégués dans cette oasis par les Ariens, et au cinquième, Nestorius, évêque de Constantinople, y fut envoyé en exil. *In oasin relegare* (3) était même devenu un proverbe du Digeste, et depuis cette époque les oasis cessèrent avec raison de s'appeler les *îles des Heureux*, comme les avait nommées Hérodote. Leurs habitans furent peu de temps après exterminés par les invasions des Blemyes ou Mazices. Au sixième siècle, la grande oasis fut le siége d'un évêque; en 943 (332 de l'hégire), elle tomba au pouvoir des Arabes, et fut gouvernée quelque temps par Abdoulmelik-ben-Merwan, de la famille des Lewata et de la secte des Merwan; mais déjà en 950 (339 de l'hégire) les souverains de la Nubie en firent de nouveau la conquête, et les habitans furent en partie massacrés, en partie emmenés en esclavage. Au temps d'Edrisi (1150 après J.-C.), elle était entièrement déserte (4); Leo Africanus (1513) nous peint de son temps les habitans de la grande oasis au teint foncé comme sales, inhospitaliers et ne songeant qu'à amasser des richesses. A l'époque de Poncet (1700), il paraît qu'ils fournissaient de provisions les nombreuses caravanes qui traversaient alors l'oasis. Browne ne nous en dit pas grand'-chose; il les appelle Mouggrebin (5) (mieux Maghrebi), et pense qu'ils sont de la même famille que les habitans de la petite oasis.

(1) Browne, Trav., p. 16.

(2) Hérodote, III, c. 26. — Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 373.

(3) Pandect., lib. VIII, lib. X, tit. 22, l. 7, de Interdict. et Relegatis.

(4) Edrisi, éd. Hartmann, p. 18 et 439.

(5) Browne, Trav., p. 16.

Comme ils parlent la langue des habitans de Siwah, il paraîtrait qu'ils sont aussi identiques avec les Ammoniens (1) qui parlent la langue touarik ou berbère.

2. *Habitans du Dar-Four.* — Les habitans de l'oasis (Dar) Four sont originairement un peuple nègre. Les étrangers qui s'y établirent et devinrent par la suite les maîtres du pays après y avoir introduit le commerce actuel, proviennent du gradin moyen du Nil, et parlent la langue barabra ou berbère. Ils émigrèrent, il y a quelques siècles, dans cette oasis pour se soustraire aux vexations de la tribu arabe des Shaikie qui dominait alors en Nubie. D'autres émigrés venant du Cordofan, du Sennaar, de Dongola et de la Haute-Egypte, et appartenant pour la plupart à la classe des artisans et des marchands, les suivirent bientôt dans leur nouvelle patrie, et peu à peu la plus grande partie des commerçans de ces contrées se portèrent de la vallée supérieure du Nil à l'ouest, emportant avec eux le commerce et l'industrie qui depuis ont fait de cette oasis l'un des points les plus importans de l'Afrique septentrionale. Des communications s'établirent avec le Caire (2), et bientôt l'islamisme prit aussi racine dans le Dar-Four. La caravane du Soudan s'organisa, et maintint ainsi par une nouvelle voie le grand système commercial du continent. Ce concours de circonstances heureuses était nécessaire pour qu'un sultan d'une tribu arabe ou plutôt berbère et dépendante de Tripoli, pût arriver au trône d'un pays nègre tel que le Dar-Four. Avec l'islamisme l'arabe fut aussi nécessairement introduit dans le Dar-Four et prit peu à peu la place de la langue du pays.

Les étrangers se sont presque tous établis dans les villes. A Cobbé (3), ville d'à peu près 6,000 habitans et

(1) Rennell, dans Hornemann, Voyage, éd. Langlès, II, p. 279.
(2) Browne, Trav., p. 377.
(3) Ibid., p. 238.

capitale du royaume, aucune maison n'est habitée par des Fouriens. On n'y rencontre que des marchands et des étrangers qui croiraient s'avilir en épousant une Fourienne.

Le Dar-Four est dans la chaîne d'oasis que nous venons d'examiner la plus jeune colonie commerciale. Nous n'avons pas encore d'exactes données sur les communications qui existent entre cette oasis et le Soudan. Nous savons seulement que le rendez-vous des caravanes qui vont dans le Soudan, est à Coubcabia, deux journées et demie au sud-ouest de Cobbé. C'est aussi de ce point que les marchands entreprennent régulièrement chaque année, sous la conduite du sultan, leurs chasses aux esclaves (1) dans le Donga et le berceau du Nil blanc. Ces parties de chasse qu'on nomme *Ghrazzie* dans le Fezzan s'appellent ici *Selatea*. Les marchands de Bornou y prennent, dit-on, une part très active. Ces esclaves qu'on enlève ainsi à leur patrie sont le principal article de commerce des Fouriens aux marchés du Caire. Les marchands d'esclaves (*Jelabe* selon Browne, *Ghellabis* selon Frank) ont leur principal dépôt à *Sweini*, qui est aussi le lieu de réunion de toute la caravane (2). Le départ de la caravane pour le Caire est le plus grand événement de l'année, puisqu'elle sert à déterminer le calendrier fourien. Le sultan lui-même ne fait pas partie de la caravane ; mais il transfère continuellement sa résidence d'une ville dans une autre, et l'on peut dire qu'il est le premier marchand du pays (3). A la tête de la caravane est ordinairement un membre de la famille régnante.

---

(1) Browne, Trav., p. 473. — Proceedings, II, p. 361.

(2) Browne, p. 246. — L. Frank, Mém. sur le commerce des Nègres au Caire, dans les Mém. sur l'Egypte, IV, p. 126.

(3) Browne, Trav., p. 301. — Mém. sur la Caravane de Dar-Four, dans les Mém. sur l'Egypte, III, p. 303.

Avant que le sultan ne donne le signal du départ, il faut toujours quelques mois pour réunir à Sweini (Souênia) (1), les 2,000 chameaux, les 1,000 esclaves, les 3 à 400 charges de chameaux, les dents d'éléphans, les 2,000 *kantar* de gomme, les 1,000 *kantar* de tamarin, de natron, de plumes d'autruche, qui composent la caravane. Dans les temps de paix et de tranquillité on voit aussi des caravanes plus nombreuses, quelquefois deux par an, de 5 jusqu'à 6,000 chameaux et d'un nombre égal d'esclaves. Dans d'autres circonstances, par exemple après que les communications ont été interrompues pendant plusieurs années, il se forme une soi-disant *grande* caravane semblable à une armée considérable, et qui, dit-on, compte quelquefois jusqu'à 72,000 esclaves et 15,000 chameaux chargés (2).

Après 45 journées de marche par Sélime, Sheb et la grande oasis, la caravane arrive à Siouth sur le Nil et de de là au Caire. De toute cette foule, les conducteurs et propriétaires de la caravane, au nombre de quelques centaines, retournent seuls dans le Soudan; ils ne ramènent ordinairement avec eux que la moitié de leurs chameaux, qu'ils chargent de marchandises de l'Orient et de l'Occident.

Browne nous décrit ce peuple commerçant de la caravane du Soudan, ainsi que les chefs du Dar-Four, comme étant d'un caractère remuant, audacieux, égoïstes, durs et continuellement disposés à la révolte; les Nègres paisibles qu'ils oppriment, les appellent *Jeiâra*.

---

(1) Lapanouse, dans les Mém. sur l'Egypte, III, p. 303.
(2) Mém. sur l'Egypte, IV, p. 96.

3e Eclaircissement.

Habitans de la chaine d'oasis septentrionale.

1. Habitans de Siwah, Ammoniens. — Siwah, qui est ici la première des oasis, fut de tout temps célèbre (1) par l'oracle du dieu de Thèbes, par son hiérarchie, par ses temples, par sa fontaine périodique du soleil et par les bois ombrageux de palmiers et d'orangers qui, au milieu du désert, résistaient aux rayons d'un soleil dévorant et entretenaient une délicieuse fraicheur. Mais sa renommée devint surtout colossale et universelle par la visite d'Alexandre-le-Grand, par son adoption et par la fondation de la colonie d'Alexandrie, non loin de là.

L'antique splendeur de Siwah a disparu maintenant, et toute l'oasis n'est plus qu'une ombre de ce qu'elle était autrefois ; la sagesse de ses étéarques est perdue, et de tant de grandeur il n'est resté aux habitans actuels que des ruines de temples que les Siwas appellent Birbé (peut-être ne sont-ce même que les restes des caravanserais, près du temple d'Ammon ?) (2), des catacombes vides, et la connaissance des routes à travers les déserts. L'agriculture y avait atteint un haut point de perfection dès les temps les plus reculés, comme on s'en persuade par l'abondance des fruits de toute espèce, qu'on ne trouve dans aucune autre oasis. Les dattes, les grenades, les oranges, les bananes, les olives, les figues, les abricots, les raisins y sont excellens, et l'horticulture, en général, dans l'état le plus florissant (3).

Le territoire des Ammoniens s'étendait, suivant Hé-

(1) Curtius, IV, c. 7.

(2) A von Humboldt, Ansichten der Natur., p. 68.

(3) Browne, Trav., p. 19.—Rennell, Herod. Geogr. dans Bredow, p. 638. — Langlès, Mém. sur les Oasis, p. 392.

rodote, depuis la Haute-Egypte jusqu'à Barca, et depuis la Méditerranée jusqu'au désert libyque. Du temps de Makrizi, Siwah qui alors (1440 après J.-C.) portait déjà ce nom chez les Arabes, n'était habitée que par 600 Berbères. Cette oasis forme maintenant un petit état de 2,000 (suivant Ripaud), ou de 6 à 7,000 habitans (d'après l'estimation de Rennell) (1), et compte 1,500 hommes capables de porter les armes. Le sultan ou empereur des Ottomans en est le souverain; mais il n'en tire pas d'impôt. Siwah était encore, du temps de Hornemann, une république oligarchique, sans cesse agitée par des révolutions. Du temps de Hadi-Abdallah (2) elle était gouvernée par un conseil d'anciens, composé de six à huit membres; leur nombre s'éleva, par la suite, à douze, et du temps d'Hornemann on y comptait vingt-six scheiks (*sheikh* signifie un vieillard, puis un chef de tribu.) Browne aussi décrit les habitans de Siwah comme turbulens et agités par les guerres intestines des partis. Ils parlent la langue de Siwah (3), c'est-à-dire la langue des Touariks et des Berbères, ou celle des Shelloubs, suivant Jackson, et s'occupent moins de commerce, que du soin des caravanes qui souvent s'arrêtent des semaines entières dans leur oasis.

2. *Habitans d'Augila.* — Augila, station moyenne entre le Fezzan et l'Egypte, est un état marchand, soumis en quelque façon au bey de Tripoli (4), mais néanmoins très indépendant, et célèbre, par-dessus tout, par l'arome de ses dattes. Les habitans d'Augila se chargent des affaires des Fezzaniens au Caire; ce qui fait qu'ils sont continuellement en voyage (5). Dès l'âge de treize à quatorze

---

(1) Hornemann, Voy., I, p. 209.

(2) Proceedings, I, p. 193.

(3) Hornemann, Voy., et Marsden, Letters, II, p. 405.

(4) Hadi Abdallah, dans les Proceedings, I, p. 192.

(5) Hornemann, Voy., I, p. 70.

ans, ils vont à pieds avec les caravanes, et s'habituent ainsi de bonne heure à toutes les fatigues et à toutes les privations du désert. Leur séjour se partage entre le Fezzan, Augila et le Caire, où les appellent successivement leurs affaires. La plupart d'entre eux sont établis dans chacun de ces trois endroits; souvent ils y ont même un ménage, une femme, ou bien ils contractent un mariage périodique pour le temps que la caravane y séjourne. Une conséquence nécessaire de ce genre de vie, c'est que chez eux tout est calculé sur l'intérêt : aussi l'égoïsme, la fourberie et un avilissement général se présentent au voyageur comme les traits les plus saillans de ce peuple.

Une partie des habitans d'Augila se vouent plus particulièrement à l'agriculture, et ceux-là se distinguent des autres par leur probité. Tous sont généralement habiles, polis jusqu'à l'excès, et parlent la langue berbère, outre l'arabe, qui est communément répandu.

3. *Habitans du Fezzan.* — Les habitans du Fezzan sont, sinon belliqueux, du moins les plus audacieux marchands (1) de l'Afrique septentrionale, aucune autre colonie n'étant plus favorable au commerce que cette oasis. Elle est le centre entre l'El-Maghreb, l'ouest de l'Afrique, le Misr et le Caire ou l'est de l'Afrique, ainsi qu'entre le Soudan et le nord de l'Afrique, c'est-à-dire les états barbaresques.

Pourvus à peine des premiers besoins de la vie, et sans produits indigènes qui puissent faire l'objet d'un commerce universel, sans fabriques ni manufactures, les Fezzaniens n'expédient que des marchandises étrangères, et les habitans des oasis voisines sont leurs commis subalternes. La poudre d'or (*tibbar*), les esclaves, les

---

(1) Rennell, Herod. Geogr., dans Bredow, p. 657.

plumes d'autruche, l'ivoire, le séné et les noix de gourou (1) sont, comme produits du riche et uniforme Soudan, leurs principaux articles de commerce. On pourrait encore y ajouter l'airain, les peaux de chèvres, les étoffes de coton bleu de Cashna et le trona de Mendrah que les indigènes échangent contre des articles de luxe de l'Orient, des armes en fer et autres marchandises de l'Occident.

Il se tient, pendant toute l'année, dans chaque endroit du Fezzan (2), dans les villes, les villages et même dans des lieux inhabités, des marchés à jour fixe. Cet usage est également répandu dans toute l'Afrique septentrionale, dans le Dar-Four, comme dans le Habech (3), le Tombouctou (4) et dans le pays des Mandingos, à Kamalia, où Mungo-Park séjourna pendant six mois.

C'est avec la saison tempérée, qui dure depuis le mois d'Octobre jusqu'au mois de Février, que commence, à Mourzouk, la grande foire (5) où se réunissent toutes les nombreuses caravanes du Caire, de Bengasi, Tripoli, Gadamès, Touat et du Soudan. Les petites caravanes des Berbères, des Rehadeh, des Touariks et des Tibbos qui font le commerce de blé, d'huile, de beurre, etc., s'y rendent aussi, mais n'y séjournent que peu de temps. A l'approche du printemps, toute cette foule se met de nouveau en mouvement; car c'est alors la seule époque où les caravanes puissent reprendre leur route vers le sud, si elles veulent regagner, avec le moins de peine et de fatigue possible, leur but éloigné, le Niger.

---

(1) Lucas, Proceedings, I, p. 173, 179 et 182. — Comp. Lyon, Narrat., ch. IV, p. 152.

(2) Proceedings, I, p. 90.

(3) Browne, Trav., p. 240. — Salt, dans Valentia, Travels.

(4) Marmol, Africa, III, p. 64.

(5) Hornemann, Voy., p. 114.

La caravane de Bornou (1) atteint en 10 jours le territoire limitrophe du Bornou; de là elle va en 15 jours aux montagnes de Tibesty, et en 17 jours au lac salant de Dombou, d'où elle met encore 15 jours, ou 57 jours en tout, pour arriver à la résidence du roi de Bornou.

Les caravanes qui vont à Cashna (2) s'acheminent, pendant dix-neuf jours, vers le sud, jusqu'aux montagnes d'Eyre; de là, elles arrivent en vingt-sept jours à Agadez, pays riche et agréable. La plupart des Fezzaniens ne vont que jusque-là; ils confient à leurs commis le soin de leurs affaires et la direction des caravanes pendant les vingt journées qu'il leur reste à faire jusqu'à Cashna. Le voyage est donc en tout de soixante-six journées de marche, sans compter les jours de repos.

Lorsque, pendant deux années consécutives, les mêmes caravanes arrivent heureusement, chargées des richesses du Soudan, à la grande foire du Fezzan, cette oasis se trouve tout à coup inondée de marchandises de toute espèce, dont les indigènes tirent un profit immense. Les principaux revenus du sultan consistent dans l'impôt qu'il fait prélever aux trois portes de Mourzouk.

Le défaut de mets délicats et recherchés dans ce pays et la difficulté d'en transporter des pays étrangers fait qu'il règne parmi les Fezzaniens la plus grande modération (3). Ils ne mangent que des dattes et de la bouillie, rarement de la viande; les sauterelles grillées et le jus de dattes, *lougibi*, sont leurs plus grandes friandises. La grande facilité avec laquelle on importe toute espèce de marchandises dans le Fezzan fait que l'industrie y est très négligée; les habitations sont de misérables huttes; les cordonniers et les

(1) Lucas, d'après le shérif Imhammed, dans les Proceedings, I, p. 129.

(2) Ibid., p. 162.

(3) Hornemann, Voy., I, p. 104-133.

maréchaux sont seuls indispensables, et le maréchal qui ferre le cheval du sultan est souvent l'artiste qui fabrique aussi les boucles d'oreilles en or de la sultane.

Les tisserands en laine ne connaissent pas encore la navette; leurs étoffes sont lourdes et grossières : aussi les Fezzaniens s'habillent-ils en étoffes de Tripoli et du Caire, qu'ils recouvrent d'une draperie légère et blanche fabriquée dans le Soudan.

Le luxe étranger introduisit peu à peu les mœurs et les usages étrangers dans le Fezzan : la passion de la danse et des plaisirs ainsi que celle de la parure chez les femmes y sont poussées à l'extrême; avec les esclaves nègres, on transporte encore dans le Fezzan les Kadankas du Soudan destinées aux plaisirs des hommes; elles sont très adroites et exercées dans la danse, la musique et les chants du Soudan, à peu près comme les *A'lmeh* (femmes savantes) du Caire. On assure qu'aucun endroit de la terre n'est plus rempli de courtisanes que le Fezzan, ce grand port où abondent tous les voyageurs de l'océan de sable.

Les habitans du Fezzan (1), avec leurs formes originairement belles, ne sont pas robustes. Hornemann et d'autres voyageurs les décrivent comme un peuple sans énergie dans la physionomie et l'allure, indolent d'esprit et de corps, mais entreprenant lorsqu'il s'agit de gain.

Les données du capitaine Lyon, comme nous venons de le voir, s'accordent parfaitement avec le récit de Hornemann.

4e Eclaircissement.

La caravane de la Mecque.

Tout le monde sait que les Musulmans n'ont pas seulement le visage tourné vers le lever du soleil lorsqu'ils

---

(1) Lucas, in Proceedings, I, p. 97.—Hornemann, Voy., I, p. 124.

récitent leurs prières du matin; toute leur vie est pour ainsi dire dirigée vers la Kaaba du prophète, surtout en Afrique. De là, l'origine des pèlerinages sanctifians qui, maintenant, par leur périodicité régulière, ressemblent plutôt à des phénomènes naturels, qu'ils ne sont le résultat d'un besoin ou de la volonté de l'individu. Le gain terrestre réuni à l'espoir d'un gain céleste conduisent, chaque année, des milliers d'hommes, par des routes et à des époques déterminées, dans l'Orient. La caravane du Fezzan (1) est connue pour la mieux organisée, la plus régulière et la plus sûre. Partout elle apporte la joie, les fêtes et les richesses; elle fait naître et cultive, dans ceux qui la suivent, les devoirs de l'islamisme, les vertus de l'hospitalité, de l'humilité, de la bravoure, de l'abnégation, etc., et agit d'une manière très bienfaisante sur la nature intellectuelle de ces peuples dont la description offre le plus haut intérêt (2).

Si, maintenant, avant de terminer, nous jetons encore un coup d'œil sur les vastes espaces du Sahara oriental, nous découvrirons un accord et une analogie remarquables dans la nature, et dans tous les rapports des deux chaînes d'oasis que nous venons de décrire. Également importantes par leur étendue, elles partent toutes deux du centre des principales parties des basses terres africaines que nous considérons ici dans le sens historique et non pas seulement dans le sens mathématique ou purement géographique, c'est-à-dire du Soudan et du Maghreb, et se rencontrent à Misr, principal foyer de civilisation de l'Afrique du côté de l'Orient.

Ces deux voies commerciales, depuis leur extrémité dans la Basse-Egypte, s'élargissent, dans une égale pro-

---

(1) Browne, Trav., p. 246-253. — Jackson's Account, p. 289.

(2) Browne, Trav., p. 18. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 27, 68, 96, 107.

gression, vers leur base, le Dar-Four et le Fezzan, et deviennent à mesure qu'elles en approchent de plus en plus importantes. S'étendant sur d'immenses espaces, elles forment ainsi deux lignes uniformes, chacune de plus de 200 milles, qui, réduites en journées de marche, du Fezzan par le Caire jusqu'au Dar-Four, ne pourraient être parcourues en moins de six mois.

On peut soutenir avec raison qu'une uniformité aussi frappante, dans les développemens de la nature et de l'histoire de l'homme, ne se rencontre sur aucun autre point de la terre.

Dans la société des peuples de l'Afrique du nord, ce mouvement circulaire et régulier du commerce africain, suivant les voies tracées par la première histoire de la terre, est comparable à la circulation du sang dans le corps humain. Il est la condition essentielle de cette vie et de cette activité que le Soudan, par son importance historique, a eues en partage dans la marche de l'univers.

II.

PARTIE OCCIDENTALE DE L'OCÉAN DE SABLE; LE SAHARA ET LE SAHEL.

§ 37.

Après avoir parcouru le théâtre animé du bord oriental et septentrional du grand océan de sable, nous arrivons maintenant à ces tristes solitudes, à ces affreux déserts qui, de tous les espaces de la terre, sont les plus étrangers aux produits variés de la nature inorganique, qui ne nourrissent, pour ainsi dire, ni plantes, ni animaux, ni hommes, et dont la surface aride et monotone, qui n'est pas même interrompue par des groupes d'oasis, semble à peine appartenir encore à la formation solide de l'écorce de la terre.

Si l'on tire une ligne qui indique la route des caravanes du Fezzan à Cashna et au Niger, on peut établir que la grande portion occidentale du Sahara s'étend, depuis cette ligne, ou, si l'on veut, depuis le méridien de Fezzan, jusqu'à l'Océan Atlantique, entre les steppes de la Nigritie et du Biledulgerid.

En un grand nombre d'endroits de la côte, cet immense désert se prolonge encore au loin, sous la surface des eaux, comme un vaste banc de sable. Sur le continent, il étend son domaine, à son extrémité sud-ouest, jusqu'au-delà du bord méridional du Sénégal inférieur; à son extrémité nord-ouest, il a déjà encombré le fleuve *Drah*, depuis Polybe (146 avant J.-C.), et il y

agrandit encore tous les jours les limites de son terrible empire.

Les vagues de sable se sont élevées en collines sur le bord de l'Océan, où elles forment le cap *Bojador* et le cap *Vert*, qui sont les limites du désert vers la mer; entre ces deux caps se trouve le cap *Blanco*, formé de dunes avancées et très basses. En s'avançant ainsi dans la mer, ces collines ou dunes élevées (*Mamelles*, comme les appellent les marins) sont devenues, pour les navires qui longent les côtes du désert, un avertissement du danger qu'ils courent en s'approchant trop du rivage. Dans les espaces explorés qui séparent les promontoires, le Sahara a franchi depuis long-temps ses limites continentales.

CHAPITRE PREMIER.

DE L'ÉTENDUE ET DE LA NATURE DE L'OCÉAN DE SABLE OCCIDENTAL.

Le Sahara occidental est borné, au nord, par le Biledulgerid qui, comme nous l'avons déjà vu plus haut, ne mérite pas trop le nom de *beau pays de dattes* qu'on lui donne; car, de nos jours, les Arabes appellent avec raison du nom de Sahara (1) plusieurs grands espaces contenus dans cette région, et qui s'étendent depuis le Petit-Jerrid, à l'ouest de la Petite-Syrte, par Wergela, jusque près de Tafilelt.

Les eaux des wadis ou fleuves de steppes qui descendent de l'Atlas se perdent en grande partie, sur le bord sablonneux du désert, dans des marais amers et salans qui, pendant l'été, donnent naissance à une immense quantité

(1) Shaw, Trav. and Observ., 2e éd., 1757. Lond., in-4°; p. 4.

de vers (1), et deviennent ainsi impraticables pour les hommes comme pour le bétail. Le *Drah*, le plus occidental de ces torrens ou wadis, avait probablement (2) autrefois son cours vers l'ouest, et s'embouchait, sous le nom de *Darodus*, dans l'Océan; maintenant il coule au sud; et se perd, comme les autres, dans les sables du désert. Mais il est difficile de décider si c'est en effet le *Darat* que Polybe connut dans son Périple, ou bien le *Bambotus* de la côte des Daratites éthiopiens, près du cap Noun, appelé aussi le char divin de Hannon (*Theon-Ochema*, selon Pline), et formant la dernière limite de son Périple, ainsi que de celui de Polybe (3). De nos jours, on rencontre dans cette contrée l'*Akassa*, petite rivière côtière, près de Wedi-Noun, à l'extrême frontière méridionale de l'empire de Maroc.

D'après toutes les connaissances que nous avons des localités, il est probable que cette rivière indique l'ancien cours du fleuve Drah.

Il n'est pas rare de voir, sur les limites du désert, des rivières que les sables mouvans forcent à se déplacer et à changer de direction. Quelquefois même elles cessent entièrement de couler, comme cela s'est vu à un torrent autrefois très rapide du territoire de Fezzan, près de Tessowa (4), qui, maintenant, est recouvert par les sables. Ce phénomène important est le résultat de l'extension que gagne tous les jours le domaine du sable mouvant, dans la direction du nord-ouest et de l'ouest.

2. A l'ouest, le désert confine immédiatement à l'Océan Atlantique.

La côte, depuis le 32° jusqu'au 20° lat. nord (elle

(1) Marmol, Africa, I, p. 26.
(2) Jackson's Account of Marocco, 2e éd., 1811, p. 9.
(3) Gosselin, Rech. dans Bredow, p. 36-49.
(4) Proceedings, I, p. 88.

commence déjà près de Mogodore), par conséquent sur une étendue de 120 milles géogr. au moins, n'est qu'une bordure de déserts (1), couverte d'immenses dunes (*immense hills*) d'un sable mouvant que les vents chassent de l'intérieur du continent, sous les formes les plus variées, vers la mer, et qui remplissent également l'Océan et l'atmosphère de particules de sable.

Le fond de la mer n'offre qu'un banc de sable qui se prolonge au loin dans l'Océan. Les Arabes vont, jusqu'à une demi-lieue dans la mer, à la recherche des cargaisons naufragées, sans que l'eau leur dépasse les genoux. Cet immense banc s'étend le long de la côte, sur une largeur d'une à deux lieues, et presque au niveau de la mer, depuis Wedi-Noun (le fleuve côtier du cap Noun) jusqu'au cap Bojador. Nous verrons plus bas quelle est sa direction au sud. C'est encore ici sur cette côte brûlante et inhospitalière (2) que le courant circulaire de l'Océan Atlantique et la violence des vagues causent annuellement la perte d'une quantité de navires. L'atmosphère, remplie de parties de sable, qui s'étendent au loin sur l'Océan comme un brouillard blanc (*hazy weather*), cache aux marins l'approche du danger qui les menace, et les entraîne ainsi trop souvent à leur ruine.

Le cap Blanco n'est pas un promontoire élevé, mais au contraire une saillie plane qui s'avance dans la mer. Dépourvue de verdure, d'arbres et autres marques de terre, elle est difficile à reconnaître, mais n'en est pas moins pour cela un des points les plus importans de la côte. Au sud et au nord de ce cap, le désert a accumulé les bancs

(1) Jackson's Account, p. 46, 269, etc.

(2) J. Riley, Loss of the american brig *Commerce* wrecked on the western coast of Africa. Lond., 1811, in-4°, p. 17. — A. Scott, Account of the captivity among the wandering Arabs of the Great African desert, in Edinb. Phil. Journal, 1821, n° VII, p. 38.

de sable (1). L'un de ces bancs entre autres s'étend en demi-cercle depuis le cap Blanco jusqu'au cap Mirik au sud, et ne permet que deux passages peu profonds pour entrer dans le golfe d'Arguin, également parsemé de groupes de bancs et d'îles de sable, et sillonné sur ses côtes par de vastes et arides dunes de sable mouvant.

La côte s'étend ainsi toujours également abritée par les bancs de sables (comme s'expriment les marins), le long de l'embouchure du Sénégal et de tout le pays plane et aride qui l'entoure jusqu'au cap Vert. Ce cap est renommé par ses deux immenses dunes, appelées *les Mamelles* (2), qui s'élèvent jusqu'à une hauteur de 600 pieds, et sont peut-être les plus considérables de cette côte. Semblables à des vagues colossales de sable, elles dominent toute l'immensité des petites dunes de la côte, et sont, pour les vaisseaux qui croisent dans ces parages, d'utiles marques de terres qui les avertissent de ne pas s'approcher des côtes. Nous croyons devoir reculer jusqu'ici la limite naturelle du Sahara. Le Sénégal inférieur le traverse à l'une de ses extrémités; mais la nature aride de ses plaines de sable (3) s'étend, nonobstant les eaux du Sénégal, bien au-delà de ce fleuve, à travers le royaume d'Owal et de Cayor, soumis au souverain de Damet, et jusque dans le pays des sauvages *Sereres* (14° 44' lat. nord). C'est là le peuple de la côte de sable, au-dessous des Joloffes, dans le pays cultivable du Sénégal.

3. Au sud, le Sahara étend son domaine assez uniformément jusque près des cours moyens du Sénégal et du Niger, avec lesquels il se dirige parallèlement, et à peu près sous la même latitude (entre le 16° et le 18° lat.

(1) Th. Astley, New general Collection. Lond., 1745, in-4°, II, p. 4. — Durand, Voy., II, p. 79.

(2) Durand, Voyage au Sénégal, I, p. 61.

(3) Golbéry, Fragm., p. 237

nord), dans les régions inconnues du Soudan oriental.

On a comparé l'étendue du Sahara à la moitié de l'Europe, ou, ce qui est encore mieux, au double de la mer Méditerranée. On évalue l'aire du désert à 72,000 milles carrés géogr. (200,000 lieues carrées), y compris les oasis, et à 50,000 milles carrés géogr. sans les oasis; sa longueur est, dit-on, de 450, et sa largeur de 300 milles géogr. Mais ces données ne peuvent être que très approximatives, à cause de la nature même de l'espace en question. Toutes les fois qu'il s'agit de la vie intérieure et active de la nature, ces indications, comme toutes les données arithmétiques en général, sont en grande partie aussi arides et stériles que le désert lui-même; elles ne jettent aucun jour sur les contrées qu'on étudie, et sont encore moins capables de nous en donner une image fidèle et vivante.

2e Eclaircissement.

Nature du désert.

Le caractère essentiel des déserts repose dans l'homogénéité de leur *forme* et de leur *substance*.

A. Quant à la disposition horizontale ou dimension physique, ils présentent des surfaces absolument horizontales avec des élévations et des abaissemens relatifs peu considérables; de là vient qu'on n'y rencontre nulle part des amas considérables d'eaux atmosphériques ni cette variété importante de montagne et de vallée.

B. L'uniformité de leur substance est également remarquable. Ce sont généralement des masses de cailloux ou des masses de sel uniformément étendues sur la surface; là où elles manquent, on ne trouve ni sol décomposé ni humus, mais seulement des rochers nus, pour la plupart du calcaire. Dans les environs du Fezzan et dans le Haroush noir, le calcaire est, dit-on, d'une formation

analogue à celui du Jura (1). Quelquefois on y trouve aussi des roches primitives, par exemple, du granit (2) (dans le Dar-Four), du talc et du basalte (voy. plus haut le Haroush).

Les rochers sont recouverts de cailloux, de galets et de sable mouvant que le vent emporte comme un fin brouillard à travers les airs (3). La surface n'est par conséquent nulle part cohérente ; à peine y voit-on quelques traces de l'état d'agrégation, première condition de toute vie organique. Le sable du désert libyque se compose de grains de quartz (4) transparens, d'un tiers de ligne de diamètre, terme moyen, et sans mélange d'aucune autre substance ; sa surface est généralement modelée sur sa base comme une couche de neige. Mais chaque éminence, quelque insignifiante qu'elle soit, un buisson d'épine, un écueil, ou même une carcasse de chameau, donne naissance à des collines de sable que le vent accumule avec une rapidité extraordinaire.

Les vents du nord et du nord-ouest prédominant dans le désert libyque (ils soufflent pendant neuf mois), il en résulte que les collines de sable s'avancent, chaque année, de 10 à 12 pieds, comme on a pu le calculer d'après la disparition des sources et des puits. Le vent n'enlève toujours que les sables très fins ; les cailloux et les galets restent à découvert. Le désert errant doit par conséquent couvrir de ses sables tous les espaces qu'il conquiert, tandis que la véritable patrie du sable mouvant se change en un champ de graviers, de cailloux et de galets. Le Sahel, formant ainsi l'avant-garde du Sahara, finira toujours par se changer lui-même en Sahara (voy. p. 261).

(1) Alexander von Humboldt, Ansichten der Natur., I, p. 66.

(2) Browne, Trav., p. 268 et 16.

(3) Jackson's Account, p. 270. — Mungo-Park, Trav., p. 131.

(4) Costaz, sur les sables du désert, dans les Mém. sur l'Egypte, II, p. 264.

3e Eclaircissement.

De l'empiétement du sable.

Ce phénomène, tel que nous venons de le décrire, n'est pas général en Libye et dans les déserts adjacens de l'Egypte, où, depuis plusieurs mille ans, on aurait dû nécessairement s'apercevoir de ses effets. Le mouvement des sables ne laisse pas ici, comme dans l'intérieur de l'Afrique, de vastes espaces découverts (du Sahara) à sa suite; sans doute parce que, depuis Barca jusqu'en Syrie, la mer, comme en beaucoup d'autres endroits (par exemple, près de Bordeaux, près du cap Sable dans l'Amérique du nord, etc.), vomit tous les jours des masses considérables de sable sur le rivage, dont les vents s'emparent aussitôt et qu'ils emportent dans l'intérieur du continent, comme on s'en aperçoit aux palmiers qui disparaissent peu à peu sous les sables, le long de toute la côte (comp. p. 116). La mer, grâce à son mouvement continuel (1), a même étendu sur plusieurs points le domaine du désert libyque, aux dépens la vallée du Nil; les sables ont franchi le rempart occidental (2), et sont ainsi entrés dans la vallée qu'ils menacent d'envahir entièrement (3). Cet empiétement est surtout remarquable près du village de Wardan (4), dans la province de Gizeh, à l'extrémité septentrionale de la plaine des Pyramides, où les masses de sable se sont avancées jusqu'à une lieue de distance du fleuve. En beaucoup d'autres endroits, il est difficile

---

(1) Andréossy, Mém. sur l'Egypte, I, p. 198; IV, p. 218. — Valentia, Trav., III, p. 408.

(2) Andréossy, Mém. sur la vallée de Natron, dans les Mém. sur l'Egypte, I, p. 224.

(3) Girard, Mém. sur l'Egypte, III, p. 16.

(4) Reynier, Mém. sur l'Egypte, IV, p. 5.

d'établir historiquement ce phénomène; car la grande et profonde vallée du Bahr-bela-ma est là comme un fossé protecteur de l'Egypte, à l'ouest, qui reçoit tout le sable poussé, à l'est, vers ce pays (1).

Ce mouvement du désert nous explique pourquoi, du temps de Strabon, les lacs de Natron, près du Bahr-bela-ma (2), n'étaient pas, comme de nos jours, divisés en six bassins, et pourquoi, du temps d'Hérodote, les anciens ne faisaient pas encore de distinction entre la grande et la petite oasis, comme Strabon, 480 ans plus tard. N'est-il pas remarquable que la fertilité si vantée (3) de la grande Oasis (μακαρῶν νῆσος) ait diminué au point que maintenant de grands espaces de sable interrompent la ligne coralline des quatre ou cinq endroits cultivés? que la petite oasis que Strabon place près du lac Mœris en soit maintenant très éloignée? que le lac Mœris (4) même ait perdu, à l'ouest et au sud-ouest, par l'empiétement du désert, un espace très considérable, de manière que le lac de Karôn, comme l'appellent de nos jours les habitans du Fayoumé, soit beaucoup moins considérable que ne l'était le lac Mœris lorsque le labyrinthe s'élevait encore dans toute sa splendeur sur ses bords. Une quantité de ruines, dans la vallée du Nil, sont en partie recouvertes de sable, comme nous l'avons vu plus haut, et même les temples de Thèbes sont encore enfouis 20 pieds dans le sable. Les espaces moins anciennement cultivés, sur la route du Caire vers la Syrie, se recouvrent de plus en plus de sable, et l'on ne voit plus que les coupoles des habitations désertes surgir des collines mouvantes le long de cette route de caravanes (5).

---

(1) Mém. sur l'Egypte, I, p. 248.

(2) Alexander von Humboldt, Ansichten der Natur., I, p. 67.

(3) Heeren, Ideen 2e Aufl., II, p. 496.

(4) Girard, Mém. sur les irrigations, l'agriculture, etc., de Fayoume, dans les Mém. sur l'Egypte, III, p. 330.

(5) Mém. sur l'Egypte, I, p. 44.

Cette opinion de l'empiétement des sables est aussi généralement répandue parmi les Arabes qui ont une connaissance exacte de tous les phénomènes du désert. Ils possèdent un grand nombre de traditions merveilleuses (1) relatives à des vallées heureuses et riches en palmiers, de superbes villes de Pharaon, des colonnes de marbre, des châteaux aériens, des châteaux maudits qui disparaissent ou sont recouverts par le désert, et devant lesquels le voyageur s'égare lorsqu'il en approche, etc. Ce n'est peut-être pas sans raison historique qu'ils appliquent chacune de ces diverses histoires merveilleuses à une certaine localité déterminée. Le fameux colosse du sphinx (qu'ils appellent *Abou-el-Houla*, c'est-à-dire père de la terreur) (2), maintenant à moitié enseveli dans les sables, mais dont la tête de basalte s'élève encore au-dessus du champ des Momies, leur apparaît comme un talisman conjurant sans cesse l'océan de sable de ne pas s'avancer davantage vers le Tell de l'est. Caviglia (3), qui entreprit des fouilles dans les masses de sable accumulées à sa base, y a découvert plusieurs objets remarquables que le désert y avait enfouis. Le même effet des sables s'observe en Nubie, où, des deux colonnades de sphinx qui conduisaient au propylone du temple, près de Sibhoi (23° lat. nord), six sphinx seulement sont encore visibles, tandis que tous les autres, ainsi que la plus grande partie de ce superbe temple, sont couverts de sable (4). Nous avons mentionné plus haut, en plusieurs endroits, la lutte du Typhon libyque contre Osiris.

---

(1) Al. Macrizi, dans Langlès, Mém. sur les oasis, p. 365.

(2) Abdul Rachyd el Bakui, Geogr., dans les Mém. sur l'Égypte, II, p. 75.

(3) Belzoni, Voy., I, p. 222.

(4) Th. Legh, Narrat., Lond., 1816, in-4°, p. 65.

4e Éclaircissement.

Formation du Sahara et du Sahel.

Si nous considérons le phénomène de la migration du désert (le Sahel précédant toujours le Sahara) dans ses grands rapports historiques, et que nous l'appliquions ensuite à toute la vaste étendue du grand océan de sable, nous arriverons à l'une des causes qui ont vraisemblablement donné naissance à cette *mer errante* (1), comme l'appellent les Arabes de Souse, lorsqu'elle est agitée par les tempêtes : elle est alors, disent-ils, « plus perfide que la mer. »

En effet, n'est-il pas surprenant que toute la portion orientale de ce vaste espace soit beaucoup plus vide de sable que sa partie occidentale ? qu'elle présente un si grand nombre des trates calcaires ? qu'elle soit parcourue par des rangées d'écueils dégarnis de sable, bas et nus ? et, enfin, qu'elle contienne un si grand nombre d'oasis ? Ces dernières ont la particularité d'être traversées à l'angle sud-est du désert, c'est-à-dire vers le royaume de Bornou, par des chaînes de montagnes qui cependant ne peuvent être très exhaussées, puisqu'on élève encore des chameaux sur les plus hautes, les montagnes de Tibesti (2), entre le Fezzan et le Bornou. Une quantité d'oasis sont entièrement abritées au nord (la chaîne septentrionale), et à l'est (la chaîne orientale et plusieurs oasis isolées comme Siwah, Augila, Fezzan, Gadamès), tandis qu'à l'ouest elles se prolongent immédiatement dans les vastes plaines de sables.

La partie occidentale du grand désert est presque vide

---

(1) Jackson, Account, p. 205.
(2) Proceedings, I, p. 112.

d'oasis, et celles qu'on y rencontre ont très peu d'étendue. C'est de cette partie de l'Océan de sable que se sont propagées, dès les temps les plus anciens, toutes ces traditions de fleuves encombrés, d'oasis disparues, de caravanes mortes de soif, d'ouragans de sable, et autres phénomènes semblables, dont on a souvent combattu l'authenticité (1), parce qu'ils se rencontrent moins fréquemment sur les confins de l'Egypte : toutefois leur vraisemblance a été appuyée dans ces derniers temps par des hommes éclairés et dignes de foi (2), témoins entre autres les tombeaux que Belzoni trouva dans l'oasis égyptienne (voy. p. 270).

Pour se faire une idée des ouragans de sable, sur la surface du sol du désert, on n'a qu'à examiner en détail tout ce qui nous en est parvenu (3) depuis la disparition de l'armée de Cambyse, jusqu'à la destruction de la caravane de 1805, forte de 2,000 hommes. Les plus terribles tempêtes se déchaînent annuellement sur cet océan de sable, à l'époque des équinoxes, et tous les vents qui prédominent dans ces terres planes des tropiques se dirigent comme des moussons de terre, de l'est à l'ouest; Rennell les appelle « des moussons nord-est soufflant pendant la saison de la sécheresse », par opposition aux moussons sud-ouest qui prédominent dans la saison bien moins longue des pluies (4), (depuis le mois d'Août au mois de Novembre.)

Ces accidens, considérés dans leur ensemble, durent nécessairement mettre de plus en plus à nu la partie orien-

---

(1) Regnier, Mém. sur l'Egypte, IV, p. 5.

(2) Jackson et Mungo-Park.

(3) De Barros, Asia Dec., I, lib. 3, ch. 8, fol. 33. — Bruce, Trav., 2e éd., VI, p. 458.—Mungo-Park, Trav., p. 131, 135, 162.—Browne, Trav., p. 248.—Hornemann, Voy., I, p. 76-100.—Jackson, Account, p. 284. — Herod., III, c. 26, etc.

(4) Rennell, App., p. XVI. — Labat, Nouv. Relat., I, p. 301; II, p. 211. — Bruce, Trav., VI, App., p. 87.

tale de l'océan de sable : de là cette plus grande quantité de cailloux roulés, de rochers découverts et d'oasis déblayées, dans le Sahara, tandis que les sables mouvans de l'ouest (le Sahel), s'avancent de plus en plus vers l'océan et y forment, par un effet du grand mouvement circulaire de l'Océan Atlantique, les dunes de sable que nous y remarquons. Les sables ne peuvent pas se reporter ici de l'Océan dans le Sahara, comme nous l'avons remarqué sur les côtes de l'Egypte, et comme cela a encore lieu sur les côtes de Suède, du Mexique, de l'Amérique du Nord, de Bordeaux et du Sénégal.

Ces circonstances physiques s'accordent parfaitement avec la fréquence des oasis (1) et des puits du Sahara. Dans cette partie du désert, le stratum de sable, depuis sa surface jusqu'au sol ferme sur lequel il est étendu, est beaucoup moins profond que dans la partie occidentale, ou, en d'autres termes, l'eau de la partie orientale est de moitié plus rapprochée de la surface que dans la partie occidentale de l'océan de sable ; dans les grandes oasis, elle jaillit même en source de la terre, ou du moins on n'a pas besoin de creuser bien profondément pour en trouver ; dans la partie occidentale, au contraire, on ne rencontre nulle part des sources vives, et les puits demandent à être creusés, avec une peine inouie, à une très grande profondeur. L'est a en outre quelques wadis qui manquent entièrement à l'ouest.

L'eau du Nil, comme nous l'avons vu plus haut, à l'occasion des gonflemens, filtre des deux côtés du fleuve, à travers le sol meuble et convexe de la vallée, jusqu'aux enfoncemens voisins qu'elle submerge entièrement. Cette nappe souterraine d'eau (2), qui est la condition de la fer-

(1) Rennell, Observ. in the Appendix to Park, Trav., p. LXXXIV.

(2) Girard, Mém. sur l'agriculture, dans les Mém. sur l'Egypte, I, p. 16.

tilité de la vallée du Nil, s'étend, à ce qu'il paraît, à de très grandes distances du fleuve. C'est ainsi que les six lacs de Natron, à deux journées de marche à l'ouest du Nil, abaissent et élèvent leur niveau à peu près à la même époque que le Nil, sans communiquer cependant d'une manière visible avec ce fleuve (1).

Le même phénomène peut aussi servir à expliquer l'apparition des eaux dans les oasis. Dans le Dar-Four (2) il se forme, pendant la saison des pluies, en beaucoup d'endroits, des wadis qui disparaissent à l'arrivée de la saison de la sécheresse; à cette époque on trouve bien encore par toute l'oasis de l'eau à une profondeur de 2 à 3 pieds, mais elle est trouble, et ce n'est qu'à mesure qu'on approche du wadi, que les puits deviennent meilleurs. Souvent ils se dessèchent entièrement vers la fin de la saison sèche, et la siccité devient alors un des plus grands maux de ce pays.

On rencontre d'excellentes sources dans la grande et la petite oasis (3); de même sur la route de Siwah, dans la vallée de Mogarrah, où l'on trouve de l'eau douce en creusant de 3 à 6 pieds (4), même lorsque la surface n'en offre plus aucune trace.

Macrizi compte quarante sources jaillissantes à Siwah; Hornemann et Browne y trouvèrent un wadi et plusieurs sources douces (5); mais ces dernières étaient en grande partie tièdes, ce qui fait supposer qu'elles ne jaillissent qu'à peu de distance de la surface du sable.

L'eau ne manque pas non plus sur la route d'Augila au

---

(1) Andréossy, Mém. sur la vallée des lacs de Natron, dans les Mém. sur l'Egypte, I, p. 224.

(2) Browne, Trav., p. 235.

(3) Ibid., p. 183.

(4) Hornemann, Voy., éd. Langlès, I, p. 22.

(5) Browne, Trav., p. 23. — Hornemann, Voy., éd. Langlès, p. 389.

Fezzan ; mais elle n'est pas toujours potable, à cause des parties de sel qu'elle renferme. Le Fezzan, quoique n'étant qu'une plaine de sable, et malgré qu'un de ses wadis ait déjà été encombré près de Tessowa, compte encore une rivière et au moins quelques sources vives.

En creusant on trouve toujours, à une profondeur de 8 à 10 pieds, assez d'eau pour arroser les jardins de dattiers (1). Déjà Pline vante cet avantage du pays des Garamantes ; mais il paraît, d'après le capitaine Lyon (2), que l'eau diminue chaque année.

Nous ne connaissons, jusqu'à présent, que deux wadis dans la partie orientale, celui qui arrose la grande oasis d'Agadez, à partir de Tabou, et le Koukou (d'après Edrisi) ou *Wadi-el-Ghazel*, c'est-à-dire fleuve des gazelles, à l'est, dans le royaume de Bernou ; il se dirige, comme le précédent, du nord au sud-est, vers le grand bassin de l'intérieur (*the general dip.*) (3). Les autres rivières ne sont que très insignifiantes, même lorsque plusieurs se réunissent en une seule, par exemple, les trois wadan (de *Wed* ; le confluent de deux wed s'appelle *Wadan*) entre Mesurata et le Fezzan, entre Augila et le Fezzan, et entre le Fezzan et le Bornou (4).

Outre les wadis, les sources et les puits dont nous venons de parler, on rencontre encore des marais, des oasis et des lacs, à la bordure des chaînes de rochers, du moins pendant une partie de l'année, et même dans les endroits où il ne pleut jamais, comme par exemple dans le Fezzan (λιβύη ἄνομβρια) (5), mais ils disparaissent également à

(1) Shérif Imhammed, in Proceedings, I, p. 98. — Pline, Hist. nat., V, c. 5.

(2) Lyon, Narrat., p. 347.

(3) Rennell, Appendix in Mungo-Park, Trav., p. LXXXV.

(4) Langlès, Notes à Hornemann, Voy., I, p. 191.

(5) Hérodote, IV, c. 185. — Shérif Imhammed in Proceedings, I, p. 93. — Hornemann, Voy., I, p. 111.

l'approche de l'été, et ne sont que trop souvent salans et de mauvais goût; de là le prix que les Arabes attachent aux puits d'eau douce des oasis ou *El-Wah*. Ils attribuent ce bienfait de la nature à leur saint Kaleb-Ibn-Waalid (1), qui, lors de la propagation de l'islamisme dans le désert, se servait d'une branche d'*elvah* (le même arbre dont était la baguette de Moïse), pour adoucir l'eau des puits et en chasser les infidèles; néanmoins il en est encore resté une quantité qui ont mauvais goût; les voyageurs y mêlent, pour l'ordinaire, des noix de gourou (2) dont la saveur amère rend l'eau potable.

Tous ces avantages de la partie orientale de l'océan de sable disparaissent dans le Sahel. Ici, ce n'est pas, comme sur beaucoup d'autres points de cette partie du monde, le manque de connaissance qui rend nos cartes vides, car toutes les routes (3) qui la traversent nous sont presque aussi bien connues qu'à l'est; la nature même n'offre aucune variété : les fleuves, les sources, les oasis, les puits et les lacs salans y sont presque inconnus. On ne rencontre què du sel gemme durci et du sable mouvant (*Sahel*). Si, par hasard, il y a moyen de creuser des puits, on ne trouve toujours l'eau qu'à une énorme profondeur. Elle jaillit, dit-on, avec une extrême violence des couches inférieures de la terre, ce qui fait que les Arabes l'appellent *la mer sous le sol* (4). Ainsi Mungo-Park fut très étonné de voir que, près de Kourkourani, à la bordure des basses terres, près du Sénégal, les puits ne

(1) Poncet; Relation, dans les Lettres édif., IV, p. 6.—Bruce, Trav., 2e éd., III, p. 489.

(2) Proceedings, I, p. 174 et 179.

(3) Walckenaer, Recherches géographiques sur l'intérieur de l'Afrique septentrionale avec carte, Paris, 1821, in-8°. — Lyon, Narrat., p. 122-152.

(4) Shaw, Trav., p. 135. — Rennell, Appendix, p. LXXXIV.

donnaient de l'eau qu'à une profondeur de 168 pieds (1); mais ces faits, se rapportant pour la plupart à des endroits en dehors de l'océan de sable, ne sauraient infirmer ce que nous avons dit plus haut, et ne doivent pas par conséquent fixer ici notre attention. C'est ainsi qu'il n'est pas étonnant que les puits placés sur les steppes élevées et nues de Tafilelt, au pied de l'Atlas, donnent encore de l'eau en abondance, à une profondeur de 4 pieds (2 *cubitus* de 21 pouces chaque); car les fleuves, descendant du haut de l'Atlas, peuvent partout filtrer à travers les masses de sable supérieures peu épaisses; de sorte qu'avec un peu de travail de la part des habitans, on ferait de cette lisière de steppes un pays riche et fertile, tel qu'il fut autrefois. Mais l'eau y est en grande partie saumâtre (2), comme en général dans tout le Biledulgerid.

Les rares puits qu'on rencontre dans l'intérieur sont souvent si profonds que les caravanes n'en peuvent tirer aucune utilité. Souvent aussi les pélerins du désert trouvent les puits, où ils espéraient se désaltérer, comblés par les sables. A défaut de pierres, pour prévenir de pareils accidens, on mure les puits qu'on est parvenu à creuser (3), avec des os de chameaux, et on les recouvre de peaux. Les conducteurs de chameaux ont un talent remarquable pour retrouver tous les puits qu'ils ont une fois découverts dans ces uniformes solitudes.

On rencontre quelques maigres pâturages et plusieurs puits, mais à une très grande profondeur, à Hayr (Haher ?), à l'ouest d'Agadez (4). Sur la route de Segel-Messa à Timbouctou, on est obligé de tirer l'eau à

(1) Mungo-Park, Trav., p. 51.

(2) Jackson, Account, p. 22.

(3) Marmol, Africa, I, p. 28.

(4) Leo Afric., dans Lorsbach, p. 472. — Marmol, Africa, III, p. 50.

grand'peine de puits extrêmement profonds, comme, par exemple, à Azaoat (Aswad) et Araoan (1), deux stations entre lesquelles il n'y a pas une goutte d'eau. La plupart des données que nous venons de mentionner sont tirées de Leo Africanus et de Marmol. Si la véracité de ce premier auteur a été suspectée à tort (2) par Seetzen et Rennell (3), observons que son ouvrage, que Scaliger déjà appelle un *opus eximium*, a été pleinement réhabilité, quant à cette partie de l'Afrique, par le témoignage de l'impartial Jackson, qui reconnaît à Leo Africanus une parfaite connaissance de ce pays (4).

REMARQUE. — *Supposition sur le déplacement des fleuves par l'empiètement du Sahel.*

Ne pourrait-on pas, à l'aide de l'accumulation extraordinaire des sables sur la côte occidentale, expliquer le phénomène des cours d'eau à la bordure septentrionale et méridionale du désert? Au nord, ce phénomène paraît très simple, en ce sens que les plus grands fleuves de cette région, comme le Ghir (Guir), le Zir, le Tafilelt (Filelly) et le Drah, après avoir coulé du nord au sud, se perdent dans les lacs salans des steppes à la bordure des déserts. Mais en a-t-il toujours été ainsi? ou bien les siècles les plus reculés n'ont-ils englouti que les trois premiers des fleuves que nous venons de citer, tandis que le dernier, le Drah, plus rapproché de l'Océan, n'aurait été ensablé que plus tard, à une époque dont l'histoire pourrait rendre compte (5)?

Si l'on examine avec attention tous les renseignemens que nous possédons sur le cours inférieur du Sénégal, qui, de nos jours, est encore en lutte continuelle contre l'empiètement des masses de sable (ce qui, entre autres, rend la navigation très difficile), on est natu-

(1) Marmol, Africa, III, p. 43.
(2) Vater, Mithridates, 3 Thl. 1 Abth., p. 38.
(3) Fundgruben des Orients, III, Heft 2, p. 99. — Rennell, dans Mungo-Park, Trav., App., p. LXXII.
(4) Jackson, Account of Marocco, 2ᵉ éd., préf., p. VI.
(5) Jackson, Account, p. 9.

turellement conduit à supposer que le Sénégal, comme tant d'autres petits fleuves dans des déserts moins grands, a, de tout temps, subi l'influence de l'océan de sable. La principale direction de son cours est maintenant au nord et au nord-ouest, parallèle avec le bord du désert. Or, ce parallélisme ne serait-il que fortuit? Serait-ce aussi par hasard, qu'à partir des forêts de gomme (Sahel, Alfatak, Labiar) le fleuve prend tout à coup une direction opposée, au sud-ouest? ou bien n'est-il pas plus logique d'admettre que le Sénégal, après une série de siècles, ait été forcé d'abandonner son cours septentrional et de transporter son lit à l'ouest, phénomène très commun qui se rencontre dans presque tous les fleuves qui coulent dans les sables?

Ce coin du désert de sable que les Maures appellent l'*Escale du désert* (1) n'indique-t-il pas, par sa nature toute particulière, l'existence d'une ancienne limite? Et les lacs de Cayor, près de Podor, ne seraient-ils pas des restes d'anciennes lagunes qui n'auraient fait que reculer plus avant dans l'intérieur des terres? Toujours est-il vrai que les brises du sable mouvant et les gonflemens annuels du Sénégal se rencontrent sous cet angle, pour y travailler de concert à la formation de la nouvelle terre; et leur action est d'autant plus efficace, en ce qu'elle est encore rehaussée par l'influence du courant de la mer, qui accumule sur ces côtes les vagues de sable du désert.

Où trouver ailleurs, sur la terre, tant de forces réunies pour former un nouveau pays? Les courans de la mer et l'alluvion des systèmes d'eaux du Mississipi, de l'Orénoque et d'autres, agissent, il est vrai, d'une manière analogue dans le golfe du Mexique; mais il leur manque les brises de sable du désert pour remplir ce golfe profond, quoique parsemé d'écueils et de bas-fonds. Il faudrait, pour les remplacer, qu'un soulèvement, produit par les forces souterraines de puissances cyclopéennes qui ne reposent jamais dans les mers des Antilles, vînt hâter une semblable formation.

Or si, en admettant la possibilité d'une telle formation, nous jetons un coup d'œil sur l'océan de sable africain, avec ses côtes rocheuses, ses écueils, ses dépôts de sel, ses troncs d'arbres pétrifiés, ses débris de poissons et de coquilles, et enfin avec ses espaces basaltiques (2) qui peut-être furent soulevés de la profondeur, nous y trouverons même dans les limites étroites de l'expérience humaine, un index pour nous servir de guide dans l'histoire de la formation du désert. Par cette même voie, on parviendrait aussi à expliquer le

(1) Labarthe et Lajaille, Voy., p. 13.

(2) Alex. de Humboldt, Voyage dans les contrées équinoxiales du Nouveau-Monde, III, p. 240.

phénomène du Niger, qui, de même que le Sénégal, se dirigeait probablement autrefois au nord, vers une mer Méditerranée africaine; mais qui fut peu à peu détourné vers le sud-est par l'empiètement des sables. On y trouverait aussi la clef d'un autre phénomène non moins remarquable, l'absence complète du sable d'or au nord du Niger et du Sénégal. Ce métal est la propriété exclusive du plateau, et c'est de là qu'il se transporte dans les basses terres. Ajoutons que, dans tout le cours moyen du Niger, il ne nous est jamais parvenu, du nord, le moindre renseignement sur une formation de vallée. Les affluens sud-est et nord-ouest du lac Fittré et autres auraient ainsi conservé leur direction primitive, et ce qu'il y a de choquant et de contradictoire en apparence dans la direction de ces fleuves vis-à-vis le cours du Niger se trouverait levé. Mais abandonnons le champ des hypothèses pour passer à des faits plus importans.

CHAPITRE SECOND.

HABITANS DE L'OCÉAN DE SABLE.

§ 38.

1er ECLAIRCISSEMENT.

Plantes et animaux.

Du caractère essentiel et de la nature de cette mer errante dépendent tous les autres phénomènes que l'on rencontre sur sa surface.

Elle est plus perfide que l'Océan (*auster arenas quasi maria agens siccis fluctibus*) (1); et l'homme n'échappe pas plus à ses mouvemens, qu'il n'échappe aux tremblemens de terre qui bouleversent la surface du sol qu'il habite. Les Ammoniens avaient conservé, sur la disparition de l'armée de Cambyse, une tradition (2) que nous

(1) Pomp. Méla, I, c. 8.
(2) Hérodote, II, c. 36.

croyons avoir expliquée suffisamment plus haut. Nous avons de même parlé de l'atmosphère de sable. Poncet, Bruce, Mungo-Park (1) mentionnent tous ces terribles tourbillons de sable qui se placent comme des colonnes menaçantes à côté des voyageurs ; le laconique Browne seul ne les trouve pas effrayantes. Les écrits des Arabes sont pleins de récits sur la disparition des sources, phénomène si terrible pour tous les pélerins. Leo Africanus a rassemblé une quantité de documens, jusqu'alors inconnus, sur les caravanes mortes de soif (2) ; et Jackson a confirmé la vérité de ces faits par le terrible accident (3) qui eut lieu, en 1805, pendant son séjour à la frôntière du désert. Toute une caravane de 2,000 hommes et de 1,800 chameaux périt également sur la route de Tafilelt à Tombouctou, parce qu'une oasis, qui, jusque-là, avait été une station pour les caravanes, avait tout à coup perdu son eau.

Mais ce ne sont pas là tous les inconvéniens du désert ; des privations d'une autre nature y attendent encore le voyageur. L'ardeur dévorante du vent fait éventer les meilleures outres, et les dessèche souvent entièrement. Le riche alors s'estime heureux lorsque, pour une somme de 10 à 500 dollars, il peut s'acheter un seul verre d'eau (4). Les chameaux aussi tombent souvent de soif et de fatigue (5) ; dans les voyages de long cours, leurs carcasses blanchies et les os d'une quantité d'autres bêtes de somme, jonchées le long des routes des caravanes, sont autant de témoignages des périls du désert. L'aspect de ces ossemens fit entrevoir à Poncet, Leo Africanus,

(1) Lettres édif., Rec. IV, p. 5. — Bruce, Trav., VI, p. 458. — Browne, Trav., p. 282.

(2) Leo Africanus, p. 52.

(3) Jackson, Account, p. 284.

(4) Ibid.

(5) Browne, Trav., p. 188.

Bruce, Hornemann, Park (1), Lyon et autres voyageurs qui parcoururent soit le nord, l'est ou le sud de l'océan de sable, toute l'immensité du danger qu'ils avaient encouru, en franchissant les limites de ces affreuses solitudes.

Les oiseaux mêmes qui ne s'avancent que jusqu'à une certaine distance des endroits habités, et qui, par là même, apparaissent au Mahométan, comme des messagers du prophète (2) envoyés pour les consoler et relever leur courage abattu; ces oiseaux sont souvent jetés, par les tourbillons de sable, dans les solitudes de cette mer aride, où l'on rencontre leurs débris sur la plage sablonneuse (3). Le petit nombre d'endroits arrosés du désert sont habités par des éléphans et des sangliers, et sur ses bords errent des bêtes féroces, des lions et des panthères (4). Les autruches farouches et les antilopes aux pieds légers peuvent seules vivre dans l'intérieur du désert, où elles n'entendent plus que le sifflement des vents et, de temps à autre, le pas cadencé des caravanes, car la végétation même a presque entièrement disparu.

Seulement quelques plantes isolées semblent avoir été organisées par la nature pour résister aux vents ardens qui, d'ordinaire, brûlent tout sur leur passage, et dont le souffle embrasé renverse l'homme, même le Maure (5) avec son compagnon de voyage, le chameau, et les remplissent tous deux d'une frayeur mortelle. Plusieurs espèces de chardons dont les feuilles conservent dans leurs angles le peu d'humidité qu'elles peuvent aspirer, le buis-

(1) Leo Afric., p. 53. — Poncet, V, p. 9. — Bruce, Trav. — Hornemann, Voy., p. 81. — Mungo-Park, Trav., p. 157.

(2) Labat, Relat., I, p. 300.

(3) Mungo-Park, Trav., p. 157.

(4) Marmol, Africa, I, p. 31, et Mungo-Park.

(5) Mungo-Park, Trav., p. 135.

son de marne appelé *algoul* (1), une espèce de thymian odoriférant ; le *she* (2) des Arabes croissant sur un sol détaché, et le thal (*thal. mimosa gummifera. Forsk*) (3) croissant sur un sol solide et nu, voilà les végétaux les plus répandus et souvent pendant plusieurs mois la seule nourriture des chameaux et des ânes.

Dans quelques contrées privées d'eau, il croît cependant, par-ci par-là, quelques buissons rabougris (*low stunted shrobs*) (4), qui servent de guides aux caravanes, et dont les feuilles sans jus ne sauraient rafraîchir la langue brûlante des bêtes de somme : çà et là, on voit aussi croître, dans les endroits abrités, des mimosas ou acacias (5) épineux, qui produisent de la gomme.

Outre ces faibles produits de la nature, on n'aperçoit de tous côtés que le ciel et des sables ; les endroits pourvus de quelque végétation apparaissent aux Arabes comme des îles (6) qu'ils appellent *gezira* ou *jazr*, lorsqu'elles portent des bosquets de dattiers.

Mais il est certain que, comme sur tous les autres points de la terre, la végétation finirait aussi par couvrir ce sol aride, s'il ne se déplaçait d'année en année, et même de jour en jour. Tout ensemencement est enlevé avec le sable ; et, partout où il se montre quelques misérables buissons, il s'y forme presque aussitôt une montagne de sable. Si parfois, par un heureux hasard, la végétation a commencé à prendre racine en un endroit quelconque, ce n'est que pour un temps très court ; mais elle ne saurait résister au

(1) Marmol, Africa, III, p. 50.
(2) Lucas, Proceedings, I, p. 121.
(3) Abdallatif, dans de Sacy, p. 122.
(4) Mungo-Park, p. 157, 161.
(5) Marmol, Africa, III, p. 42.—Hornemann, Voy., et Labarthe.
(6) Mém. sur l'Egypte, I, p. 47.—Hornemann, Voy., II, p. 279.

mouvement général des sables, à l'époque des tempêtes équinoxiales (1).

2e Eclaircissement.

L'homme.

L'homme seul s'est rendu le désert hospitalier ; et il est évident que l'océan de sable sépare moins le Soudan des pays de l'Afrique septentrionale, que ceux-ci ne sont séparés de l'Europe par la mer Méditerranée (2).

L'homme a même su tirer parti du sable : dès qu'un vent frais commence à souffler, le Fezzanien se couche dans cette masse continuellement échauffée par le soleil, et y trouve un abri contre le froid. Entame-t-il une conversation avec ceux qui l'entourent, il commence par égaliser l'espace qui est devant lui, afin qu'à chaque sentence il puisse appuyer son opinion par des figures qu'il y dessine. S'il conclut un marché, il fait aussitôt ses calculs dans le sable (3). Les Maures mêmes et leurs nombreux fakirs et mullahs sont forcés d'accorder au sable la même vertu efficace que l'islamisme accorde à l'eau, et de s'en servir pour toutes leurs ablutions religieuses (4). Mais ce qui est surtout digne d'attention, c'est l'avantage que l'homme a su tirer du chameau, cet animal dont le sabot, l'estomac et la denture correspondent si bien au sol du Sahara, et qu'il a su arracher à l'état de nature pour en faire son esclave et son compagnon.

Le chameau est le navire du désert (5) ; et, sans lui,

---

(1) Riley, Account of Zaharah in Loss of the Am., etc., ch. XXVI. — Capt. Lyon's Narrat., p. 344.

(2) Lucas, Proceedings, I, p. 122.

(3) Lucas, ibid., I, p. 97.

(4) Jackson's Account, p. 56.

(5) Browne, Trav., p. 250.

l'homme ne saurait parcourir l'océan de sable. Sa seule et principale tâche, à lui, consiste dans la connaissance des saisons, des ports, et dans l'art de se diriger dans les directions données. De là vient que les guides sont appelés, dans ces contrées, *les savans*, *les sages*, Hybeer et Chabir (du mot arabe *chabar* qui signifie *savoir*) (1). Comme il n'y a là ni forêts, ni fleuves, ni montagnes, ni sentiers, mais seulement des collines errantes, les Hybeers se dirigent d'après le vol des oiseaux, des corbeaux et des vautours qui se rencontrent près des endroits habités, et là où les caravanes ont laissé des cadavres) (2); ou bien ils suivent, comme des lamaneurs (3), la direction des vents dominans. Comme ils voyagent plus souvent la nuit que le jour, ils ont aussi quelque connaissance (4) des étoiles et de leurs constellations; ils connaissent, par exemple, l'étoile polaire (5), et s'en servent pour se diriger; mais là se borne, à ce qu'il paraît, toute leur science, du moins pour ce qui regarde les sages de la caravane de Timbouctou et du Dar-Four. Ils ne connaissent pas non plus la boussole, bien que certains historiens arabes nous assurent qu'ils se servent du *kibla-name* dans leurs voyages à travers le désert (6).

De même que, dans les glaciers du nord, les guides des Alpes, pour ne pas s'égarer dans les labyrinthes et les précipices des collines de glace, amoncellent des tas de pierres, de même aussi les Hybeers réunissent toujours quatre à cinq blocs de pierre qui leur servent de guide

(1) Bruce, Trav., VI, p. 442, et Tychsen, Anm. zur deutschen Ausg. Th. 5, p. 359.

(2) Marmol, Afr., III, p. 44.

(3) Seetzen, Monatl. Correspondenz.

(4) Sidi Hamet, Voyage, dans Riley, Loss, etc., p. 346.

(5) Jackson's Acc., p. 284. — Browne, Trav., p. 248.

(6) Descripcion de Espanna de Xerif Aledris, de D.-J. Conde. Madrid, 1799, p. 209.

pour s'en retourner. Là où les pierres manquent, ils sont obligés de tracer leur direction d'après telle ou telle saillie de rocher (1); mais cette manière n'est pas très sûre, attendu que souvent les rochers sont recouverts par les sables.

Nous voyons ainsi que partout les plus grands obstacles s'opposent à tout ce qui tend à devenir stable, dans cet océan de sable. Browne (2), dans son voyage au Dar-Four, observa plusieurs fois que les plus habiles des guides (chabirs), qui avaient déjà fait douze fois la même route, ne pouvaient se retrouver dans ces plaines sans fin et étaient obligés d'expédier des émissaires pour se reconnaître.

Il n'est donc pas étonnant que les guides soient les sages du peuple, dans un pays où tout est errant, la nature aussi bien que l'homme et les peuples, les dynasties et les religions. Dans quelle autre contrée de la terre, le caractère particulier de la nature locale se montre-t-il aussi puissant et aussi influent que dans le désert?

Quelque incomplète que soit notre connaissance des habitans du Sahara, il importe cependant que nous en tenions compte, parce qu'elle nous dévoile tout particulièrement cette influence du lieu sur l'individualité, influence funeste qui devient ici un obstacle presque insurmontable au développement libre et indépendant de l'individu. Mais, comme l'espace ne nous permet pas d'entrer dans aucun détail, nous nous bornerons à quelques résultats d'observations faites dans ces régions et complétés d'une manière très importante par les dernières relations de Riley, de Ritchie et du capitaine Lyon (3).

---

(1) Browne, Trav., p. 249.

(2) Browne, Trav., p. 187.

(3) Riley, Loss, ibid., p. 385, 397. —Ritchie in Quaterly Review, 1820, May, p. 230. — Lyon's Narrative, p. 225, etc.

Les *Tibbos*, les *Touariks*, les *Maures*, sont les habitans du désert.

1. Les Tibbos, divisés en six hordes différentes, dont l'une est celle des Troglodytes (leur cri, suivant Hérodote, ressemble à celui des chauve-souris νυκτερίδες) (1), habitent au sud de la chaine d'oasis septentrionale. Suivant Lyon, ils ont reçu par suite de leurs migrations continuelles le surnom d'*oiseaux* (Lyon, Narrat, p. 227). Ils sont continuellement en route, pillent les caravanes lorsqu'ils le peuvent, et sont leurs guides et leurs commis entre le Bornou et le Fezzan. A en juger d'après quelques échantillons de leur langage, ils parlent un dialecte de la langue berbère; les Tibbos de Bilma habitent au milieu des Nègres qui sont ici les noirs les plus septentrionaux de l'Afrique septentrionale (2).

2. Les Touariks, beaucoup plus nombreux et plus puissans que les précédens, forment la majeure partie des habitans des oasis; ils habitent, au sud-ouest, depuis le Fezzan jusqu'au Bornou; au sud, jusqu'au Soudan et au Timbouctou; à l'ouest jusqu'à Fez et Maroc. Ils s'approchent à l'ouest du pays des Berbers et se confondent avec eux; plusieurs de leurs colonies habitent dans le Fezzan (à Sokna), à Augila et Siwah; ils parlent la langue berbère, qui est la langue du commerce dans tout le nord de l'Afrique (3). On rencontre des Touariks sur toute la ligne d'oasis qui s'étend sous le méridien du Fezzan jusqu'à Caschna, dans le Soudan (par Tabou, Ghanet, Tagazy, Gazer, Aghadez, Tegama). C'est là la grande route com-

---

(1) Hérodote, IV, c. 183.—Hornemann, Voyages, I, p. 144, 171.— Rennell in Appendix, p. 267, 276. — Pline, Hist. nat., V, c. 8.

(2) Hornemann, Voy., I, p. 157. — Langlès, ibid., II, p. 284. — Vater, Mithridates, 3er Th., I, p. 45.

(3) Hornemann, I, p. 250. — Marsden, Lettres, 1800, p. 405.

merciale qui forme la communication entre le centre actif de l'Afrique et le Nord. Dans la direction de l'est à l'ouest, l'influence des Touariks s'étend depuis le désert libyque jusqu'au Haut-Atlas. Tous sont adonnés à la vie nomade ; ce sont des courtiers, des guides de caravanes, des marchands (1). Mais ils n'ont pas conservé partout leurs mœurs et leur manière de vivre originaires ; à l'est ils se sont confondus avec les Tibbos, à l'ouest avec les tribus berbères, au nord avec les Arabes.

Ce peuple parlant la langue berbère, est en possession de toutes les colonies commerciales de l'Afrique septentrionale, depuis Aghadez et Gadamès jusqu'à Fezzan, Augila, Siwah. Les Maghrebis sont également de véritables Berbers, de même que les chefs du Dar-Four et tous les peuples aborigènes du gradin supérieur du Nil.

C'est là sans doute un des phénomènes les plus remarquables de l'histoire des peuples, phénomène répandu uniformément sur d'immenses espaces et dont on ne trouve d'exemples dans aucune autre partie de la terre. Mais comment s'est formée cette ceinture (2) remarquable de colonies commerciales répandues sporadiquement sur un immense cercle qui semble reposer sur autant de piliers qu'il y a d'oasis dans le vaste océan de sable ?

3. Les MAURES (de Mauritanie, *Moros*), habitans du désert, dont il est ici question, ne doivent pas être confondus avec les habitans des villes (3) qui portent le même nom. Ce sont des hordes errantes, différentes des tribus

(1) Pline, Hist. nat., V, c. 5.—De Barros, Asia, Dec., I, lib. 3, c. 8 fol. 33 b; lib. 2, c. 2, fol. 22 a.—Hornemann, I, p. 152.—Rennell in App., II, p. 266, 279. — Proceedings, I, p. 163.

(2) Heeren, Ideen, II, p. 320. — Marsden, Lettres, p. 320.—Mithridates, ibid., p. 27.

(3) De Barros, Asia Dec., I, lib. IV, a, 4, c: 4, fol. 96, a. —Ludolf, Comment. in Hist. Æth., fol. 54. — Marmol, Afr., III, p. 66. — Durand, Voy., II, p. 84.—Jackson's Acc., p. 140.—Mithridates, I, p. 380.

vrage critique très méritoire, nous ne dirons que peu de mots sur les moyens d'échange ou sur cet equivalent qui, dans toute l'Afrique septentrionale, représente l'argent. Il nous apparaît principalement sous trois formes différentes, comme premier besoin : le *sel*, comme monnaie ayant cours à l'étranger; le *sable d'or;* et, comme monnaie usitée dans l'intérieur de l'Afrique, les *coquilles* ou *kawries*. Nous avons parlé plus haut des esclaves. (Voir § 18, 2e éclaircissement.)

La nature, autant que nous pouvons en juger aujourd'hui, a refusé le sel gemme à tout le plateau d'Afrique, et même à d'immenses espaces des terres planes. Mais, en revanche, ce minéral remplit d'espace en espace les profondeurs des déserts presque inabordables, tout autour de la pente septentrionale des terrasses de la Haute-Afrique. Le sel est devenu un besoin capital et un article de luxe pour tous les peuples qui habitent le plateau des Nègres, par exemple, ceux de Guinée (1), de la terrasse des Foullahs (2), les Mandingos (3), et tous les habitans du Soudan. A mesure qu'on s'avance dans l'intérieur, il n'y a plus que les riches qui soient à même de s'en procurer la jouissance.

Les Nègres le regardent comme indispensable à la santé, tout aussi bien que nous; les Arabes répètent mille fois cette tradition : que les peuples nègres sont obligés de se frotter les lèvres avec du sel, pour les empêcher d'entrer en corruption et de coller ensemble (4).

Il est probable que nous ne connaissons que la moindre partie des mines de sel des déserts. Combien de bancs de sel ne sont peut-être pas enfouis sous les couches de sable? Les carrières les plus connues sont celles du Tegaasse ou Tagaza septentrional et oriental (5) (peut-être est-ce là le même nom que le *Tisheet* de Mungo-Park?) (6); celles d'Aroan, au nord de Walet et de Birou; le lac salant Doumbou (*Domboo*), et d'autres dans le Bornou et le Bilma (7); le sel gemme de Dar-Four (8); celui des monts Haraza, dans le Kordofan (9); les carrières de sel de la terrasse de

(1) Roemer, Reisse, p. 276.
(2) Winterbottom, Sierra-Leona Acc., I, p. 8.
(3) Mungo-Park, Trav., p. 305 et 279.
(4) Stewart, Gesandschaftsreisse, p. 114.
(5) Jackson's Acc., p. 286. — Leo Afric., dans Lorsbach, p. 476.
(6) Mungo-Park, Trav., p. 140. — Rennell, App., p. LXIX.
(7) Shérif Imhammed in Proceed., I, p. 159, et Beaufay.
(8) Browne, Trav., p. 268.
(9) Browne, Trav., App., p. 459.

Sennaar (1), et celles de la terrasse littorale de Bayloür (2), sur la mer Rouge. (Voyez, plus haut, Habech, § 10, 3e éclaircissement.)

Tous ces endroits sont d'une importance capitale pour l'histoire de la nature et de la civilisation du continent africain. De nombreuses caravanes s'y rassemblent annuellement pour acheter du sel, qu'elles échangent, dans le Soudan, contre de l'or et des esclaves. Toutes les carrières que nous connaissons jusqu'à présent sont situées, comme un grand arc, autour du plateau, sur le bord de la Nigritie. Hérodote déjà savait (3) qu'on ne trouve pas de sel au sud du Niger (4).

En beaucoup d'endroits du Soudan, les tablettes de sel ont le même prix que des lingots d'or. Mungo-Park trouva qu'à Mandingo le prix courant d'une tablette de sel de 2 pieds 1/2 de longueur, 1 pied 2 pouces de largeur et 2 pouces d'épaisseur, était de 1 à 2 livres sterling (5). A Dar-Koulla (6), 12 livres de sel valent un esclave mâle de quatorze ans. Nous avons parlé ailleurs du prix du sel dans le Habech.

De tous les métaux qui, dans tout le monde, semblent destinés par la nature à servir à l'homme comme mesure de son activité terrestre, l'or est, en Afrique, le plus généralement répandu, mais non pas le seul; le fer aussi sert de monnaie sur le plateau éthiopique.

Mais la poudre d'or, appelée généralement *tibbar*, est un produit particulièrement propre au Soudan. On ne la trouve qu'au sud du Niger et du Sénégal (7). Là, chaque Nègre marchand parcourt le pays avec sa *tili-kissi* (8) ou balance d'or, parce que ce métal y est encore une marchandise, et que son prix est exposé à la baisse et à la hausse, selon que les circonstances sont favorables, qu'il y a affluence de marchandises et d'étrangers.

Les coquilles de mer, si connues sous le nom de *kawries*, *cauris*, sont la troisième monnaie de l'intérieur de l'Afrique; elle n'a cours que là, et elle est, pour le Soudan, le véritable argent, l'équi-

---

(1) Bruce, Trav., 2e éd., VI, 267.

(2) Alvarez, Hist. de Ethiop., p. 54. — Bruce, Trav., III, p. 111.

(3) Rennell, App. in Mungo-Park, Trav., p. LXXXV.

(4) Hérodote, IV, c. 181.

(5) Mungo-Park, Trav., p. 305.

(6) Browne, Trav., p. 308.

(7) Mungo-Park, Trav., p. 299. — Rennell, App., p. LXXXV. — Jackson's Acc., p. 307.

(8) Mungo-Park, Trav., p. 305.

valent généralement employé dans le commerce, comme chez nous l'or.

Ainsi se rétablit, par un échange réciproque, l'équilibre des valeurs fictives. Si le produit du continent, l'or du Soudan, a reçu à l'étranger cette valeur qui fascine et éblouit les hommes, les produits de l'Océan, c'est-à-dire ces insignifiantes coquilles qu'on pêche dans les profondeurs de la mer Maldivienne, n'en sont pas moins devenues l'objet de leur cupidité au centre du continent.

Les kawries sont un article de commerce en Guinée, d'où on les expédie, comme monnaie, dans l'intérieur du continent; ils sont encore la monnaie du pays, sur la terrasse des Foullahs (1), ainsi que sur le Niger, depuis le royaume de Bambarra jusqu'aux pays lointains de l'est.

Lorsque Mungo-Park se vit abandonné, devant les portes de Ségo, parce qu'il ne possédait pas dix kawries pour passer le Niger, le roi de cette ville lui fit présent de 5,000 kawries (2). Une centaine de ces coquilles lui suffisaient pour se procurer journellement sa nourriture et celle de son cheval; 250 kawries, selon lui, pouvaient bien avoir la valeur d'un schelling. Ils servaient aussi de petite monnaie à Sansanding, de même qu'en Guinée (3).

Plus loin, à l'est, par exemple à Caschna (4), les kawries sont appelés par les marchands arabes *hueddah;* par les Nègres, *cardie;* à partir de là, ils n'ont cours qu'au sud du Niger. Macrizi déjà les mentionne dans le Soudan (5). A Cashna, 250 kawries valent 1 schelling (6), comme à Ségo. Ils ont moins de valeur à Timbouctou, centre du pays des kawries. On les paie plus cher à Mandingo. Dans la direction du nord-est, ils n'ont cours que jusqu'au Bornou où le cuivre sert de monnaie, d'où nous concluons que les kawries ne circulent comme monnaie qu'entre les limites du Soudan.

Mais par quelle voie cette monnaie océanienne arrive-t-elle en si grande quantité dans l'intérieur de l'Afrique? Vient-elle de la côte de Guinée par Assianthe, Degomba et Timbouctou, pour de là se répandre dans l'est et l'ouest du Soudan, ou bien peut-être par une route encore plus courte, par la côte de Mosambique? Cette question n'a pas encore été suffisamment résolue. Le grand usage qu'on en fait

---

(1) Winterbottom, Acc., I, p. 8.

(2) Mungo-Park, Trav., p. 201.

(3) Mungo-Park, Journ. of a Mission 1815, p. XII, Addend. Meredith, Goldcoast, p. 183.

(4) Proceedings, I, p. 169.

(5) Macrizi, dans Burckhardt, Trav., p. 502.

(6) Beaufoy, dans Rennell, App., p. LXXXV.

explique seul comment cette monnaie arbitraire peut en même temps avoir cours dans l'Indoustan et le Soudan. Lorsque les Européens découvrirent le cap Comorin (1), sur le plateau de Dekan, les marchands de ce pays recevaient déjà, des habitans des Maldives, des kawries en échange de leurs marchandises. Marco Polo les connut, comme petite monnaie (*porcellane*), dans le pays riche en or, de Yunnan (2) en Chine, 1300 ans avant Jésus-Christ. Sous la dynastie des Mongoles (3), lorsque la puissance continentale asiatique prédominait dans l'Inde, le prix des vivres se calculait par kawries, par exemple, à Orissa. Ils ont encore cours, de nos jours, dans le Haut-Tibet (4) et le Candahar. Dans le Bengale, 2,400 kawries valent un schelling, et cependant, pour un kawrie, on peut encore acheter quelque chose, bien que ce soit la plus petite monnaie qu'on puisse imaginer. Leur prix, comme nous l'avons vu, est par conséquent dix fois plus élevé dans le Soudan. Les Anglais exportent annuellement (5), par l'intermédiaire des marchands étrangers, près de cent tonneaux de kawries du Bengale, par la Guinée, dans le Soudan, tandis que, de tous côtés, les autres peuples s'efforcent de s'approprier l'or de cette partie du continent africain. C'est ainsi que les produits inanimés des profondeurs de l'Océan et du continent sont devenus les mobiles de l'activité des peuples, le levier et le nerf de toute espèce de commerce sur la surface de la terre.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF SUR L'AFRIQUE : CONCLUSION.

§ 30.

Si nous voulons nous représenter maintenant à la fois tous les traits distinctifs qui composent le caractère de toute cette partie du monde, nous verrons qu'ils peuvent se résumer en peu de mots dans les points principaux qui vont suivre :

---

(1) Sprengel, Geschichte der Geogr. Entdeckungen, 2e Aufl., p. 176, 316.

(2) Marco Polo, dans Ramusio, II, fol. 35 b.

(3) Ayeen Akbery or the Institutes of the Emperor Akber, translated from the Persian by Fr. Gladwin. Lond., 1800, in-4°, II, p. 12.

(4) Raper in Asiat. Res., XI, p. 530, et Elphinstone Cabul, p. 294.

(5) Rennell, App., p. LXXXV.

1° Par sa constitution géologique, cet individu de la terre est isolé comme une île des autres parties du monde.

2° La côte de la mer lui forme partout une limite arrondie, ses rivages sont uniformes, ne présentent jamais de profondes coupures, si on les compare à l'étendue de toute la partie du monde.

3° Le contraste des formes opposées du plateau et des basses-terres est extrêmement simple; elles ne se touchent qu'en une seule ligne droite qui traverse le Soudan de l'est à l'ouest, à peu près dans la direction du Niger.

4° Ces deux formes opposées sont également partagées quant à leur surface, par rapport à toute la partie du monde.

5° Les membres et les sous-divisions de ces deux formes principales sont toujours parallèles entre eux; ils se font pour ainsi dire équilibre à l'est et à l'ouest, au sud et au nord.

6° La nature toujours parallèle des objets inanimés est aussi uniformément développée dans les formes plus petites, et de là résulte une symétrie étonnante dans la formation de cette partie du monde, symétrie qui apparaît moins dans les autres contrées, quelquefois seulement dans les membres détachés, et jamais dans l'ensemble des grands individus de la terre.

7° De là résulte encore, dans la nature inorganique, la ressemblance qui unit les formes solides comme d'un lien de famille; des traits de famille très prononcés pénètrent tous les membres de ces formes, et le type africain prédominant partout, a refoulé ici plus qu'ailleurs le caractère de la particularité.

8° Les systèmes d'eaux courantes qui, dès leur entrée en fonction, métamorphosent partout l'uniformité dans la variété de montagne et de vallée, de pays de montagnes, de collines et de coteaux ondoyans, sont ici moins nombreux, moins étendus, plus resserrés, et le volume de

leurs eaux n'est jamais aussi abondant que dans les grands fleuves des autres parties du monde.

9° Les terrasses des côtes ont peu de largeur aux trois côtés où le plateau est bordé par l'océan.

10° Dans la basse-terre du Sahara prédomine la forme d'un sol desséché et couvert du sable de la mer ; sa surface n'est pas encore fixée, de sorte qu'au centre même de la partie du monde existe un espace immense qui se trouve encore à l'état de passage de l'océan au continent et qui semble impropre à toute espèce de culture.

11° Le plus grand système d'eaux de cette partie du monde se dirige vers une mer méditerranée, et l'Afrique est privée ainsi d'un grand fleuve océanique.

12° Un autre caractère de l'Afrique, c'est le développement incomplet du grand fleuve du Soudan qui, dans l'intérieur du continent, a excité et favorisé le commerce des peuples plutôt que ne l'aurait pu faire une civilisation produite par des causes plus élevées et morales, comme la civilisation des systèmes d'eaux des autres parties de l'ancien monde, par exemple, de l'Euphrate et du Gange ; on ne rencontre nulle part rien qui ressemble à ce que nous voyons dans le Soudan.

13° C'est encore le voisinage du pays montagneux des Berbers de l'occident de l'Europe, facilement accessible au moyen de la mer qui l'entoure, et son isolement du reste de l'Afrique par le désert ; ainsi placé, ce membre du corps africain n'a eu que très peu d'influence et très peu d'action sur l'ensemble de cette partie du monde.

14° La partie méridionale se trouve complétement isolée des continens de l'ancien et du nouveau monde, et elle se dresse solitaire dans les vides espaces du pôle sud.

15° La position de l'Afrique, par rapport au cours du soleil, fait que cette partie du monde est symétriquement

partagée, quant au climat, en deux moitiés presque égales entre elles.

16° Il résulte de tout cela que le caractère de l'ensemble est moins interrompu ici par l'individualité et que le manque d'opposition et de contrastes dans les phénomènes généraux de cette partie du monde, donne au tout une plus grande homogénéité, une plus grande uniformité.

Dans la nature inorganique comme dans la nature organique, le développement de la vie marche toujours d'un pas égal avec l'action des forces opposées qui se reproduisent sans cesse, et l'homme lui-même n'arrive à l'activité intellectuelle et libre que par la conscience claire des oppositions qui sont la condition du progrès : cet individu de la terre étant moins développé, moins diversifié, la nature offrira moins d'excitation au développement de la conscience des peuples, et l'histoire de l'humanité qui est fixée à ce sol, nous apparaîtra moins avancée, moins dégagée de la terre, et par conséquent moins libre et moins indépendante.

De même que la peau de l'Africain est moins nuancée que celle des autres hommes et soumise encore à l'uniformité de la couleur foncée, de même toute sa nature comme celle de sa patrie est fatalement soumise aux forces physiques du monde des tropiques.

Toutes les parties de sa physionomie sont uniformément renversées et jetées en dehors; elles ne présentent pas cette belle symétrie dans les différentes parties du visage, par laquelle l'habitant du Caucase s'éloigne le plus de la forme animale, et dont le type se présente à nous dans la rectangularité du front et dans la structure plus parfaite de toutes les parties de la face. De même la physionomie du grand corps auquel le Nègre appartient, nous offre peu de diversité dans ses formes et ses parties principales.

Toute cette partie du monde, malgré sa force et son

exubérante richesse, malgré l'ardeur brûlante et la puissance de reproduction des races, paraît s'être arrêtée à un développement peu avancé dans les familles de ses animaux et de ses plantes. Quoique l'espèce soit ici très fortement caractérisée, l'histoire de l'homme présente aussi très peu de variété dans les individus, les familles, les hordes, les peuples, les religions et les états. Toute la partie du monde est enfermée, de toutes parts, dans les liens inflexibles de la forme continentale. La race africaine, considérée comme la plus grande personnalité de l'espèce humaine, s'est laissée dépouiller de son indépendance, et jeter dans l'esclavage, parce qu'elle manquait de développement individuel, et parce qu'elle n'avait pas la force de défendre sa liberté contre des barbares à la couleur plus claire, contre des races plus indépendantes et plus développées. Le temps nous apprendra si, comme nous l'avons déjà vu souvent dans l'histoire, l'état de l'esclavage doit devenir un principe de civilisation qui éveille la race à la conscience morale, et fasse avancer toute la masse plus vite que la marche de la nature ne permettait de le prévoir, ou bien si la race, n'étant pas douée de forces suffisantes, doit succomber tout entière à ce principe, comme une famille de peuple a été anéantie dans le Nouveau-Monde, et comme une tribu a déjà disparu au cap méridional de l'Afrique. L'époque présente semble déjà nous donner les assurances les plus consolantes du contraire, et la prodigieuse puissance de reproduction qui distingue les habitans de l'intérieur, nous permettait déjà d'espérer d'avance qu'il n'en serait pas ainsi. L'enfance des peuples de l'extrémité méridionale du plateau a déjà trouvé ses conducteurs et ses maîtres; peut-être que des tentatives semblables ont déjà eu quelque heureux effet sur la haute terrasse de Foulahdou. Il n'est pas possible de prédire d'avance ce qu'on pourrait y faire, parce qu'il

y a des choses qui sont placées hors du domaine de la physique.

Nous conclurons par quelques observations qui serviront à appliquer rapidement ce que nous venons de dire à l'histoire de cette partie du monde : ce ne seront que des indications, parce que nous ne pouvons pas les développer davantage en ce lieu.

L'Afrique, comme nous le dit déjà Hérodote et comme les découvertes des temps modernes l'ont rendu probable, n'a que deux grandes familles de peuples auxquelles les autres se sont unis par émigration ou par mélange ; ces deux races primitives sont les habitans du plateau et les habitans des basses-terres, les peuples noirs et bruns, les Éthiopiens et les Libyens des anciens, les Nègres et les Berbers des temps modernes. L'Afrique est encore peuplée par d'autres races plus ou moins parentes des deux grandes familles, par des peuples émigrés plus tard ou qui se sont mêlés peu à peu, et que l'on peut considérer comme formant la transition avec les autres peuples qui ne sont pas Africains (1).

Les Nègres, habitans du plateau et de ses pentes, jusque dans les gradins du cours moyen des fleuves et même jusqu'aux rivages de la mer, n'ont rencontré nulle part d'états littoraux ou de voisins assez puissans pour les empêcher de prendre possession des terrasses fertiles qui bordent leur plateau et des fleuves qui descendent de leurs montagnes. Partout où ils ont pris possession, ils se sont établis comme une famille complétement isolée, et sont demeurés indépendans de toute influence étrangère ; ils se séparèrent ensuite en un grand nombre de tribus isolées, et prirent des langages si divers que nous ne sommes

(1) Comparez H.-F. Link, die Urwelt und das Altherthum, erlautert durch die Naturkunde, 1821, I, p. 124.

pas encore en état aujourd'hui d'embrasser tout le domaine de leur langue.

Nous savons qu'ils sont descendus partout du plateau dans les basses terres comme les eaux de leurs montagnes. Ils se sont ensuite étendus autour du plateau en couches superposées l'une à l'autre, refoulant ou anéantissant les premiers possesseurs, comme sur la côte de Guinée, ou les incorporant à eux comme l'ont fait les Mandingos. Nous ne trouvons chez ces peuples, grandis les uns sur les débris des autres, aucune trace de monumens qui puissent nous donner des indications sur une activité primitive et plus développée. Les langues seules de leurs tribus nous révèlent çà et là l'ordre dans lequel ils se sont succédés, et nous ne pouvons étudier leurs expéditions qu'en quelques endroits des côtes, dans les dernières grandes migrations qui eurent lieu pendant les trois derniers siècles.

Les habitans des terres planes, dont la principale famille est celle des Berbers, ont pris aussi leur caractère distinctif dans les lieux où ils appartiennent au désert. Ce caractère, c'est la mobilité, *le voyage*, et il se reproduit partout chez eux sous tous les points de vue. Depuis des milliers d'années, la surface du pays a été chassée de colline en colline, la partie orientale mise à nu et la partie occidentale submergée sous les sables. Au fur et à mesure que les sources, les wadis, les côtes, les oasis et les surfaces rocheuses changeaient de forme, les peuplades ont été forcées de prendre l'une après l'autre le bâton de voyage. L'homme isolé ne peut s'opposer à la force générale de la nature; et, depuis les Nasamons d'Hérodote jusqu'à nos jours, les peuplades et les caravanes poursuivent sans cesse, en ces lieux, leurs migrations cycliques et éternelles. Elles ont subi les vicissitudes du temps, des peuples, du commerce et des religions; mais leur forme se montre toujours la même à travers tout le domaine de l'histoire.

Le caractère des peuples voyageurs se révèle dans leur constitution maigre et sèche, leur frugalité, l'usage qu'ils ont de se nourrir de toute espèce d'alimens, le défaut de toute industrie nationale, leur facilité à embrasser tout ce qui est étranger, leur manque d'intérêt pour une patrie, le changement des alliances et de la vie domestique suivant les stations, et enfin dans toutes les vicissitudes de leur existence nomade et de leur société civile. Il se montre encore dans l'insolence et la versatilité de leur caractère, dans leur aptitude sociale et dans leur prodigieuse habileté pour les affaires de commerce.

Ainsi le phénomène du déplacement est devenu d'une grande importance pour le développement de toute cette partie du monde. Les migrations, qui sont le résultat de la nature du pays, ont pris la fixité d'un phénomène constant et naturel; comme le flux et le reflux de la mer, comme la crue et le décroissement du Nil, elles ont invariablement leur saison et leur lune. Considéré dans ses grands rapports historiques, il a produit sur la surface de la terre, les deux lignes d'oasis tournées toutes deux à l'orient, vers une autre partie du monde et également indiquées de l'ouest à l'est et du sud au nord, par les trois grandes colonies commerciales.

Les oasis nous conduisent tout naturellement à considérer l'influence que l'extérieur a exercée sur l'histoire de l'Afrique.

La nature de cette partie du monde est la cause que, dans une aussi grande étendue, les immigrations de peuples étrangers ont été si uniformes, comme nous pouvons en juger par le séjour actuel de ces peuples.

La communication de l'Afrique avec l'Asie est également simple et par l'isthme de Suez, ce chemin des peuples étroit et désert, et par le golfe arabique resserré et parsemé d'écueils (*asperum sulcatu*, dit Edrisi). Ainsi

ces points de communication sont très bornés quant à l'espace, très simples quant à la forme, très difficiles quant à l'accès. Cependant l'histoire ne nous apprend rien d'une immigration de familles anciennes de peuples d'Arabie en Afrique, quoique les Berbers et les Cafres, les uns par la conformation physique, les autres par le langage, semblent avoir une grande affinité avec les Arabes. Nous ne savons pas si cette immigration aurait eu lieu avant la formation du golfe arabique ou depuis, ou bien si les Arabes ne seraient pas plutôt Africains qu'Asiatiques; en effet, ils semblent avoir eu, dans les temps anciens, moins d'affinité avec les Asiatiques qu'avec les Africains : la nature de l'Afrique ressemble autant à celle de l'Arabie, que les habitans ressemblent aux Arabes, et cette partie du monde s'est, dès le principe, assimilé l'islamisme. En supposant que les Cafres émigrèrent de l'Arabie en Afrique, ils durent, une fois qu'ils se furent dirigés vers le sud, s'emparer de tout le pays des côtes jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Afrique; de même les Berbers et plus tard les Arabes, obéissant à la nature du pays, pénétrèrent bientôt en larges et vastes expéditions jusqu'à l'Océan occidental.

A l'extrémité septentrionale de l'Afrique, sur la côte de la Barbarie, l'antiquité indiqua, dans les deux colonnes d'Hercule, le passage de la Libye à l'Hespérie. Après les invasions des Goths et des Vandales, les Arabes reconnurent la conformité de la nature de la Libye avec l'Europe, et ils entreprirent de réunir à leur empire la belle péninsule espagnole. Mais les peuples, par leurs luttes et leurs guerres, mirent la discorde, du moins pendant certaines périodes, dans ce que la nature avait uni; les traditions et les idées de ces peuples tendirent toujours à faire disparaître cette discorde, parce que le lien commun, formé par la nature, semblait les appeler trop fortement à l'union. Quand la haine séparait les peuples, les noms d'*Algarve*

dans l'Hespérie et *El-Garb* dans le Maghreb attestaient encore l'alliance préparée par la nature. Du temps d'Edrisi, c'était une tradition répandue chez les Arabes qu'Hercule, autrefois fatigué de l'antique haine qui existait entre les Africains et les Andalous, alors que la mer ne séparait pas encore les peuples, unit la Méditerranée à l'Océan par le détroit, éleva des deux côtés d'immenses murailles de rochers, et sépara ainsi les peuples rivaux. La même fable a cours encore aujourd'hui parmi le peuple, et l'on dit que *Traf-el-Garb*, le fameux Trafalgar est ainsi appelé, parce qu'il n'est qu'une partie d'*El-Garb* : de même *Gebel-Tarif*, c'est-à-dire Gibraltar est ainsi appelé, parce qu'il est une montagne de cette *partie* (Traf ou Tarif) ou un fragment de l'Afrique (selon d'autres *Gebel-el-Tarik*, rocher du Tarik, du passage). Ainsi s'unissent les anciennes et les nouvelles traditions des peuples ; ainsi les tendances étymologiques récentes s'accordent avec la science qui cherche à prouver, par exemple, que la Barbarie n'appartient pas au caractère africain, mais à celui de l'Europe, ou plutôt qu'elle forme un type unique et propre avec celui des côtes de la Méditerranée.

Si nous jetons un coup d'œil général sur la forme des côtes, nous comprendrons comment la découverte des côtes africaines, une fois entreprise, fut si promptement achevée par deux peuples seulement, par les Carthaginois, de l'est à l'ouest jusqu'aux colonnes d'Hercule et jusqu'à Cerné ; par les Portugais, plus tard et dans un espace de temps aussi court, jusqu'à l'isthme de Suez. La promptitude avec laquelle tout le tour de l'Afrique a été découvert ne peut avoir d'autre cause que l'uniformité de ses côtes et leur peu d'étendue relativement à la surface du continent.

Cette uniformité des surfaces, dans l'Afrique méridionale, d'où résulte dans l'intérieur ou la plus triste pénurie,

ou la plus grande abondance, qui accroît uniformément ou le gain ou les dangers, manifeste aussi son influence dans le commerce et la religion, les deux mobiles les plus puissans de la civilisation des peuples. La religion et le commerce nous apparaissent ici, comme nulle part ailleurs sur la terre, sous cette forme caractéristique qui résulte de la nature du pays, c'est-à-dire sous la forme d'expéditions régulièrement organisées qui mettent en mouvement les masses des peuples.

Poussée par ce mouvement régulier, toute l'activité du Maure africain se dirige annuellement, comme un fleuve, de tous les points des côtes appelées partout les portes du Soudan, vers cé centre merveilleux du continent, vers le Soudan. Le prêtre comme le roi obéissent à ce mouvement, parce que les classes sont confondues ici comme nulle part ailleurs, et qu'elles ont dû revêtir la forme commune du pays. Ce Soudan, vers lequel se dirige l'attention de tous les peuples indigènes, est en Afrique ce qu'est l'Orient en Asie : seulement ici, conformément à la nature uniforme du continent, le centre du commerce coïncide d'une manière remarquable avec le centre géographique de cette partie du monde. Le Soudan est situé à l'endroit même où se touchent les basses terres et le plateau : on vient enlever l'or étincelant à ses entrailles, ses noirs enfans à son sein, et le génie du gain retourne précipitamment aux côtes, chargé d'or et de malédictions ; puis il confie sa proie aux vents et à l'océan de la vie commerciale.

Mais les indigènes ne pénètrent pas facilement dans le continent au-delà de ce Soudan, et c'est une tradition commune chez les Maures et les Nègres qu'on ne peut voyager dans ces contrées au-delà du Tombouctou ; c'est là le *nec plus ultrà*, comme le cap Bojador l'était autrefois pour la navigation, sur les côtes de l'Afrique. Ceux, disent les indigènes, qui se sont aventurés au-delà, ne

sont jamais reparus, et on n'a jamais su ce qu'ils étaient devenus.

Il est encore beaucoup plus impossible à un blanc d'approcher de ce centre qui ne nous apparaît que comme une source mystérieuse et vivante de générations et de peuples. Tous les étrangers, du moins jusqu'aujourd'hui, ont été forcés de se retirer, ou ont disparu pour toujours, dès qu'ils approchèrent de ces contrées inconnues, où le mauvais principe règne en maître absolu du sud au nord et de l'est à l'ouest, où la magie et la sorcellerie, les fétiches et les gris-gris ont élevé leur trône ensanglanté. Les ouvrages d'or, les fameuses amulettes ou *El-Herrez* du marché de Jinnie, recherchées dans toute l'Afrique, tiennent encore dans la dépendance et la crainte les peuples du nord de l'Afrique qui ont rejeté le culte fétiche et se sont convertis à l'islamisme. Depuis le commencement de ce siècle, les découvertes se sont avancées toujours victorieuses, quoique lentes, et non sans violences, vers cette noire contrée de l'intérieur.

La conformation physique de cette partie du monde avait même préparé d'avance son développement religieux, et surtout la propagation de l'islamisme à travers toutes les terres planes de l'Afrique, comme aussi sa marche régulière et son introduction sur les plateaux de Habech et de Mandingo.

La nature toute particulière de ces terres planes fut, comme dans aucune autre partie du monde, si caractéristiquement désignée par des appellations générales, que ces noms, comme ceux de *Libye*, de *Berbérie*, *Numidie*, *Biledulgérid*, *Sahara*, *Nigritie*, *Soudan*, *Ethiopie*, indépendans des phénomènes historiques dont cette contrée fut le théâtre, se sont toujours conservés les mêmes, malgré toutes les altérations que leur firent subir les Grecs, les Romains, les Arabes, les Européens et les habitans indigènes.

Hérodote et ses contemporains, qui étaient plus à même de s'élever à l'intuition vivante de la nature, ne regardaient pas l'Egypte comme faisant partie de l'Afrique. Ils n'avaient pas si grand tort; car cette contrée, théâtre d'une civilisation si originale, considérée dans un sens plus élevé, se détache du corps de cette partie du monde comme un membre tout-à-fait indépendant.

La contrée du Sénégal et de la Gambie, située au pôle occidental de l'axe latitudinal du continent, et qui n'a pas l'avantage d'être tournée vers l'Orient, n'est pas arrivée à un haut degré de civilisation, quoiqu'elle semble y être appelée par la nature. Comme c'est l'eau, de tous les élémens le plus étranger pour l'Africain, qui joue ici le rôle de médiateur, il semble que cette contrée ne doive être rendue féconde, pour l'histoire du monde, que par une activité venant du dehors et plus universelle, celle du peuple britannique. Située à l'entrée du Plateau et des terres planes, tournée vers l'Europe et l'Amérique, l'occident commercial de la terre, elle est accessible à l'intérieur par des fleuves navigables, comme les côtes le sont pour les étrangers par la navigation océanique; elle semble destinée à servir comme d'un pont, au moyen duquel on pourra découvrir l'intérieur du continent et nouer de nouveaux rapports avec lui. La fondation d'un état nègre libre, celui de Sierra-Leona, la propagation de l'Evangile dans la langue du pays, celle des *Sousous*, les premiers essais d'une histoire indigène (*Wadstrœm*, *Beavers African memoranda*); tout cela semble nous prédire que l'histoire va bientôt dérouler ici ses annales, qu'elle a déjà fermées depuis long-temps à l'extrémité opposée. L'Amérique du nord fonde à son tour une nouvelle colonie en ces lieux, près du cap Mesurado, après avoir essayé en vain d'en fonder une au nord et au sud de l'Afrique, à Derna et sur la côte des Cafres.

L'histoire semble aussi arrêtée à l'extrémité septentrio-

nale de l'axe longitudinal du corps africain, dans les lieux où gisent les ruines de la fameuse Carthage et du Cairvan des Arabes : l'histoire a déjà fermé deux fois ses annales dans cette contrée à la forme européenne, tournée vers le théâtre de civilisations puissantes, vers les côtes de la Méditerranée; une première fois à l'époque des Cyrénéens et des Barcas de Carthage, une seconde fois à la disparition du kalifat.

L'extrémité sud de cet axe longitudinal, tout-à-fait séparée de l'Orient, du Soudan et de l'Occident, n'a encore apporté que quelques fleurs et pas de fruits à l'histoire de l'humanité ; et cependant elle est, depuis plusieurs siècles, au pouvoir des Européens. Ce pôle sud du continent n'a encore exercé sur lui aucune influence, parce qu'il y est situé comme un point absolument isolé. Si le cap devenait un grand caravanserail pour les navigateurs, un vaste *emporium* pour l'Orient, l'Occident et le Nouveau-Monde; s'il prenait le rôle d'un immense observatoire, du haut duquel on pourrait jeter les regards sur l'hémisphère de nos antipodes, alors il entrerait dans les rapports de la statistique générale du monde ; et nous pouvons dire que, depuis qu'il est au pouvoir des Anglais, il tend de plus en plus à prendre ce grand rôle.

Le temps ne pourrait-il pas venir pour l'Afrique, comme il a commencé pour l'Europe, où les membres les plus éloignés s'organiseront pour concourir à l'activité de tout ce grand individu ; de sorte que, de son propre centre, se développeront progressivement l'unité historique, la beauté et la force ? Les contrées du Habech, du Mandingo, de Foullah, à l'aile orientale et occidentale de la pente de la Haute-Terrasse, sont-elles appelées à frayer la route et à ouvrir des rapports généraux avec le Soudan situé au centre ? ou bien doit-il sortir auparavant de ces hautes terrasses, comme cela a eu lieu partout ailleurs, un principe original et civilisateur, un principe scientifique, poli-

tique ou religieux ? Faudra-t-il que la civilisation soit portée de l'extérieur, et inoculée, pour ainsi dire, aux habitans du Soudan, parce que, à en juger d'après tout le développement de l'histoire, les autres sont appelés à donner, et eux à recevoir ? ou bien encore le christianisme doit-il se répandre, de l'extrémité sud opposée, dans les parties septentrionales du plateau, plus rapidement que nous ne sommes en droit de l'attendre aujourd'hui ?

Il ne faut pas oublier qu'en touchant jusqu'à un certain point l'influence des rapports de la nature et des diverses localités, sur la marche du développement de l'humanité, nous ne l'avons fait que pour cette partie de notre planète, pour cet individu de la terre. Comme nous admettons une diversité de races dans l'espèce humaine, diversité ou primitivement donnée, ou formée plus tard, nous devons admettre, comme condition nécessaire dans les deux cas, une variété primitive dans l'individualité de la terre, de laquelle la diversité de races est sortie ou sur laquelle elle se montre dans les peuples authochtones ou immigrés. La plus grande individualité de tous les corps que nous connaissons, celle de notre planète, ne serait, sans cette variété individuelle de ses membres et de ses fonctions, qu'un corps agissant partout mécaniquement et de la même manière dans toutes ses parties ; elle ne serait plus qu'une masse inerte et morte, dans laquelle la diversité des forces chimiques ne serait pas même arrivée à son développement.

Chaque membre du plus petit animal a ses fonctions particulières, et chaque partie du monde a ses animaux et ses plantes. C'est le caractère de l'espèce humaine que l'individu soit à son tour un être particulier et sous le rapport physique et sous le rapport intellectuel. Peut-on admettre ainsi que l'homme qui est toujours sous l'influence de la force de la nature soit, dans ses différentes

races souvent séparées par de grands espaces, tout-à-fait indépendant de l'individualité de la planète? Peut-on admettre qu'il ne soit partout et en tous lieux qu'une seule et même expression de la force de la nature, qui présente cependant des variétés infinies dans ses autres productions?

Dans ce vaste domaine du continent africain, l'immobilité prédomine dans toute la nature; dans l'histoire de l'humanité, le côté naturel nous apparaît ici plus prépondérant et plus influent que dans les autres parties du monde, et c'est le caractère individuel de l'Afrique, par lequel elle diffère des autres individus de la terre; on pourrait comparer cet état à celui de l'enfance, dans laquelle se trouve la faculté de la raison, mais sans conscienee quoique cependant elle brille du plus vif éclat de sentiment et de beauté. Cet état n'est pas inférieur à celui de l'homme développé, seulement il en est différent. La période de l'enfance, dans ceux qui nous sont chers, nous apparaît comme une ravissante image et nous remplit des plus beaux pressentimens, parce que, comme hommes développés, nous pouvons en embrasser le terme et en calculer toutes les phases. Mais, dans la race humaine et dans les peuples isolés, la carrière du développement dépasse de beaucoup la portée de notre conception; car nous qui avons l'éternelle prétention d'avoir atteint le dernier terme de la civilisation, nous ne sommes encore qu'à l'entrée de la carrière. C'est pourquoi, quand nous voyons un peuple dont l'esprit, seulement tourné vers la terre et les choses sensuelles, est exclusivement soumis à la fatalité de puissances finies, chez lequel la lumière de la révélation n'a pas fait briller encore le jour de la régénération (et la révélation seule peut le délivrer des liens de la terre et le lancer affranchi, bien au-dessus des planètes, dans le monde

de l'intelligence), cet état d'enfance doit nous apparaître nécessairement comme un degré d'infériorité et de barbarie.

Nous allons passer maintenant, dans les livres suivans, aux parties du monde, dans lesquelles une plus grande indépendance de ces conditions naturelles a produit une plus grande variété de contrastes dans les phénomènes.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

NOTE DES TRADUCTEURS.

Depuis que la régence d'Alger est au pouvoir des Français une foule de renreignemens curieux et importans nous sont parvenus sur la topographie et l'ethnographie de cette partie de l'Afrique septentrionale. Nous ne saurions mieux satisfaire aux exigences de la science qu'en reproduisant, avec l'autorisation de M. d'Avezac, l'article suivant publié récemment par ce savant géographe dans un recueil périodique.

Le nom d'ALGER désignait naguère le plus puissant des trois états semi-tributaires de la Porte-Ottomane, communément appelés les Régences barbaresques. Offrant sur la Méditerranée un développement onduleux de cent lieues de côtes, entre la petite rivière Aggierount, qui se jette à la mer à 4° 31' de longitude ouest de Paris, et Thabarqah, qui est situé à l'embouchure de la rivière du Zênah, par 6° 33' de longitude orientale, ses limites embrassaient plus ou moins immédiatement une étendue de dix à douze mille lieues carrées, atteignant une profondeur variable de cinq à vingt journées de caravane vers l'intérieur.

L'état d'Alger, devenu une conquête française, n'est encore ni une colonie ni une province de la France; notre occupation militaire ne tient sous notre dépendance directe que la capitale et quelques places du littoral; mais les chances de la guerre, qui ont substitué notre possession à celle des précédens souverains, nous ont transmis tous leurs droits, et notre domination, réelle ou nominale, s'étend sur le même territoire, n'ayant d'autres limites que la Méditerranée au nord, l'empire de Marok à l'ouest, la régence de Tunis à l'est, et au sud l'immensité du Ssahhrâ.

En jetant les yeux sur les cartes de cette région, on y voit disséminés une grande quantité de noms géographiques, originairement

empruntés aux indigènes, mais affectés en général d'altérations si profondes et si variées, que cette nomenclature est devenue un véritable chaos, où les plus habiles ont souvent peine à se reconnaître. Ce serait une curieuse et utile recherche que le dépouillement critique de cette synonymie : mais ce ne peut être ici le lieu de l'essayer ; nous aurons du moins la précaution de transcrire, en sa forme la plus correcte, chacun des noms dont l'orthographe originale nous sera connue, sauf à laisser leur allure vulgaire à ceux que nous ne pourrons rétablir : nous ne tenterons pas non plus de réformer ceux qu'un long usage a invariablement consacrés (1).

La côte ne présente, d'un bout à l'autre, aucune échancrure considérable, mais seulement une longue série de petites rentrées et saillies alternatives. Au milieu, la rade d'Alger, entre le cap Cassina et celui de Têmedfous, est ouverte à presque tous les vents, et peu sûre même dans la belle saison : le port seul est complétement abrité, mais il ne peut contenir qu'un petit nombre de bâtimens. A l'est, les caps Bingut, Tedlès, Carbon, Bougaroni, le Râs-el-Hhadyd ou cap de Fer, le Râs-el-Hhamrah appelé aussi cap Rouge, le cap Rose, et enfin le cap Roux, jalonnent les ondulations du rivage, où les golfes de Bougie, de Qol, de Stora et de Bone, offrent des rades spacieuses et commodes. A l'ouest, les principaux promontoires sont le Râs-el-Amousch ou Gebel-el-Schenaouah, c'est-à-dire la montagne de la Synagogue; puis le cap de Ténès, auquel les Arabes ont donné, à cause de sa forme, le nom de Gebel-el-Nâqous ou montagne de la Cloche; le cap Ivy, appelé aussi Gebel-el-Dys ou montagne au Jonc; le cap Ferrat, le cap Falcon, le Râs-Azydour ou cap Figalo, qui paraît avoir emprunté cette seconde dénomination du nom arabe de Tharf-el-Défâly ou cap des Lauriers-Roses ; et enfin le cap de Honayn, qui est le plus occidental; les golfes d'Arzêou, d'Oran, et d'Areschkoul ou de Telemsên, offrent tous trois de bons ports : celui d'Oran, appelé par les Arabes el-Mersây-el-Kébyr ou le Grand-Port, est le meilleur de toute la régence, et pourrait contenir à la fois jusqu'à cinquante vaisseaux de ligne.

Si, du rivage, les regards se portent vers l'intérieur des terres, ils s'arrêtent d'abord, aux environs d'Alger, sur des collines, au-delà desquelles surgissent des montagnes; ailleurs, les collines reculent vers le sud, et des plaines bordent le rivage, comme entre Mostaghânem et Arzêou ; en d'autres endroits, elles s'effacent, comme auprès de Bougie, pour céder le premier plan aux montagnes : si

(1) Nous invitons à comparer l'excellente carte publiée tout récemment par M. d'Avezac et intitulée : *Essai d'un nouveau canevas géodésique d'une partie de l'Afrique septentrionale.* (*Note du traducteur.*)

l'on gravit celles-ci, l'œil atteint, au bout de l'horizon, d'autres montagnes plus importantes. Ici, comme partout, comme toujours, les collines, les premières montagnes, et les montagnes ultérieures, semblent à l'observateur s'étendre comme un rideau transversal quand elles sont devant lui; elles lui paraissent entassées lorsqu'il s'est élevé au milieu d'elles : ni l'un ni l'autre de ces points de vue ne permet de découvrir le système général des reliefs géographiques; il faut planer au-dessus pour en saisir l'ordonnance. Il est vrai que, dans l'état imparfait de nos connaissances locales, beaucoup de points se dérobent à notre investigation, oubliés qu'ils ont été par les voyageurs et les géographes; mais la plupart de ces lacunes peuvent être conjecturalement suppléées.

Nous élevant, par la pensée, à une hauteur telle que la considération trop immédiate des détails ne puisse nous dérober la perception de l'ensemble, nous chercherons, dans le bassin multiple de la Méditerranée, vers quels points gravitent les eaux qui descendent des versans atlantiques; puis, interrogeant les fleuves sur la longueur et la direction des vallées, et remontant ainsi jusqu'aux reliefs qui circonscrivent les grandes déclivités convergentes, nous reconnaîtrons que le territoire d'Alger se fractionne entre divers systèmes de pentes générales. Les beaux travaux hydrographiques de Smyth, dans la Méditerranée, nous montrent, entre Bizerte et la Sicile, une barre continue, trahie à la surface des eaux par le rocher Scharqy et les récifs de Keith, séparant cette mer intérieure en deux autres mers, l'une à l'ouest, Sardo-Tyrrhénienne; l'autre à l'est, Siculo-Crétoise. Une ligne flexueuse de montagnes élevées, courant diagonalement des sources du Molouyah au cap Blanc de Bizerte, nous montre quelle portion du territoire algérien appartient au bassin de la première : la longue vallée du Megerdah appartient incontestablement au bassin de la seconde; et la vallée, plus longue encore, du Oued-el-Gédy, bien qu'elle n'apporte pas le tribut de ses eaux jusqu'à la côte, nous semble aussi dépendre de ce deuxième bassin, et déboucher au golfe de Qâbes, continuant par ressauts, en longs marécages, la ligne que les vives eaux laissent interrompue en s'évanouissant dans la sebkhag de Melgig : au temps de Ptolémée, la ligne se poursuivait jusqu'à la mer, sous le nom de fleuve Triton. Sa rive gauche paraît dominée par des reliefs, dont le versant ultérieur doit s'abaisser et se perdre graduellement dans les sables du Ssahhrâ.

Du faîte qui sépare les deux bassins méditerranéens, se projettent, au nord, de nombreux chaînons, dont les plus remarquables ou les plus connus, d'ouest en est, sont d'abord les montagnes de Tatcherah (vulgairement appelées Trara), dont l'extrémité se montre au Râs-Honayn; puis les montagnes de Karkar et de Ker, qui vien-

nent former le cap Ferrat, et se contournent ensuite à l'ouest, sous le nom de Ramrah, jusqu'au cap Figalo; un autre rameau, célèbre sous la domination de Ouânaschrysch, s'avance, au nord-est, en travers du Schélif, et le force à décrire un tortueux détour. Des abruptes montagnes de Tythery, qui paraissent appartenir à la crête du grand Atlas, se détache un triple chaînon, dont une première branche court, à l'ouest, étendre ses ramifications jusqu'au cap Ivy, à Ténès et au Râs-el-Amousch; une sconde s'avance droit, au nord, vers Alger, par les montagnes de Ouzra, de Bény-Ssalah, de Bény-Maysarah, traverse la plaine de Métydjah, entre le bassin du Mâ-el-Za'frân et celui du Hharatch, passe à Doueyra, et vient expirer au cap Cassina; et la troisième enfin se dirige, au nord-est, vers Bougie, sous la dénomination bien connue de Gergerah, poussant, au nord-ouest, un rameau qui prend celle de Felysen. Un peu plus loin, sont les montagnes de Ouânoughah, remarquables par le fameux défilé des Bibân-el-Hhadyd ou Portes-de-Fer, à la suite duquel est un sentier étroit, bordé de précipices, appelé El-A'qabah ou la Montée. Un autre contrefort, digne de remarque, est celui qui porte ses pitons extrêmes à Gygel et au fond du golfe de Bougie; un autre, naissant aux Gebêl-Aourâs, épanouit ses ramifications depuis les Seba'-Rous jusqu'au mont Yadough, qui domine Bone; un dernier enfin se termine au cap Rose et au cap Roux.

Sur le versant opposé, un seul chaînon a droit d'attirer notre attention par son importance. Se détachant du nœud des Gebêl-Aourâs, il contourne, au sud, le bassin supérieur du Megerdah, et va se continuer dans l'état de Tunis jusqu'au cap Bon.

Voilà le tableau, fort incomplet, de la distribution des reliefs généraux du sol algérien : sur ces reliefs, culminent, plus ou moins irrégulièrement de nombreuses cimes; celles que les relations des voyageurs signalent comme les plus remarquables, sont celles de Ouânaschrysch, de Gergerah et d'Aourâs; aucune d'elles cependant ne s'élève jusqu'à la région des neiges perpétuelles; les plus hautes ne sauraient donc être estimées qu'à un maximum d'environ 3,000 mètres d'altitude : Desfontaines les compare à nos moyennes Alpes. Depuis la conquête, les officiers français n'ont encore pu mesurer que celles qui avoisinent les côtes. Voici quelques-uns de leurs chiffres : aux environs d'Alger, la montagne de Mouzayah, la plus élevée de tout ce canton, atteint près de 1,600 mètres; celle de Ssakhar, 1,534; celles de Bény-Ssalahh et de Bény-Maysarah, 1,464 et 1,494; celles de Bény-Djâhad et de A'mâl, 1,139 et 1,033. Au fond du golfe de Bougie, le Gebel-Bény-A'mrou culmine jusqu'à 1,690 mètres, et le Gebel-Bény-Solymân à 1,241. Un peu à l'est de ces deux cimes, deux autres se montrent successivement à 1,185 et à 1,365 mètres.

La nature des roches qui composent ces montagnes n'a été étudiée que sur quelques points peu distans du littoral. Au-delà, elle n'a été qu'entrevue ; et, plus loin encore, les indications manquent tout-à-fait. On peut conjecturer que le granit, qui a été remarqué par Caillé sur le faîte du haut Atlas occidental, continue de se montrer sur toute l'arête principale ; mais il disparaît, sous des formations stratifiées, dans toutes les ramifications septentrionales où l'œil européen a pu pénétrer. Dans les portions de contreforts les plus reculés vers l'intérieur, on trouve des calcaires anciens alternant avec du schiste talqueux passant au micaschiste et au gneiss, disposés en couches fortement inclinées à l'horizon, et quelquefois même verticales, comme au défilé des Bibân-el-Hhadyd ; puis viennent des calcaires secondaires alternant avec des marnes schisteuses, disposés en strates dont l'inclinaison varie depuis 60° jusqu'à des angles fort médiocres ; enfin des calcaires grossiers, en couches peu inclinées et quelquefois horizontales, alternant tantôt avec des marnes blanchâtres, tantôt avec des sables plus ou moins ferrugineux, et reposant sur des marnes bleues gypseuses. C'est probablement dans ce même terrain que se trouve le gisement du sel, qui se rencontre en abondance, non seulement dans une multitude d'eaux courantes ou stagnantes, mais en roche d'une couleur gris-bleuâtre, comme au Gebel-el-Malehh, ou montagne de Sel, à trois journées sud-ouest de Bone ; aux Gebel-el-Outayah, vers le nord de Beskerah, dans le Zâb ; au Gebel-Ménys, voisin de Ténès ; dans les Gebêl-el-A'mour, etc. Des roches volcaniques, des trachytes, des laves, des ponces et des scories, ont aussi été observés par les naturalistes dans le pays d'Alger.

Parmi les gemmes disséminées dans les terrains qui constituent les montagnes de cette coutrée, les calcédoines, les grenats, les macles, les tourmalines, paraissent les plus abondantes ; il y faut ajouter des cristaux de quartz, et de belles lames de mica.

Pline, dont tant d'assertions, d'abord révoquées en doute, ont été confirmées par les recherches ultérieures, rapporte que les anciens trouvaient des diamans entremêlés à l'or dans certaines localités d'Afrique (entre Thangeh et Méroé) ; mais, depuis une longue série de siècles, nul diamant n'était venu d'Afrique, nulle mine d'or n'avait été reconnue dans la région indiquée par l'encyclopédiste latin, et ses commentateurs annotaient dédaigneusement ce passage du simple mot *fabuleux ;* Heeren seul, de nos jours, avait eu foi dans les paroles de Pline : une découverte récente vient de les confirmer pleinement, et trois grandes collections minéralogiques possèdent maintenant, à Paris, des diamans recueillis dans l'état d'Alger, à Constantine, parmi les sables aurifères que charrie le Ouêd-el-Raml ou la rivière du Sable. Il y a lieu de croire que le Ouêd-el-Dzeheb ou la rivière de l'Or, qui se joint au Ouêd-el-Raml, entre Constantine et

la mer, doit son nom aux paillettes d'or que sans doute il roule en abondance. Doit-on penser que le nom de Ouêd-el-Fadhdhah, ou rivière de l'Argent, donné à un cours d'eau qui descend du Ouânaschrysch, révèle pareillement la présence de ce dernier métal? Nul indice ne nous permet de prononcer. La dénomination d'un lieu voisin du Ouâdy-Mozâb ferait présumer de même un gisement d'antimoine.

De riches mines de plomb existent dans le Ouânaschrysch, dans les montagnes au sud de Séthyf, et dans celles de Tescha qui avoisinent Ma'skarah; mais on n'en tire qu'un médiocre parti. On a reconnu la présence du cuivre en divers points, notamment dans les montagnes de Ma'skarah, dans celles de Qol, et tout près de Mehdyah, où plusieurs filons sont à découvert, sans que les indigènes aient tenté d'en profiter, bien que de tels indices puissent faire présumer une mine importante. Mais, de toutes les espèces minérales répandues dans les montagnes d'Alger, la plus fréquente est le fer, sous toutes ses formes, depuis les cristaux spéculaires jusqu'à l'ocre pulvérulent; on en cite des mines puissantes dans la montagne de Ssakhar, près de Mélyânah, et dans le Gebel-Daouy, l'une des ramifications du Ouânaschrysch; il est exploité près de Bougie.

Entre les lignes montagneuses qui sillonnent le sol algérien, s'étendent des vallées plus ou moins évasées, plus ou moins profondes, s'élargissant quelquefois en vastes plaines où les reliefs se perdent en ondulations insensibles; telle on cite, au premier rang, la plaine de Métydjah, voisine d'Alger, et qui doit son nom à une ancienne ville aujourd'hui détruite et oubliée; telles les plaines de Hhamzah et de Médjânah, séparées l'une de l'autre par les Gebel-Ouânougah; celles de Hatsnah, de Barykah, et Médar-Bény-Yousef, au versant méridional du grand Atlas; vers l'ouest, celle d'Azydour, entre Oran et Telemsên; et celle de Habrah, qui porte aussi le nom d'El-Ramlieh ou la Sableuse, entre Arzêou et Mostaghânem.

Les eaux qui parcourent ces vallées ne peuvent être considérables, tant le sommet des versans de l'Atlas est voisin de la mer. Le Schélif est le seul fleuve important de la régence : naissant à la fois, d'une part, au Gebel-el-A'mour, sous le nom d'El Khayr, d'autre part, au Ouânaschrysch, sous la dénomination de Seba'yn-A'youn ou les Soixante-Dix Sources, bientôt changée en celle de Nahr-Ouassel, il se forme par la réunion de ces deux ruisseaux, et descend, au nord-est, vers Mehdyah, en traversant le lac de Tythery; puis il tourne brusquement à l'ouest, reçoit quelques affluens, dont un seul (la rivière Mynah) a quelque importance, et se jette à la mer, entre Mostaghânem et le Gebel-el-Dys, après un cours d'environ quatre-vingts lieues géographiques. A l'ouest comme à l'est, les fleuves, à partir du Schélif, se succèdent dans un ordre décroissant de gran-

deur relative : le Sêq, qui débouche près d'Arzêou, après s'être réuni avec la rivière Habrah, n'a pas vingt-cinq lieues de cours; le Thafnây, grossi de la rivière Eserreh, et de tous les ruisselets voisins de Telemsên, atteint la mer vis-à-vis d'Areschkoul, à douze lieues seulement de ses sources. De l'autre côté, le fleuve de Bougie, que les géographes arabes s'accordent à appeler El-Ouêd-el-Kébyr ou le Grand-Fleuve (dénomination qui a été transposée sur les cartes modernes), n'a guère plus de trente lieues depuis la source la plus éloignée; celui de Constantine, nommé Souf-el-Gemar par les Arabes, Ouêd-Kébyr sur les cartes, et qui est formé par la réunion du Ouêd-el-Dzeheb, ou rivière d'Or, au Ouêd-el-Raml, ou rivière de Sable, dépasse à peine vingt lieues de cours quand il tombe à la mer, entre Gygel et Qol; celui de Bone, désigné par les géographes arabes sous le nom de Yadough, et par les modernes sous celui de Seybous, prend aussi son origine à une vingtaine de lieues de son embouchure.

Sur le versant austral, les fleuves sont beaucoup plus considérables, mais beaucoup plus rares; le Megerdah n'appartient au territoire d'Alger que par ses deux affluens principaux, le Khamys ou Sageras, et le Meskyanah, Nahr-Melâq ou Ouêd-el-Sserâth. Dans la grande vallée du Ouêd-el-Gédy, un premier bassin, dont le fond est occupé par un long marécage, appelé Schâth, sert de réservoir passager aux eaux de plusieurs petites rivières, qu'il paraît reverser ensuite dans le Ouêd-el-Gédy, ou rivière du Chevreau, venant des Gebêl-el-A'mour; cette rivière reçoit ultérieurement, sur sa rive gauche, plusieurs affluens qui descendent directement de l'Atlas, et dont le plus considérable est le Ouêd-Abyadh, qui prend naissance dans les Gebêl-Aourâs; le Ouêd-el-Gédy se perd ensuite dans un grand marécage, appelé Melgig, auquel paraît également aboutir, par le sud, le Ouêd-el-Rahham, qui arrive de Teqort.

Outre le Melgig et le Schâth, dont nous venons de parler, de nombreux marécages salés sont répandus sur le territoire algérien. Un autre Schâth est indiqué à environ six journées au sud d'Oran, un autre encore dans le canton de Ouerqelah, à une centaine de lieues vers le sud d'Alger. Mais le mot Sebkhah est plus fréquemment et plus exactement employé pour désigner ces lagunes, qu'en général l'été dessèche, et qui se remplissent de nouveau au temps des pluies : il en existe une bien connue auprès d'Oran, une autre auprès d'Arzêou, plusieurs dans la plaine de Métydjah, aux environs d'Alger, puis à Bone, au Bastion de France, et ailleurs.

La qualité saline de ces lacs se reproduit dans un nombre très considérable de sources, au point que, suivant la remarque de Desfontaines, les eaux douces sont beaucoup plus rares que les eaux salées; aussi le nom de Ouêd-el-Malehh, c'est-à-dire rivière ou ruisseau *du Sel*, est-il fort commun dans toute l'étendue de la régence. Au sur-

plus, les gens du pays ne font pas difficulté de boire de ces eaux, dont quelques-unes se dépouillent de leur goût saumâtre, au moyen d'un simple filtrage; ils boivent de même, après les avoir laissées refroidir, les eaux thermales, qui sont également fort multipliées, comme le révèle la fréquence du mot Hhammâm (bain) dans la nomenclature géographique de la contrée; plusieurs, telles que A'yn-el-Hhout, ou la Fontaine au Poisson, ne sont guère que tièdes; mais il en est beaucoup de chaudes, comme à Oran, à Sydy-A'bdely, à Hhammet, à Hhammâm-Mellouan; et quelques-unes de brûlantes, comme à Hhammâm-Méryghah et à Hhammâm-Meskoutyn : ces dernières atteignent une température de 76° du thermomètre octogésimal, et cuisent aisément les viandes; elles sont fort célèbres dans le pays à cause des figures fantastiques qu'offrent les rochers voisins, sur lesquels elles exercent une érosion fort active; les naturels croient y voir des tentes, des chevaux, des hommes, miraculeusement pétrifiés. Ces eaux, imprégnées de soufre et de bitume, surgissent par de nombreuses ouvertures sur une étendue de 1,200 pieds. Une autre source a reçu, à cause de sa qualité spécialement bitumineuse, le nom de A'yn-el-Qethrân, ou Fontaine au Goudron. Tant de sources thermales et minérales trahissent une fermentation volcanique intérieure, qui se révèle en outre quelquefois par de violens tremblemens de terre; le dernier qui a eu lieu, en 1825, avait détruit en grande partie la ville de Bélydah.

De l'abondance des eaux salines, il ne faut pas conclure cependant que les eaux douces et fraîches soient rares dans le territoire d'Alger; outre celles des torrens, il suffit, pour en trouver, de creuser à une profondeur très médiocre; souvent même on l'obtient jaillissante, comme dans nos puits artésiens. Les Erouâghah, tribus qui habitent à l'extrémité méridionale de la régence, pratiquent, depuis un temps immémorial, le procédé du forage, dans le but de procurer une issue ascendante à l'eau douce du *Bahhr-tahht-el-Erdh*, c'est-à-dire de la Mer souterraine; ils creusent ainsi jusqu'à des profondeurs de plus de 80 mètres.

Situé dans la plus chaude moitié de la zone tempérée, mais loin encore du tropique, l'état d'Alger doit à cette heureuse position, ainsi qu'à l'élévation montueuse du sol, et au voisinage de la mer, un climat extrêmement doux et salubre sur les pentes boréales de l'Atlas; l'hiver offre une température moyenne de 10° à 15° du thermomètre octogésimal; et si, dans l'été, elle atteint de 26° à 32°, des vents frais et des brises régulières viennent en modérer l'ardeur. Les saisons se succèdent sans ressauts : d'un bout à l'autre de l'année, les indications du baromètre ne varient guère que d'un pouce; d'avril en octobre, le ciel est constamment pur; puis viennent les pluies, qui durent jusqu'en mars : elles sont peu fréquentes, et le nombre

des jours pluvieux n'est guère que de quarante dans l'année; mais la quantité d'eau tombée est abondante, et se peut évaluer à une moyenne de 76 centimètres. Les vents les plus communs sont ceux du nord et du nord-ouest, les plus rares ceux d'est et d'ouest; le vent du sud ou Sémoum, qui souffle trois ou quatre fois par mois, produit une chaleur accablante, mais il est rare qu'il dure plus de vingt-quatre heures.

Dans la région sablonneuse qui s'étend de l'autre côté de l'Atlas, la température est beaucoup plus élevée; le soleil brûlant d'été y dessèche les ruisseaux, et l'ombre des palmiers devient le seul refuge des habitans.

La végétation est telle qu'on la doit attendre du climat, et le littoral n'a point dégénéré de cette fertilité si fort en renom chez les anciens : tous les fruits de l'Europe méridionale y croissent en abondance, et le raisin surtout y est d'une admirable beauté; les nombreuses variétés d'oranges et de citrons, les amandes, les jujubes, les caroubes, les figues, les mûres rouges, les bananes, les noix, et tous nos fruits à pepin ou à noyau, remplissent les vergers; le dattier, le pistachier, l'olivier, l'arbousier, la vigne même et l'oranger, sont des produits spontanés du sol. Les plaines d'Azydour, de Habrah, de Métydjah, donnent les plus riches moissons de céréales; le riz se cultive dans les vallées les plus humides. Tous nos légumes et nos herbages potagers viennent parfaitement; l'Espagne n'a pas de plus beaux garbanços, ni de plus délicieux melons. A ces utiles cultures, nos colons ajouteront sans doute le mûrier blanc, le coton, l'indigo, le café, les épices, la canne à sucre; la précieuse vanille elle-même trouverait peut-être d'assez chauds et humides ombrages.

Nos arbres d'agrément, nos fleurs les plus belles, parent et embaument les jardins; les montagnes mêmes sont couvertes de lauriers-roses, de grenadiers, de myrtes, de lentisques; en certaines parties, d'un terroir plus maigre et plus sec, se montrent la raquette, l'agave, le sumac, les cistes, le genêt épineux, auxquels se mêlent l'absinthe, la sauge, la menthe, et nos autres plantes aromatiques. Les forêts sont peuplées de liéges, d'yeuses, de thuyas, de cyprès, de thérébinthes; quelques pins y sont clair-semés; des orchidées, et nombre de plantes bulbeuses, se développent sous leur abri; la garance se rencontre fréquemment; le hhennè, si renommé pour la parure des femmes, est apporté en quantité au marché d'Alger. Les endroits marécageux nourrissent beaucoup de joncs, de roseaux, et surtout une plante marine appelée hhalfâ, qui paraît appartenir à la famille des algues.

L'analogie qui se fait remarquer, dans le climat et la végétation, entre l'Europe méridionale et la région algérienne cis-atlantique, se révèle pareillement dans le règne animal; les différences ne de-

viennent tranchées que sur le revers ultérieur. C'est dans la grande division des animaux invertébrés que la ressemblance que nous venons de signaler est surtout frappante; et la plus grande fréquence de certaines espèces est le seul caractère distinctif à relever : ainsi, parmi les zoophytes, le corail des parages de Bone et l'éponge des environs d'Alger, méritent une mention particulière; parmi les insectes, la sauterelle, la punaise, la moustique, et notamment la puce, se trouvent en quantités innombrables, la première par migrations accidentelles, heureusement peu fréquentes; les autres à demeure fixe, et causant à l'homme une vive et continuelle incommodité, surtout la puce, dont aucun soin ne peut garantir, et qui se rencontre par milliers dans les campagnes, aussi bien que dans les habitations. L'eau des mares contient une multitude de petites sangsues, presque imperceptibles, qui occasionent de douloureux accidens aux personnes qui boivent cette eau sans précautions; les scorpions et les tarentules du Zàb sont représentés comme fort dangereux.

Les poissons, tant marins que fluviatiles, sont les mêmes que ceux des côtes et des rivières de la Provence. Quant aux reptiles, qui sont très communs et fort variés, nous n'avons à citer, comme spéciaux, parmi les serpens, que le *tscban*, qui paraît devoir être rapporté au genre python; le *zaryq*, dont nous ignorons la synonymie scientifique, et le *leffakh*, qui est une vipère plutôt qu'un dypsas; encore faut-il observer qu'ils appartiennent tous trois plus particulièrement à la région du sud; les crapauds sont remarquables par leur taille; les lézards sont fort multipliés, et le caméléon se rencontre très fréquemment. Quant aux chéloniens, sans parler de ceux que la Méditerranée apporte sur les côtes, les tortues de terre et celles d'eau douce sont extrêmement nombreuses : ces dernières paraissent former une espèce particulière. Les oiseaux sont à peu près ceux d'Europe; l'outarde *hhobâràý* ne se retrouve toutefois qu'en Espagne, et le ganga *kattah* est pareillement peu commun en deçà de la Méditerranée; la pintade est, comme on sait, originaire de la Numidie, et s'y trouve en abondance, surtout auprès de Constantine; l'autruche ne se montre que dans le désert; les poules, pintades et paons, remplissent les basses-cours; les pigeons bizets peuplent les colombiers.

Quant aux mammifères, nous avons à citer, parmi les carnassiers, le lion de l'Atlas, la redoutable panthère, l'once, le lynx, le caracal, le serval, la hyène, le loup, le chacal, le renard, la genette, l'ichneumon, et même l'ours, dont Cuvier révoquait en doute l'existence en Afrique, et qui du moins y paraît être extrêmement rare; parmi les rongeurs, les rats, la gerboise, le porc-épic, les lièvres, tous fort nombreux; parmi les singes, des guenons et des babouins; entre les pachydermes non ruminans, le sanglier; enfin, parmi les ruminans,

les antilopes ou gazelles, et le *beqr el-Ouahhasch*, qui paraît être le bubale. Les animaux domestiques sont le cheval, l'âne, le mulet, le chameau, le *heyry* ou dromadaire, le bœuf, le mouton et la chèvre; Shaw parle d'un produit hybride du baudet et de la vache, désigné sous le nom de *kumrah*, et employé comme bête de somme : le capitaine Rozet n'a pu en retrouver dans le pays aucune trace, ni même aucun souvenir. Le chat et le chien ont aussi leur place dans la demeure de l'Arabe; mais le dernier n'y est reçu que comme un hôte dédaigné, et il montre, en retour, peu d'attachement à l'homme.

C'est chose généralement répétée et admise, que l'état d'Alger est habité par sept variétés distinctes de l'espèce humaine, savoir : des Berbers, des Maures, des Nègres, des Arabes, des Juifs, des Turcs et des Koulouglis. On pourrait dire, avec plus de justesse, que la population algérienne est partagée en sept classes, dont la première comprend, sous le nom de *Qobâyl*, c'est-à-dire *les tribus*, ou sous celui de *Berêber*, forme plurielle de *Berber*, non une race spéciale et bien caractérisée, mais la masse de tous les habitans anciens que les dominateurs romains et byzantins appelaient Barbares, aggrégation plus ou moins intime de nombreux débris, tant des deux grandes souches réputées autochtones, les Libyens et les Gétules, que des immigrations successives des Mèdes, Arméniens et Perses, mentionnées par Salluste, sur l'autorité des livres de Hiemsal, des Arabes kouschytes, amalêqytes et qahhthânytes, des Tyriens et des Palestins, des Vandales et des Goths, et de bien d'autres élémens effacés ou inaperçus. Quant à la seconde classe, il est à remarquer que la dénomination de Maures, que lui appliquent les Européens, est absolument inconnue aux indigènes, à moins qu'on ne la considère comme la simple traduction du mot *maghrébyn*, qui désigne indistinctement tous les Musulmans d'Occident, et, dans le sens le plus restreint, tous les Arabes d'Afrique; les Européens cependant assignent à ce mot une autre portée, et l'emploient à désigner les habitans des villes, se persuadant qu'ils représentent la nation que les Latins et les Grecs appelaient Maures et Maurusiens, nation constituée, au dire de Salluste, par le mélange des Libyens et des Mèdes, et composée, suivant Procope, des Kana'néens de la Palestine, chassés de leur terre natale par la conquête de Josué; cette dernière généalogie traditionnelle appartient à des tribus berbères; l'autre n'est attribuée, par Salluste, qu'aux peuples à l'ouest du Molouyah; et quand nous avons demandé nous-même à l'un de ces citadins, appelés Maures par les gens d'Europe, quelle était sa race, quelle était sa tribu, il nous a répondu par les mots d'*Arabe* et d'*Andalous*. Il n'est plus douteux aujourd'hui que la dénomination de Maures ne désigne en effet exclusivement les Arabes des villes, parmi lesquels tiennent le premier rang les nobles débris des conquérans de l'Es-

pagne, expulsés d'Europe par les victoires et le fanatisme des dynasties chrétiennes. Les nègres, appelés par les blancs indigènes *Soudân* ou noirs, et *A'byd* ou esclaves, forment une classe à part, on peut dire aussi une race distincte, ou du moins une agrégation de gens appartenant tous à l'une des grandes divisions ethnographiques du genre humain. Le nom d'Arabes, restreint par les Européens aux nomades habitans des tentes, est justement ainsi appliqué aux tribus arabes les moins mélangées, qui constituent en effet une classe, mais non une race distincte, désignée par l'épithète de *Bédâouy*, c'est-à-dire Bédouins, nomades, également donnée aux Berbers. La classe des Juifs, *el-Yehoud*, est composée de tous ceux qui professent le culte mosaïque, et c'est encore un préjugé européen, que de les supposer tous sortis des Palestins, déplacés par les expéditions de Vespasien et de Titus; les historiens arabes ne laissent point ignorer qu'aux septième et huitième siècles, la plupart des Berbers et des Arabes d'Afrique professaient le judaïsme, et que la prédication musulmane fut loin d'opérer une conversion universelle : c'est en tenant compte de ce fait historique, qu'on peut comprendre comment les Juifs forment aujourd'hui à eux seuls un tiers de la population totale d'Alger, et plus des quatre cinquièmes de celle d'Oran. Quant aux Turcs algériens, ce serait une préoccupation singulière que de les croire de race homogène, et tous véritables Osmanlys; car ce n'est qu'un ramas de gens de toute sorte et de toute origine, Turcs, Grecs, Circassiens, Albanais, Corses, Maltais, et renégats des autres contrées de l'Europe, réunis pour composer une association de piraterie au dehors, de brigandage et d'oppression au dedans, reconnaissant la souveraineté des Turcs, et parlant leur langage, se perpétuant par la cohabitation avec des esclaves chrétiennes, et formant une *oudjak* ou milice privilégiée, comme étaient les mamlouks d'Egypte et les janissaires de Constantinople. La postérité issue de l'union de ces Turcs avec les femmes de la classe mauresque n'entre point dans la caste turque; elle constitue une division à part, désignée par le nom de Koulouglis ou Coloris, prononciations vulgaires de la dénomination turque de *Qoul-Oughly*, qui signifie littéralement fils de soldat.

Voilà quelle est la classification communément faite de la population de l'état d'Alger; on ne peut manquer d'être frappé de ce qu'elle a de faux et d'incohérent sous le point de vue ethnographique, puisque des races homogènes s'y trouvent distribuées entre plusieurs divisions séparées, tandis que les élémens les plus divers sont, au contraire, réunis dans une même catégorie. Nous distinguons les races suivantes dans la régence : d'abord, la race berbère, soit pure, soit mélangée d'Arabes qahhthanytes, de Kana'néens, de familles germaniques, et d'autres élémens hétérogènes; mais que réunit au-

jourd'hui en un seul groupe un langage uniforme. Nous croyons devoir signaler ici l'hétérogénéité des Ayt-Erouâghah de Teqort et de Ouerqelah, qui parlent le berber, mais dont le teint noir, les cheveux lisses, les traits du visage et les habitudes morales révèlent l'origine kouschyte; les géographes d'Europe les confondent trop souvent avec les Mozâbys, leurs voisins, dont le caractère est aussi fort doux, mais dont le teint est blanc; le Biskery, à teint olivâtre et traits heurtés, est rattaché par l'histoire et les généalogies à la race berbère, quoique son langage soit aujourd'hui l'arabe. En second lieu viennent les races arabes des trois familles successives, les Kouschytes, avec les rameaux kana'néens et amalêqytes; les Qahhthânytes, avec leurs frères izraylytes, et les Ismaylytes ou Nabathéens. Les premiers se sont, en général, effacés dans l'agglomération berbère; les seconds, aggrégés en partie à la même masse, en partie stigmatisés par le culte hébraïque, qu'ils ont conservé, se sont, d'une autre part, réunis à la grande confédération musulmane, où dominent les troisièmes Arabes. Il faut compter ensuite les races européennes, distribuées aussi en diverses familles, dont la première, celle des Vandales, s'est fondue dans les Qobâyls berbères, reconnaissable pourtant encore à son teint blanc, ses yeux bleus et ses cheveux blonds, ayant avec elle peut-être quelques Goths, peut-être aussi quelques Suèves, dont on s'imagine retrouver la postérité dans les Zouâouah (que nous appelons Zouaves), malgré les généalogies qui rattachent cette tribu aux Quahhthânites de Ketâmah, sans parler des hypothèses au moyen desquelles on croit découvrir même des Huns dans les Aoulêd-Houn, dont le cantonnement est plus oriental. Une autre famille est celle que composait l'Oudjak turque avec les Qoul-Oughlys qui en sont issus, famille, comme nous l'avons déjà dit, fort peu homogène. Une troisième, qui ne l'est pas davantage, est formée de la réunion de tous les colons fournis à la régence par les nations de l'Europe chrétienne. Enfin, la race nègre doit son origine aux esclaves noirs, successivement amenés par les caravanes des divers pays de l'Afrique intérieure.

La langue arabe est la plus généralement répandue; c'est celle de tous les Arabes, soit Musulmans, soit Juifs, bien que l'on prétende qu'il existe à Teqort certains Juifs convertis à l'islamisme (les Mégêharys) qui auraient conservé, dans leurs relations intérieures, l'usage de l'idiome hébraïque; elle est aussi généralement parlée par les Nègres. La langue berbère, appelée *schaouyah* par l'Anglais Shaw et et l'Américain Shaler, est parlée dans toutes les Qobâyl berbères, tantôt seule, tantôt concurremment avec l'arabe, sauf chez les Biskerys, où l'arabe paraît avoir complétement prévalu. Le turc n'était usité que dans l'Oudjak, et pour les actes officiels. La *lingua-franca*, patois roman analogue au catalan, au provençal, au sicilien, et

formé de leur mélange avec quelque peu d'arabe corrompu, est employé sur tout le littoral algérien, aussi bien que dans le reste de la Méditerranée, pour les communications mutuelles des indigènes et des Européens. Depuis la conquête, la langue française a naturellement pris domicile réel dans la régence.

La religion dominante est le mahométisme, qui n'est, en général, professé qu'avec tiédeur; la majorité est *sonnyte* ou orthodoxe, observant respectivement, savoir, les Turcs et Qoul-Oughlys, la tradition *hhanyfyte*, les Arabes et Berbers, la tradition *mâlekyte*, et faisant, avec plus ou moins d'exactitude, les cinq prières légales; cependant une partie de ces derniers est véritablement *schyayte* ou schismatique, notamment les Bény-Mozâb, liés de croyances avec les Ouahhabytes d'Arabie, et ne faisant que trois prières; tous sont fort superstitieux, et accordent beaucoup de confiance aux amulettes et aux marabouths (plus exactement *morâbeths*), espèces d'ermites qui exploitent leur crédulité, et se livrent impunément aux actes les plus inouis, à tel point qu'un de ces hommes osa violer publiquement, il y a quelques années, la fille d'un consul européen, et celui-ci ne put obtenir justice de cet attentat! Le judaïsme, comme tous les cultes opprimés, est exactement pratiqué par ses sectateurs. Le paganisme originel des Nègres s'est perpétué dans quelques pratiques superstitieuses, dont la plus remarquable, appelée *gelep*, est une sorte de danse frénétique, pendant laquelle le danseur, homme ou femme, ne craint pas de se frapper de coups de poignard qui demeurent sans effet. Enfin, le christianisme, jadis si florissant dans toute l'Afrique septentrionale, est revenu, avec les armées françaises, planter sa bannière au milieu d'Alger, et quelques mosquées ont été transformées en églises.

Lire le Qorân ou la Bible, tel est le principal enseignement que reçoivent les habitans de la régence; on y ajoute presque toujours l'écriture et les plus simples notions du calcul; les Nègres seuls paraissent étrangers à cette étude. Les écoles sont fort nombreuses, et très suivies : l'instruction est poussée plus loin dans celles des Juifs, parce que la Bible est un livre d'histoire encore plus que de dogme, tandis que le Qorân est surtout dogmatique. Quelques Musulmans envoient leurs enfans étudier en Europe, à l'exemple des Juifs, qui prennent plus souvent ce parti; mais c'est, pour les uns et les autres, une mesure exceptionnelle, et qui n'est à la portée que des plus riches.

Dans le pays d'Alger, comme dans tous les pays, la différence la plus tranchée qui se fasse remarquer dans le degré d'instruction, le costume, les mœurs, les habitudes extérieures, la condition sociale des divers groupes de population, est celle qui résulte de l'agglomération des uns dans les villes, et de la dissémination des autres dans

les campagnes, celle qui existe, pour parler le langage de notre Europe, entre le bourgeois et le paysan. Dans la première catégorie, sont le Turc, le Qoûl-Oughly, le Juif, le Nègre, et le Maure des classifications vulgaires; dans la seconde, l'Arabe et le Berber.

Les premiers habitent les maisons des villes et villages, ainsi que les haoutch ou maisons de campagne qui sont aux alentours; ces maisons sont, en général, construites sur un modèle uniforme : c'est un rectangle, percé sur la rue d'une seule porte et de quelques baies rares et grillées; on entre d'abord dans un vestibule ou parloir, qui est la pièce de réception des visites du dehors; au-delà, est une cour, autour de laquelle règne, à chaque étage, une galerie supportée par de légers pilastres, et donnant entrée dans les appartemens; ceux-ci consistent uniquement en une chambre oblongue sur chaque face du parallélogramme, avec une porte et deux ou trois fenêtres; à l'intérieur, une estrade, quelquefois assez haute, placée à l'un des bouts, supporte la peau de mouton ou la natte de jonc sur laquelle dort le pauvre, aussi bien que les matelas qui forment le lit du riche; en face de la porte, les coussins où les femmes s'asseoient pendant la journée, et, sur les côtés, des armoires-placards où elles serrent des friandises et les objets nécessaires à leur toilette; pour tout ameublement, un ou deux grands coffres de bois, dont le plus ou moins de richesse est en rapport avec le degré d'aisance du maître; sur la face antérieure de la maison, l'escalier, avec une cuisine et une garde-robe fort propres à chaque étage : le toit est plat et forme terrasse.

L'habitant des campagnes a des demeures tout autres; le Berber se construit, de roseaux et de branchages enduits d'un crépi de glaise mêlée de paille hachée, des cabanes rectangulaires, appelées *ghorby*, couvertes de chaume et de roseaux, élevées de trois à quatre mètres, percées d'une petite porte basse, et de quelques trous servant de fenêtres; en certains endroits, les pierres non taillées que fournit le sol sont employées à la construction de ces cabanes, dont la réunion forme un *daskerah*, ou hameau disséminé. L'Arabe *fellâhh*, c'est-à-dire cultivateur, se fait aussi des cabanes, mais rarement il les enduit de terre; le Bédouin ou Nomade, ne vit que sous le *khaymah*, grande tente carrée, de quatre mètres de long, sur deux ou trois de large, formée d'une immense pièce d'étoffe de poil de chameau, relevée au milieu, par des piquets, en un faîte longitudinal; les tentes sont réunies en un camp circulaire qu'on appelle *douâr*. Chez le cultivateur, la pierre à moudre, chez le nomade, le métier à tisser, constituent le principal ameublement des tentes et des ghorbys; une peau de mouton ou une natte de jonc suffit pour le coucher; des vases de terre, des paniers de jonc ou de palmier, quelques ustensiles de bronze étamé, servent à la conservation ou à la préparation des alimens; des caves assez vastes, creusées sous terre, appelées *math-*

mourah, sont destinées à renfermer les provisions : les céréales s'y gardent parfaitement.

De même que les demeures, les costumes sont très différens; le *médény*, ou citadin, porte le *séroudl*, ou large culotte froncée sur les hanches par une coulisse, et descendant jusqu'aux genoux; une ou plusieurs vestes, la plupart sans manches; une large ceinture, où se placent la bourse, le poignard, l'écritoire; aux pieds, des *ssabbath* ou véritables savattes, que nous honorons du titre de babouches; sur leur tête rasée, une calotte comme nos bonnets d'Odessa, et autour, le turban de toile, de soie, de cachemire ou de mousseline, dont la disposition, et surtout la couleur, servent à distinguer la condition sociale des individus : le vert, par exemple, étant réservé aux *schéryfs* ou nobles de la lignée de Mahomet, et le noir étant imposé aux Juifs. Le riche préfère des vêtemens de couleurs fraîches et vives, ornés d'élégantes broderies; le Juif est réduit aux couleurs sombres; le pauvre n'a souvent ni turban, ni ceinture, ni babouches; mais l'économie générale du costume n'en demeure pas moins uniforme pour tous les habitans des villes. Dans les mauvais temps, on se couvre du *bénysch*, sorte de veste de marinier, à manches et à capuchon; mais plus souvent du *bernos*, grand manteau garni aussi d'un capuchon pointu, et qui est commun à tous les Barbaresques. On ne quitte presque jamais le *schobock* ou pipe, qui se tient à la main, comme la badine de nos fashionables; la blague à tabac, plus ou moins ornée, est suspendue à un bouton de la veste.

Les femmes prennent fréquemment des bains, et s'épilent les parties sexuelles; elles se teignent les pieds et les mains de *hhenné*, et les paupières de *qohhol*. Elles portent, dans leur intérieur, un négligé qui se borne à une chemise très courte, et une sorte de jupon, formé d'un simple mouchoir ouvert par devant et noué à la ceinture; dans leur costume paré, elles ont le sérouâl, la veste et la ceinture magnifiquement brodés, et pour jupon un grand châle de soie noué par devant, laissant à découvert une des jambes, garnie sur le coude-pied d'un gros anneau d'or; des souliers de velours brodés d'or; sur la tête, le *sarmah*, grand bonnet analogue à celui de nos Cauchoises, mais formé d'une mince lame d'or, d'argent, de cuivre et même de fer, artistement découpée à jour; avec cela des colliers, des pendans d'oreilles, des bracelets, le tout aussi riche qu'il leur est possible. Pour se montrer au dehors, elles s'enveloppent soigneusement, des pieds à la tête, d'une grande pièce d'étoffe de laine blanche, appelée *khayq*, analogue à la *manta* des Espagnols, et qui ne laisse voir que leurs yeux.

Dans les daskerahs et les douârs, le costume est beaucoup plus simple : le Berber n'a souvent qu'une simple tunique de laine blanche; en général, cependant, il porte en outre le *khayq* drapé

autour du corps, et attaché sur la tête par quelques tours d'un gros cordon de laine brune.

L'Arabe porte de même le *khayq*, mais sans tunique ; tous ont le *bernos* pour les temps froids. Leurs femmes, vêtues de la simple tunique de laine blanche, circulent librement à visage découvert.

La nourriture est, comme on doit le penser, plus soignée à la ville, plus grossière dans la cabane et sous la tente : ici, du mouton, de la volaille, du *koskos* ou semoule à gros grains, des légumes, des pommes de terre, des pimens, des tomates, cuits sans beaucoup d'apprêt avec de l'huile ou du beurre fondu et des herbes aromatiques, constituent, avec des fruits, du miel, du lait, et un pain compact mêlé de cumin, la nourriture du Berber comme de l'Arabe; ils ne boivent ni l'un ni l'autre du vin de raisins, mais ils ne se refusent point le vin de palme, qu'ils nomment *ekmy*. La cuisine du citadin est plus recherchée que la leur : avec les mêmes élémens, il compose des mets plus variés, et les pâtisseries frites jouent un grand rôle sur sa table; mais, sauf de rares exceptions que l'influence de notre exemple ne peut manquer de multiplier, on mange partout sans cuillères ni fourchettes. Le vin et les liqueurs, que le Juif seul se permettait naguère, ont acquis de nombreux partisans depuis l'occupation française. A la ville comme à la campagne, le café est d'un usage général; les lieux où on le prend ne désemplissent pas, et il s'en trouve de disséminés sur tous les chemins, comme chez nous des cabarets et des bouchons.

L'orgueil, la cruauté, la perfidie, l'avarice, forment les traits les plus saillans du caractère de tous ces peuples. Chez le grossier habitant des campagnes, la cruauté, surtout parmi les femmes, est poussée jusqu'à la plus horrible atrocité; on lui trouve pourtant quelques vertus, il a l'amour de la patrie et de la piété filiale. Ces qualités sont effacées sous la corruption dans les habitans des villes, non moins cruels, mais plus lâches, aussi perfides, aussi sordidement avares, et croupissant en outre dans la plus honteuse débauche; le Juif est entre eux le moins dissolu; mais il l'emporte en cupidité sur tous les autres. Les filles publiques sont en grand nombre, et les femmes, en général, s'abandonnent assez facilement aux désirs de ceux qui les courtisent. Les maladies vénériennes sont très communes, et en quelque sorte endémiques : le mouvement des malades traités au dispensaire d'Alger est de quinze à quarante-cinq par mois. Les mariages se font de bonne heure : à quatorze ou quinze ans pour les garçons, dix ou douze, quelquefois moins encore pour les filles; ce sont de véritables marchés entre le gendre et le beau-père, qui cède sa fille en échange d'une dot convenue; le Musulman peut épouser ainsi quatre femmes, et posséder en outre de nombreuses esclaves; le Juif ne peut avoir qu'une épouse; et c'est elle

qui apporte une dot. Les tombeaux sont un objet de grande vénération de la part de tout le monde, surtout ceux des marabouths, construits en forme de petite chapelle, autour de laquelle s'étendent les cimetières, soit au voisinage des villes, soit dans les bois ou en d'autres lieux isolés, à portée des douârs et des daskerahs; les tombeaux de quelques rabbins célèbres jouissent, parmi les Juifs, de la même considération que ceux des marabouths parmi les Musulmans.

Ce sont les Arabes surtout qui cultivent les céréales et les plantes potagères servant à la consommation des villes, la pomme de terre, le tabac et quelque peu de lin pour leur propre usage; les Berbers s'adonnent plutôt à la culture de l'olivier, dont ils retirent une huile de mauvaise qualité, à celle des fruits, des légumes, du tabac, et d'une quantité de lin proportionnée à leurs besoins; les uns et les autres élèvent du bétail, et des chevaux, ânes et mulets; le nomade seul élève le chameau.

L'industrie du Berber s'applique à l'exploitation des mines, dont il retire du plomb pour fondre des balles; du fer, dont il sait façonner des couteaux, des ustensiles divers, même des canons de fusil; du cuivre, dont il fabrique divers ornemens, et trop souvent de la fausse monnaie; peut-être enfin l'argent dont il revêt celle-ci. Il file et tisse la laine de ses troupeaux, le lin de sa récolte; il amalgame son huile grossière avec la cendre des varecs en un savon noirâtre; de ses ruches de liége, il retire, outre le miel, une cire qu'il épure pour en former ces chandelles qui, du premier port où notre commerce les a trouvées, ont reçu le nom de bougies. Il fait la chasse aux bêtes féroces de l'Atlas pour vendre leur peau.

L'industrie de l'Arabe nomade consiste principalement à fabriquer des ustensiles de bois et de vannerie, à filer et tisser la laine, le poil de chameau, le lin, l'agave. Comme le Berber, il se livre à la chasse des bêtes féroces, et, sur les confins du désert, à celle de l'autruche.

L'habitant des villes exerce tous les métiers qui sont nécessaires aux besoins de la cité; mais il faut avouer que les arts mécaniques, aussi bien que les arts libéraux, sont chez lui dans les langes de l'enfance, et qu'ils sont exercés avec une nonchalance et une lenteur que l'Européen a peine à concevoir; le Juif est le moins paresseux de tous; les métiers qui lui sont plus particulièrement dévolus sont ceux de tailleur, vitrier, ferblantier, bijoutier, horloger, distillateur, mais surtout colporteur, brocanteur, revendeur, entremetteur inévitable de tous les marchés. Le nègre est souvent boucher, maçon, artificier; le Berber du Ouâdy-Mazâb et le Beskery du Zâb viennent fournir aux villes de la côte des domestiques, des porteurs d'eau, des portefaix; l'Arabe médény (citadin) est forgeron, maréchal, chaudronnier, charpentier, menuisier, tonnelier, cordier, tisserand, tanneur, sellier, cordonnier, teinturier, fruitier, rôtisseur, friturier,

marchand de comestibles, de tabac, barbier, maître de café. Le Turc, avant son expulsion, ne tenait qu'un petit nombre de boutiques; le Qoul-Ôughly, généralement assez riche pour ne rien faire, use complétement du *far niente* qui lui est permis. Depuis la conquête française, l'Europe a fourni aux villes algériennes des ouvriers plus habiles, de toutes professions.

Le commerce intérieur de la régence se borne aux produits du sol et de l'industrie des campagnards, apportés à la ville pour y être vendus; les retours se font en menus objets de parure pour les femmes, quelques ustensiles, des armes, mais surtout de l'argent monnoyé, qui est rapporté au douâr ou au daskerah pour être enfoui dans le khaymah ou le ghorby.

Les monnaies ayant cours dans la régence étaient frappées dans la Qassbah au nom du Grand-Seigneur; elles portent à la face la légende : *Solthân el-berryn oua khâqân el-bahhryn es-solthân Mahhmoud-Khân, a'zz nassr-ho !* (le sultan des deux continens, maître des deux mers, le sultan Mahhmoud-Khân; son secours soit puissant!) et sur le revers : *Dhorib fy Gezâyr* (frappé à Alger), avec le millésime de l'hégire. L'unité de compte est la *mozounah*, effective à Marok (où elle est d'argent), et valant o fr.,0775 (sept centimes trois quarts). Les monnaies courantes sont : en argent, le *ryâl-boudjou*, de 24 mozounahs, et le *ryâl derhem* ou pataque-chique, de 8 mozounahs; en or, le *solthâny* ou sequin d'Alger, de 108 mozounahs, et le *mahhboub* ou sequin du Caire, de 72 mozounahs; en billon ou cuivre blanchi, la *kharoubah* ou demi-mozounah; en cuivre, le *derhem-sseghâr* ou aspre-chique, de 29 à la mozounah; et avec cela les subdivisions et les multiples.

La plupart des poids ont pour base l'*ouqyah* ou once, équivalant à 34 grammes,13, et se subdivisant en 8 *derâhem* ou gros; le *rothl a'thâry* ou livre marchande est de 16 onces, le *rothl khadhdry* de 18 onces, le *rothl kébyr* de 24 onces; le *qanthâr* est de 100 livres dans chaque catégorie, et il y a en outre des qanthârs conventionnels de 110, de 156, de 200 livres marchandes; le *rothl fedhy*, destiné à peser l'argent, vaut 497 grammes,435; le *metsqâl*, qui sert pour l'or, est égal à 4 grammes,669, et le *qyrâth*, employé pour les diamans, pèse 207 milligrammes.

Les mesures de longueur sont le *dzerâ'a torky* ou coudée turc, et le *dzerâ' a'raby* ou coudée arabe, le premier de 640 millimètres, le second de 480.

Les mesures de capacité sont le *kolleh* pour les liquides, et le *ssâ'a* pour les matières sèches; le premier équivaut à 16 litres, 66, l'autre à 48 litres.

Quant au commerce extérieur, il consiste principalement en cuirs verts ou secs, tannés ou non tannés, maroquins, plumes d'autruche,

huile, résine, cire, kermès, sangsues, et quelques autres objets en quantités médiocres, le tout formant une valeur exportée d'environ 800,000 fr., dont plus des trois quarts pour la France. Le corail doit être classé à part, ayant toujours fait l'objet d'une pêche exclusivement dévolue au commerce français, et à laquelle l'étranger n'est admis que moyennant redevance. Les importations, autrefois évaluées à 4 millions de francs, dépassent aujourd'hui 6 millions, dont près de deux tiers fournis par la métropole. Il est superflu de dire que toutes les opérations de commerce extérieur sont entre les mains des médénys et surtout des Juifs.

L'organisation politique subit elle-même l'influence de la séparation de la population en deux catégories aussi fortement tranchées; tous les habitans des villes sont immédiatement soumis à l'autorité du gouvernement; mais, sauf quelques tribus de la banlieue, qui reconnaissent notre domination comme elles reconnaissaient celle du dey, tous les Bédouins affectent, aujourd'hui comme naguère, une indépendance totale, n'obéissant qu'à leurs *scheykhs* (ou à leurs *amouqrân*, comme les appellent les Berbers), et, dans leur humeur turbulente et pillarde, se faisant souvent la guerre de tribu à tribu. Dans les villes, les Turcs étaient des maîtres absolus, terribles, redoutés; nous les avons remplacés dans leurs droits, mais non dans leur tyrannie et leur système de gouvernement par la crainte : avons-nous bien fait d'abandonner cette dernière voie? les résultats semblent nous accuser d'imprudence, puisque nous ne pouvons, avec trente mille hommes d'excellentes troupes, en imposer à un pays qui tremblait devant trois mille janissaires dont le courage a fléchi au seul aspect de nos baïonnettes. Tout le reste de la population était opprimé, pressuré, rançonné par ces dominateurs despotes, qui ne relevaient que du dey et de leur aghâ, véritable cohorte prétorienne faisant et défaisant les chefs à son caprice. Les Qoul-Ôughlys, rapprochés des janissaires par les liens du sang, étaient plus souvent épargnés; les Juifs étaient les plus maltraités : aujourd'hui, les Juifs ont cessé de craindre, et, après avoir bassement rampé devant nos soldats, ils lèvent la tête jusqu'à l'insolence. Nous leur avons laissé leurs rabbins et leur *moqaddem*, magistrat exerçant sur eux une sorte de police arbitraire; aux Musulmans arabes, nègres et qoul-ôughlys, nous avons laissé leurs moftys et leurs qadhys, soit mâlékytes, soit hhanyfytes, avec leurs a'lemâs ou docteurs; aux Mozâbys, aux Beskerys, à toutes les corporations en général leurs *amyns* ou syndics; aux Nègres, leur *gayd-el-ouessfân*, chef analogue au moqaddem des Juifs. Nous avons confirmé aux rabbins, ainsi qu'aux qadhys et moftys la juridiction civile et correctionnelle qu'ils avaient déjà respectivement sur leurs co-religionnaires; nous y avons ajouté la juridiction criminelle qui appartenait précédemment au dey, sauf,

dans tous les cas, la faculté d'appel devant les tribunaux français, seuls compétens chaque fois qu'un Européen se trouve en cause, à quelque titre que ce soit.

La régence d'Alger, partagée en un nombre de provinces qui a éprouvé de successives variations, contenait en dernier lieu trois beyliks, sous les noms de Ouahran (Oran), de Tythery et de Qosanthynah (Constantine). La ville d'Alger, avec sa banlieue, formée de la plaine de *Métydjah*, entre le Bouberak et le Mâ-ez-Za'frân, constituait un territoire séparé, sous l'administration immédiate du dey, et divisé en sept arrondissemens, à chacun desquels commandait un qâyd : nous occupons ce territoire d'Alger. Nous avons réduit les beys d'Oran et de Tythery; celui de Constantine, dont la capitale est enfoncée à trois journées dans les terres, seul se maintient encore, parce que nous n'avons pas essayé d'arriver jusqu'à lui; mais dans cette province nous tenons, sur la côte, Bone, avec Bougie, la capitale du pays alors qu'il formait un royaume; à l'ouest, nous avons Oran, avec Arzêou et Mostaghânem; la division en trois provinces se trouve donc correspondre à merveille à la distribution de nos garnisons entre trois commandemens militaires ayant leur siége à Alger, à Oran et à Bone, et auxquels se rattachent recpectivement les fractions correspondantes d'une organisation civile et judiciaire tripartite : un commandant en chef, résidant à Alger, centralise en sa main toute l'action gouvernementale, et deux officiers-généraux sous ses ordres dirigent à leur tour l'ensemble de tous les services à Oran et à Bone; un intendant civil à Alger, et un sous-intendant dans chacune des deux autres provinces, y sont chargés de l'administration proprement dite; quant à l'ordre judiciaire, il existe à Alger un tribunal de paix, un tribunal correctionnel, une cour de justice, et une cour criminelle; à Oran, ainsi qu'à Bone, un seul juge royal, qui ne peut agir en matière criminelle que comme juge d'instruction, et dont les sentences civiles et correctionnelles peuvent être déférées par voie d'appel à la cour de justice du chef-lieu.

La province d'Alger, formée du territoire particulier de cette capitale et du beylik de Tythery, ne comprend qu'un très petit nombre de villes; mais parmi elles est Alger, siége à la fois de l'administration de la province et du gouvernement général de la régence.

Bâtie sur le versant oriental d'un coteau rapide, cette cité, que les indigènes appellent *El-Gézâyr* ou les Iles, s'élève par étages depuis le bord de la mer jusqu'à 118 mètres d'altitude au seuil de la porte de la *Qassbah* ou Citadelle; ses maisons, blanchies à la chaux, se découvrent de loin, brillant aux rayons du soleil; deux îlots, réunis pour n'en former qu'un seul, lié ensuite lui-même à la ville par une jetée, et qu'on appelle vulgairement *la Marine*, abritent, au sud, un petit port factice, à la suite duquel est la rade; un phare s'élève au

bout de la jetée; des batteries formidables forment une ceinture continue autour de la place, avec quelques forts détachés peu éloignés, le tout présentant un ensemble de deux mille pièces de canon. Elle a une église catholique, quatre grandes mosquées et une trentaine de petites; deux grandes synagogues et douze petites; de nombreux édifices domaniaux consacrés en majeure partie à des services militaires; 75 fontaines publiques, 124 cafés, et une population d'environ 24,000 habitans, ainsi distribués : 5,000 Européens, 9,000 Arabes, 8,000 Juifs, 1,500 Nègres, et 500 Berbers de Ouâdy-Mozâb et de Beskerah.

Les autres villes de la province sont *Belydah*, et *Mehdyah*, la plus reculée vers le sud, et jusqu'à laquelle nous avons porté nos armes; on y peut joindre les bourgs de Qole'yah et quelques postes fortifiés. Dans la juridiction nominale du bey de Tythery rentraient les daskerahs du sud, jusqu'à ceux du Ouâdy-Mozâb inclusivement.

La province d'Oran, beaucoup plus étendue, surtout le long de la côte, renferme un nombre considérable de villes, dont nous n'avons à citer que les plus remarquables. La première est Oran (ou plutôt *Ouahrân*, d'après la prononciation ou l'orthographe des Arabes), capitale actuelle de la province, dont le chef-lieu a successivement été établi à *Telemsén*, ancienne capitale d'un royaume, à *Ma'skarah* (1), et à *Mostaghânem;* elle est, comme Alger, bâtie sur le versant oriental d'une colline, et séparée en deux parties, d'âge inégal, par un ravin : elle a une qassbah et quatre forts détachés pour sa défense. Sa population ne s'élève qu'à 2,500 personnes, dont 2,000 Juifs, 300 Européens, le reste Arabes et Mozâbys. *Arzéou*, *Mézéghran*, *Ténès*, *Scherschel*, sur la côte; *Nedromah*, *Mazounah*, *Mélyânah*, sur une zone moyenne; *Ferendah*, *El-Nathour*, *Schilélah*, à l'intérieur le plus reculé, complètent notre catalogue. Le nom historique de *Tahârt* n'a point laissé de traces.

La province de Bone, la plus considérable des trois et la plus riche, est celle aussi qui renferme le plus grand nombre de villes. Bone, la capitale actuelle, appelée par les indigénes *Bounah*, et par eux surnommée *Beled el A'neb* (la ville aux Jujubes), située près de l'embouchure de la rivière Seybous, n'est plus qu'une petite ville ruinée, dont la population, bien décrue, a été enlevée enfin par le bey de Constantine, et forcée d'interner; la ville, entourée de murs que nous avons relevés, est protégée par un château ou qassbah dont la construction est due à Charles-Quint. *Bougie* a pareillement des

(1) Cette ville a été détruite, au mois de Novembre 1835, dans l'expédition faite par les troupes françaises contre Abd-el-Kader, bey de Ma'skarah.

murs à réparer, une qassbah et deux forts détachés pour sa défense, auprès de l'embouchure du Ouêd-el-Kébyr. *Tedlis*, *Gygel*, *El-Qol*, *Stora*, sont les autres villes notables de la côte; à l'intérieur, est *Qosanthynah* (Constantine), bâtie sur une montagne autour de laquelle coule le Ouêd-el-Raml, forte de sa position naturelle autant que des murailles romaines dont elle est enceinte, et contenant une population qu'on estime de 15 à 20 mille âmes. *Teyfâsch*, *Tebsah*, vers l'est; vers l'ouest, *Séthyf*, *Qala'h;* vers le sud, *El-Mesylah*, *Nekdous*, *Beskerah*, sont ensuite les villes les plus remarquables; plus loin encore, les limites de l'autorité nominale des deys atteignent *Teqort* et *Ouerqelah*, chef-lieux de deux ouâdys contigus, habités par les Erouâghah.

On a quelque peine à retrouver, dans cette région, qui nous est si imparfaitement connue, la concordance précise des indications de la géographie historique avec celles de la géographie moderne; d'Anville lui-même s'y est mépris : non dans les grands traits qui font correspondre exactement la régence d'Alger à ce qu'on appela d'abord simplement *Numidie*, puis *Numidie* à l'est, et *Mauritanie césarienne* à l'ouest, et ensuite successivement d'est en ouest, *Numidie*, *Mauritanie sitifienne* et *Mauritanie césarienne;* non pas même dans les correspondances spéciales que l'analogie de nomenclature révèle encore à l'oreille, telles que, dans l'ouest, celle du fleuve *Malua* avec le Molouyah, et, dans l'est, celle de *Tabraca* avec Thaburqah, d'*Hippone* avec les ruines voisines de Bone, de *Cullu* avec Qôl, d'*Igilgilis* avec Gygel; mais entre Gygel et le Molouyah, la concordance n'est plus assurée. A l'intérieur, on sait bien que *Cirta* rebâtie au quatrième siècle sous le nom de *Constantina*, n'est autre que la Qosanthynah des modernes; Teyfâsch est *Tipasa*, et Tebsah *Theveste*, bien que Shaw ait transposé ces correspondances; des inscriptions locales, recueillies par Peyssonnel, constatent que *Lambasa* occupait la place où sont les ruines appelées Tezout, et *Diana* celle où est aujourd'hui Zaynah; Thobnah, Sétkyf, conservent presque intacts les anciens noms de *Thubuna* et de *Sitifi;* mais de là au Molouyan l'incertitude est grande : cependant il existe dans cet intervalle un point de repère qui, pour avoir été perdu de vue par d'Anville et tous ses successeurs, n'en est pas moins fondamental; c'est celui du Bordj-Hhamzah, où sont les ruines appelées Sour-Ghozlân ou Murailles des Gazelles, parmi lesquelles plusieurs inscriptions démontrent que là était l'emplacement de l'ancienne *Auzia;* et cette circonstance, combinée avec les distances itinéraires, justifie pleinement Shaw d'avoir fixé à Scherschel la position tant controversée de *Iol*, appelée ensuite *Césarée*, capitale de la Numidie de Syphax ou Mauritanie de Juba.

Ces contrées furent le théâtre de nombreuses révolutions poli-

tiques avant que l'invasion arabe vînt leur attribuer des dénominations nouvelles, et faire disparaître jusqu'aux derniers vestiges des deux cent quatre-vingt-treize églises épiscopales que la persécution des Vandales avait déjà frappées à mort dans les seules limites du territoire algérien. Des dynasties arabes et berbères surgirent sur divers points de ces nouvelles possessions des khalyfes d'Orient. Toute la partie orientale du pays d'Alger, et cette ville elle-même, étaient comprises dans le royaume des Aghlabytes d'Afryqyah, tandis que, dans sa partie occidentale, les Rostamytes avaient fondé une autre monarchie à Tâhart; ces deux puissances croulèrent devant celle des O'baydytes ou Fathémytes; mais lorsque les défections vinrent de nouveau morceler le Maghreb entre diverses dynasties, les Ouahhedytes établirent, dans l'ouest, le royaume de Télemsên; les Hhamadytes, dans l'est, celui de Bougie, tandis qu'entre les deux les Zeyrytes conservaient celui d'Aschyr, comprenant la ville d'Alger. Ces trois monarchies disparurent à leur tour, non dans le flot Almoravide (qui n'atteignit point le Maghreb Aousath, comme l'admet trop légèrement l'opinion vulgaire), mais dans les conquêtes des Almohades; encore la domination passagère de ces derniers fut-elle promptement remplacée par celle des Zyanytes de Télemsên et des Hhafssytes de Bougie, maîtres alternatifs d'Alger, suivant que la guerre en décidait, et qui prolongèrent leur existence jusque dans la seconde moitié du seizième siècle.

Cependant, la côte barbaresque, devenue le refuge des Maures expulsés de l'Andalousie, armait de nombreux corsaires qui allaient harceler le littoral espagnol : Ferdinand-le-Catholique, pour couper court à ces déprédations, expédia, en 1504, une flotte qui alla s'emparer de Mersày-el-Kébyr; une expédition plus considérable, commandée par le comte Pierre de Navarre, opéra, en 1509, la conquête d'Oran, puis celle de Bougie; et diverses autres places firent leur soumission, entre autres Alger, en face de laquelle les Espagnols élevèrent un fort, sur l'île aujourd'hui appelée *la Marine*. Mais bientôt les Algériens, voulant secouer le joug, appelèrent à leurs secours le scheykh Salem ebn Témy, le plus renommé d'entre les chefs arabes des tribus voisines; et celui-ci, afin de rendre plus efficaces ses attaques par terre, invita le fameux corsaire A'roudj à opérer en même temps ses attaques par mer. A'roudj était le troisième des quatre enfans d'un renégat sicilien, nommé Ya'qoub, établi à Mételin, et corsaire lui-même; il exerçait la piraterie avec une audace qui avait rendu son nom formidable à tous les armateurs de la Méditerranée; il avait perdu un bras en tentant un coup de main contre Bougie; mais, de concert avec son frère cadet Khayr-ed-Dyn Barberousse, plus célèbre encore que lui, il venait de s'emparer de Gygel. Il courut à l'appel du scheykh arabe, se défit au plus tôt de

lui, et resta seul maître de la ville. Le fils de Salem vint, fugitif, demander vengeance aux Espagnols, qui lui accordèrent une flotte et une armée, sous le commandement de Diégo de Véra ; mais l'expédition échoua par l'effet d'une tempête dont elle fut assaillie, le 30 septembre 1516. Après avoir poussé ses conquêtes jusqu'à Ténès, A'roudj fit, avec Khayr-ed-Dyn, le partage de leurs possessions ; celui-ci garda la partie orientale, et établit le siége de son royaume à Tedlis ; A'roudj, qui, après s'être attribué l'occident, avait fixé sa résidence à Alger, appela son frère à l'y remplacer, et marcha lui-même vers Telemsên, dont il s'empara ; mais il fut tué, en 1518, dans une rencontre avec les Espagnols d'Oran.

Khayr-ed-dyn lui succéda, et vit une flotte espagnole se présenter la même année devant Alger, sous les ordres du comte de Moncada ; mais elle échoua encore par suite d'une tempête qui la dispersa (le 24 août). Ne pouvant se dissimuler la haine croissante des Arabes, et l'affaiblissement graduel de son armée, il eut recours (en 1520) au sultan Sélim Ier, de qui il obtint, en échange d'un acte formel de soumission, le titre de bey d'Alger, et un secours de deux mille janissaires, avec de l'artillerie et de l'argent. Khayr-ed-Dyn, grâces à ce renfort et à ceux qu'il reçut encore de Constantinople, consolida sa puissance, se rendit maître du fort espagnol bâti sur l'île d'Alger, et fit construire par les esclaves chrétiens la jetée qui réunit cette île à la terre ferme.

Depuis l'expédition du duc de Bourbon contre Tunis, en 1390, quelques Français s'étaient établis dans la partie orientale de la côte de Constantine ; ces établissemens s'étaient consolidés en 1450 par des conventions privées avec les tribus du littoral, et des forts avaient été élevés sur divers points ; le sultan Sélim avait reconnu, dans un traité de 1518, notre possession comme très ancienne. Malgré cette reconnaissance, Khayr-ed-Dyn s'empara du Bastion de France, et en conduisit à Alger les habitans captifs ; mais un ordre exprès de Solymân lui enjoint de les relâcher, et il leur restitua le Bastion de France avec les forts qui en dépendaient et le privilége de la pêche du corail.

En 1533, il fut rappelé à Constantinople, où le sultan Solymân lui conféra la dignité de qapthân-pâschâ ; et le commandement d'Alger resta, à titre de lieutenant du pâschâ, à l'eunuque *El-Hhasan* aghâ, renégat sarde qui s'était rendu fameux par ses courses de piraterie ; il continua ses déprédations avec une telle audace, que le pape Paul III sollicita les princes de la chrétienté d'armer contre ce brigand ; Charles-Quint, déjà maître de Tunis, répondit à cet appel ; il vint débarquer à deux lieues dans l'est d'Alger, le 22 octobre 1541 : on sait quelle fut la funeste issue de cette expédition, dont un orage détermina la déroute et consomma la ruine. El-Hhasan rendit le roi

de Télemsên tributaire d'Alger, et mourut en septembre 1543. La milice turque élut aussitôt pour chef un de ses officiers nommé *Hhâggy*, qui conserva le commandement jusqu'au mois de juillet 1544, époque de l'arrivée à Alger du nouveau pâschâ El-Hhasan, fils de Khayr-ed-Dyn, qui desservi auprès du Grand-Seigneur, s'embarqua en septembre 1551 pour Constantinople, laissant le commandement intérimaire au qâyd *Ssafar*.

Au commencement du XVIIe siècle, l'oudjak, mécontente des pâschâs, qui la payaient mal, envoya à Constantinople une députation chargée d'exposer ses griefs à la Porte, et de solliciter la faculté de se choisir un *dêy* ou patron qui résiderait constamment à Alger, aurait l'administration de l'état, paierait exactement la milice, et enverrait des tributs réguliers au Grand-Seigneur au lieu de recevoir de lui la solde des janissaires algériens. Le pâschâ nommé par la Porte conserverait tous ses honneurs et émolumens, mais n'opinerait au diwan que lorsqu'on lui demanderait son avis, ou que la Porte serait intéressée en la délibération. La requête, appuyée de riches présens, fut favorablement accueillie, et Alger eut désormais à la fois un pâschâ et un dêy, cherchant sans cesse à empiéter mutuellement sur leurs attributions respectives. Nous remarquons d'abord une époque de prédominance persistante des pâschâs, puis une époque intermédiaire de décroissement de l'autorité des pâschâs vis-à-vis de l'importance croissante des dêys; enfin une dernière époque où la prépondérance de ceux-ci demeure évidente.

En 1670, les déprédations des Algériens sur les côtes de Languedoc et de Provence déterminèrent Louis XIV à envoyer bombarder leur capitale par une flotte sous les ordres de Duquesne, qui exécuta vigoureusement cette mission en 1682 et 1683. Mais pendant le cours de la même année, le nouveau dêy El-Hosayn, surnommé Mezzomorto, rompit par un assassinat les négociations de son prédécesseur avec Duquesne, fit attacher le consul de France à la bouche d'un canon, massacrer tous les captifs français, et n'échappa que par la fuite à l'exaspération de la population d'Alger.

Pour apaiser Louis XIV, son successeur, Ibrahim, envoya demander solennellement à ce monarque le plus humble pardon; et pourtant il fallut que d'Estrées et Tourville allassent de nouveau, dès 1688, jeter dix mille bombes dans ce nid de pirates incorrigibles.

En 1710, le dêy A'ly réussit, par sa ténacité et son énergie, à réunir en sa personne les deux dignités rivales de dêy et de pâschâ. Une faction puissante s'étant organisée contre lui, il ne recula point devant des exécutions qui firent tomber dix-sept cents têtes dès le premier mois de son avénement; cette cruelle justice suscita de nouveaux complots, qu'il déjoua; le pâschâ turc en était le principal fauteur : A'ly le fit arrêter et embarquer pour Constantinople; et il

dépêcha en même temps vers le sultan Ahhmed III une ambassade chargée de riches présens, avec mission d'exposer au Grand-Seigneur l'inconvénient grave qui résultait pour le gouvernement d'Alger de la coexistence de deux chefs. L'oudjak haïssait les pâschâs, et la dignité de la Porte était intéressée à ne plus envoyer d'officiers en la personne desquels l'autorité du souverain risquait d'être méconnue. En conséquence les trois queues lui furent envoyées, et les dêys régnèrent désormais sans partage.

La France ayant eu, en 1793, un pressant besoin de suppléer, pour l'approvisionnement de ses armées, au défaut de récoltes de céréales dans nos départemens méridionaux, El-Hhasan autorisa des exportations de blés dont la fourniture fut opérée par les maisons juives de Bacri et Busnach; cette fourniture, continuée pendant plusieurs années, s'éleva à des valeurs très considérables, dont la liquidation et le paiement ont occasioné nos dernières querelles avec Alger, et par suite notre conquête. Ce fut avec El-Hhasan que les Etats-Unis conclurent, le 5 septembre 1795, leur premier traité avec la régence.

L'expédition française d'Egypte ayant momentanément rompu nos liaisons politiques avec la Porte, le sultan manda au dey d'Alger qu'il eût à déclarer la guerre à la République; ce qu'il fit à contre-cœur à la fin de 1798, en expulsant les Français de leurs comptoirs de Bone et de la Calle, mais sans aucun acte de violence. Le consul général, Dubois Thainville, fut emprisonné, et par représailles Abou-Kaya, envoyé d'Alger à Paris, fut enfermé au Temple. Mais le 20 juillet 1800, un armistice fut conclu avec le dêy MOSTAFAH, et un traité de paix signé le 17 décembre 1801; et le khodjah Ssalehh vint à Paris en qualité d'ambassadeur. Deux consuls anglais ayant été successivement chassés par Mostafah, qui se plaignait de leur insolence et de leurs intrigues, Nelson fut envoyé avec une flotte devant Alger; mais ses sommations trouvèrent le dêy inflexible, et l'Angleterre céda. Napoléon avait exigé que non seulement la France, mais tous les états réunis sous son sceptre ou compris dans son alliance fussent respectés par les corsaires.

Cependant, dès que l'épée de Napoléon ne pesa plus dans la balance en faveur de ses alliés, Alger recommença ses courses contre eux, et ils durent acheter la paix par d'humiliantes redevances.

L'Angleterre avait été chargée par le congrès de Vienne de poursuivre l'abolition de l'esclavage des chrétiens dans les régions barbaresques; elle envoya d'abord lord Exmouth avec des instructions étroites et mesquines, d'après lesquelles des traités particuliers de rachat furent passés au nom de la cour de Sardaigne et de celle de Naples; puis elle eut honte de ce rôle, et chargea le même amiral de notifier des conditions plus généreuses et plus larges, de stipuler, en

un mot, la mise en liberté des captifs chrétiens, sans indemnité, et l'abolition perpétuelle de l'esclavage des blancs. Le dêy O'mar, indigné d'un retour si prompt sur des traités tout récens, en appela aux armes. Exmouth reparut devant Alger le 27 août 1816, et bombarda la ville; des marins anglais vinrent dans le port incendier la flotte algérienne, et O'mar ne refusa plus les conditions proposées. Mais Alger travailla aussitôt et sans relâche à réparer ses pertes, avec l'aide des autres états musulmans : de nouvelles fortifications furent ajoutées aux anciennes, et il eut bientôt repris son ancienne insolence.

L'ex-dêy actuel, El-Hhosayn ebn-el-Hhasan, arriva au trône en 1818, sans élection, sans opposition, par le seul effet de sa volonté. Il reçut, au mois de septembre 1819, la sommation que, par suite des conférences d'Aix-la-Chapelle, le contre-amiral Jurien et le commodore Freemantle lui firent au nom de la France et de l'Angleterre, de mettre désormais un terme aux actes de piraterie que les corsaires algériens exerçaient contre le commerce paisible des autres nations. El-Hhosayn protesta, et l'affaire n'eut pas d'autre suite.

Le consul français, M. Deval, avait traité avec le dêy du rétablissement de nos postes de Bone et de la Calle; El-Hhosayn avait verbalement stipulé qu'il n'y aurait ni fortifications ni enceinte : le consul, sans invoquer hautement le droit que nous donnaient les traités, parut céder; mais les fortifications furent relevées et armées.

El-Hhosayn était personnellement intéressé dans la fourniture de blés faite par Bacri et Busnach, dont nous avons déjà parlé; la créance ne fut liquidée qu'en 1819, et un crédit de sept millions fut alloué, en 1820, pour l'acquitter; le paiement fut effectué, sauf 2,500,000 francs qui furent déposées à la Caisse des Consignations, au profit des créanciers français des fournisseurs algériens. Le dêy éleva à ce sujet de vives réclamations; et comme la réponse du gouvernement français n'arrivait point assez tôt au gré de son impatience, il s'oublia, dans un moment d'emportement, jusqu'à invectiver et frapper au visage, de son chasse-mouches, le consul français, qui se présentait à lui dans une occasion solennelle le 30 avril 1827.

La France exigea aussitôt une réparation éclatante de cette grossière insulte, et tous les Français qui se trouvaient à Alger quittèrent cette ville. El-Hhosayn fit aussitôt détruire de fond en comble nos établissemens de Bone et de la Calle, et réduire en esclavage tous les Français qui pouvaient être restés dans la régence.

C'était une déclaration de guerre : la France l'accepta, et mit devant Alger un blocus rigoureux; ce furent, pendant trois ans qu'il dura, de grosses dépenses sans résultat. Un parlementaire français

ayant été insulté par l'artillerie algérienne, on résolut alors la guerre active : le vice-amiral Duperré conduisit dans la baie de Sydy-Féroudj des troupes de débarquement commandées par le comte de Bourmont. La flotte mouilla le 13 juin ; nos troupes sautèrent sur cette Afrique qu'elles allaient *tenir*, se retranchèrent immédiatement, et gagnèrent le 19 une bataille importante, qui a reçu le nom de Staouéli ; l'artillerie ne put être mise à terre que du 25 au 29 ; ce jour-là même la tranchée fut ouverte devant le fort de l'Empereur, qui capitula le 4 juillet, et le 5 Alger était à nous. La soumission d'Oran et de Bone suivit de près.

Nous terminerons en résumant ici quelques-uns des derniers avis que El-Hhosayn pâschâ nous a laissés en quittant Alger à tout jamais. « Débarrassez-vous au plutôt des janissaires turcs, qui ne sauraient « vous obéir. Vous gouvernerez aisément les Arabes des villes, mais « ne vous fiez point à leurs discours. Employez les Juifs, mais en « tenant le glaive toujours suspendu sur leurs têtes. Les Arabes bé- « douins s'attacheront sincèrement à vous par de bons traitemens. « Quant aux Qobâyl, comment vous aimeraient-ils, eux qui se dé- « testent entre eux ; craignez de les voir réunis contre vous : divisez- « les, et profitez de leurs querelles. »

FIN DE LA NOTE.

TABLE DES MATIÈRES.

TROISIÈME PARTIE.

LES MONTAGNES OU MEMBRES DÉTACHÉS DE L'AFRIQUE.

QUATRIÈME PARTIE.

LES BASSES TERRES DE L'AFRIQUE.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE ALPHABÉTIQUE.

(Les noms purement géographiques sont en grandes capitales ; les noms de peuples en petites capitales ; les noms d'hommes en italiques. — Les chiffres romains indiquent les volumes, les chiffres arabes les pages.)

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

J.

K.

L.

M.

N.

O.

P.

Q.

R.

S.

T.

U.

V.

W.

Y.

Z.

FIN DE LA TABLE ALPHABÉTIQUE.